



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

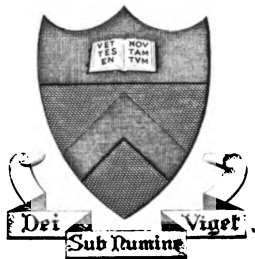
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Princeton University Library



32101 075374510

Library of



Princeton University.
English Seminary.

DANIEL DERONDA.

I

DANIEL
DERONDA

PAR

GEORGE ELIOT, *pseud*

TRADUCTION

ERNEST DAVID

I



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—
1886

Droits de reproduction réservés

3728
.28
.328
.4

(tr.)

v.1



DANIEL DERONDA

L'ENFANT GATÉE

I

— Est-elle belle ou laide ? Quel est le secret de forme ou d'expression qui donne cette étrangeté à son regard ? Est-ce le bon ou le mauvais génie qui y domine ? Probablement le mauvais ; sans cela, pourquoi son effet serait-il celui d'un charme inquiet plutôt que celui d'un charme tranquille ? pourquoi le désir de l'examiner de nouveau est-il une contrainte plutôt qu'une envie à laquelle tout l'être consent ?

Celle qui soulevait ces questions dans l'esprit de Daniel Deronda était occupée à jouer, non au grand air, comme les pâtres espagnols, qui, couverts de haillons, s'amusaient à jeter de la menue monnaie contre un mur, mais dans un de ces palais somptueux où la civilisation moderne à

prodigué l'or et les peintures afin d'en faire des lieux de rendez-vous pour les personnes de la haute volée, où ne vont que rarement les gens du petit monde.

C'était au mois de septembre, vers quatre heures de l'après-midi ; seul un petit bruit, un tintement léger, un faible son argentin troublait le silence ; de temps en temps une voix monotone et automatique prononçait quelques mots en français. Autour de deux grandes tables se tenaient des groupes, dont les visages et l'attention étaient absorbés dans les combinaisons de la roulette. Derrière eux on voyait une soixantaine de personnes des deux sexes, simples spectateurs pour la plupart ; l'un d'eux risquait de loin en loin une pièce de cinq francs, uniquement pour se faire idée de ce que pouvait bien être la passion du jeu. Ceux qui prenaient un plus vif intérêt à la partie, offraient toutes les variétés du type européen : le Livonien se mêlait à l'Espagnol ; le Gréco-Italien à l'Allemand ; l'Anglais aristocrate à l'Anglais plébéien. C'était véritablement une confusion d'égalité humaine. Les doigts roses et chargés de bagues d'une comtesse anglaise effleuraient de temps en temps une main osseuse et jaune qui s'accordait de tous points avec une figure carrée, décharnée, aux yeux caves, aux sourcils grisonnants, aux cheveux rares et mal peignés, au total une légère métamorphose du vautour. En quel autre lieu la fière comtesse aurait-elle consenti à s'asseoir de bonne grâce à côté de cette créature aux lèvres minces, à l'air aussi vieux et aussi décrépît que les fleurs artificielles de son chapeau ?

Elle avait encore pour voisin un respectable négociant de Londres, à la main douce, aux cheveux blonds, lisses et soigneusement séparés devant et derrière, fournisseur de la noblesse et de la haute bourgeoisie, dont le patronage lui permettait de se donner de la distraction. Il n'était pas tellement dominé par la passion du jeu qu'il en perdit

l'appétit ; il aimait mieux les loisirs et la bonne chère, et dans les vacances que lui laissaient les affaires pour dépenser fastueusement son argent, il ne voyait rien de mieux à faire que d'en gagner au jeu pour le dépenser plus pompeusement encore. Si, dans sa tenue, quelque chose trahissait le commerçant, dans ses plaisirs, il pouvait marcher de pair avec les plus anciens noms.

Tout près de lui on voyait un bel Italien, calme, immobile, occupé à empiler des napoléons qu'il passait à une vieille dame coiffée d'une perruque et armée d'un binocle qui lui pinçait effroyablement le nez. Une ombre de sourire passait alors sur ses lèvres ; mais le sculptural Italien demeurait impassible, et, — convaincu sans doute de la bonté du système au moyen duquel il dompterait la chance, — préparait une nouvelle pile de louis.

Ainsi faisait encore une espèce de vieux beau, le visage émâcié, libertin usé, qui regardait la vie à travers le petit morceau de verre incrusté dans l'orbite de son œil droit, et dont la main tremblait quand il demandait à changer.

Mais, tandis que les joueurs pris séparément différaient sensiblement les uns des autres, une certaine expression négative, uniforme comme un masque, régnait entre eux ; on aurait dit que tous avaient mangé d'une même racine qui, pour le moment, les contraignait à une semblable monotonie d'action.

La première pensée de Deronda, quand ses yeux tombèrent sur cette scène attristante, où le jeu se combinait avec une effrayante absorption de gaz empoisonné, fut que le divertissement des jeunes bergers espagnols lui paraissait plus amusant. Tout à coup, il tressaillit imperceptiblement. Son attention venait de s'arrêter sur une jeune personne assise, devant la table, non loin de lui. Elle se penchait, en parlant anglais, vers une autre dame, beaucoup

plus âgée qu'elle; au bout d'un instant, elle se remit à son jeu et présenta un gracieux visage qu'il était possible de regarder sans admiration, mais devant lequel on ne pouvait passer avec indifférence.

Deronda suivait attentivement, mais sans les admirer, les mouvements de ce sylphe problématique qui, exclusivement occupé de son jeu, maniait son argent avec une décision et une dextérité rares, sans paraître se soucier de ceux qui le regardaient. Le sylphe gagnait; et, lorsque ses doigts mignons, et gantés de gris-perle, arrangeaient les pièces d'or pour les mettre de nouveau sur le point gagnant, ses yeux laissaient échapper un regard froid sous lequel perçait cependant une exhalation interne.

Pendant cet examen, les regards de la jeune beauté rencontrèrent ceux de Deronda; mais, au lieu de les voir se détourner comme elle y comptait, ils s'arrêtèrent sur les siens avec insistance, et elle fut désagréablement convaincue qu'ils la contemplaient depuis longtemps. La sensation pénible qu'elle en ressentit lui fit supposer qu'il la considérait comme son inférieure; elle s'imagina qu'il était d'une essence autre que celle de l'humaine écume qui l'entourait, et ces sentiments firent naître dans son cœur une colère qui menaçait de s'élever jusqu'au conflit. Pourtant elle ne rougit pas; au contraire, le sang disparut de ses lèvres, et, sans autre signe d'émotion que sa pâleur, elle se remit à jouer. Mais le regard de Deronda avait agi comme le mauvais œil; l'enjeu disparut; qu'importe! elle avait constamment gagné et sa réserve montait à une somme considérable. Son amie, en même temps son chaperon, qui, d'abord, lui avait conseillé de ne pas jouer, commençait à l'approuver, tout en lui recommandant de s'arrêter et d'empocher son bénéfice, conseil auquel Gwendolen avait répondu qu'elle cherchait la surexcitation du jeu et non le gain. Quand elle vit le râteau enlever sa nouvelle mise, elle sen-

tit ses paupières la brûler, et, certaine que cet homme ne la quittait pas des yeux, elle en éprouva un malaise qui devint bientôt une torture. Raison de plus alors pour ne point reculer et pour persister comme si elle eût été indifférente à la perte ou au gain. En vain son amie insistait pour lui faire quitter la partie; Gwendolen mit dix louis sur la même couleur; elle était arrivée peu à peu à cet état de fièvre où l'esprit ne réfléchit plus et se raidit contre la chance. Puisqu'elle ne gagnait plus extraordinairement, le mieux à faire était de perdre extraordinairement. Elle obligea ses nerfs à demeurer calmes et ne manifesta aucune émotion. Chaque fois que son or disparaissait, elle doublait son enjeu. Tous les regards se dirigeaient sur elle; mais le seul qui la touchât était celui de Deronda, et, quoiqu'elle ne se tournât jamais de son côté, elle était sûre qu'il ne la perdait pas de vue. Le drame ne dura pas longtemps. — *Faites votre jeu, mesdames et messieurs*¹ ! disait la voix automatique du Destin, personnifié en croupier; et la main de Gwendolen avança sa dernière pile de louis. — *Le jeu ne va plus*, dit le destin. Cinq secondes après, Gwendolen quittait la table et, se tournant résolûment vers Deronda, le fixa sans se troubler. Elle crut voir dans ses yeux un sourire ironique, mais elle préférait son attention à son dédain, et, en dépit même de cette arrogance et de cette ironie, il aurait été difficile de croire que Deronda n'admirait pas son énergie autant que sa beauté. Il était jeune, élégant, distingué en apparence; il ne ressemblait pas à ces Philistins ridicules qui se croient obligés de flétrir le jeu et de protester contre lui. Gwendolen était persuadée qu'elle connaissait ce qu'il y avait d'admirable en elle, et, de plus, qu'elle était admirée. Le piédestal toutefois venait de recevoir un choc assez sévère et chan-

1. Les mots en italique sont en français dans le texte anglais.

cela un peu sur sa base ; mais il ne pouvait être aisément renversé.

Le soir, le salon étincelait sous l'éclat du gaz et des éblouissants costumes des dames, qui laissaient traîner sur le parquet les queues de leurs robes ou qui étaient assises sur les ottomanes.

La néréide aux cheveux châains, en robe vert de mer, avec un chapeau de même nuance sur lequel flottait une large plume retenue par une agrafe d'argent, était Gwendolen Harleth. Elle donnait le bras à la damé que nous avons vue assise à côté d'elle à la table de jeu ; un gentleman porteur d'une moustache blanche et de cheveux taillés en brosse, raide dans sa tenue comme un officier allemand, les accompagnait. Elles se promenaient et s'arrêtaient de temps en temps pour causer avec des connaissances, et Gwendolen était fort observée par les groupes assis.

— Quelle étrange fille que miss Harleth !.. Elle ne fait rien comme les autres.

— Oui, on dirait un serpent vert et argent ; il me semble qu'elle tourne la tête un peu plus que d'habitude.

— Il lui faut toujours quelque chose d'extraordinaire. La trouvez-vous jolie, monsieur Vandernoodt ?

— Très-jolie. Un homme serait excusable de faire des folies pour elle.

— Alors vous aimez les *nez retroussés* et les grands yeux voilés.

— Oui, quand ils ont un pareil *ensemble*.

— *L'ensemble du serpent*.

— Soit. La femme a été tentée par le serpent ; pourquoi l'homme ne le serait-il pas ?

— Elle est certainement gracieuse ; mais il faudrait plus de couleur sur ses joues : elle a un genre de beauté à la **Lamia**.

— Au contraire, je trouve que son teint est un de ses principaux attraits. C'est une pâleur chaude. Ce nez délicat et légèrement courbé est étourdissant. Je n'ai jamais vu de plus belle bouche ; ses lèvres ondulent finement ; n'est-ce pas, Mackworth ?

— Moi, je ne supporte pas ce genre de bouche ; elle paraît trop contente d'elle ; les courbes sont trop immobiles. J'aime une bouche qui remue plus que cela.

— Pour ma part, je la trouve odieuse, dit une douairière. C'est étonnant comme les filles désagréables sont en vogue. Qui sont ces Langen ? Les connaît-on ?

— Ils sont tout à fait *comme il faut*. J'ai dîné plusieurs fois avec eux à l'hôtel de Russie. La baronne est Anglaise. Miss Harleth l'appelle sa cousine. Elle est elle-même très bien élevée.

— Vraiment ! et le baron ?

— Un excellent portrait de famille.

— Votre baronne est toujours au jeu, dit Mackworth. J'imagine que c'est elle qui a fait jouer miss Harleth.

— Oh ! la baronne joue très-modérément ; dix francs par-ci par-là. Miss Harleth est plus inconsidérée. Mais ce n'est qu'une boutade.

— On dit qu'elle a reperdu tout son gain d'aujourd'hui. Sont-ils riches ? Qui le sait ?

— Ah ! qui le sait ? Le sait-on de n'importe qui ici ? dit M. Vandernoodt, qui alla rejoindre les Langen.

La remarque que, ce soir-là, Gwendolen tournait la tête plus que d'ordinaire était juste. Ce n'est pas qu'elle voulût s'abandonner complètement à l'idée de faire le serpent ; mais elle cherchait le moyen de voir Deronda et de s'informer de cet étranger, dont le regard la faisait encore tressaillir. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

— Monsieur Vandernoodt, vous qui connaissez tout le monde, dit-elle avec une certaine langueur d'articulation, apprenez-moi donc quel est ce monsieur près de la porte.

— Il y a une demi-douzaine de messieurs près de la porte. Voulez-vous parler de ce vieil Adonis en perruque qui date de Georges IV ?

— Non, non ! A droite ; ce jeune homme aux cheveux noirs, à l'expression insupportable.

— Vous l'appellez insupportable ! Je trouve qu'il est remarquablement beau.

— Mais qui est-il ?

— Il est arrivé dernièrement avec sir Hugo Mallinger.

— Sir Hugo Mallinger ?

— Oui. Vous ne le connaissez pas ?

— Non. (Gwendolen rougit légèrement.) Il a une propriété non loin de la nôtre, mais il n'y vient pas. Comment dites-vous que s'appelle ce monsieur ?

— Deronda ; M. Deronda.

— C'est un joli nom ! Est-il Anglais ?

— Oui. On prétend qu'il tient de près au baronnet. Vous intéresse-t-il ?

— Oui. Je trouve qu'il n'est pas comme les jeunes gens, en général.

— Et vous n'admirez pas les jeunes gens, en général !

— Oh ! non. Je sais toujours ce qu'ils vont dire ; mais je ne puis deviner ce que dirait ce M. Deronda. Que dit-il ?

— Rien de bien particulier. J'étais dans sa société pendant une bonne heure, hier soir, sur la terrasse, et il n'a pas prononcé un mot ; il n'a pas fumé non plus. Il semblait ennuyé.

— Autre raison pour laquelle je voudrais le connaître. Je suis toujours ennuyée.

— Je crois qu'il serait charmé de vous être présenté. Dois-je vous l'amener ? le permettez-vous, baronne ?

— Pourquoi pas ? puisqu'il est parent de sir Hugo Mallinger... C'est un nouveau rôle que vous jouez, Gwendolen, en prétendant que vous êtes toujours ennuyée, continua

madame de Langen, quand M. Vandernoodt se fut éloigné.
— Jusqu'à présent, vous m'avez toujours parue empressée de jouer du matin au soir.

— C'est précisément parce que je m'ennuie à mourir. Si je dois cesser de jouer, autant vaut me casser bras et jambes. Il faut que je fasse quelque chose; à moins que vous ne vouliez me conduire en Suisse et gravir avec moi le Matterhorn.

— Peut-être ce M. Deronda remplacera-t-il le Matterhorn.

— Peut-être !

Mais Gwendolen ne fit pas, cette fois, la connaissance de Deronda. M. Vandernoodt ne réussit pas à le lui amener, et, quand elle rentra dans sa chambre, elle y trouva une lettre qui la rappelait à la maison.

Voici la lettre que Gwendolen trouva sur sa table :

« Chère enfant, — j'ai attendu de tes nouvelles toute une semaine. Dans ta dernière, tu me disais que les Langen se proposaient d'aller à Bade. Comment peux-tu être assez insouciant pour me laisser dans l'incertitude sur ton adresse ?

» Je suis dans la perplexité la plus grande, car je crains que celle-ci ne te parvienne pas. Tu devais nous revenir à la fin de septembre ; aujourd'hui, je te supplie de te mettre en route immédiatement ; car, si tu dépenses tout ton argent, il ne me sera pas possible de t'en envoyer d'autre, et il ne faut point en emprunter aux Langen ; je ne pourrais le leur rendre. C'est la triste vérité, mon enfant. J'aurais désiré te l'épargner, mais une affreuse calamité est venue nous frapper. Grapnell et C^{ie} ont failli pour un million et nous sommes totalement ruinées, ta tante Gascoigne et moi ; seulement, comme ton oncle a son bénéfice, en renonçant à leur équipage et en obtenant des bourses pour

les garçons, ils pourront se suffire. Toute la fortune que notre pauvre père nous a laissée est perdue. Je n'ai plus rien à moi ! Il vaut mieux que tu saches tout, mais mon cœur saigne en te l'écrivant. Quel malheur que tu sois partie comme tu l'as fait ! Je ne te le reproche pas, ma chère enfant ; je voudrais pouvoir t'éviter tout chagrin. Pendant ton trajet tu auras le temps de réfléchir sur notre situation et de te préparer aux changements inévitables que tu trouveras ici. Nous quitterons très probablement Offendene, et j'espère que M. Haynes, qui désirait l'occuper avant moi, sera disposé à le reprendre. Nous ne pouvons nous réfugier au presbytère où pas un coin n'est libre. Il faut que nous trouvions un gîte quelconque et que nous vivions de la charité de ton oncle Gascoigne, en attendant que j'aie trouvé quelque chose à faire. Une fois les domestiques payés, je ne sais si je serai à même de m'acquitter envers les fournisseurs. Appelle à ton aide tout ton courage, ma très-chère enfant, et résignons-nous à la volonté de Dieu.

» Hélas ! c'est la faute de M. Lassmann si nous sommes dans cette malheureuse faillite !

» Tes pauvres sœurs ne peuvent que pleurer avec moi et ne me sont d'aucun secours. Quand tu seras ici, peut-être notre ciel s'éclaircira-t-il. Il ne m'est pas possible de me figurer que tu seras dans la pauvreté. Si les Langen prolongent leur séjour sur le continent, tu trouveras, je l'espère, quelqu'un pour t'accompagner ; mais reviens en toute hâte auprès de ton affligée et affectionnée mère

» FANNY DAVILOW »

Gwendolen, au premier moment fut atterrée de cette lettre. La conviction que sa destinée devait être brillante et libre de tout tracas était plus fortement enracinée encore dans son esprit que dans celui de sa mère. Il lui était aussi

difficile de croire à une position médiocre, à une dépendance humiliante, qu'à une mort soudaine. Elle demeura quelques minutes sans faire un mouvement ; puis, ôtant son chapeau, elle alla se regarder machinalement dans sa glace ; elle obéissait à une habitude contractée depuis longtemps ; mais, ce soir-là, elle ne se voyait pas ; elle semblait avoir été réveillée en sursaut par un bruit horrible dont elle cherchait à saisir la cause. Peu à peu le sentiment de la réalité lui revint ; elle s'assit sur son canapé, reprit la lettre de sa mère, qu'elle relut posément ; puis elle demeura les mains jointes sur son giron, parfaitement calme en apparence et les yeux secs. Elle voulait envisager la position sous son véritable jour, la regarder bien en face, et, au lieu de se lamenter, lui résister avec toute l'énergie dont elle se sentait capable. Elle ne s'écria pas : « Ma pauvre mère ! » Sa mère avait été assez mal partagée sous le rapport du bonheur, et, si Gwendolen avait voulu plaindre quelqu'un, elle aurait commencé par se plaindre elle-même. Son premier sentiment fut celui de la colère. Elle était furieuse d'avoir perdu son argent ; si la chance avait continué à la favoriser, elle aurait pu avoir à sa disposition une jolie somme qui lui eût permis de venir au secours des siens. Est-ce que cela n'était plus possible ? Elle ne possédait, il est vrai, que quatre napoléons, mais elle pouvait mettre en gage des bijoux, et ce procédé était assez commun dans la société élégante des villes d'eaux de l'Allemagne pour qu'il eût été puéril d'en avoir honte. D'ailleurs, quand même la lettre de sa mère ne lui serait pas parvenue, elle était décidée à se défaire d'un collier étrusque que, par hasard, elle n'avait pas encore porté depuis son arrivée. Avec dix louis, pour peu que sa première chance lui revînt, quoi de mieux à faire que de jouer encore ? Si, une fois rentrée chez elle, sa mère désapprouvait l'origine de cet argent, ce qui aurait lieu indubitablement, l'argent n'en serait pas moins

là. Elle était résolue à laisser ignorer aux Langen le désastre qui avait frappé sa famille et à ne pas faire appel à leur compassion ; elle pouvait craindre cependant qu'en la voyant engager ses bijoux, ils ne l'accablent de questions et de remontrances. La meilleure marche à suivre était donc, une fois le matin venu, d'aller échanger son collier contre de l'argent, de dire aux Langen que sa mère la rappelait sans en donner le motif, et de prendre, le soir même, le train pour Bruxelles. Elle n'avait personne pour l'accompagner et les Langen feraient sans doute des difficultés pour la laisser partir seule, mais sa volonté était inébranlable.

Au lieu de se mettre au lit, elle fit ses malles, et, tout en y procédant avec une activité presque fébrile, elle pensa aux scènes qui se passeraient le lendemain, aux explications fastidieuses, aux adieux, au voyage, etc. Il est vrai qu'il lui restait une alternative : celle de demeurer encore un jour et de tenter de nouveau la chance du jeu. Mais alors lui apparaissait Deronda, qui ne la quittait pas des yeux, qui la poursuivait de son exaspérante ironie au moment où la chance l'abandonnait encore. Cette image importune la fit pencher vers un départ immédiat. Lorsqu'elle était entrée dans sa chambre, minuit sonnait, et, quand elle eut fini d'emballer, les premières lueurs de l'aube perçaient à travers les rideaux de sa chambre et faisaient pâlir la lumière des bougies.

A quoi bon se coucher et chercher un sommeil qui ne viendrait pas ? Des ablutions d'eau froide devaient suffire à la reposer ; et puis une légère trace de fatigue la rendrait plus intéressante. Avant six heures, elle avait déjà revêtu son costume de voyage, car elle comptait sortir aussitôt qu'elle pourrait espérer voir les dames se rendre aux bains. En attendant, elle s'était assise devant son miroir, dans une attitude qu'elle n'aurait pu choisir meilleure si elle avait

dù faire faire son portrait. Gwendolen éprouvait de naïves délices lorsqu'elle pensait à son heureuse personnalité; en ce moment même, où le chagrin menaçait de l'êtreindre, elle se regardait dans sa glace à la clarté naissante du jour, et la satisfaction se peignait sur ses traits; ses lèvres fines laissèrent échapper un sourire, et, ôtant son chapeau, elle se pencha vers son image réfléchie par le miroir et lui donna un baiser. Comment aurait-elle cru au malheur? Elle se sentait de force à le défier, à le dompter, ou à s'en éloigner comme elle l'avait déjà fait.

Madame de Langen ne sortait jamais avant le déjeuner; Gwendolen pouvait donc, en toute sûreté, faire sa course matinale et revenir par l'*Obere strasse* ¹, où se trouvait la boutique dont elle avait besoin et qu'elle savait devoir être ouverte dès sept heures. Pour le moment, les observateurs qu'elle désirait éviter devaient se promener vers les sources ou dormir encore; mais elle était obligée de passer devant un grand hôtel, celui de la *Czarine*, d'où des regards indiscrets pouvaient la suivre jusqu'à la porte de M. Wiener. C'était une chance à courir; d'ailleurs, ne pouvait-elle pas y aller pour acheter un objet de fantaisie? Ce petit subterfuge lui vint à l'esprit lorsqu'elle se rappela que cet hôtel était celui de Deronda; mais déjà elle se trouvait au milieu de l'*Obere strasse* et continua de s'avancer résolûment. Elle ne regarda ni à droite ni à gauche, entra dans la boutique conclut sa transaction avec un calme qui ne permit au petit M. Wiener de rien remarquer, excepté la grâce hautaine de ses manières et la beauté des trois turquoises du collier. Ces turquoises provenaient d'une chaîne que son père avait portée autrefois; mais elle n'avait pas connu son père, et le collier était, à tous égards, l'ornement dont elle pouvait le plus convenablement se séparer sans regret.

1. La rue Haute.

Le seul qu'elle éprouvât fut de n'avoir que neuf louis en sus des quatre qui lui restaient encore. Mais elle était chez les Langen ; elle occupait gratis une chambre de leur appartement ; il était préférable de se contenter de treize louis que de leur emprunter de l'argent. En admettant même qu'elle se décidât à en risquer trois, les dix restants seraient plus que suffisants, puisqu'elle entendait voyager nuit et jour sans s'arrêter. Revenue à l'hôtel, en attendant qu'on servît le déjeuner, elle hésitait encore sur son départ immédiat : en tout cas, elle dirait aux Langen qu'elle avait reçu de sa mère une lettre qui la pressait de revenir, en laissant indécis le moment où elle devrait partir. Elle en était là de ses réflexions lorsqu'elle entendit ouvrir la porte ; elle se leva, s'attendant à voir l'un ou l'autre des Langen ; c'était un domestique apportant pour miss Harleth un petit paquet qu'on avait déposé chez le portier. Gwendolen le prit et courut dans sa chambre. Elle était plus pâle et plus agitée qu'en lisant la lettre de sa mère : Même avant d'ouvrir le paquet, elle devina qu'il contenait le collier dont elle venait de se défaire. Il était enveloppé, sous le papier, dans un mouchoir de batiste, et on y avait joint le billet suivant, écrit précipitamment au crayon : « Un étranger qui a trouvé le collier de miss Harleth le lui rend, avec l'espoir qu'elle ne s'exposera plus à le perdre. »

La rougeur de l'orgueil offensé monta aux joues de Gwendolen. On avait arraché un coin du mouchoir pour en faire disparaître la marque ; mais qu'importe ! elle savait le nom de « l'étranger ». C'était Deronda. Il l'avait vue entrer dans la boutique et y était venu, immédiatement après elle, racheter le collier. Il avait pris là une impardonnable liberté, qui la mettait dans une position cruelle. Que faire ? Lui retourner le collier ? C'était lui dire qu'on l'avait deviné et s'exposer non seulement à une méprise, mais encore à la honte. Ne savait-il pas qu'il

l'humiliait mortellement ? N'était-ce pas une nouvelle manière de lui témoigner son mépris et de continuer son rôle de Mentor insolent ? Les larmes amères de la mortification roulèrent sur ses joues. Personne encore n'avait osé la traiter avec ironie ou mépris. Une seule chose désormais lui paraissait claire : c'est qu'il fallait partir à l'instant, car il lui était impossible de reparaitre au *salon* et plus impossible encore de se mettre au jeu en courant le risque de voir Deronda. Un coup frappé à sa porte lui apprit que le déjeuner était servi. D'un mouvement fébrile, elle jeta dans son nécessaire collier, mouchoir et papier, s'essuya les yeux et la figure, puis, reprenant son empire sur elle-même, elle alla rejoindre ses amis.

Ses traces de larmes et de fatigue s'accordèrent assez bien avec le récit qu'elle fit de son rappel à la maison par un motif qui était, elle le craignait, une peine pour sa mère. Ainsi qu'elle s'y attendait, on protesta contre son idée de partir seule ; mais elle persista.

Elle comptait prendre place dans un compartiment réservé aux dames et partirait directement. Elle pouvait parfaitement reposer dans le train et ne craignait rien.

Voilà comment il se fit que Gwendolen ne reparut plus au salon de jeu et partit le mercredi soir pour Bruxelles.

Le samedi matin, elle arrivait à Offendene, qu'elle et sa famille s'attendaient à devoir bientôt quitter.

III

Offendene n'était pas le séjour où s'était passée l'enfance de Gwendolen, et des souvenirs de famille ne le lui rendaient pas cher.

On l'avait choisi comme résidence pour sa mère, à cause de sa proximité du presbytère de Pennicote, et une année à peine s'était écoulée depuis que madame Davilow Gwendolen et ses quatre sœurs, suivies de la gouvernante et d'une domestique, en avaient monté pour la première fois la longue avenue, par une après-midi du mois d'octobre, accueillies par les grolles qui croassaient à grand bruit au-dessus de leurs têtes et par les feuilles jaunies des ormes qui tombaient en tourbillonnant.

La saison convenait à la vieille maison en briques rouges avec ses bordures de pierre blanche, qui s'offrait aux trois avenues y conduisant et aux anciennes plantations qui bordaient les terrains immédiats. Elle aurait produit un meilleur effet si elle eût été construite sur un tertre, afin qu'on pût voir au loin les toits de chaume des villages environnants, les clochers des églises, les châteaux, les bois et

les prés verdoyants des parcs qui sont la principale beauté de cette partie du Wessex; mais, quoique bâtie au milieu de terrains plats et unis, et comme placée derrière un écran, elle avait une éclaircie sur le vaste monde à travers les dunes grises creusées par l'action incessante des éléments.

Ce modeste domaine ne produisait qu'un revenu assez médiocre; la maison n'était même pas facile à louer, à cause de son ameublement démodé et de ses tentures fanées. Toutefois, l'extérieur et l'intérieur prouvaient qu'elle n'avait pas été habitée par des commerçants retirés des affaires, et cette certitude avait bien une certaine valeur aux yeux de personnes dont le rang touchait à la limite de la noblesse. D'ailleurs, elle avait servi de résidence à une comtesse douairière, et madame Davilow en avait éprouvé une satisfaction visible.

Cet état de choses était devenu possible à la mort du capitaine Davilow, qui, pendant les neuf dernières années de sa vie, n'était venu voir sa famille qu'à de rares intervalles, suffisants toutefois pour la réconcilier avec ses longues absences. Gwendolen avait toujours tenu en horreur le genre de vie de ses parents, errant à travers le monde, passant d'une ville d'eaux quelconque dans une autre, d'un appartement parisien dans un appartement de province, éprouvant sans cesse de nouvelles antipathies pour ces chambres et ces meubles loués, et pour les nouvelles connaissances de condition presque toujours inférieure. La circonstance d'être demeurée deux ans dans un pensionnat à la mode où, dans presque toutes les occasions d'étalage, on la mettait en avant, n'avait fait que consolider sa persuasion qu'une personne comme elle ne pouvait rester dans une position sociale ordinaire. Les craintes d'un semblable malheur disparaissaient, maintenant que sa mère allait avoir une maison à elle; car, sur le chapitre de la naissance, Gwendolen se sentait à son aise. Elle ne savait

pas comment son grand-père maternel avait gagné sa fortune; il avait été aux Indes, et cela répondait à toutes les questions. Quant à la famille de son père, elle n'ignorait pas qu'elle était assez haut placée pour n'avoir fait aucune attention à sa mère, qui, néanmoins, conservait avec orgueil le portrait d'une de ses parentes, lady Molly. Elle en aurait probablement su davantage sur son père, car le capitaine Davilow n'était que son beau-père, sans un petit incident qui arriva quand elle avait douze ans. Madame Davilow, qui ne faisait qu'à de longs intervalles l'exhibition des souvenirs de son premier mari, montrait un jour sa miniature à Gwendolen et lui racontait que le pauvre cher papa était mort quand sa petite fille était encore au maillot. Gwendolen, pensant aussitôt à son peu aimable beau-père, dit :

— Pourquoi vous êtes-vous remariée, maman ? Il aurait mieux valu ne pas le faire.

Madame Davilow rougit jusqu'au blanc des yeux; un nuage passa sur sa figure; elle s'écria avec une violence qui ne lui était pas habituelle :

— Tu n'as point de sensibilité, mon enfant.

Gwendolen, qui aimait sa mère, en fut toute honteuse, et n'osa plus, depuis lors, parler de son père.

Ce ne fut pas la seule fois qu'un remords filial vint la visiter. Il avait été convenu que, quand ce serait possible, on lui dresserait un petit lit dans la chambre de sa mère; car madame Davilow témoignait une tendresse toute particulière à sa fille aînée, qui était son enfant de prédilection et qu'elle avait eue à l'époque la plus heureuse de sa vie. Une nuit qu'elle était malade, la potion qui devait être auprès de son lit ayant été oubliée, elle pria Gwendolen de se lever et de la lui apporter. La petite égoïste, blottie dans ses couvertures et ayant bien chaud, répondit par un refus. Sa mère dut se passer de sa potion, et pour-

tant elle ne fit pas un reproche à sa fille ; mais le lendemain Gwendolen essaya de la dédommager par des caresses qui ne lui coûtèrent point d'efforts. Ayant toujours été l'âme et l'orgueil de la maison, adulée par sa mère, servie par ses sœurs, par la gouvernante et par les domestiques, il était naturel qu'elle considérât son plaisir personnel comme une chose très importante, puisque tous les autres s'y soumettaient. Bien que n'ayant jamais été cruelle, aimant au contraire à sauver des insectes qui se noyaient, elle se souvenait avec dépit d'avoir, dans un moment d'exaspération, étouffé le serin de sa sœur, parce que son chant strident couvrait le sien. Il est vrai qu'en compensation, elle avait eu la bonté d'acheter à sa sœur une souris blanche ; mais, quoique s'excusant intérieurement, la pensée de ce meurtre l'avait longtemps fait tressaillir. Gwendolen n'était donc pas exempte de remords ; mais elle aimait les pénitences faciles, et arrivée à vingt ans, sa force native s'était transformée en un empire sur elle-même assez puissant pour la garantir contre toute humiliation pénitentielle. S'il y avait en elle plus de feu et plus de volonté que jamais, sous ce feu couvait aussi plus de calcul.

En arrivant à Offendene, — que madame Davilow n'avait pas vu encore, car la maison avait été louée pour elle par son beau-frère M. Gascoigne, — quand la famille fut descendue de voiture et put en prendre une vue générale, personne ne dit un mot : la mère, les quatre sœurs et la gouvernante regardaient Gwendolen et attendaient avec anxiété la décision qu'elle allait prononcer. Des quatre filles, depuis Alice qui était dans sa seizième année, jusqu'à Isabelle dans sa dixième, on ne pouvait rien dire, sinon que c'étaient des enfants dont les robes commençaient à s'user. Miss Merry était d'âge déjà mûr, mais d'une expression nulle. La beauté fanée de madame Davilow avait quelque chose de pathétique que lui donnait le regard inquiet

qu'elle jetait sur Gwendolen passant rapidement l'examen de la maison et du paysage. Imaginez un jeune cheval de race arrivant au pâturage au milieu de poneys au poil rude et de patients chevaux de fiacre.

— Eh bien, ma chérie, que penses-tu de cette résidence? demanda madame Davilow d'un ton presque suppliant.

— Je la trouve charmante, répondit vivement Gwendolen. Le site est romantique; il ne peut rien y arriver que de délicieux. Le terrain me semble bon pour tout. Personne n'aura honte de demeurer ici.

— Assurément, rien n'y a l'air commun.

— Une royauté tombée ou une grande infortune s'y trouverait très bien. Nous pourrions avoir vécu dans la splendeur et être venues nous réfugier ici. Mais, ajouta-t-elle d'un ton plus tranchant, je croyais que mon oncle et ma tante Gascoigne, ainsi qu'Anna, seraient venus nous recevoir!

— Nous sommes arrivés de bonne heure, observa madame Davilow, qui, s'adressant ensuite à la femme de charge lui demanda: « Attendez-vous monsieur et madame Gascoigne?

— Oui, madame; ils étaient ici hier pour me recommander de faire du feu et de préparer le dîner. J'ai allumé du feu la semaine dernière dans toutes les chambres qui avaient été d'abord bien aérées. J'aurais voulu que le mobilier eût un meilleur aspect après avoir été si bien nettoyé; mais j'espère que vous rendrez justice aux cuivres. Quand monsieur et madame Gascoigne viendront, ils vous diront que rien n'a été négligé. Ils seront ici à cinq heures, pour sûr.

Cette explication satisfait Gwendolen, qui n'entendait pas que son arrivée fût accueillie avec indifférence; puis, suivie de ses sœurs, elle alla examiner les chambres, la salle à manger en vieux chêne, la bibliothèque et, enfin, le salon, dans lequel on entrait par une petite antichambre.

— Maman, maman, venez ici, je vous prie, s'écria Gwendolen. Voici un orgue, je serai sainte Cécile; je me ferai peindre en sainte Cécile. — Jocosa (c'était le nom qu'elle donnait à miss Merry), dénouez-moi les cheveux. Voyez, maman.

Elle avait ôté son chapeau et ses gants, puis s'était assise devant l'orgue dans une attitude extatique, les yeux levés au ciel, pendant que l'obéissante Jocosa, retirant le peigne qui retenait les cheveux, les fit tomber jusqu'aux pieds de la jeune fille.

— Charmant tableau, en effet, ma chérie, dit en souriant madame Davilow, qui aimait à voir la beauté de son enfant de prédilection se déployer même en présence d'une cuisinière. Gwendolen se leva en riant de bon cœur, car tout semblait s'associer à ses désirs dès son entrée dans cette nouvelle demeure.

— Quelle chambre étrange, fit-elle en regardant autour d'elle. J'aime ces vieilles chaises brodées, ces guirlandes sur les lambris, et ces tableaux qui ne valent peut-être pas grand'chose. Voyez donc celui-ci, maman; je le crois espagnol.

— Oh! Gwendolen! s'écria tout à coup d'un ton alarmé la petite Isabelle, qui avait ouvert un panneau de la boiserie.

Toutes à la suite de Gwendolen accoururent examiner ce qui avait pu effrayer la petite sœur. Le panneau ouvert mettait à jour une peinture représentant un cadavre livide que fuyait avec effroi une sombre figure les bras étendus en avant. « C'est horrible! » fit madame Davilow avec dégoût. Isabelle, véritable enfant terrible dont la mémoire était alarmante, dit à Gwendolen qui frissonnait silencieusement :

— Tu n'oseras jamais rester seule dans cette chambre, Gwendolen.

Celle-ci, se retournant presque furieuse :

— Comment as-tu osé ouvrir ce que l'on avait caché, petite créature perverse? s'écria-t-elle en terrifiant la coupable du regard. Il y a une serrure. — Où est la clef? — Qu'on la cherche, et, si on ne la trouve pas, qu'on en fasse faire une! — Que personne n'ouvre plus ce panneau et qu'on m'apporte cette clef!

Après avoir donné cet ordre collectif, Gwendolen, surexcitée, emmena sa mère en lui disant :

— Venez, maman, montons dans notre chambre.

La cuisinière, ayant cherché la clef, la trouva dans le tiroir d'un petit secrétaire, et, la tendant à Bugle, la femme de chambre de madame, lui dit de la remettre à Son Altesse royale.

— J'ignore de qui vous voulez parler, madame Startin, répondit Bugle, qui, occupée dans les appartements supérieurs, ne savait rien de la scène du salon et paraissait presque offensée du ton d'ironie de la nouvelle domestique.

— Je parle de la jeune lady qui va nous faire marcher toutes, répliqua madame Startin. Mais, voyant l'air vexé de Bugle, elle ajouta pour l'apaiser : — Du reste, elle est assez belle pour cela. Donnez-lui cette clef, elle saura ce que c'est.

— Si vous avez préparé tout ce qu'il nous faut, Bugle, allez voir après les autres, avait dit Gwendolen, quand, suivie de madame Davilow, elle était entrée dans la chambre à coucher, où l'on avait dressé un lit à côté du catafalque noir et jaune que l'on appelait le meilleur lit. J'aiderai maman.

Mais d'abord elle se dirigea vers un grand miroir placé entre les fenêtres, tandis que sa mère s'asseyait et la contemplait. — Ce miroir est excellent, Gwendolen; ou bien est-ce le noir et le jaune qui font valoir ta beauté? dit madame Davilow regardant sa fille, dont le bras gauche

relevé rejetait gracieusement en arrière les flots abondants de sa chevelure.

— Je ferais une tolérable sainte Cécile avec des roses blanches dans les cheveux ; mais que dites-vous de mon nez, maman ? Je ne crois pas que les saintes aient eu le nez relevé. Vous auriez bien dû me donner votre nez si parfaitement droit ; il se serait prêté à tous les rôles indistinctement. Le mien n'est qu'un nez heureux ; il ne jouerait pas bien la tragédie.

— Oh ! ma chère enfant ! tous les nez possibles peuvent être misérables en ce monde, dit madame Davilow avec un gros soupir.

— Ah ! maman, s'écria Gwendolen d'un ton de reproche, vous n'allez pas être triste, j'espère ! Vous me gâtez tout mon plaisir. Nous pouvons être heureuses maintenant. Qu'avez-vous qui vous chagrine ?

— Rien, chère. Je serai assez contente si je te vois heureuse.

— Il faut que vous soyez heureuse vous-même, reprit Gwendolen en l'aidant à s'habiller et en la caressant. Ne peut-on pas être heureux quoiqu'on ne soit plus jeune ? Avec mes sœurs si ennuyeuses, avec Jocosa si terriblement gauche et laide, si vous êtes encore triste, à quoi serai-je bonne ? Je veux que vous soyez heureuse maintenant.

— Je le serai, ma chérie, dit madame Davilow en donnant une petite tape amicale à la joue qui se penchait vers elle.

— Bien sûr, vous ne ferez pas semblant ? dit Gwendolen en insistant. Voyez donc ces mains ! et ces bras ! bien plus beaux que les miens. Chacun peut voir que vous avez été bien plus belle que je ne le suis.

— Oh ! non, ma chère. J'ai toujours été un peu épaisse. Je ne fus jamais moitié si charmante que toi.

— Eh bien ! à quoi me sert d'être charmante, si c'est

pour finir par être triste et ne penser à rien ? Est-ce que le mariage fait toujours cet effet-là ?

— Non, mon enfant. assurément non. Le mariage est le seul état heureux pour une femme, et j'espère que tu en feras l'expérience.

— Si ce n'est pas un état heureux, je n'y veux pas songer. Je suis décidée à être heureuse, au moins à ne pas gâter ma vie comme beaucoup d'autres. J'ai résolu de ne point permettre que l'on se mêle de mes affaires.

Il y eut un silence de quelques secondes, après lequel madame Davilow, qui relevait les cheveux de sa fille, lui dit :

— Je suis sûre de ne t'avoir jamais contrariée, Gwendolen.

— Vous me faites cependant faire souvent ce que je n'aime pas.

— Parles-tu des leçons que tu donnes à Alice ?

— Oui. Je le fais parce que vous me le demandez ; autrement je ne vois pas pourquoi j'y perdrais mon temps. Elle m'obsède à mourir ; elle est si indolente ! Elle n'a point d'oreille pour la musique, elle ne sait parler sur quoi que ce soit. Il vaudrait mieux pour elle rester ignorante, maman ; c'est son rôle ; elle le remplirait très bien.

— Oh ! Gwendolen, tu es bien sévère et bien dure pour ta pauvre sœur, qui t'aime tant et qui ne sait que faire pour t'être agréable ?

— Je ne vois pas ce qu'il y a de dur à appeler les choses par leur nom et à les mettre à leur juste place. La dureté est pour moi, qui perds en vain mon temps avec elle. Maintenant laissez-moi vous coiffer, maman.

— Il faut nous hâter. Ton oncle et ta tante seront bientôt ici. Pour l'amour de Dieu, ne te montres pas dédaigneuse avec eux, chère enfant, ni avec ta cousine Anna, dont tu te moquais toujours. Promets-le-moi, Gwendolen. Tu sais bien qu'Anna n'est pas ton égale.

— Je ne tiens pas à ce qu'elle le soit, dit Gwendolen en faisant avec la tête un petit mouvement mutin et en souriant. La discussion finit là.

Quand M. et madame Gascoigne et leur fille arrivèrent, Gwendolen, loin de se montrer dédaigneuse, fut aussi amicale que possible avec eux. Elle se présentait à des parents qui ne l'avaient pas vue depuis l'âge de seize ans et elle tenait à se faire admirer par eux.

Madame Gascoigne ressemblait à sa sœur, quoique plus brune et plus élancée; ses traits n'avaient pas été flétris par le chagrin; ses mouvements étaient moins languissants, son expression plus vive peut-être qu'il n'aurait convenu à la femme d'un recteur. Ces dames se ressemblaient par une disposition à la condescendance, qui allait jusqu'à l'obéissance; mais cette disposition, grâce aux circonstances différentes dans lesquelles vécurent les deux sœurs, les conduisit à des résultats opposés. La plus jeune, madame Davilow, avait été irréfléchie ou tout au moins malheureuse dans ses deux mariages; l'aînée se croyait la plus enviable des femmes, et la souplesse de son caractère lui avait fait adopter parfois des formes de langage d'une définition assez surprenante. Ses opinions sur le gouvernement de l'Église étaient trop décidées pour qu'elles ne lui eussent pas été inspirées par l'influence de son mari. M. Gascoigne avait des vertus agréables, certains avantages incontestables, et les défauts qu'on lui imputait étaient de ceux qui assurent le succès.

Ce qui constituait un des principaux de ces avantages, c'est qu'il était bien de sa personne et qu'il faisait peut-être une impression meilleure à cinquante-sept ans que dans ses plus jeunes années. Il n'avait rien de clérical, pas de manières raides ni d'aisance affectée; on l'aurait pris pour un gentleman aux traits réguliers et bien marqués, aux cheveux gris de fer et au nez qui, commençant avec

la prétention d'être aquilin, se terminait tout à coup en droite ligne. Peut-être devait-il sa liberté d'allures à ce qu'il avait été d'abord le capitaine Gaskin, lequel, peu de temps avant son mariage avec miss Armyrn, avait pris les ordres et une diphthongue de plus pour l'ajouter à son nom. Si quelqu'un avait fait observer que cette préparation aux fonctions cléricales était insuffisante, ses amis auraient pu demander quel recteur faisait meilleure figure que lui, ou prêchait mieux, ou avait plus d'autorité dans sa paroisse ? Il possédait le talent de l'administration et se montrait tolérant envers les opinions qu'il ne partageait pas, se sentant de force à les dominer. Ce n'était pas l'Anglican moderne, mais plutôt ce qu'on pourrait appeler le parfait Anglais, dégagé d'absurdités, comme il convient à un homme qui voit clair dans les rapports qui peuvent exister entre une religion nationale et maintes choses toutes temporelles. Nul ecclésiastique n'avait plus de poids que lui aux sessions ; nul n'était plus traitable dans ses relations mondaines, et le plus grave des reproches qu'on lui faisait était sa mondanité. On n'aurait pas pu prouver qu'il s'inquiétait peu des malheureux ; mais on ne niait pas non plus que les amitiés qu'il cultivait étaient de nature à lui être utiles pour bien préparer l'avenir de ses six fils et de ses deux filles. Les observateurs malicieux faisaient remarquer que ses opinions avaient changé chaque fois que son principe d'action, autrement dit son intérêt, s'était modifié. Mais une mondanité heureuse a toutes les chances d'être généralement bien acceptée.

Gwendolen s'étonnait de ne pas mieux se souvenir de son oncle et de n'avoir jamais remarqué combien il était bel homme ; elle sentait qu'il serait d'un grand intérêt pour elle d'être soutenue par un parent investi d'une dignité sacerdotale, et elle se flattait que sa vie de famille allait cesser d'être exclusivement et insipidement féminine. Il

était loin de sa pensée de se laisser contrôler par son oncle, mais elle voulait qu'il fût fier de la présenter dans le monde comme sa nièce. Du reste, elle reconnaissait à certains signes qu'il n'était pas éloigné de ressentir cet orgueil.

Il la regardait avec admiration, lorsqu'il dit, en prenant la taille de sa fille dont le visage timide était une petite copie du sien :

— Vous avez dépassé Anna, ma chère nièce. Elle a, il est vrai, un an de moins que vous, mais ses jours de croissance sont certainement passés. J'espère que vous serez bonnes amies.

Si, en comparant Gwendolen et sa fille, il s'aperçut de l'infériorité de cette dernière, il reconnut aussi que l'air ingénu et la mignonne figure d'Anna ne plairaient pas aux hommes qu'attirerait la beauté de sa cousine, et que les jeunes filles ne pouvaient être rivales. Gwendolen, qui le savait déjà, embrassa cordialement Anna en disant :

— C'est justement une amie que je veux ; je suis heureuse que nous soyons venues demeurer ici, et maman sera plus satisfaite maintenant qu'elle est près de vous, ma tante.

La tante aussi l'espérait et regardait comme une bénédiction du ciel qu'une maison convenable fût devenue vacante dans la paroisse de son mari. Il était naturel qu'on s'occupât aussi des autres sœurs que Gwendolen avait toujours regardées comme des superfétations. Elles étaient malheureusement toutes les quatre d'une insignifiance absolue, et Gwendolen était convaincue que sa bienveillance pour elles dépassait ce qu'on était en droit d'attendre. Évidemment l'oncle et la tante voyaient avec peine que leur sœur eût tant de filles, et qui donc, possédant un peu de raison, aurait pu penser autrement, à l'exception de la pauvre maman, qui se refusait à voir qu'Alice remuait les épaules et levait les sourcils d'une façon telle qu'on ne lui voyait plus de front ; que Berthe et Fanny ne faisaient

que chuchoter et rire, ou qu'Isabelle était toujours aux écoutes et que, dans son étourderie, elle marchait sur les pieds de son aînée, qui s'en fâchait.

— Vous avez des frères, Anna, dit Gwendolen pendant que l'on s'occupait de ses sœurs. Je vous les envie.

— Oui, je les aime beaucoup. Mais leur éducation est un des grands soucis de papa. Il disait toujours qu'il ferait de moi une garçonnière. J'étais une vrai gamine quand je jouais avec Rex. Je suis sûre que vous aimerez Rex : il doit nous revenir pour Noël.

— Je crois me rappeler, dit Gwendolen en souriant, que je vous trouvais plutôt timide et sauvage. J'ai du mal à croire que vous ayez jamais fait la gamine.

— Il est tout simple que je sois changée maintenant ; vous comprenez que j'ai rompu avec ces habitudes de garçon. Mais, je l'avoue, j'aime encore à aller cueillir des mûres avec Edwy et Lotta. Je ne suis pas très désireuse de sortir ; mais, à présent je le ferai bien plus volontiers puisque vous serez souvent avec moi.

— J'aimerais beaucoup à sortir avec vous, dit Gwendolen de mieux en mieux disposée pour cette naïve cousine. — Aimez-vous à monter à cheval ?

— Oui ; mais nous n'avons qu'un poney de Shetland, et papa dit qu'il ne peut avoir plus de chevaux que ceux de la voiture et son bidet. Il a tant de frais !

— Moi, je compte avoir un cheval et le monter souvent, fit Gwendolen avec décision. La société du voisinage est-elle agréable ?

— Papa dit qu'elle l'est beaucoup. Il y a pas mal d'ecclésiastiques, vous savez ; et puis nous avons les Quallon et les Arrowpoint, lord Brackenshaw et sir Hugo Mallinger ; mais il n'y a personne dans sa propriété. Il y a encore deux ou trois familles à Wancester, et puis la vieille madame Vulcany à Nuttingwood.

Mais Anna dut interrompre sa description, car on vint annoncer que le dîner était servi, et Gwendolen reçut indirectement la réponse à sa question par son oncle, qui fit valoir les avantages d'Offendene, dont l'entretien ne reviendrait pas plus cher que celui d'une maison très ordinaire à Wancester.

— Il est toujours bon de faire un petit sacrifice pour avoir une habitation convenable, dit M. Gascoigne de son ton de bonhomie habituelle. Les meilleures familles du pays viendront vous voir, et vous n'aurez pas besoin de donner des dîners bien coûteux. Moi, c'est différent, je dépense beaucoup en dîners. Il est vrai que ma maison ne me coûte rien; mais s'il me fallait payer trois cents livres de location tous les ans, je ne pourrais pas tenir table ouverte. Mes garçons aussi m'occasionnent de fortes saignées. A proportion, vous êtes plus heureuses que moi; après votre maison et votre voiture, je ne vois pas d'autre dépense importante pour vous.

— Je t'assure, Fanny, dit madame Gascoigne, maintenant que les enfants deviennent grands, je suis obligée de calculer et d'économiser. Je n'étais pas bonne ménagère de nature; Henri m'a appris à l'être. C'est étonnant comme il sait tirer parti de tout; il ne se donne aucun extra et ses curés ne lui coûtent rien. Quel dommage qu'on n'ait pas fait de lui un prébendaire ou quelque chose du même genre! J'en suis étonnée quand je pense aux amis qu'il s'est acquis et au besoin que l'on a d'hommes modérés à tous égards.

— Ma chère Nancy, tu t'oublies; grâce au ciel, il y en a beaucoup de meilleurs que moi. A tout prendre, nous n'avons pas à nous plaindre. Il est impossible d'avoir d'ami plus parfait que lord Brackenshaw, votre propriétaire, Fanny. Il viendra vous faire une visite. Je l'ai prié d'admettre Gwendolen dans notre *Achry Club* ou société de

tir à l'arc, la chose du monde la plus distinguée, si toutefois cependant elle n'y fait point d'objection, ajouta M. Gascoigne en regardant Gwendolen avec une aimable ironie.

— Je suis sûre que j'aimerai passionnément cet exercice. Rien ne me cause plus de plaisir que de viser le but et de l'atteindre, dit Gwendolen en souriant et en prenant l'attitude d'un archer, ce qu'elle fit avec une grâce inimitable.

— Notre Anna, la pauvre enfant, a la vue trop basse pour cela. J'ose me flatter d'être un tireur de première force et je vous donnerai des leçons. Je veux faire de vous une *acherness* accomplie pour notre grande réunion de juillet. Vous n'auriez pas pu choisir un meilleur voisinage que celui-ci. Il y a les Arrowpoint, — ce sont de nos mieux posés. — Miss Arrowpoint est une charmante personne, — elle a été présentée à la cour. Ils ont une résidence magnifique, — Quetcham-Hall, admirable surtout au point de vue de l'art; leurs parties, auxquelles vous êtes sûres d'être invitées, sont les plus belles que nous ayons. L'archidiacre est leur intime, et ils ont toujours des hommes comme il faut chez eux. Madame Arrowpoint est un peu bizarre, un peu caricature, il est vrai, mais bien pensante au fond. Miss Arrowpoint est aussi bonne que possible. Que voulez-vous! toutes les jeunes filles n'ont pas la chance d'avoir des mères aussi aimables et aussi gracieuses que la vôtre et que celle d'Anna.

Madame Davilow répondit à ce petit compliment par un faible sourire, tandis que M. et madame Gascoigne se regardèrent si affectueusement, que Gwendolen se dit: « Mon oncle et ma tante sont heureux au moins. » Bref, elle se sentit satisfaite des perspectives qui s'ouvraient devant elle à Offendene. Quelle différence avec la vie qu'elle avait menée jusque-là! Même les curés, qui revenaient à si bon marché, — elle l'apprit incidemment, — étaient presque

tous des jeunes gens d'excellentes familles. On considérait M. Middleton, le curé actuel, comme une véritable acquisition; malheureusement il devait bientôt partir.

Mais il y avait un point qu'elle était si désireuse d'emporter, qu'elle ne voulut pas laisser passer la soirée sans qu'il fût résolu. Elle savait que sa mère se soumettrait entièrement au jugement de son oncle pour ce qui regardait la dépense; cette soumission était prudente; car madame Davilow, persuadée qu'on la regardait toujours comme « la pauvre Fanny », qui avait fait une triste bétise avec son second mariage, éprouvait une satisfaction entière à se sentir identifiée avec la famille de sa sœur, et à savoir que ses affaires étaient dirigées par une autorité qui lui portait un intérêt véritable. C'est pourquoi la question d'un cheval de selle, déjà suffisamment discutée avec maman, devait être soumise à la décision de M. Gascoigne, et, après qu'elle se fut fait entendre sur le piano, qu'elle eut chanté, à la grande admiration de ses auditeurs, et qu'elle eût même décidé son oncle à dire avec elle un duo, elle saisit le moment opportun pour s'écrier :

— Maman, vous n'avez pas parlé à mon oncle de mon équitation.

— Gwendolen a le plus grand désir d'avoir un cheval de selle, dit madame Davilow en s'adressant à M. Gascoigne. Croyez-vous que nous puissions le faire ?

Le recteur avança la lèvre inférieure et regarda un peu sarcastiquement Gwendolen, gracieusement appuyée sur la chaise de sa mère.

— Nous pourrions lui prêter quelquefois le poney, dit madame Gascoigne, épiant l'expression du visage de son mari et toute prête à désapprouver la chose, si un seul de ses traits témoignait qu'il la regardât comme impossible.

— Ce serait vous gêner et vous déranger, ma tante, dit Gwendolen, et alors je n'y trouverais pas de plaisir. Du

reste, je ne souffre pas les poneys. Je sacrifierais volontiers un autre plaisir pour avoir un cheval à moi.

— Elle monte si bien ! Son maître d'équitation disait que son assiette est si bonne et sa main si ferme, qu'on peut lui donner n'importe quel cheval, dit madame Davilow, qui, même si elle n'avait pas désiré que la préférée de son cœur eût un cheval, n'aurait pas osé montrer de la tiédeur en essayant de le lui faire obtenir.

— Il y a d'abord le prix du cheval, — soixante livres pour le moins, — puis son entretien, dit M. Gascoigne d'un ton qui, malgré son hésitation, trahissait une envie d'être favorable à la demande. Les chevaux de la voiture sont déjà une forte dépense. Rappelez-vous aussi ce que coûtent aujourd'hui vos toilettes, mesdames.

— Je n'ai que deux robes noires, dit madame Davilow, et, quant à présent, mes deux plus jeunes filles n'ont pas besoin de toilettes. Je dois dire aussi que Gwendolen m'économise bien de l'argent en donnant des leçons à ses sœurs. Sans cela, il me faudrait une gouvernante de plus et d'autres maîtres qui me coûteraient gros.

Gwendolen ressentit un peu de colère contre sa mère, mais eut bien soin de ne pas le laisser voir.

— C'est bien, c'est très bien, dit M. Gascoigne, en regardant sa femme ; et Gwendolen, la rusée, s'empressa d'aller à l'autre bout du salon faire semblant d'arranger sa musique.

— La chère enfant n'a encore eu ni distractions ni plaisirs, reprit madame Davilow intercédant à voix basse. Je comprends bien que cette dépense est peut-être imprudente dès la première année de notre installation, mais elle a réellement besoin d'exercice et de gaieté. Si vous la voyiez à cheval ; elle est splendide !

— C'est ce que nous n'accorderions pas à notre Anna, dit madame Gascoigne ; la chère enfant monterait le baudet de Lotta, et croirait qu'il est bien assez bon. (Anna était, au

même moment absorbée dans une partie avec Isabelle, qui avait déterré, je ne sais où, un vieux jeu de trictrac, et obtenu qu'on la laissât levée une heure de plus que d'habitude.)

— Certes, dit M. Gascoigne, une jolie femme n'est jamais plus belle qu'à cheval, et Gwendolen en a tous les éléments. Je ne dis pas que la chose ne puisse être prise en considération.

— En tout cas, nous pourrions essayer quelque temps. On supprimera le cheval si cela devient nécessaire, dit madame Davilow.

— Eh bien, je m'entendrai avec le premier palefrenier de lord Brackenshaw. C'est mon *fidus achates* pour ce qui regarde l'équitation.

— Merci, dit madame Davilow soulagée. Vous êtes bien bon.

— Il l'est toujours, conclut madame Gascoigne.

Le même soir, quand elle et son mari furent seuls dans leur chambre à coucher, elle lui dit :

— Je crois que tu as été un peu trop facile au sujet du cheval de Gwendolen. Elle ne devrait pas demander plus que ne désire ta fille, surtout que nous ne savons pas comment Fanny va régler son revenu. Tu as bien assez à faire sans te donner cet embarras.

— Ma chère Nancy, il convient de regarder les choses sous tous les points de vue. Cette jeune fille est réellement digne que l'on fasse un peu de dépenses pour elle; je n'ai pas vu souvent sa pareille. Elle est appelée à faire un riche mariage, et je serais infidèle à mon devoir si je ne l'y aidais de tout mon pouvoir. Tu sais toi-même quel est son désavantage d'avoir eu un beau-père et une seconde famille. Je me sens des entrailles de père pour cette enfant. Il serait à désirer que ta sœur et sa famille eussent eu le même bénéfice que toi, c'est-à-dire qu'elle eût épousé un meilleur spécimen de notre espèce.

— Meilleur ! je le crois bien. Quant à moi, je te suis très reconnaissante de vouloir bien prendre encore sur tes épaules ce surcroît de fardeau pour l'amour de ma sœur et de ses enfants. Certes, je n'ai rien à envier à ma pauvre Fanny ; mais il y a une chose à laquelle j'ai réfléchi quoique tu n'en aies pas parlé.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les garçons. J'espère qu'ils ne s'amouracheront pas de Gwendolen.

— Ne présuppose rien de ce genre, ma chère ; il n'y a point de danger. Rex ne sera jamais à la maison que pendant quelques jours, et Warham partira bientôt pour les Indes. C'est le meilleur plan pour être sûrs qu'ils ne tomberont pas amoureux de leur cousine. Si tu commences par des précautions, la chose arrivera en dépit de ces précautions. Il ne faut pas vouloir remplacer la Providence en ces matières qu'on ne peut pas plus empêcher que les poules de couver. Les garçons n'auront rien, et Gwendolen pas davantage ; ils ne peuvent donc pas se marier. Au pis aller, ils pleureront un peu et on ne peut l'éviter ni aux garçons ni aux filles.

Madame Gascoigne fut rassurée. S'il arrivait quelque chose, elle avait la consolation de se dire que son mari saurait ce qu'il devrait faire et qu'il en aurait aussi l'énergie.

IV

On se montrerait trop sévère si l'on blâmait le recteur de Pennicote de ce que, regardant les choses « sous tous les points de vue », il ait jugé Gwendolen comme une jeune fille appelée à faire un brillant mariage. Pourquoi voudrait-on qu'il eût différé de ses contemporains sur ce sujet et qu'il eût désiré pour sa nièce une conclusion moins bonne que celle qu'il regardait comme la meilleure ? Il y a donc lieu, au contraire, de l'en féliciter puisque ses sentiments à cet égard partaient d'un bon naturel. Il voulait du bien à sa nièce et désirait qu'elle parût à son avantage dans la meilleure société des environs.

Les intentions de M. Gascoigne étaient en parfait accord avec les désirs de Gwendolen. Mais qu'on ne suppose pas qu'elle envisageât un brillant mariage comme la fin de ses séductions par sa grâce à cheval ou ses autres mérites. Elle était bien obligée d'admettre qu'elle se marierait un jour ; mais elle se disait, dans des arguments qui lui paraissaient irréfutables, que son mariage ne pouvait être ordinaire et tel que la plupart des jeunes filles s'en con-

tenteraient. Ses pensées ne s'arrêtaient pas sur le mariage comme sur la satisfaction de son ambition ; les drames dont elle s'imaginait devoir être l'héroïne ne se termineraient pas là. Se voir courtisée, faire soupirer jusqu'au désespoir avant d'accorder sa main, c'était une garantie infaillible en même temps qu'agréable de sa puissance féminine ; mais devenir épouse et porter les chaînes de cette condition domestique, c'était, après tout, une contrariante nécessité. Ses réflexions et ses observations sur le mariage l'avaient conduite à le considérer comme un état mortellement ennuyeux, dans lequel une femme ne pouvait agir à son gré, où elle avait plus d'enfants qu'il n'était désirable ; conséquence qui devait l'attrister, car c'était la plonger dans une incessante monotonie. Il est évident que le mariage est une élévation sociale ; elle ne devait donc pas penser à vivre et à mourir dans le célibat. Mais l'élévation est souvent mêlée d'amertume ; la pairie ne remplace pas l'autorité pour l'homme qui veut commander, et cette sylphide de vingt ans, aux membres délicats, voulait commander, car une telle passion éclôt aussi dans le cœur des femmes.

« Gwendolen ne s'arrêtera pas avant d'avoir vu le monde à ses pieds », avait dit miss Merry, la douce gouvernante ; mais qui donc n'a pas entendu dire que certaines personnes ont eu le monde à leurs pieds, sous la forme de cinq ou six flatteurs faisant la pluie et le beau temps dans un élégant faubourg ? En restant à Offendene, en recevant les attentions de lady Brackenshaw, en assistant au tir à l'arc, en acceptant les invitations des Arrowpoint, les conditions de succès ne paraissaient, à la vérité, rien offrir d'extraordinaire ; mais Gwendolen avait en soi une confiance illimitée, elle se sentait bien armée pour le combat de la vie. Elle comptait aussi sur son « éducation », qui, à ses yeux, n'était inférieure à aucune autre. Dans les cours scolaires de

la pension, son esprit, prompt à tout saisir, s'était assimilé certaines règles au moyen desquelles l'ignorance arrive à se dissimuler ; elle connaissait assez de faits pour cacher le peu de profondeur de son savoir, et, quant au reste, elle se flattait de le posséder suffisamment, grâce aux romans, aux pièces de théâtre et aux revues qu'elle avait lus. Quant au français et à la musique, ces deux qualités primordiales d'une jeune lady, elle se sentait tout à fait à l'aise, et si, à ces perfection positives et négatives, nous ajoutons le sentiment de capacité inné chez quelques personnes heureusement douées, qui s'étonnera que Gwendolen se crût assez forte pour diriger sa destinée ?

N'oublions pas que jamais on n'avait osé douter de la force de son esprit, ni discuter sa supériorité générale. Dès l'arrivée à Offendene, comme toujours, la première pensée de celles qui vivaient autour d'elle avait été : « Que pensera Gwendolen ? » Si le domestique faisait trop de bruit, si la blanchisseuse ne rapportait pas le linge parfaitement blanc, le premier mot était : « Ceci ne conviendra jamais à miss Harleth. » Si le bois fumait dans la cheminée et empestait la chambre, madame Davilow, qui en souffrait la première, s'en excusait auprès de sa fille. Si, en voyage, elle n'apparaissait pas au déjeuner en même temps que les autres, on s'inquiétait de savoir si son café était encore chaud et ses rôties croustillantes. Pourquoi ce privilège ? Uniquement à cause de sa beauté, de son étrangeté personnelle, de la décision de sa volonté, qui se laissait deviner même dans ses mouvements les plus gracieux, et, de sa voix vibrante dont le son argentin n'hésitait jamais. Si à ce charme puissant on ajoute qu'elle était la fille aînée, que sa mère était toujours tentée de s'excuser envers elle des ennuis que lui causait un beau-père atrabilaire, on aura l'explication de l'autorité domestique exercée par Gwendolen.

Même sans sa puissante beauté, sans sa position filiale

particulière, Gwendolen aurait pu encore jouer le rôle de la « reine en exil », en se servant seulement de son énergie innée, de ses désirs égoïstes, et de sa faculté d'inspirer la crainte par ce qu'elle pouvait dire ou faire. Quoi qu'il en soit, elle avait le charme, et ceux qui la redoutaient ne pouvaient s'empêcher de l'aimer ; la crainte et l'amour étant peut-être inspirés par ce qu'on pourrait appeler l'*irridescence* de la nature, et même par ses tendances variables et contraires.

La réception faite à Gwendolen par les meilleures familles du voisinage, réalisa les espérances de son oncle. Depuis Brackenshaw-Castle jusqu'aux sapins de Wancester, où M. Quallon, le banquier, ouvrait ses salons, elle fut accueillie avec une admiration manifeste, et les dames mêmes qui lui portaient envie l'invitèrent sans se faire prier; car les maîtresses de maison qui reçoivent beaucoup, sont obligées de composer leurs parties à la manière des ministres, qui forment leur cabinet non sur leur goût personnel, mais sur le goût des autres.

Au nombre des maisons où Gwendolen n'était pas aimée, quoiqu'on l'y attirât, il faut citer Quetcham-Hall. Sa première invitation à ce château eut lieu à l'occasion d'un grand dîner. Ce fut pour elle une sorte d'introduction générale dans la société des environs; car, dans une partie de ce genre, où assistent plus de trente personnes d'âges différents, il eût été impossible d'oublier les membres des familles bonnes à voir. Pas un seul visage n'était comparable à celui de Gwendolen quant elle fit son entrée dans

les salons, où la profusion des fleurs le disputaient à l'éclat des lumières. Cette svelte figure en robe blanche semblait voltiger à travers ces vastes galeries brillamment illuminées et sentait avec une joie secrète qu'elle était créée pour ce genre de vie. Qui l'aurait vue là si à son aise, se serait dit que le luxe et les laquais en grande livrée lui étaient choses habituelles ; au lieu que sa cousine Anna, qui en avait plus qu'elle la pratique, semblait aussi embarrassée qu'un lapin placé tout à coup devant une vive lumière.

— Qui donc est avec Gascoigne ? demanda l'archidiacre, en quittant brusquement une discussion sur les manœuvres militaires, qu'en sa qualité d'ecclésiastique il devait naturellement connaître à fond. Son fils, qui se tenait à un autre bout du salon, — jeune étudiant de grandes espérances, ayant déjà proposé aux textes grecs des corrections « non moins élégantes qu'ingénieuses », — s'écria presque en même temps :

— Par Saint-Georges, quelle est cette belle fille dont la jolie tête est si bien posée ?

Pour une maîtresse de maison qui, dans un esprit de bienveillance générale, désire que chaque invité paraisse sous son meilleur jour, il y avait quelque chose de désespérant à voir combien Gwendolen éclipsait les autres ; combien la belle miss Lawe elle-même — la fille de Lady Lawe, entendez-vous — parut soudain épaisse, lourde et inanimée ; combien miss Arrowpoint, elle aussi, par malheur, vêtue de blanc, ressembla incontinent à une *carte de visite* sur laquelle on avait oublié d'imprimer quelque chose. Miss Arrowpoint était généralement aimée pour la manière aimable et sans prétention avec laquelle elle portait sa fortune ; on lui tenait grand compte de ce qu'elle rachetait par ses belles qualités les bizarreries de sa mère ; aussi quelques bonnes âmes trouvèrent-elles inconvenant, de la part de Gwendolen, de paraître si complètement en femme de haut rang.

— Elle n'est réellement pas aussi belle qu'elle le paraît, quand on a bien examiné ses traits, dit dans la soirée et confidentiellement madame Arrowpoint à madame Vulcany. — Ils sont d'un style qui produit d'abord un grand effet, mais qui, ensuite, est moins agréable.

Gwendolen, qui n'entendit pas ces paroles et à laquelle, au contraire, on en dit de tout opposées, avait, sans s'en douter, offensé son hôtesse, qui, bien que n'étant ni vindicative ni méchante, avait cependant ses susceptibilités. Plusieurs conditions s'étaient rencontrées chez la dame de Quetcham, qui, pour les observateurs du voisinage, semblaient être en connexion les unes avec les autres. On disait qu'elle avait hérité d'une fortune gagnée, on ne savait trop comment, dans la Cité ; ce que corroborait sa figure commune, sa voix glapissante comme celle d'un perroquet et sa coiffure prétentieuse ; et, comme ces détails réunis lui faisaient un extérieur parfaitement ridicule, il était naturel, aux yeux de bien du monde, qu'elle eût des goûts et des tendances littéraires ; comme si les productions littéraires bonnes ou mauvaises ne s'accordaient pas avec les formes les plus diverses du physique masculin ou féminin.

Gwendolen avait de fortes propensions à trouver les autres absurdes et à s'en moquer ; mais elle était toujours favorablement disposée pour ceux qui pouvaient lui rendre la vie agréable ; c'est pourquoi elle voulut se concilier les bonnes grâces de madame Arrowpoint en lui témoignant plus d'intérêt et plus d'attention encore que ne le faisaient ses amis. Mais souvent une trop grande confiance en soi-même fait supposer chez les autres une sottise tout imaginaire. Gwendolen, malgré son adresse et son intention d'être aimable, ne put échapper à ce travers ; elle se disait que, par la raison même que madame Arrowpoint était ridicule, elle devait manquer de pénétration, et elle joua sa petite

scène sans se douter que les nuances diverses de sa manière d'être avaient toutes été remarquées.

— Vous aimez les livres et la musique, l'équitation et le tir à l'arc, m'a-t-on dit, commença madame Arrowpoint, qui, après le diner, l'avait attirée à un tête-à-tête dans le salon; Catherine sera bien heureuse d'avoir une voisine aussi sympathique. Ce petit discours eût été poli s'il avait été fait d'une voix basse et mélodieuse; mais, prononcé d'un ton rauque et fatalement commun, il donna à Gwendolen l'idée d'exercer une sorte de patronage en répondant gracieusement :

— C'est moi, madame, qui serai heureuse. Miss Arrowpoint me fera connaître ce qu'on appelle la bonne musique, car je ne suis qu'une écolière. On la dit parfaite musicienne.

— Catherine a certainement eu tous les avantages. Nous avons maintenant ici un musicien de premier ordre, Herr Klesmer; vous connaissez peut-être ses compositions. Vous me permettrez de vous le présenter. Vous chantez, je crois. Catherine joue de trois instruments, mais elle ne chante pas. J'espère que nous vous entendrons. Je vous crois chanteuse accomplie.

— Oh! non. *Die Kraft ist schwach, allein die Lust ist gross* ¹ ! comme dit Méphistophélès.

— Ah! vous avez étudié Goethe! Les jeunes personnes d'aujourd'hui sont si avancées! Je parierais que vous avez tout lu!

— Non, en vérité. Il me serait bien doux d'apprendre de vous ce que je dois lire. J'ai examiné la bibliothèque d'Offendene, mais rien n'y est lisible. Les feuillets sont collés ensemble et sentent le moisi. Je voudrais être capable

1. « Le talent est faible, mais le désir est grand. » Passage du *Faust* de Goethe. (Note du trad.)

d'écrire des livres comme vous. Ça doit être charmant d'écrire selon son goût, au lieu de lire les idées des autres, Les livres faits par soi doivent être si beaux !

Le regard de madame Arrowpoint devint un peu plus perçant ; mais la périlleuse teinte satirique de la dernière phrase prit la couleur d'une simplicité naïve quand Gwendolen ajouta :

— Je donnerais tout au monde pour écrire un livre.

— Et pourquoi ne le feriez-vous pas ? demanda madame Arrowpoint d'un ton encourageant. Vous n'avez qu'à commencer comme je l'ai fait : les plumes, l'encre et le papier sont à la disposition de chacun. Si vous voulez, je vous enverrai tout ce que j'ai écrit.

— Mille remerciements. Je serai enchantée de lire vos écrits. On doit mieux comprendre les livres quand on en connaît les auteurs. On est à même alors de dire quelles parties sont facétieuses et lesquelles sont sérieuses. Je suis sûre que j'ai souvent ri à tort. — Ici, Gwendolen s'aperçut de la voie dangereuse où elle s'engageait et ajouta vivement : — Dans Shakspeare, vous savez, et dans d'autres grands écrivains que nous ne verrons jamais. J'ai le défaut de vouloir en savoir plus que n'en disent les livres.

— Si mes sujets vous intéressent, je puis vous prêter mes manuscrits, dit madame Arrowpoint à Gwendolen, qui se sentait dans la position critique de cette dame qui avait affirmé qu'elle aimait les éperlans bouillis. Je les publierai peut-être ; mes amis m'en ont supplié et on n'aime pas à se montrer trop entêté. Mon *Tasse*, par exemple, j'aurais pu le faire deux fois plus volumineux.

— J'adore le Tasse, s'écria Gwendolen.

— Eh bien, vous aurez tous mes papiers, si vous voulez. Il y a tant d'auteurs qui ont écrit sur le Tasse ! mais tous ont tort. Quant à la nature de sa folie et à ses sentiments pour Léonora, quant à la cause réelle de son emprisonne-

ment et au caractère de Léonora, qui, selon moi, fut une femme sans cœur — autrement elle se serait mariée avec lui en dépit de son frère — ils ont tous tort. Je diffère entièrement d'opinion avec eux.

— Que tout cela est intéressant ! Je comprends que l'on diffère d'opinion avec tout le monde. N'est-ce pas stupide d'être toujours d'accord ? Voilà ce que c'est que d'écrire ; chacun est d'accord avec vous

Un nouveau soupçon s'éleva dans l'esprit de madame Arrowpoint et son regard devint scrutateur. Mais Gwendolen, d'un air qui faisait d'elle la plus naïve des créatures, continua :

— Je ne connais du Tasse que sa *Gierusalemme liberata*, que j'ai lue et apprise par cœur à la pension.

— Ah ! sa vie est bien plus intéressante que ses écrits ! J'en ai construit la première partie comme un roman. Quand on pense à son père Bernardo, et ainsi de suite, il y a d'autant plus de choses qui doivent être vraies.

— L'imagination est souvent plus vraie que le fait lui-même, dit Gwendolen d'un ton décidé, quoiqu'elle eût été aussi incapable d'expliquer ces mots doucereux que s'ils eussent été du copte ou de l'étrusque. Je serai enchantée d'apprendre tout ce qui concerne le Tasse, sa folie spécialement. Je m'imagine que les poètes doivent être un peu fous.

— Certainement, l'œil du poète roulant, dans une belle frénésie, comme quelqu'un qui a dit de Marlowa :

Il a conservé cette belle folie
Qui devrait toujours habiter le cerveau du poète.

— Mais on ne peut pas toujours la découvrir, n'est-ce pas ? dit tranquillement Gwendolen. Je ne serais pas étonnée que quelques-uns d'entre eux s'étudiassent, dans leur particulier, à rouler les yeux. Les fous sont souvent très rusés.

Nouveau nuage sur le front de madame Arrowpoint ; mais

un gentleman qui s'approchait, arrêta la conversation de la vieille dame et de la trop prompte jeune lady, qui avait exagéré sa naïveté.

— Ah ! voici Herr Klesmer, dit madame Arrowpoint en se levant, et le présentant à Gwendolen. Elle les laissa se livrer à un dialogue qui fut agréable pour tous deux. Herr Klesmer était une heureuse combinaison d'Allemand, de Slave et de Sémite, avec de grands traits bien marqués, des cheveux bruns et flottants, selon la mode des artistes, et des yeux noirs avec des lunettes. Il prononçait l'anglais avec un petit accent étranger, et, pour le moment, il cachait son mérite alarmant sous un certain air de niaiserie douce que le génie revêt quelquefois, dans son désir d'être agréable à la beauté.

Bientôt on fit de la musique. Miss Arrowpoint et Herr Klesmer exécutèrent un morceau à quatre mains sur deux pianos ; ce qui convainquit la société, en général, qu'il était long, et Gwendolen, en particulier, que miss Arrowpoint, avec sa figure placide et insignifiante, possédait un talent magistral ; ce qui, nous devons le dire, ne la découragea nullement en pensant à son propre toucher et à son style que l'on avait si souvent loués. Après ce morceau, chacun se montra désireux d'entendre Gwendolen, particulièrement M. Arrowpoint, parfait gentleman, dont on ne pouvait rien dire de plus qu'il avait épousé miss Cuttler, et qu'il importait les meilleurs cigares. Il la conduisit au piano avec une aisance polie. Herr Klesmer la vit approcher avec un sourire de contentement, et alla s'asseoir à quelque distance pour la voir chanter.

Gwendolen n'était pas nerveuse, elle accomplissait sans trembler tout ce qu'elle entreprenait, et chanter était pour elle presque une jouissance. Sa voix de soprano d'un timbre modéré (quelqu'un lui avait dit qu'il ressemblait à celui de Jenny Lind) et son oreille assez bonne la rendaient

capable de chanter juste ; elle faisait donc plaisir aux auditeurs ordinaires, qui l'applaudissaient sans réticence. Elle avait même l'avantage de paraître encore plus belle quand elle chantait : il ne lui fut donc pas désagréable de voir Herr Klesmer en face d'elle. L'air qu'elle choisit était de Bellini et elle s'en croyait sûre.

— Charmant ! s'écria M. Arrowpoint assis auprès d'elle, et le mot fit le tour du salon avec une sincérité évidente. Mais Herr Klesmer demeura froid comme une statue, — si l'on peut s'imaginer une statue avec des lunettes ; — en tout cas, il resta aussi muet qu'une statue. On pria Gwendolen de ne pas quitter le piano et de doubler le plaisir général par un nouveau morceau. Elle désirait bien ne pas refuser ; mais, avant de s'y résoudre, elle dit en souriant à Herr Klesmer : — Ce serait trop cruel pour un grand musicien. Vous ne devez pas aimer à entendre chanter les pauvres amateurs.

— Non, ma foi ! mais cela ne fait rien, répondit Herr Klesmer, qui s'exprima tout à coup avec un abominable accent allemand, absolument comme les Irlandais qui reprennent leur jargon le plus dur quand ils ne sont pas contents. — Cela ne fait rien. C'est toujours agréable de vous voir chanter.

Gwendolen rougit beaucoup, mais avec sa présence d'esprit habituelle, ne témoigna aucun ressentiment et ne donna aucun signe de mécontentement ; elle ne quitta pas le piano, et miss Arrowpoint, qui était assez près d'elle pour avoir entendu les paroles de Herr Klesmer, s'approcha et lui dit avec un tact exquis :

— Imaginez ce que je dois endurer avec un tel professeur ! C'est à peine s'il tolère que les Anglais fassent de la musique ! Nous n'avons qu'à le laisser exhaler sa sévérité et à en faire notre profit ; nous pouvons la supporter quand tous les autres nous admirent.

— Je serais son obligée s'il voulait m'indiquer mes défauts, répondit Gwendolen en reprenant son assurance. Je puis dire que j'ai été mal enseignée et que je n'ai point de talent; seulement, j'aime la musique.

— Oui, c'est vrai, vous avez été mal enseignée, dit Herr Klesmer. — La femme lui était chère, mais la musique lui était plus chère encore. — Cependant vous n'êtes pas sans qualités. Vous chantez juste et vous avez un assez bel organe. Mais vous émettez mal le son, et la musique que vous chantez est au-dessous de vous. C'est une forme mélodique qui prouve un état de culture puéril... quelque chose de somnolent, d'affecté, de maniéré,... la passion et la pensée d'un être qui n'a aucune largeur d'horizon. Il n'y a là dedans rien de profond, de mystérieux, pas de sentiment de l'universel. Cette musique rapetisse ceux qui l'écou- tent. Chantez-nous quelque chose de plus large, et je verrai.

— Oh! pas maintenant; plus tard, dit Gwendolen le cœur un peu gros, en pensant au vaste horizon ouvert devant ses petites perfections musicales; — car, pour une jeune femme qui veut commander, cette première rencontre au début de sa campagne était décourageante. Mais elle était obligée d'agir avec circonspection et miss Arrowpoint vint à son secours en disant:

— Oui, plus tard. J'ai toujours besoin d'une demi-heure pour retrouver mon courage après avoir été critiquée par Herr Klesmer. Nous allons lui demander de nous jouer quelque chose maintenant, il est tenu de nous montrer ce que c'est que la bonne musique.

Pour obéir à cette injonction polie, Herr Klesmer joua que de ses compositions intitulée: *Freudvoll, Leidevoll, Gedankenvoll*¹. développement de quelques idées mélo-

1. Ces trois mots, qui signifient « plein de joie, de peines, de pensées », forment le commencement de la romance que chante Claire dans *l'Egmont* de Goethe. (*N. du trad.*)

diques. Il tira du piano toute la force de passion à laquelle peut se prêter cet instrument si peu expressif ; ses doigts semblaient exercer un pouvoir magique sur les touches d'ivoire et sur les marteaux et communiquer un frémissement nerveux aux cordes qui parlaient une langue émue et passionnée. Gwendolen, en dépit de son amour-propre blessé, avait une nature assez bien organisée pour sentir la puissance de ce jeu ; elle devint indifférente à son propre talent et voulut se montrer supérieure en riant de ses défauts, comme s'ils ne lui appartenaient pas. Ses yeux brillaient davantage, ses joues s'étaient teintées d'un léger incarnat et sa langue était prête pour les observations mâlicieuses.

— Je souhaite vivement que vous chantiez encore, miss Harleth, dit le jeune Clintock, le fils classique de l'archidiacre, qui avait été assez fortuné pour la conduire à table et qui s'avança pour renouer la conversation aussitôt que Herr Klesmer eut fini de jouer. Votre style de musique me plaît. Je ne comprends rien à tous ces tapotages. Je vous écouterai chanter toute la journée.

— Oui, nous serions charmés d'entendre maintenant quelque chose de populaire, un autre morceau chanté par vous serait un délassement, dit madame Arrowpoint, qui s'était approchée aussi avec des intentions pacifiques.

— C'est parce que vous êtes dans un état de culture puéril et que vous n'avez point de largeur d'horizon. Je viens de l'apprendre. Je sais que mon goût est mauvais et j'en ressens des peines cuisantes. Cela n'est pas agréable, dit Gwendolen, sans répondre à madame Arrowpoint et en s'adressant au jeune Clintock.

Madame Arrowpoint, piquée de ce manque d'égards, répliqua :

— Eh bien, nous ne voulons pas insister, puisque cela vous affecte désagréablement. Et, comme les conversations

particulières avaient recommencé, elle demeura assise en regardant autour d'elle, avec le soulagement d'une maîtresse de maison qui voit que l'on n'a pas besoin de son intervention.

— Je suis heureux que vous aimiez ce voisinage, reprit le jeune Clintock, enchanté d'être en face de Gwendolen.

— Je l'aime beaucoup. Il me semble qu'il y a un peu de tout, et pas trop de chaque chose.

— C'est un éloge passablement équivoque.

— Pas pour moi. J'aime un peu de chaque chose. Ainsi, par exemple, un peu d'absurdité m'amuse. Je suis contente de rencontrer quelques personnes bizarres, mais ce serait un ennui s'il y en avait beaucoup.

(Madame Arrowpoint, qui écoutait ce dialogue, s'aperçut d'un nouveau ton dans le langage de Gwendolen et sentit renaître ses doutes sur son intérêt pour la folie du Tasse.)

— Mon avis est que le cricket y manque, reprit le jeune Clintock. Je suis habituellement absent ; si j'étais plus souvent ici, je tâcherais de fonder un club de cricket. Vous faites partie de l'*Archery Club*, je crois ; mais soyez-en sûre, le cricket est le jeu de l'avenir. Il mérite d'être chanté. L'un de nos meilleurs compagnons a composé sur ce jeu un poème en quatre chants, — aussi bon que ceux de Pope. Je voudrais qu'on le publiât. Vous n'avez jamais rien lu de meilleur.

— Demain, j'étudierai le cricket. Je m'y mettrai au lieu de chanter.

— Non, non, ne faites pas cela. Mais apprenez le cricket. Je vous enverrai le poème de Jennings, si vous voulez. J'en ai une copie.

— Est-ce un de vos bons amis ?

— Oui, quelque peu.

— Oh ! si c'est seulement quelque peu, je refuse. Cependant, si vous me l'envoyez, promettez-moi de ne pas me

catéchiser, ni de me demander quelle partie je préfère; car il n'est pas plus facile de connaître un poème sans le lire, qu'un sermon sans l'entendre.

— Décidément, pensa madame Arrowpoint, cette fille est rusée et satirique. Je me tiendrai sur mes gardes avec elle.

Gwendolen n'en continua pas moins à recevoir des marques de politesse de la famille de Quetcham, non seulement parce que les invitations n'ont pas pour moteur l'inclination personnelle, mais aussi parce que la petite scène au piano avait fait naître pour elle, dans le noble cœur de miss Arrowpoint, une douce sollicitude, et que sa mère, occupée autrement, l'avait chargée d'envoyer les invitations et les cartes de visite.

VI

La critique de Klesmer avait encore causé à Gwendolen un dépit d'un autre genre. Elle n'aurait certes pas avoué qu'elle regrettait de ne pas avoir les talents musicaux de miss Arrowpoint; encore moins aurait-elle admis que miss Arrowpoint, chaque fois qu'elle la rencontrait, éveillait en elle un sentiment de jalousie; non parce qu'elle était héri-tière, mais parce qu'il lui paraissait irritant qu'une jeune personne, dont on n'aurait pu caractériser l'extérieur qu'en disant que sa constitution était frêle, sa taille moyenne, ses traits petits, ses yeux tolérables et son teint blême, ait eu néanmoins une évidente supériorité intellectuelle, un talent musical d'une perfection exaspérante, une distinction dans ses goûts en général, qui appelaient l'admiration et obligeaient à se ranger sous sa bannière. On pouvait supposer que cette jeune lady de vingt-quatre ans, à la mine insignifiante, que tous auraient à peine regardée si elle n'eût été miss Arrowpoint, avait l'intime conviction que le mérite de miss Harleth n'était que d'un ordre inférieur, et cela devait d'autant moins paraître agréable à cette dernière,

que miss Arrowpoint était d'une affabilité de manières parfaite.

Mais Gwendolen n'aimait pas à fixer longtemps son attention sur des faits qui jetaient sur elle une lumière défavorable. A part l'effet produit par sa beauté et dont sa vanité fut très flattée, elle n'éprouva pas autant de satisfaction qu'elle l'avait espéré de ses autres invitations, et, revenue à Offendene, elle s'en consolait en lançant de petites saillies satiriques dans le genre de celle qui avait offusqué madame Arrowpoint. Auprès de sa mère, elle fit la revendication de ses droits individuels en déclarant qu'elle ne voulait plus donner de leçons à Alice, se fondant sur le principe déjà posé par elle, qu'Alice n'était bonne à exceller qu'en ignorance. Elle l'employa avec miss Merry et la bonne, à confectionner des costumes de théâtre, qu'elle préparait pour les occasions futures où l'on jouerait des charades ou de petites pièces, occasions qu'elle comptait bien faire naître, soit par la force de sa volonté, soit par l'adresse de ses combinaisons.

Elle n'avait jamais joué la comédie, mais seulement figuré dans des *Tableaux vivants* lorsqu'elle était à la pension; elle n'en avait pas moins la prétention de très bien jouer, et, comme une fois ou deux elle assista aux représentations du *Théâtre-Français*, comme sa mère lui parlait assez souvent de Rachel, ses rêves et ses réflexions sur les moyens de diriger sa destinée la portaient à se demander si elle ne pourrait pas devenir actrice et faire autant de bruit dans le monde que Rachel, puisqu'elle était beaucoup plus belle que cette frêle juive.

Les jours de pluie qui précédèrent les fêtes de Noël s'étaient passés lestement dans la préparation de costumes grecs, orientaux et autres, qu'elle essayait ensuite en déclamant devant un public composé des domestiques, y compris la cuisinière, admise une fois pour renforcer les

applaudissements ; mais, comme elle se montra indigne de cette faveur, en faisant observer que miss Harleth ressemblait plutôt à une reine dans sa toilette ordinaire, que dans cette espèce de sac avec ses bras nus, elle ne fut plus invitée.

— Ne suis-je pas aussi bien que Rachel, maman ? dit Gwendolen, un jour qu'elle avait posé devant Anna dans son costume grec, et déclamé des fragments de tragédie avec plus d'intention dramatique que de talent véritable.

— Tu as de plus beaux bras que Rachel, répondit madame Davilow. Tes bras peuvent tenir lieu de tout, Gwendolen ; mais ta voix n'est pas aussi tragique que la sienne ; elle n'est pas assez grave.

— Je pourrais la faire plus grave si je voulais ; mais je crois qu'une voix moins sombre est plus tragique, elle est plus féminine, et plus une femme reste de son sexe, plus elle paraît tragique. Il n'est pas nécessaire qu'elle fasse des actions désespérées.

— Il y a du vrai dans cela, mais je ne vois pas la nécessité de nous faire frémir. S'il s'agit de quelque chose d'horrible, je préfère qu'on le laisse aux hommes.

— Oh ! maman, que vous êtes donc prosaïque ! Comme si les grands criminels poétiques n'étaient pas des femmes ! Les hommes ne sont que de pauvres êtres bien prudents.

— Eh bien, ma chérie, et toi ? N'as-tu pas peur quand on te laisse seule la nuit ? Dieu merci, je ne crois pas que tu serais bien hardie dans le crime.

— Il n'est pas question de réalité, maman, fit Gwendolen avec impatience.

Sa mère ayant été appelée au dehors, elle revint à sa cousine et lui dit :

— Anna, il faut demander à mon oncle de nous faire jouer des charades au presbytère. M. Middleton et Warham nous seconderont, seulement pour essayer. Maman trouve

qu'il n'est pas convenable que M. Middleton vienne étudier et répéter ici. On lui donnerait un rôle assorti à son talent, quoiqu'il soit aussi raide qu'un bâton. Demandez à votre père, ou je le ferai moi-même.

— Non, non ! pas avant que Rex ne soit arrivé. Il est si adroit ! Il jouera Napoléon regardant la mer. Il ressemble à Napoléon. Rex sait tout faire.

— Je ne crois pas tant que cela à votre Rex, ma chère Anna, dit Gwendolen en riant. Je suis sûre qu'il ressemble à ses aquarelles bleu et jaune, que vous avez dans votre chambre et que vous adorez.

— Vous verrez, répliqua Anna. Ce n'est pas que je puisse juger s'il est adroit, mais il a déjà obtenu une bourse, et papa dit qu'il réussira pour l'agrégation. De plus, il connaît tous les jeux. Il est plus adroit que M. Middleton, que chacun cependant, excepté vous, trouve si habile.

— Il l'est à peu près comme une lanterne sourde. En tout cas, c'est un vrai bâton. S'il avait à dire : « Que je meure si je ne l'aime pas ! » il prendrait le même ton que quand il dit : « Ici finit la deuxième leçon ».

— Oh ! Gwendolen ! s'écria Anna, choquée de ces observations malicieuses, c'est mal de parler ainsi de lui qui vous admire plus que personne. Maman a été très en colère l'autre jour contre Warham, qui lui disait que M. Middleton vous regardait avec les yeux d'un amoureux.

— Que puis-je y faire ? dit Gwendolen presque dédaigneusement. Que je meure si je l'aime !

— Vous avez raison, cela ne serait pas à désirer. Au surplus, il va bientôt partir. Mais je suis peinée quand je vous vois vous moquer de lui.

— Que me feriez-vous donc si je me moquais de Rex ? répliqua presque méchamment Gwendolen.

— Oh ! non, Gwendolen, ma chère, ne le faites pas ; cela me causerait trop de peine, dit Anna, les yeux pleins de

larmes. Mais, vraiment, il n'y a rien à ridiculiser en lui; seulement vous pourriez bien y découvrir quelque chose, car personne avant vous n'a songé à se moquer de M. Middleton. On dit cependant qu'il a un ton parfait et d'excellentes manières. Son chapeau à cornes et son savoir m'ont toujours imposé; de plus, il est le neveu de l'archevêque. Mais promettez-moi que vous ne vous moquerez pas de Rex ?

— Vous êtes une bonne petite cousine, dit Gwendolen en pinçant le menton d'Anna. Je ne ferai rien pour vous contrarier, surtout si Rex se tire bien de ses rôles dans les charades.

Quand enfin Rex fut arrivé, l'animation qu'il apporta dans l'existence des habitants d'Offendene et du presbytère, ses bonnes dispositions à seconder les plans de Gwendolen la rendirent indulgente, et, si quelquefois elle le plaisanta, ce fut avec tant d'enjouement, qu'il en riait le premier. C'était un bon jeune homme, au cœur franc, à la figure belle, ressemblant beaucoup à son père et à sa sœur Anna, qu'il aimait de l'affection la plus vive, et se plaisant d'autant plus aux amusements innocents, que le vice n'avait point d'attraits pour lui et qu'au contraire, il ne lui inspirait que de la répulsion.

Les cousines ne se quittaient plus; elles étaient tantôt chez l'une et tantôt chez l'autre, mais le plus souvent à Offendene, où régnait plus de liberté et où Gwendolen commandait en souveraine. Ses moindres désirs étaient des lois pour Rex; les charades furent montées d'après ses données, et madame Davilow ne vit pas d'inconvénient à ce que M. Middleton y fût admis, maintenant que Rex était là; d'ailleurs, ses services étaient indispensables, car on ne pouvait utiliser Warham, qui étudiait pour les Indes et qui ne pensait plus à autre chose que son prochain examen.

M. Middleton avait consenti à jouer quelques rôles graves, Gwendolen l'ayant complimenté sur son admirable immo-

bilité de physionomie. D'abord un peu contrarié et jaloux de la voir si familière avec Rex, il avait peu à peu repris confiance en se disant que cette intimité entre cousins excluait toute idée de passion sérieuse ; et il sentait que la manière dont elle le traitait, l'autoriserait à faire des ouvertures avant son départ de Pennicote, quoiqu'il se fût promis de ne dévoiler ses sentiments que quand sa position serait mieux assurée. Miss Gwendolen était certaine d'être adorée par ce jeune et irréprochable ecclésiastique, aux favoris pâles et au collet carré ; et, sans ressentir pour lui aucune inclination, elle ne s'opposait pas à se laisser adorer. Quant à Rex, qui aurait été peiné pour le pauvre Middleton s'il avait connu le fond de son âme, il était trop absorbé dans une première passion pour rien observer ; il n'avait pas besoin de regarder Gwendolen pour savoir si elle était dans la chambre ou sortie ; il le sentait. Au bout de quinze jours, il était tellement amoureux de sa cousine, qu'il trouvait déjà impossible de vivre loin d'elle. Le pauvre garçon ne voyait pas d'obstacles. Gwendolen devait répondre à son amour ; il en avait des preuves ; elle chantait ou jouait chaque fois qu'il en exprimait le désir ; elle était toujours satisfaite quand il l'accompagnait dans ses promenades à cheval, bien que les rosses de louage qu'il montait fussent souvent comiques ; elle se prêtait à toutes ses plaisanteries et savait apprécier Anna.

Un incident qui arriva dans le cours de leurs essais dramatiques s'imprima dans le cœur de Rex comme un témoignage de son excessive sensibilité. Après plusieurs répétitions, il fut résolu que l'on inviterait à Offendene une réunion d'élite, pour assister au spectacle dans lequel les acteurs feraient valoir leurs talents divers. Anna avait très agréablement surpris son monde par la manière intelligente avec laquelle elle s'acquitta de ses rôles ; rien n'était plus charmant et on n'aurait pas soupçonné tant de fine observation dans une si douce naïveté. M. Middleton aussi se conduisait

à merveille en n'essayant pas d'être comique. On dut un peu retarder la représentation à cause de la résolution prise par Gwendolen de paraître avec son costume grec. Elle n'avait pas réussi à trouver un mot de charade pouvant servir à réaliser son idée. Choisir une scène de Racine n'était pas praticable, puis que Rex ni les autres ne savaient déclamer les vers français et que tenter une improvisation eût été s'exposer à tomber dans le burlesque. En outre, M. Gascoigne s'opposait à ce qu'on jouât même des extraits de pièces de théâtre : il protestait, il est vrai, contre le préjugé qui prétend qu'un amusement qui sied à tous ne convient pas pour cela à un ecclésiastique, mais il ne voulait pas non plus dépasser la limite de décorum fixée, à propos de cette matière, dans le Wessex, et il permettait aux jeunes gens de jouer des charades chez sa belle-sœur, et rien de plus.

Chacun s'efforça de répondre au désir de Gwendolen, et Rex proposa un tableau dans lequel l'effet de sa majesté ne serait diminué par aucun discours. Elle adhéra sur-le-champ à cette proposition ; la seule question fut le choix du tableau.

— Quelque chose d'honnête, enfants, je vous en supplie, dit madame Davilow ; point d'immoralité grecque.

— Elle n'est pas pire que l'immoralité chrétienne, maman, fit Gwendolen, à qui le souvenir des héroïnes *Racheliennes* avait inspiré cette réponse.

— Et moins scandaleuse, ajouta Rex. Du reste, on n'y pense que comme à une chose entièrement passée et finie. Que dites-vous de Briséis emmenée captive ? Je serais Achille et vous me regarderiez, comme dans la gravure que nous avons au presbytère.

— Ce serait une bonne attitude pour moi, mais j'y renonce. Il faudrait trois hommes costumés, autrement ce serait ridicule.

— Je le tiens, s'écria Rex après une courte réflexion. Hermione, comme la statue dans le *Winter's Tale*¹. Je serai Leontes, et miss Merry fera Paulina. Notre costume importe peu, continua-t-il en riant; ce sera plus shakspearien et plus romantique si Leontes ressemble à Napoléon et Paulina à une institutrice.

Hermione fut donc choisie; mais Gwendolen insista pour qu'au lieu du simple tableau, il y eût un jeu de scène dans lequel on introduirait un peu de musique, afin de lui donner le signal de descendre et de s'avancer. Leontes, au lieu de l'embrasser, devait s'agenouiller et baiser le bord de son vêtement; après quoi le rideau tomberait.

L'antichambre, avec ses portes battantes, se prêtait à merveille pour être disposée en théâtre, et avec l'aide de Jarrett, le menuisier du village, toute la maison fut employée aux préparatifs de ce divertissement. Gwendolen était ravie, car elle savait que Herr Klesmer était revenu à Quetcham; elle ne manqua pas de le comprendre dans la série des invités.

Klesmer vint et se montra d'humeur placide et bienveillante. Tout marchait convenablement et mieux qu'on ne s'y était attendu, lorsque se produisit un incident qui fit passer Gwendolen par une phase d'émotions imprévue. Comment arriva-t-il? C'est ce qui fut d'abord un mystère.

Le tableau d'Hermione faisait beaucoup d'effet, car il sortait du genre représenté jusque-là: il fut accueilli par un murmure approbateur, qui ne cessa que quand Leontes donna la permission à Paulina d'exercer son art magique en faisant marcher la statue. Hermione, le bras appuyé sur une colonne, était élevée d'environ six pouces, ce qu'avait voulu Gwendolen pour pouvoir exhiber son joli pied, lors-

1. *Le Conte d'hiver*, drame de Shakespeare. (Note du traducteur).

qu'on ferait pour elle le signal de s'avancer et de descendre.

— Musique, éveille-la, résonne ! dit Paulina. (C'était madame Davilow qui, après bien des instances, avait consenti à jouer ce rôle en burnous blanc et en capuchon.)

Herr Klesmer avait bien voulu se mettre au piano, sur lequel il frappa un accord formidable. Au même instant, et avant qu'Hermione ait eu le temps d'avancer le pied, le panneau mobile qui était sur la même ligne que le piano, s'ouvrit et mit à découvert la peinture blafarde du cadavre, plus livide encore à la lumière des bougies. Tous les spectateurs furent saisis de surprise, mais leur attention, qui se portait sur ce panneau, dut se diriger d'un autre côté, provoquée par un cri perçant de Gwendolen, immobile et frappée de stupeur ; on aurait dit la statue de l'effroi. Ses lèvres, dont le sang s'était subitement retiré, étaient entr'ouvertes, et ses yeux, habituellement voilés par leurs longs cils, étaient dilatés et fixes. Sa mère, aussi surprise qu'alarmée, courut à elle, et Rex, de son côté, ne put s'empêcher de faire un mouvement pour la soutenir. La main de sa mère produisit l'effet d'une décharge électrique, Gwendolen se laissa tomber sur ses genoux et se couvrit la figure de ses mains. Elle était toute tremblante sans pouvoir articuler un mot ; cependant il semblait qu'elle eût assez conscience d'elle-même pour s'efforcer de réprimer ses signes de terreur, car elle consentit à ce qu'on l'aidât à se relever et à l'emmenner. La curiosité de la société, comme on le pense, était mise en éveil.

— Magnifique morceau de *plastique* ! dit Klesmer à miss Arrowpoint, et aussitôt un feu roulant de questions et de réponses fit le tour du cercle.

— Est-ce que ceci faisait partie de la pièce ?

— Oh ! certainement non ; miss Harleth était trop effrayée. C'est une nature bien sensible.

— Je ne savais pas qu'il y eût une peinture derrière ce panneau. Et vous ?

— Moi, pas davantage ; comment l'aurais-je su ? C'est quelque excentricité d'un membre de la famille du comte ; cela date de longtemps, je suppose.

— C'est affreux ! Je vous en prie, fermez ce panneau.

— La porte était cependant close. C'est très mystérieux. Ce sont les esprits, sans doute.

— Mais il n'y avait point de médium présent.

— Qu'en savez-vous ? Il faut conclure qu'il y en a quand de semblables choses arrivent.

— Oh ! la porte ne devait pas être fermée, et c'est la vibration du piano qui l'aura ouverte.

Cette conclusion venait de M. Gascoigne, qui demanda la clef à miss Merry. Mais madame Vulcany trouva cette explication inconvenante de la part d'un ecclésiastique et fit observer tout bas à sa voisine que M. Gascoigne avait toujours été trop mondain pour elle. La clef fut apportée, le recteur la tourna dans la serrure d'un air d'importance qui voulait dire : « Je réponds maintenant qu'elle ne s'ouvrira plus, » et, pour en être plus sûr, il la mit dans sa poche.

Gwendolen ne tarda pas à reparaitre ; elle avait repris son sang-froid et semblait décidée à oublier, si faire se pouvait, le changement inattendu qu'elle avait apporté au rôle d'Hermione, et, quand Klesmer lui dit : « Nous devons vous remercier d'avoir si bien joué votre rôle ; vous n'auriez pu choisir un plus beau morceau de *plastique*, » un éclair de plaisir passa sur son visage.

Elle accepta avec empressement comme expression de la vérité ce qui n'était, en réalité, qu'une dissimulation délicate. Gwendolen se flatta donc de l'idée que Klesmer avait été aussi frappé de son talent que de sa beauté, et son malaise se transforma peu à peu en satisfaction.

Pendant il y avait eu véritablement un médium dans l'ouverture subite du panneau, médium qui s'était empressé de quitter la place et d'aller se fourrer dans son lit, la conscience vivement alarmée. C'était la petite Isabelle, dont la curiosité peu satisfaite, après le trop maigre coup d'œil qu'elle avait pu jeter sur l'étrange peinture le jour de l'arrivée à Offendene, avait épié Gwendolen pour savoir où elle mettait la clef, l'avait dérobée un jour que toute la famille était sortie, et qui était montée sur une chaise pour ouvrir le fameux panneau. Pendant qu'elle calmait sa soif de curiosité, un bruit de pas vint l'effrayer, et, dans sa crainte d'être surprise, elle referma le panneau en hâte en essayant de tourner la clef; mais, comme elle n'y put parvenir, elle la retira, comptant que l'on ne s'apercevrait de rien. Elle remit la clef à son ancienne place et se dit qu'en tout cas personne ne saurait comment cela était arrivé. Comme tous les criminels, Isabelle ne prévint pas qu'elle serait forcée de faire l'aveu de sa faute, car, le lendemain, pendant le déjeuner, Gwendolen dit :

— Je suis sûre que la porte était fermée quand la cuisinière m'a envoyé la clef; j'ai essayé d'ouvrir ensuite et je n'ai pas pu. Quelqu'un aura été prendre la clef dans mon tiroir.

Isabelle crut voir que l'œil de Gwendolen la surveillait plus attentivement que ses sœurs, et elle lui dit en tremblant :

— Pardonne-moi, Gwendolen!

Ce pardon fut généreusement accordé; mais il ne l'eût certes pas été aussi facilement si Gwendolen n'avait pas tenu à éloigner d'elle et des autres le souvenir du moment où elle avait laissé voir combien elle était sujette aux accès de terreur. Elle s'en étonnait elle-même et les attribuait à une folie momentanée; car son idéal était de se montrer hardie dans son langage et insouciante des dangers moraux

ou physiques. Elle était honteuse de ce qui pourrait encore lui arriver, quand elle se rappelait l'épouvante qui s'emparait d'elle lors qu'on la laissait seule ; mais, dès que quelqu'un s'approchait, dès qu'elle ne se sentait plus dans la solitude, elle recouvrait son courage et se sentait indifférente pour ce qui l'avait effrayée un moment plus tôt. Au milieu d'êtres humains, Gwendolen ne craignait absolument rien et se sentait capable de gouverner le monde.

Sa mère et ses sœurs expliquaient ses accès de timidité ou de terreur par la « sensibilité » ou par « l'excitabilité » de sa nature ; mais il aurait été nécessaire que ces expressions pussent se concilier avec sa franche indifférence et son rare égoïsme. Quant à Rex, après la scène d'Hermione, il se dit avec plus de force encore qu'elle était animée des meilleurs sentiments, qu'elle devait répondre à un amour honorable et aimer mieux que toutes les autres femmes de son âge. Rex sentait l'été sur ses jeunes ailes et planait avec ivresse dans son ciel bleu.

VII

L'orage qui devait éclater se préparait comme le nuage blanc qui se produit dans un ciel pur et qui contient la tempête. Anna avait très bien discerné les sentiments secrets de Rex, malgré son silence. Pour la première fois, elle ne dit pas à son père ce qu'elle avait dans l'esprit, et lui laissa ignorer ses doutes et ses inquiétudes. Elle admirait sa cousine; elle disait souvent et avec sincérité :

« Gwendolen est très bonne pour moi, » et se considérait comme son inférieure à certains égards; mais elle la regardait aussi avec embarras, avec un mélange de crainte et de défiance. Son cœur battait douloureusement quand elle pensait que Gwendolen ne se souciait pas de Rex et ne répondrait jamais à son amour. Ne se croyait-elle pas une créature extraordinaire et ne répondait-elle pas souvent avec indifférence aux sentiments de tendresse que lui témoignait Anna? Pauvre Rex! Papa serait bien mécontent s'il apprenait la vérité; car son fils était trop jeune pour être aussi amoureux, et elle, sa sœur, n'avait jamais pensé que pareille chose pût arriver. Quel mauvais cœur, cepen-

dant, il fallait avoir pour ne pas répondre à un tel amour! Prévoyant ce que son frère souffrirait, Anna commença à ressentir de l'éloignement pour sa trop séduisante cousine. Quant à Rex, malgré sa discrétion, si on l'avait interrogé à ce sujet, il aurait répondu qu'il avait mis tout son espoir dans cet amour et qu'avant de s'engager pour la vie, il ferait part de ses sentiments à son père. Chaque fois que ses parents voulaient lui parler, Anna devenait nerveuse et inquiète, craignant toujours qu'ils ne voulussent la questionner sur Rex et Gwendolen. Mais les parents n'avaient aucune idée de ce qui se passait et regardaient les allées et venues des jeunes gens comme à peine plus sérieuses que celles des fourmis.

— Où vas-tu, Rex? demanda Anna à son frère, un matin que leur père était parti en voiture avec madame Gascoigne pour une de ses *sessions*, et après avoir remarqué que le jeune homme avait endossé celui de ses vêtements qui se rapprochait le plus d'un costume de chasse.

— Je vais voir lâcher les chiens aux Trois-Granges.

— Vas-tu chercher Gwendolen?

— T'a-t-elle dit que je dusse y aller?

— Non, mais je le croyais. — Papa sait-il que tu y vas?

— Je ne pense pas; mais je ne crois pas qu'il s'en inquiète.

— Monteras-tu son cheval?

— Oui; papa sait bien que je le monte quand c'est possible.

— Je t'en prie, Rex, ne laisse pas Gwendolen suivre la chasse.

— Pourquoi? dit Rex avec un peu d'impatience.

— Parce que la tante Davilow, papa et maman désirent qu'elle n'y aille pas, et trouvent que ce ne serait pas convenable.

— Pourquoi supposes-tu qu'elle veuille faire ce qui n'est pas convenable ?

— Tu sais bien que souvent Gwendolen n'en fait qu'à sa tête, répondit Anna, qu'un petit mouvement de colère rendit plus hardie.

— En ce cas, elle ne m'écouterait pas, fit Rex en plaisantant la pauvre Anna, qui montrait une si grande inquiétude.

— Oh ! Rex, n'y va pas ; tu vas te rendre très malheureux . Puis elle fondit en larmes.

— Nannie, Nannie ! qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Rex un peu impatienté et qui avait déjà pris son chapeau et son fouet.

— Elle ne pense pas à toi le moins du monde ! J'en suis sûre ! fit à travers ses sanglots la pauvre enfant, qui n'avait pu conserver son empire sur elle-même.

Rex rougit à ces mots et s'éloigna, la laissant désolée et convaincue de s'être montrée en vain importune.

Tout en galopant, il réfléchit aux paroles de sa sœur. Elles avaient, comme toutes les prédictions défavorables, même celles dont on se moque, le tort de sonner désagréablement ; mais, comme il savait bien qu'elles émanaient de la tendresse de sa petite Anna, il fut chagriné d'être obligé de s'éloigner sans la calmer. Du reste, sa croyance était absolument contraire à celle de sa sœur ; mais le doute et un certain malaise qu'il ne s'expliquait pas, l'excitèrent à tenter une démarche qu'une sécurité complète aurait encore retardée.

Gwendolen, à cheval, attendait son cousin au bas de l'avenue qu'elle avait déjà montée et descendue deux ou trois fois. Elle s'était précautionnée contre un désappointement s'il n'était pas venu à temps, et son groom était prêt à la suivre. Quand Rex arriva à la grille, le groom fut renvoyé et nos deux cavaliers partirent en humant à pleins poumons

l'air de la liberté. Gwendolen paraissait ravie; jamais Rex ne l'avait trouvée aussi charmante. Son beau visage, son long cou blanc, les rondeurs de ses joues et de son menton ressortaient sous la couleur sombre de son amazone. Impossible de voir une plus jolie femme, et Rex était de plus en plus convaincu que l'identité fondamentale du bien, du vrai et du beau, se manifestait dans l'objet de son amour.

Cette matinée de janvier était exquise. Pas de menace de mauvais temps dans le ciel gris et doux qui les éclairait; les sentiers gazonnés, les haies émaillées de baies rouges d'où s'échappaient de petits gazouillements, l'écorce pourpre des ormes, le brun foncé des sillons, tout était enivrant. Les sabots des chevaux tintaient comme un carillon musical, accompagnant délicieusement les voix argentines des deux jeunes gens. L'équipement de Rex, qui était l'antipode du dandy, excitait l'enjouement de Gwendolen, et Rex jouissait des éclats de sa gaieté. La fraîcheur du matin s'accordait avec la fraîcheur de leur âge, et, à chaque son qui sortait de leurs clairs gosiers, on aurait dit le bouillonnement d'un élan de joie.

— Anna s'est mis en tête que vous voudriez suivre la chasse, dit Rex en cherchant un biais pour arriver au but qui le préoccupait.

— Vraiment! s'écria Gwendolen en riant. Elle est bien clairvoyante.

— Est-ce votre intention? demanda Rex, qui n'y croyait pas trop, puisque les parents s'y opposaient, mais qui se fiait à ses bonnes raisons.

— Je n'en sais rien. Je ne pourrai dire ce que je ferai que quand je serai arrivée. Les plus clairvoyantes ont souvent tort: elles ne prévoient que ce qui est vraisemblable. Eh bien, je hais tout ce qui est vraisemblable. C'est fastidieux. J'adore l'improbable.

— Ah! vous me révélez un secret. Quand je saurai ce

que feraient probablement d'autres personnes, je me dirai que vous agiriez d'une façon contraire. Malgré vous, j'arriverai à la probabilité. Vous voyez que vous ne pourriez pas me surprendre.

— Je le pourrais très bien, en changeant d'idée et en faisant ce qui est probable.

— Vous ne pouvez échapper à un genre de probabilité et la contradiction est la plus forte des probabilités. Il faut renoncer à votre plan.

— Non pas ! Mon plan est de faire ce qui me plaît.

Ces paroles de Gwendolen auraient fait l'effet d'une dissonance sur la douce nature de Rex s'il avait été moins amoureux ; mais il les considérait comme de l'humour et de la fine raillerie, et il était anxieux d'arriver au point qui l'intéressait.

— Pouvez-vous aussi ne ressentir que ce qui vous plaît ?

— Assurément non ; mais, si le monde était plus agréable, on ne ressentirait que ce qui est agréable. La vie des jeunes filles est stupide : jamais elles ne font ce qu'elles veulent.

— Je croyais que c'était plutôt le cas des hommes. Il faut qu'ils se livrent à de durs travaux ; on les persécute souvent et on les fait souffrir. Si nous adorons une jeune fille, nous sommes obligés de faire ce qu'elle veut, et après tout, c'est vous qui faites ce qui vous plaît.

— Je ne crois pas. Je n'ai jamais vu de femme mariée agir à sa guise.

— Qu'aimeriez-vous à faire ? dit Rex inquiet.

— Je ne sais trop. Aller au pôle Nord, courir les steeple-chases, être reine en Orient, comme lady Ester Stanhope, dit étourdiment Gwendolen. Mais en ce moment elle n'aurait pu répondre sérieusement.

— Voulez-vous dire que vous ne vous mariez jamais?

— Non, je ne dis pas cela ; seulement, si je me marie, je ne ferai pas comme les autres femmes.

— Vous feriez tout ce que vous voudriez si vous épousiez un homme qui vous aimât plus que tout au monde, dit Rex qui cherchait à arriver sur le terrain où il espérait vaincre. — J'en connais un comme cela.

— Pour Dieu, s'écria Gwendolen, pendant qu'une rapide rougeur envahissait son visage et son cou, ne me parlez pas de M. Middleton ! C'est la chanson d'Anna ; je la connais. Mais j'entends les chiens. Partons.

Elle lança son bai brun au galop, et Rex n'eut d'autre alternative que de la suivre. Gwendolen savait bien que son cousin était amoureux d'elle, mais sans penser que cela pût tirer à conséquence. Tout en désirant que ce petit roman durât jusqu'à la fin du séjour de Rex à Pennicote, elle s'opposait à ce qu'on lui fit une déclaration d'amour formelle. Elle en éprouvait comme une répulsion involontaire, et à son besoin d'être adorée venait se mêler une certaine chasteté farouche.

Toutes pensées s'évanouirent bientôt devant la scène qui se passait aux Trois-Granges. Bon nombre de chasseurs la connaissaient et lui firent l'accueil le plus gracieux. Le grand air, l'agitation, la course enivraient Gwendolen. Jamais elle n'avait suivi de chasse, et, lorsqu'une fois elle avait dit qu'elle aimerait à le faire, on lui avait répondu par une défense formelle : sa mère, à cause du danger qu'elle redoutait ; son oncle, parce qu'il considérait ce violent exercice comme malséant pour une jeune fille. Du reste, nulle femme bien posée ne suivait la chasse dans le Wessex, si ce n'est madame Gadsby, l'épouse du capitaine de louverterie, qui avait été cuisinière et qui conservait les allures et le langage de sa première condition. Ce dernier argument seul produisit de l'effet sur Gwendolen et la tint sus-

pendue entre l'envie d'affirmer sa liberté et la crainte d'être mise sur le même rang que madame Gadsby.

Quelquefois des dames nobles des environs venaient voir lâcher les chiens ; mais, par un hasard singulier, ce matin-là, il ne s'en trouvait pas une, et madame Gadsby, avec ses antécédents grammaticaux et autres, ne s'était pas montrée, ce qui permettait de suivre la chasse sans inconvenance. Aussi Gwendolen ne put-elle résister au stimulant produit par les aboiements des chiens, les piétinements des chevaux, les éclats variés des voix d'hommes, le va-et-vient incessant sur le terrain vert et gris, et enfin par la surexcitation bien plus irrésistible de la chasse qui allait commencer. — Rex aurait eu le même plaisir s'il avait pu rester auprès de Gwendolen et s'il ne l'avait vue accaparée ou regardée par les cavaliers montés sur des chevaux fringants, impatients de dévorer l'espace avec la rapidité de l'éclair.

— Charmé de vous voir ici par cette belle matinée, miss Harleth, dit lord Brackenshaw, pair d'un âge mûr, de manières aristocratiques et faciles, en veste rouge, pour qui la menace d'un déluge eût été de peu de conséquence. — Nous avons une chasse de premier ordre. Quel dommage que vous ne veniez pas avec nous ! Avez-vous déjà songé à faire franchir un fossé à votre petit bai brun ? Je suis sûr que vous n'auriez pas peur, eh ?

— Pas le moins du monde, s'écria Gwendolen, et c'était vrai ; elle ne craignait rien quand elle était avec quelqu'un. Je lui ai fait souvent sauter des barrières et même un fossé près de...

— Ah ! par Jupiter ! dit tranquillement Sa Seigneurie, faisant un geste pour indiquer qu'elle était obligée de rompre l'entretien ; et comme lord Brackenshaw rassemblait les rênes de son cheval, et que Rex arrivait sûr son modeste poney auprès de Gwendolen, les chiens donnèrent de

la voix. Aussitôt tous se mirent en mouvement, comme si la terre les entraînait dans sa rotation. Gwendolen partit avec eux sans rien dire à Rex, qui la suivit sans plus réfléchir. Pouvait-il la laisser seule ? Il mit donc au galop le pauvre bidet gris de son père, assez bon cheval pour un trajet ordinaire, mais d'habitudes ecclésiastiques et déjà vieux. Gwendolen, sur son vigoureux bai brun, arriva en tête avec les premiers, aussi sûre d'elle qu'une déesse, oublieuse de tout danger et certaine que rien de fâcheux ne pouvait lui arriver. Si elle avait songé à son cousin, en ce moment et qu'elle eût pu le voir, elle n'eût certainement pu s'empêcher de rire. Mais elle pensait bien plus à ceux qui la regardaient qu'à ceux qui étaient loin, et Rex fut bientôt si fort en arrière, qu'il la perdit complètement de vue. J'ai le regret de dire que, tandis qu'il cherchait une éclaircie, le long d'un sentier fraîchement tracé, son cheval, *Primrose*, se laissa tomber, se couronna, et, sans mauvaise intention certainement, la pauvre bête lança par-dessus sa tête son cavalier, qui s'en alla rudement baiser la terre.

Par bonheur, le fils d'un forgeron, qui avait voulu voir la chasse, et qui, naturellement, était aussi demeuré en arrière, vit l'accident du malheureux Rex et courut lui porter un secours dont il avait besoin ; car il était tout étourdi et ressentait une cuisante douleur. Joel Dagge se montra fort utile en cette circonstance ; non seulement il savait parfaitement ce qui était arrivé au cheval, il pouvait dire à quelle distance ils se trouvaient de l'auberge la plus proche et du presbytère de Pennicote, mais encore il affirma à Rex que son épaule était un peu déboîtée, et il lui offrit l'aide de son expérience chirurgicale.

— Seigneur ! Monsieur, laissez-moi vous la remettre. J'ai vu comment s'y prend Nash, le rebouteur, et j'ai déjà remis deux fois celle de notre petite Sally. C'est toujours la

même chose ; ce sont toujours des épaules. Si vous voulez vous fier à moi et prendre votre courage à deux mains, je vais vous arranger cela à l'instant.

— Viens donc, camarade ! répondit Rex qui pouvait reprendre son courage plus facilement qu'il n'aurait repris son assiette sur la selle.

Joelfit l'opération, non sans une douleur considérable pour son patient, qui devint si pâle en prenant « son courage à deux mains », que Joel lui dit ;

— Ah ! monsieur, on voit bien que vous n'en avez pas l'habitude ! Mais il faut que ce soit comme cela. J'ai vu toute sorte de membres disloqués, moi qui vous parle. J'ai vu un homme dont l'œil sortait de la tête. C'était la plus drôle de chose que l'on puisse voir ! Pas moyen d'avoir du plaisir sans ça. Moi-même, j'ai avalé trois de mes dents, aussi vrai que j'existe. — Maintenant, mon gaillard, dit-il en s'adressant à *Primrose*, arrive. Ah ! mais il ne faut pas me faire croire que tu ne peux pas !

Nous ne parlerons pas davantage de Joel, qui aida Rex à regagner la maison paternelle aussi promptement que possible. Rex n'avait pas autre chose à faire, quoiqu'il fût inquiet de Gwendolen, à laquelle aussi pouvait arriver un accident. Cette idée et celle de l'ennui qu'il allait causer à son père, lui firent plus de mal encore que ses contusions. En réfléchissant, il se sentit plus tranquilisé, car il savait que chacun s'empresserait de veiller sur Gwendolen et qu'assurément l'un de ces messieurs la reconduirait chez sa mère.

M. Gascoigne, déjà revenu de son excursion, écrivait des lettres dans son cabinet, quand Rex, la figure non moins belle ni moins intéressante pour être pâle et triste, vint se placer devant lui. Bien qu'il fût le fils de prédilection, le vrai portrait de son père, celui-ci ne montrait pour lui aucune partialité ; il le traitait même assez sévèrement.

M. Gascoigne, qui avait interrogé Anna, savait qu'il était allé avec Gwendolen aux Trois-Granges.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il, sans quitter sa plume.

— Je suis désolé, monsieur ; *Primrose* est tombé et s'est couronné.

— Où as-tu donc été avec lui ? demanda M. Gascoigne, qui, bien que sévère, ne se mettait jamais en colère.

— Aux Trois-Granges, voir lâcher les chiens.

— Et tu as été assez fou pour vouloir les suivre ?

— Oui, monsieur. Je n'ai pourtant pas sauté de fossé, mais le cheval a mis le pied dans un trou.

— Et tu as été blessé toi-même, à ce que je vois, eh ?

— J'ai eu l'épaule déboîtée, mais un jeune forgeron me l'a remise. Je suis un peu courbaturé, voilà tout.

— C'est bien, assieds-toi.

— Je suis bien peiné à cause du cheval, monsieur. Je sais que ce doit être une contrariété pour vous.

— Et qu'est devenue Gwendolen ? fit brusquement M. Gascoigne.

Rex, qui ne savait pas son père si bien instruit, sentit le rouge lui monter au visage. Il répondit cependant avec fermeté :

— Je suis inquiet de savoir s'il ne lui est rien arrivé ; je voudrais aller ou envoyer à Offendene ! Mais elle monte très bien à cheval et j'espère qu'elle aura été prudente ; il y avait beaucoup de monde avec elle.

— Dois-je croire que c'est elle qui t'y a entraîné ? dit M. Gascoigne en déposant sa plume et en regardant Rex fixement.

— Il était naturel qu'elle désirât y aller ; mais elle n'y pensait pas d'abord. C'est l'enivrement de la chasse qui l'a attirée, et je suis allé avec elle.

M. Gascoigne garda le silence quelques instants, puis reprit avec une calme ironie :

— Je vous ferai remarquer, jeune homme, que vous n'avez point de cheval qui vous permette de jouer le rôle d'écuyer de votre cousine. Il faut y renoncer. Vous avez détérioré *Primrose* et c'est assez de dommage pour une vacance. Veuillez donc vous préparer à partir demain pour Southampton, où vous rejoindrez Stillfox, en attendant que vous partiez avec lui pour Oxford. Ce sera très bon pour vos contusions et vos études.

Le pauvre Rex, dont le cœur se gonflait, craignit de se conduire aussi peu virilement qu'une petite fille.

— J'espère que vous n'insisterez pas sur mon départ immédiat, monsieur.

— Te sens-tu trop malade ?

— Non... ce n'est pas cela... mais... — Ici Rex se mordit les lèvres, car, à sa grande vexation, ses larmes étaient près de couler. Il se remit cependant et dit avec plus de fermeté : — Il faut que j'aille à Offendene. Mais j'y puis aller ce soir encore.

— J'y vais moi-même et je te rapporterai des nouvelles de Gwendolen, si c'est là ce que tu veux.

Rex se tut. Il crut discerner dans les paroles de son père une intention fatale pour son bonheur ; que dis-je ? pour sa vie. Il connaissait la pénétration et la fermeté de son père.

— Monsieur, dit-il, je ne puis m'éloigner d'elle sans lui dire que je l'aime et sans savoir si elle m'aime.

M. Gascoigne se faisait des reproches intérieurs de n'avoir pas été plus circonspect, et, quoique peiné pour son fils, il résolut d'agir avec la prudence nécessaire en pareil cas. Il répondit donc avec calme :

— Mon cher garçon, tu es trop jeune pour prendre un parti décisif. C'est un enfantillage produit par l'oisiveté des quelques semaines que tu viens de passer ici ; il faut te remettre au travail et n'y plus songer. Mille raisons

s'opposent à ton projet. Un engagement à ton âge serait injustifiable et irréfléchi ; en outre, les alliances entre cousins ne sont pas désirables. Courage donc ; ce ne sera qu'un petit désappointement ; mais la vie en est pleine, et ce commencement est anodin pour toi.

— Non, non, je ne pourrai pas l'endurer. Je ne penserai plus à rien si ce n'est pas décidé entre nous, dit Rex avec impétuosité. Il est inutile de me forcer à vous obéir, mon père, je ne le pourrais pas. Si je promettais, je suis sûr que je violerais ma parole ; je reverrais Gwendolen.

— Eh bien, attends jusqu'à demain matin, nous en parlerons ; promets-le-moi, dit tranquillement M. Gascoigne. Et Rex ne put refuser.

Le recteur ne dit pas à sa femme qu'il avait, pour aller à Offendene le même soir, un motif tout autre que son désir de s'assurer si Gwendolen était rentrée saine et sauve.

Il la trouva mieux que sauve : — exaltée, ravie ! M. Qualton, qui avait gagné le prix, lui avait fait hommage de son trophée, qu'elle rapportait attaché sur sa selle, et lord Brackenshaw l'avait reconduite, après s'être montré enchanté de son courage et de son habileté à diriger son cheval. Elle dit tout cela d'un trait à son oncle, afin qu'il vit bien qu'elle avait eu raison d'agir contre son avis ; et le prudent recteur, persuadé que l'intérêt de sa nièce voulait que les Brackenshaw la vissent d'un bon œil, se dit que leur opinion, sur la résolution prise par Gwendolen de suivre la chasse, ne lui permettait de faire aucune objection. Il se tut donc en attendant, et avec d'autant plus de raison que madame Davilow, après les exclamations triomphantes de sa fille, lui dit :

— Tais-toi ! j'espère que tu ne recommenceras plus, Gwendolen ; je n'aurais plus un moment de repos. Son père, vous le savez, fit-elle en regardant M. Gascoigne, est mort par accident.

— Chère maman, dit Gwendolen gaiement, en l'embrassant et en se moquant de ses craintes, les enfants n'héritent pas des membres cassés de leurs parents.

On n'avait pas encore parlé de Rex. A Offendene, il n'y avait pas lieu d'être inquiet de lui; car, aux questions de sa mère, Gwendolen avait répondu :

— Oh ! il doit être rentré désolé, car il a été laissé bien en arrière ; — et on ne pouvait nier que cela eût été heureux, puisque cet accident avait permis que lord Brackenshaw la reconduisît. M. Gascoigne, fixant ses regards attentivement sur Gwendolen, lui dit avec un peu d'emphase :

— C'est fort bien ; l'exploit a mieux fini pour vous que pour Rex.

— Oui, en effet ; il a eu à faire un fameux tour. Vous n'avez pas appris à *Primrose* à franchir les barrières, mon oncle, dit Gwendolen, sans que ni ses yeux ni son ton révélassent l'ombre d'une alarme.

— Rex a fait une chute, reprit M. Gascoigne en s'asseyant dans son fauteuil et en roulant ses pouces, tout en regardant sa nièce avec la plus grande attention.

— Oh ! pauvre garçon ! il n'est pas blessé, j'espère ? dit-elle avec un air d'inquiétude fort tranquille au fond, et comme doivent en essayer les personnes dont le pouls bat encore plus vite après un triomphe.

— Bonté du ciel ! s'écria madame Davilow, que lui est-il arrivé ?

— Il a eu l'épaule démise et pas mal de contusions !...

Nouvelle pause d'observation ; mais Gwendolen, au lieu de laisser voir des symptômes de pâleur et d'inquiétude, dit tranquillement :

— Oh ! le pauvre garçon ! ce n'est rien de sérieux, alors ?

M. Gascoigne tint son diagnostic pour complet ; mais, voulant une double assurance, il continua :

— Son bras n'a pas été trop bien remis. C'est un forge-

ron, — pas de mes paroissiens, — une espèce de lourdaud, mais assez adroit, qui le lui a rebouté aussitôt après l'accident. En somme, c'est moi et *Primrose* qui avons eu le plus de mal. Les genoux du cheval sont ensang; il paraît qu'il a mis le pied dans un trou et qu'il a lancé Rex par-dessus sa tête.

Gwendolen avait repris sa sérénité après avoir appris que le bras de Rex était remis; les dernières paroles de son oncle ranimèrent sa bonne humeur; le sourire se fit jour sur ses lèvres, puis elle partit d'un bruyant éclat de rire.

— Vous êtes vraiment cruelle de rire ainsi du malheur des autres, dit M. Gascoigne avec un sentiment désapprobateur, mais bien plus indulgent que s'il n'avait pas eu de sérieuses raisons d'être satisfait.

— Pardonnez-moi, mon oncle, je vous en prie. Maintenant que Rex est en bon état, c'est si drôle de s'imaginer la figure qu'il devait faire avec *Primrose*, tout seul dans un sentier — et un forgeron qui court après eux... Une vraie caricature de la chasse !

Gwendolen avait une haute idée d'elle-même et de sa supériorité, qui lui permettait de rire là où d'autres n'auraient vu qu'un sujet d'être sérieux. Le rire convenait si bien à son visage ! Son oncle même ne trouvait pas surprenant qu'un garçon se fût laissé fasciner par cette jeune magicienne, — peut-être plus nuisible que l'on aurait pu le désirer.

— Comment peux-tu te moquer et rire de semblables choses, mon enfant ? dit madame Davilow, encore sous le coup de son inquiétude. Nous n'aurions pas dû te permettre d'avoir un cheval. — Vous voyez, ajouta-t-elle en faisant un signe de tête à M. Gascoigne, que nous avons eu tort — moi, du moins, — de l'encourager à vous le demander.

— Sérieusement, Gwendolen, dit M. Gascoigne, du ton judicieux d'un homme raisonnable parlant à une personne qu'il croit raisonnable, je vous recommande de toutes mes forces de ne pas recommencer votre aventure d'aujourd'hui.

Vous m'obligerez personnellement. Lord Brackenshaw est très aimable, mais je suis sûr qu'il serait d'accord avec moi. Si l'on parlait de vous comme d'une jeune dame qui chasse, cela vous déplairait, j'en suis sûr. Croyez bien que Sa Seigneurie n'admettrait pas que lady Béatrice ou lady Maria suivissent la chasse si elles étaient d'âge à le faire. Quand vous serez mariée, ce sera différent : vous pourrez faire tout ce que votre mari sanctionnera. Mais, si vous avez l'intention de chasser, il faut épouser un homme qui ait le moyen de vous donner des chevaux.

— Pourquoi serais-je assez ridicule pour me marier sans avoir au moins cette perspective ? dit brusquement Gwendolen. Les paroles de son oncle lui avaient déplu ; elle le lui faisait voir ouvertement ; mais elle sentit qu'elle avait été un peu loin, et, après quelques minutes, elle sortit.

— Voilà comment elle s'exprime toujours sur le mariage, dit madame Davilow ; j'espère cependant que ce sera différent quand elle aura vu celui qui doit s'emparer de son cœur.

— Savez-vous si son cœur a jamais parlé ? demanda M. Gascoigne.

Madame Davilow remua doucement la tête et continua :

— Pas plus tard qu'hier elle m'a dit : « Maman, je me demande comment font les femmes pour s'éprendre de quelqu'un. C'est facile dans les romans ; mais les hommes sont trop ridicules. »

M. Gascoigne sourit et ne fit pas d'autre remarque. Le lendemain matin, en déjeunant, il dit :

— Comment vont tes contusions, Rex ?

— Encore un peu sensibles, mais elles commencent à guérir.

— Tu ne te sens pas disposé pour un voyage à Southampton ?

— Pas tout à fait, répondit Rex, dont le cœur battit violemment.

— Eh bien, tu peux attendre jusqu'à demain, et aller aujourd'hui prendre congé de nos parentes d'Offendene.

Madame Gascoigne, qui connaissait le fond des choses, n'osa pas lever les yeux de dessus son café, craignant de se mettre à pleurer comme la petite Anna.

M. Gascoigne savait bien que le remède qu'il allait appliquer sur la blessure de Rex était violent; mais il valait mieux à tous égards qu'il apprît de la bouche même de Gwendolen qu'il aimait sans espoir.

— En tout cas, dit madame Gascoigne en rejoignant son mari dans son cabinet, je ne puis qu'être reconnaissante envers Gwendolen de ne pas vouloir de lui; mais il y a en elle des choses que je ne puis concilier. Anna la vaut deux fois avec sa bonté et son talent; eh bien, elle ne veut pas la seconder dans les écoles, pas même le dimanche; c'est fort mal. Quoi que nous puissions lui dire, toi ou moi, autant en emporte le vent, et la pauvre Fanny est entièrement à sa merci. Mais je sais que tu as d'elle meilleure opinion que moi, termina madame Gascoigne avec une hésitation respectueuse.

— Ma chère, cette jeune fille n'est pas mauvaise; seulement elle a une volonté de fer, et il ne servirait à rien de lui serrer la bride. Le point essentiel, c'est de la bien marier. Son sang est trop bouillant pour la vie qu'elle mène avec sa mère et ses sœurs. Il sera bon qu'elle se marie bientôt, non à un homme sans fortune, mais à un gentleman qui lui donnera une position honorable.

Pendant cet entretien, Rex, le bras en écharpe, se dirigeait vers Offendene. Il était surpris de l'autorisation que lui avait donnée son père de voir Gwendolen, sans conditions; mais il n'en pouvait supposer la cause réelle. L'eût-il connue d'ailleurs, qu'il aurait refusé d'y croire.

Quand il fut arrivé chez sa tante, toute la famille était là, excepté Gwendolen. Les petites filles, entendant sa voix

dans le *hall*, sortirent avec empressement de la bibliothèque pour lui demander comment il se trouvait. Madame Davilow voulut savoir en détail tout ce qui s'était passé, où demeurerait le forgeron. si elle pouvait lui envoyer un cadeau. Jusqu'alors Rex n'avait jamais trouvé la famille importune ; mais, en ce moment, où il aurait voulu voir Gwendolen seule à la maison, il les souhaitait toutes dehors.

— Où est Gwendolen ? dit-il enfin.

Madame Davilow envoya Alice voir si sa sœur voulait descendre, et ajouta :

— Je lui ai fait porter son déjeuner dans son lit, car elle avait besoin de repos.

Rex, sentant que sa patience était à bout, s'écria :

— Ma tante, il faut absolument que je parle à Gwendolen, je veux la voir seule.

— Eh bien, mon ami, entre dans le salon, je vais te l'envoyer, dit madame Davilow, laquelle avait bien remarqué qu'il aimait d'être avec sa cousine ; mais la chose lui paraissait toute naturelle, et elle était loin de présumer qu'il s'agit des « réalités de la vie » ; elle croyait qu'il s'agissait simplement des fêtes de Noël, qui allaient se terminer. Rex, tout au contraire, sentit que les réalités de sa vie allaient dépendre de cette entrevue. Il se promena de long en large dans le salon, et, pendant dix minutes, il laissa son imagination errer à son gré. Chose étrange ! il ne pensait qu'à ce qu'il dirait à son père pour bien le convaincre que l'engagement que Gwendolen et lui allaient prendre était la chose du monde la plus prudente. On voulait qu'il fût jurisconsulte ; eh bien, pourquoi ne s'élèverait-il pas aussi haut qu'Eldon¹ ?

1. Eldon (*John Scott*, comte d'), vicomte d'Encombe, né en 1751 et mort en 1838, était le fils d'un simple marchand de charbon de Newcastle. D'avocat, il s'éleva par son talent jusqu'à la pairie, et fut lord chancelier de 1801 à 1827. C'était un tory exalté, adversaire de toute mesure libérale. (*Note du trad.*)

Mais, quand la porte s'ouvrit et que celle dont il attendait la venue avec tant d'impatience entra, il eut comme un accès de frayeur et de défiance qu'il n'avait encore jamais ressenti. Gwendolen, dans sa robe noire qui faisait ressortir la blancheur de son teint, un ruban noir passé dans les cheveux, dont il retenait les flots abondants, avait l'air plus tranchant que d'habitude. Était-ce parce que, la veille, il lui avait parlé d'amour? Était-ce, au contraire, l'ennui causé par son accident? Peut-être l'un et l'autre. Mais la sagesse des nations prétend qu'il y a un côté du lit qui a une mauvaise influence, et Gwendolen s'était levée de ce côté-là. La hâte avec laquelle sa toilette avait dû être terminée, la manière dont Bugle l'avait peignée, le manque d'intérêt de l'article du journal qui devait l'amuser, les probabilités peu attrayantes de la journée, les institutions sociales, tout, en un mot se conjurait pour l'agacer; non qu'elle fût de mauvaise humeur, au moins; mais le monde entier n'était pas à la hauteur des besoins de son organisme incomparable.

Elle tendit la main à Rex sans qu'un sourire parût ni dans ses yeux ni sur sa bouche. Sa franche gaieté de la veille avait disparu, et le souvenir de la mésaventure de son cousin lui paraissait ridicule.

— J'espère que votre blessure n'est que peu de chose, Rex, lui dit-elle avec assez d'amabilité; je mérite que vous me fassiez des reproches.

— Pas du tout, répondit Rex qui sentait l'émotion s'emparer de lui; cela ne vaut pas la peine qu'on en parle. Je suis heureux que vous vous soyez amusée; je ferais volontiers une nouvelle chute pour que vous ayez du plaisir. Je n'éprouve de regrets que pour les genoux du cheval.

Gwendolen s'approcha de la cheminée et regarda le feu, ce qui ne permettait à Rex de voir qu'une faible partie de sa figure.

— Mon père veut que j'aille à Southampton pour le reste des vacances, dit-il de sa voix de baryton un peu tremblante;

— A Southampton? Mais c'est un endroit absurde, dit froidement Gwendolen.

— Il le sera certainement pour moi, puisque vous n'y serez pas.

Silence.

— Regretterez-vous mon départ, Gwendolen?

— Certainement. Tout a de l'importance dans ce triste pays, répondit sèchement Gwendolen, qui, s'apercevant que Rex voulait être tendre, reculait et se recroquevillait comme une anémone de mer dont on approche le doigt.

— Seriez-vous irritée contre moi, Gwendolen? Pourquoi me traitez-vous si mal?

Gwendolen le regarda et sourit avec une teinte d'amertume.

— Je vous traite donc mal? Quelle niaiserie! Il est possible que je sois maussade; mais pourquoi venir de si bonne heure? Il fallait bien vous attendre à trouver mon humeur en négligé.

— Soyez maussade avec moi tant que vous le voudrez, seulement ne me traitez pas avec indifférence, dit Rex d'un air suppliant. Tout le bonheur de ma vie est dans vos mains. Aimez-moi seulement un peu mieux que tout autre.

Il voulut lui prendre la main, mais elle la retira vivement et alla se placer de l'autre côté de la cheminée en le regardant fixement.

— Ne me parlez pas d'amour, je n'aime pas cela!

Elle lui parut féroce. Il pâlit et demeura silencieux. Quant à Gwendolen, ce qu'elle éprouvait était nouveau pour elle. La veille, elle savait que son cousin l'aimait et ne s'en inquiétait pas; si on lui avait demandé pourquoi elle refusait d'entendre des paroles d'amour, elle aurait répondu en riant: « Je suis lassée d'en lire dans les romans ».

Mais maintenant que la vie de passion venait de commencer pour elle, et de commencer négativement, elle se sentait absolument contraire à tout amour qui viendrait s'offrir.

— Est-ce là le dernier mot que vous ayez à me dire, Gwendolen ? lui demanda Rex, qui, à vingt ans, croyait les joies de la vie absolument finies pour lui. En sera-t-il toujours ainsi ?

Elle vit sa souffrance et le prit en pitié ; mais, tout en sentant un retour de bienveillance pour lui, elle dit résolument :

— Pour l'amour, oui ! Pour tout le reste, vous ne me déplaitez pas.

Rex garda un instant le silence, puis lui dit d'une voix concentrée :

— Adieu ! et sortit du salon.

Presque aussitôt, elle entendit la lourde porte du *hall* se refermer sur lui.

Madame Davilow, qui avait vu le départ précipité de Rex, courut au salon, où elle trouva Gwendolen la tête plongée dans les coussins du canapé, les cheveux dénoués et en désordre, sanglotant amèrement.

— Mon enfant, mon enfant, qu'y a-t-il ? s'écria cette mère éplorée, qui n'avait jamais vu sa fille dans cet état. S'asseyant à côté d'elle et l'entourant de ses bras, elle pressa contre sa tête celle de Gwendolen, qui la laissa tomber sur la poitrine de sa mère, en s'écriant :

— Oh ! maman, que sera ma vie ? Est-ce la peine de vivre ?

— Pourquoi parler ainsi, ma chérie ? dit madame Davilow.

Les rôles étaient changés. Ordinairement, c'était la fille qui reprochait à la mère ses signes involontaires de désespoir.

— Je n'aimerai jamais personne. Je ne puis aimer aucun homme. Je les hais tous.

— Le temps viendra, ma chérie. Le temps viendra.

Mais les sanglots redoublèrent : alors, jetant les bras au cou de sa mère et s'y cramponnant, elle bégaya d'une voix entrecoupée :

— Je ne puis souffrir que vous auprès de moi.

Ce fut au tour de madame Davilow d'éclater en sanglots, car jamais son enfant gâtée n'avait été si douce avec elle et ne lui avait témoigné tant de confiance et d'affection. Elles demeurèrent enlacées dans les bras l'une de l'autre.

VIII

Un chagrin bien autrement cuisant régnait au presbytère. Rex, en y revenant, était allé se jeter sur son lit, dans un état de prostration qui ne cessa que le lendemain, lorsque apparurent des signes positifs de maladie. Il ne pouvait plus être question de départ pour Southampton : l'unique pensée d'Anna et de sa mère fut de savoir comment s'y prendre pour soigner ce malade qui ne voulait pas guérir, et qui, du plus vif et du plus charmant esprit de la maison, s'était changé en un être taciturne, au regard sombre, ne répondant aux sollicitudes affectueuses que par ces seuls mots :

— Qu'on me laisse seul !

Son père voyait venir la crise et la considérait comme le moyen le plus sûr pour sortir de cette malheureuse situation ; néanmoins, il s'affligeait de cette inévitable souffrance et allait de temps en temps s'asseoir au chevet du patient, qu'il quittait en lui serrant la main et en murmurant :

— Dieu te bénisse, mon enfant !

Warham et les autres garçons épiaient le moment favorable pour se faufiler près de la chambre de Rex et pour tâcher de voir cette chose incroyable, leur cher aîné couché et malade; mais aussitôt arrivaient des taloches invisibles qui les en éloignaient. La garde toujours présente, infatigable, était Anna, dont la petite main tenait celle de son frère, qui ne lui répondait par aucune pression affectueuse. Son âme se partageait entre ses angoisses pour Rex et ses reproches pour Gwendolen.

— Peut-être suis-je méchante, se disait-elle, mais je crois que je ne pourrai plus aimer Gwendolen.

Madame Gascoigne elle-même était furieuse contre sa nièce et ne pouvait s'empêcher de dire à son mari :

— Je sais bien qu'il est préférable qu'elle n'aime pas ce pauvre garçon, et que nous devons l'en remercier; mais, en vérité, Henry, je la trouve dure. C'est une coquette. Je ne puis me défendre de supposer qu'elle lui a fait des avances; autrement, le désappointement ne l'aurait pas réduit au point où il en est. Il en revient quelque blâme aussi à ma pauvre Fanny; elle est aveuglée sur le compte de sa fille.

M. Gascoigne répliquait alors avec gravité :

— Ma chère Nancy, moins nous parlerons de ce sujet mieux cela vaudra. J'aurais dû aussi être plus circonspect. Quant à notre fils, estimons-nous heureux qu'il ne lui soit rien arrivé de pis. Que tout cela s'éteigne aussi vite que possible, surtout à l'égard de Gwendolen; qu'il en soit comme si rien n'était arrivé.

Le recteur était convaincu qu'il venait d'échapper à un grand danger. Gwendolen payant de retour l'amour de Rex, aurait été pour lui un problème redoutable dont il n'aurait pas su trouver la solution. Toutefois, d'autres difficultés étaient encore à surmonter.

Un beau matin, Rex demanda un bain, et fit sa toilette

comme s'il n'avait jamais été malade. Anna, heureuse de ce changement, l'attendait en bas avec la plus vive impatience, et, dès qu'elle l'entendit descendre l'escalier, elle courut au-devant de lui. Pour la première fois depuis longtemps, il l'accueillit par un faible sourire, mais sa figure était si pâle et si triste, qu'elle put à peine retenir ses pleurs.

— Nannie! fit-il doucement en lui prenant la main et la conduisant au salon.

Quand il embrassa sa mère, il lui dit :

— Quel fléau je suis pour vous !

Puis il alla silencieusement regarder par la fenêtre la pelouse et les arbustes couverts de stalactites glacées, au travers desquelles le soleil envoyait de temps en temps ses rayons, qu'Anna comparait en elle-même au mélancolique sourire de Rex. Assise auprès de son frère, elle feignait de travailler ; mais, en réalité, elle le couvait avec des yeux débordant de tendresse.

Au delà du jardin clôturé par une haie, passait un chemin que prenaient les wagons et les lourds chariots qui se rendaient aux champs et aux exploitations forestières. En ce moment on voyait passer un chariot chargé de bois de construction ; les chevaux tendaient leurs muscles, et le conducteur, tout en faisant claquer son fouet, dirigeait avec la plus grande circonspection le cheval de tête, car le moindre écart aurait pu causer un accident. Rex semblait y prêter une vive attention et ne cessa de regarder que quand le dernier tronc d'arbre eut disparu ; alors, il fit quelques tours dans la chambre que venait de quitter sa mère. Anna, voyant dans les yeux de son frère qu'il avait quelque chose à dire, prit un tabouret, alla s'asseoir devant lui et le regarda avec des yeux qui disaient : « Parle-moi ! » Et il parla.

— Je vais te dire mes projets, Nannie. Je compte aller

au Canada ou dans une colonie analogue. (Rex ne s'était pas encore rendu un compte exact du caractère des colonies anglaises.)

— Oh ! Rex, pas pour toujours !

— Si. Je veux y aller gagner ma vie. J'aimerais à y construire ma demeure, à y travailler aux défrichements, et à habiter une contrée sauvage, une immensité tranquille.

— M'emmèneras-tu avec toi ? demanda Anna qui ne pouvait s'empêcher de verser de grosses larmes.

— Comment le pourrais-je ?

— Je le préférerais à tout. Les colons s'en vont avec leurs familles. J'aimerais mieux aller avec toi que de rester en Angleterre ; je soignerais le feu, je raccommoderais tes hardes, je ferais la cuisine ; j'apprendrais à faire le pain avant de partir. Oh ! ce serait bien agréable.

— Papa ni maman ne te laisseraient partir.

— Si fait ; ils y consentiraient après m'avoir entendue. Ce serait une grande économie pour eux, et papa pourrait plus facilement subvenir à l'éducation des garçons.

L'entretien roula longtemps sur ce sujet, si bien qu'à la fin, Rex dut consentir à ce qu'Anna l'accompagnât, lorsqu'ils auraient parlé à leur père. Cette entrevue eut lieu quand le recteur fut seul dans son cabinet. On n'avait pas voulu en parler d'abord à la mère, qu'on aurait trop affligée, mais qui consentirait à tout ce qui serait décidé.

— Eh bien, mes enfants, dit gaiement M. Gascoigne lorsqu'ils entrèrent.

C'était pour lui un grand soulagement de voir Rex de nouveau sur pied.

— Pouvons-nous nous asseoir un peu auprès de vous, papa ? demanda Anna. Rex a quelque chose à vous dire.

— De tout mon cœur.

— Vous savez ce qui m'est arrivé, mon père, dit Rex,

auquel M. Gascoigne répondit par un signe d'assentiment. — J'en ai fini avec la vie dans cette partie du monde. J'ai la conviction que mon retour à Oxford serait sans utilité; je ne pourrais plus étudier. J'échouerais et je vous occasionnerais une dépense sans résultat. Je voudrais avoir votre consentement pour embrasser une autre carrière, monsieur.

M. Gascoigne hocha dèuacement la tête, mais la ligne perpendiculaire de son front se creusa et Anna commença à trembler.

— Si vous vouliez m'accorder un petit pécule, j'aimerais à partir pour les colonies et y travailler à la terre.

— Et moi, je l'accompagnerai, papa, dit Anna ne voulant pas permettre qu'on l'exceptât, même temporairement, de la résolution. — Rex aura besoin de quelqu'un qui prenne soin de lui, qui tienne la maison. Nous n'avons l'intention, ni lui ni moi, de nous marier jamais. Je ne vous coûterai plus rien et j'en serai heureuse. Je sais que ce sera bien pénible de vous quitter ainsi que maman; mais vous avez les autres enfants à élever, et nous ne serons plus une charge pour vous.

Anna s'était levée et approchée de son père, qui l'attira à lui, l'assit sur ses genoux, et l'y retint, comme s'il voulait qu'elle demeurât en dehors de la question pendant qu'il parlerait à Rex.

— Tu admettras, je suppose, que mon expérience me permet de juger pour toi et de te guider dans la pratique des choses de la vie, mieux que tu ne pourrais le faire toi-même.

— Oui, monsieur.

— Tu admettras bien aussi — quoique je ne veuille pas insister sur ce point — que ton devoir t'ordonne de prendre en considération mon jugement et mes désirs.

— Je ne vous ai jamais fait d'opposition, monsieur, dit

Rex, qui, au fond du cœur, sentait qu'il n'était pas obligé d'aller aux colonies, mais de retourner à Oxford. C'était là le point en litige.

— Tu agirais cependant ainsi, mon fils, si tu persistais dans ton projet, et si tu faisais la sourde oreille aux considérations que ma vieille expérience me suggère. Tu crois avoir reçu un choc qui a changé toutes tes idées, qui a stupéfié ton intelligence, qui ne te permet plus d'autre labeur que le travail manuel et qui, enfin, t'a donné le dégoût de la société. Est-ce là ce que tu crois ?

— A peu de chose près. Je n'aurais plus le courage de me livrer au travail pour lequel j'étais destiné ici. Je ne serai plus jamais le même que j'étais ; et, sans avoir le moins du monde envie de vous manquer de respect, mon père, je crois qu'il est permis à un jeune homme de choisir sa voie dans la vie, s'il ne fait de mal à personne. Il en est assez qui demeurent chez eux pour qu'on puisse autoriser ceux qui le désirent à se rendre où la terre est libre.

— Mais suppose que je sois intimement convaincu — et je le suis — que l'état d'esprit où tu te trouves est transitoire et que, si tu partais, comme tu en as le projet, tu t'en repentirais bientôt. N'as-tu pas assez de force de caractère pour voir que tu feras mieux d'agir d'après mes conseils, pendant un certain temps et au moins de l'essayer ? Loin d'être d'accord avec toi et de penser que tu sois libre de te faire colon et de travailler avec la bêche et la hache. je suis d'avis que tu n'as pas le droit de t'expatrier avant d'avoir tenté de mettre à profit l'éducation que tu as reçue. Je ne dis rien de la douleur que cela causerait à ta mère et à moi.

— J'en suis au désespoir, mais qu'y faire ? Je ne puis plus étudier, cela est certain, dit Rex.

— Pas à présent peut-être, mais tu peux fixer un terme.

J'ai pris des dispositions pour que tu passes du mieux possible les deux mois de vacances qui te restent ; mais j'avoue, Rex, que je suis désappointé. Je te croyais plus de bon sens. Comment peux-tu t'imaginer, parce que tu as éprouvé une peine qu'ont connue la plupart des humains, que tu sois délié de toutes les obligations du devoir, comme si ton cerveau s'était affaibli au point que tu ne sois plus responsable de tes actions ?

Qu'aurait pu répondre Rex ? Si dans son for intérieur il était en état de rébellion contre son père, il n'avait point d'arguments à lui opposer, et, quoiqu'il eût aimé partir « pour les colonies », il se sentait obligé de réfléchir un peu plus à ses anciennes attaches. Il se leva comme si, pour lui, la conférence était arrivée à son terme.

— Ainsi tu consens à ce que je te propose ? dit M. Gascoigne d'un ton résolu.

Rex garda un moment le silence et répondit :

— J'essayerai ce que je pourrai faire, monsieur, mais je ne puis rien promettre.

Il était persuadé que son essai ne servirait à rien.

Anna, qui voulait suivre son frère, fut retenue par son père.

— Oh ! papa, s'écria-t-elle avec des larmes dans la voix quand la porte fut close, c'est bien dur pour lui. Ne vous paraît-il pas malade ?

— Si ; mais bientôt il sera mieux. Et maintenant, Anna, sois muette sur tout ceci ; qu'il n'en soit plus question.

— Non, papa. Mais pour rien au monde je ne voudrais ressembler à Gwendolen. Comment peut-on rendre ainsi les gens amoureux ? C'est bien terrible !

Anna n'osa point dire qu'elle regrettait de n'avoir pas eu la permission d'aller « aux colonies » avec Rex. Plus tard encore, elle y pensait et se disait : « Au moins j'aurais définitivement rompu avec les gants et les crinolines, et

avec toutes les conversations insignifiantes que l'on est obligé de tenir quand on est invité à dîner, et avec toutes autres choses aussi ennuyeuses ! »

Il est bon que l'on sache que ceci se passait à l'époque où l'ampleur des crinolines fit craindre une révolution pour obtenir l'agrandissement des églises, des salles de spectacle et même des voitures !

IX

Huit mois après l'arrivée de la famille Davilow à Offendene, c'est-à-dire à la fin du mois de juin, se répandit dans tout le voisinage une rumeur qui, pour bien des gens, était d'un vif intérêt. Elle n'avait aucun rapport avec les résultats de la guerre d'Amérique, mais elle excitait la curiosité de toutes les classes dans un certain cercle autour de Wancester. Les négociants, les brasseurs, les marchands de chevaux, les selliers, tous enfin la regardaient comme une chose excellente et dont il fallait se réjouir; car elle démontrait la valeur d'une aristocratie dans le pays libre d'Angleterre. Le serrurier de Diplow croyait à un surcroît de travail, les femmes voyaient déjà leurs fils portant la livrée du seigneur et les fermiers espéraient la construction d'une halle pour la vente de leurs céréales. Si telles étaient les espérances des personnes d'un rang inférieur, ne comptant pas dans la société, on en peut conclure que celles du rang supérieur avaient, pour être satisfaites, de meilleures raisons encore et se rattachant plutôt aux plaisirs de la vie qu'aux affaires. Un point cependant, sur lequel

s'accordaient ces deux classes, était celui du mariage, et de même que, lorsqu'une visite royale est annoncée, les bonnets de nuit municipaux rêvent de chevalerie et de baronnie, de même la nouvelle en question fit naître, dans quelques imaginations particulières, une vision de mariage indéterminée et flottante.

Cette nouvelle disait que Diplow-Hall, le beau domaine appartenant à sir Hugo Mallinger, dont depuis une couple d'années, les fenêtres ne s'ouvraient plus sur son parc admirable, sur sa pièce d'eau dans laquelle les lis miraient leurs corolles, sur ses bois touffus où broutaient des troupeaux de daims, se préparait à recevoir un nouvel hôte, qui devait habiter la maison remise sur un pied de luxe, et garnir de chevaux les écuries pendant le reste de l'été et pour toute la saison de la chasse. Ce nouveau venu n'était pas sir Hugo, mais son neveu, M. Mallinger-Grandcourt héritier présomptif de la baronnie, puisque, de son mariage, son oncle n'avait que des filles. Ce n'était pas la seule éventualité favorable que l'heureuse fortune avait ménagée au jeune M. Grandcourt, comme on l'appelait par flatterie ou par ironie ; car, si la chance d'arriver à la baronnie lui venait de son père, sa mère avait ajouté un panache baronial à son sang, de sorte que, si certains parents éloignés venaient à mourir, il devait être baronnet et pair du royaume. En conséquence, sa femme partagerait son titre ; il n'est donc pas étonnant que cette épouse, encore problématique, devait être considérée d'avance par plus d'une personne avec un sympathique intérêt.

C'était, entre autres, les Arrowpoint, dans leur belle terre de Quetcham. On ne pouvait attribuer de vœux sordides à des parents qui donneraient une dot d'un million à leur fille ; mais ils voulaient avant tout le bonheur, de leur Catherine (qui avait déjà refusé d'épouser lord Slogan un pair d'Irlande, homme exceptionnel, dont les domaines

n'avaient besoin que de drainage et de population), ils s'informaient, dans une intention qui n'était pas seulement charitable, si M. Grandcourt était de constitution robuste, vertueux ou au moins *réformé*, conservateur libéral ou pas trop libéral-conservateur, et, sans souhaiter la mort de personne, ils se disaient que la succession au titre n'était pas à dédaigner.

Si les Arrowpoint ruminaient de telles réflexions, on ne s'étonnera pas qu'elles aient hanté aussi le cerveau de M. Gascoigne, qui, bien qu'ecclésiastique, n'en éprouvait pas moins les sollicitudes d'un parent ou d'un tuteur ; et nous avons vu que madame Gascoigne et lui en étaient venus à sentir combien était lourde la tâche de tenir en bride deux jeunes êtres que les avis judicieux ne pouvaient convaincre.

Naturellement, les uns ne dirent pas aux autres ce qu'ils pensaient de l'arrivée « du jeune Grandcourt ». M. Gascoigne ne demanda pas à M. Arrowpoint à quelle source digne de confiance il était allé puiser, pour savoir si le nouvel arrivant pouvait être un mari sortable pour sa charmante nièce, et madame Arrowpoint ne fit pas remarquer à madame Davilow que, si le pair en expectative cherchait une femme aux environs de Diplow, la seule à laquelle il pût raisonnablement penser devait être Catherine, laquelle en tout cas, ne l'accepterait que s'il était en état d'assurer son bonheur. Même envers sa femme, le recteur garda le silence quant à sa prévision sur un résultat matrimonial, d'après la probabilité que M. Grandcourt verrait Gwendolen au prochain *Archery meeting*, bien que madame Gascoigne y pensât plus encore que son mari. Elle lui disait :

— Je sais que M. Grandcourt possède deux terres, mais qu'il est venu à Diplow pour chasser. Il faut espérer qu'il donnera le bon exemple au voisinage. As-tu appris quel homme ce peut être, Henry?

Henry ne l'avait pas appris ; du moins si ses amis et connaissances en avaient jase, il n'était pas d'humeur à répéter leurs commérages. Il trouvait futile et même inconvenant de s'informer du passé d'un jeune homme auquel sa naissance, sa fortune et ses loisirs, rendaient vénielles des habitudes qui, en d'autres circonstances, auraient été inexcusables. Quoi qu'ait pu faire Grandcourt, il ne s'était pas ruiné ; M. Gascoigne n'avait pas appris qu'il fût joueur ; on ne trouvera donc pas singulier qu'il ait pensé qu'un propriétaire foncier, ayant dans les veines une mixture de sang noble, ne devait pas être soumis à une enquête aussi minutieuse qu'un sommelier ou un valet de pied.

Madame Davilow non plus ne pouvait pas être indifférente à un événement qui risquait d'être le gros lot pour Gwendolen. Le nom de M. Grandcourt éveillait dans son esprit l'image d'un beau jeune homme, excellent, accompli, qu'elle serait heureuse de donner pour mari à sa fille. Mais aussitôt cette peinture s'évanouissait pour faire place à la réflexion suivante :

— Plairait-il à Gwendolen ? Car on ne savait ce qui devait satisfaire le goût de cette demoiselle ou provoquer son affection, à moins que ce ne fût absolument exceptionnel.

Dans sa difficulté d'arriver à une combinaison qui assurât le résultat désiré, madame Davilow se disait encore :

— Il ne serait pas essentiel qu'elle l'aimât ; il faudrait seulement qu'elle voulût l'accepter pour mari. Car, malgré le peu de satisfaction qu'elle avait trouvé dans ses deux unions, son désir le plus vif était que sa fille fût mariée.

M. Grandcourt était le dernier auquel madame Davilow aurait fait allusion devant Gwendolen ; car cette allusion seule aurait suffi pour que, d'avance, elle détestât un mari si désirable. Depuis la scène qui avait suivi les adieux du pauvre Rex, elle avait vu qu'il y aurait péril à toucher au mystère des sentiments de sa fille et à décider téméraire-

ment ce qui ferait son bonheur ; toutefois elle ne pouvait penser à ce bonheur que sous la forme du mariage.

La toilette que devait porter Gwendolen à l'*Archery meeting* était aussi un sujet d'importance. Il fut décidé que la nuance qui allait le mieux à son teint sur sa robe de cachemire blanc, était le vert pâle, — une plume qu'elle avait essayée sur son chapeau devant le miroir avait résolu la question ; — mais madame Davilow eut comme un éblouissement lorsque Gwendolen, prenant soudain l'attitude d'un archer, lui dit d'un ton comique :

— Vraiment, j'ai pitié de toutes ces demoiselles qui viendront au tir : elles pensent emporter le cœur de M. Grandcourt, et pas une n'a l'ombre de chance.

Madame Davilow en fut tellement interloquée, qu'elle ne trouva rien à répondre ; et Gwendolen, la malicieuse, se tournant tout à coup de son côté, ajouta :

— Vous le savez bien, maman, puisque vous, mon oncle et ma tante Gascoigne, avez résolu qu'il s'amouracherait de moi.

Madame Davilow, piquée de ce petit stratagème, répondit :

— Oh ! ma chérie, il n'y a rien de moins certain. Miss Arrowpoint a des charmes que tu n'as pas.

— Je le sais bien, mais il faut y réfléchir. Ma flèche l'aura transpercé avant qu'il ait eu le temps de la réflexion. Il se déclarera mon esclave ; je l'enverrai faire le tour du monde pour me rapporter l'anneau de mariage d'une femme heureuse ; pendant ce temps-là, tous les parents qui sont entre lui et le titre de baron disparaîtront, emportés par des maladies différentes ; il reviendra lord Grandcourt, mais sans l'anneau, et il tombera à mes pieds. Je me moquerai de lui : il se relèvera furieux ; je rirai plus fort ; il demandera son cheval et se rendra sur-le-champ à Quetcham, où il trouvera miss Arrowpoint mariée à un musicien

besogneux, madame Arrowpoint arrachant son bonnet, et M. Arrowpoint la laissant faire. *Exit* lord Grandcourt, qui retourne à Diplow, et comme M. Jabot¹ *change de linge*.

Vit-on jamais pareille jeune sorcière ? Vous pensez lui cacher vos réflexions ; vous gardez soigneusement votre secret ; vous faites l'innocente, et cependant pas une de ces pensées ne lui a échappé ! Il est à présumer qu'avec sa puissance divinatoire, elle en connaissait déjà plus long que personne sur M. Grandcourt.

— Mais, lui demanda sa mère, quel homme t'imagines-tu donc qu'il est, Gwendolen ?

— Voyons, fit la sorcière en posant son doigt sur ses lèvres et en fronçant le sourcil : il est petit ; il me vient à l'épaule ; il tâche de se grandir en tordant sa moustache et en portant une longue barbe ; il a un petit morceau de verre dans l'œil pour se donner un cachet de distinction ; il a une haute opinion de son gilet ; il ne cessera de m'admirer, et son monocle lui fera faire d'horribles grimaces, surtout quand il voudra sourire et me flatter. Je baisserai pudiquement les yeux et il s'apercevra que je ne suis pas indifférente à ses attentions. Cette nuit-là, je rêverai que je vois la tête d'un magnifique insecte, et le lendemain il viendra m'offrir sa main ; la suite comme ci-dessus.

— C'est le portrait de quelqu'un que tu as déjà vu, Gwen. Malgré cela, M. Grandcourt peut être un charmant jeune homme.

— Oh ! oui, répondit Gwendolen insouciamment, en faisant tourner son chapeau sur sa main. Je me demande ce que peut être un homme charmant ! Puis, prenant un air riant : Je sais qu'il a des chiens de chasse et des chevaux de course, un hôtel à Londres et deux châteaux à la cam-

1. M. Jabot est un type créé par le spirituel crayon de Topffer. l'auteur des charmantes *Nouvelles genevoises*. (Note du traducteur.)

pagne, l'un avec des créneaux, l'autre avec une véranda. Je sais aussi qu'au moyen d'un petit meurtre il pourrait obtenir un titre.

L'ironie de ces paroles mit la pauvre madame Davilow à la torture : habituellement elle exprimait ses pensées de la façon la plus innocente. Elle dit cependant d'un ton soucieux :

— Pour l'amour de Dieu, mon enfant, ne parle pas ainsi ! Ce sont les romans qui te donnent de pareilles idées. Quand ta tante et moi, nous étions à ton âge, nous n'avions pas tant de malice, et je crois que cela valait mieux.

— Alors pourquoi ne m'avez-vous pas élevée ainsi, maman ? dit Gwendolen.

Mais, en voyant le regard désolé de sa mère, en entendant un sanglot sortir de sa poitrine, elle comprit qu'elle venait de lui faire une cruelle blessure : elle lança au loin son chapeau, courut se jeter à genoux devant elle et lui dit en pleurant :

— Maman, maman ! ce n'était que pour plaisanter ! je ne pensais pas à mal !

— Ah ! Gwendolen, comment aurais-je pu ! dit la pauvre madame Davilow, incapable d'entendre les excuses de sa fille et versant des larmes amères qui l'empêchaient presque de parler. Ta volonté a toujours été trop forte pour moi ; je n'ai pu faire autrement.

— Chère maman, je ne vous accuse pas, je vous aime ! Comment auriez-vous pu m'empêcher d'être ce que je suis ? D'ailleurs, ne suis-je pas charmante ? Allons, allons, fit-elle en tamponnant les yeux de sa mère avec son mouchoir, séchez vos larmes ; je vous assure que je suis très satisfaite de moi ; je m'aime mieux ainsi que si j'étais comme ma tante et vous. Vous deviez être mélancoliques ?

Cette tendre cajolerie calma la mère, ainsi que cela avait lieu chaque fois que de semblables discussions s'élevaient ;

non que le même point se fût souvent présenté, car Gwendolen redoutait le sentiment amer du remords envers sa mère, et la timide conscience de madame Davilow éloignait tout ce qui pouvait avoir l'apparence d'un reproche. Aussi, après cette petite scène, furent-elles d'accord pour exclure M. Grandcourt de leurs entretiens.

Une ou deux fois, lorsque M. Gascoigne y fit allusion, madame Davilow craignit que Gwendolen ne laissât échapper un mot qui pourrait trahir son alarmante finesse de perception ; mais cette crainte ne fut pas justifiée. Gwendolen connaissait la différence des caractères auxquels elle avait affaire, et, par la raison même qu'elle était résolue à échapper au contrôle de son oncle, elle ne voulait pas entrer en conflit avec lui. Leur bonne intelligence s'était considérablement accrue depuis qu'ils tiraient l'arc ensemble. M. Gascoigne, l'un des meilleurs archers du Wessex, était fier de trouver chez sa nièce des dispositions à la même habileté, et Gwendolen tenait d'autant plus à ne pas perdre l'appui de sa paternelle indulgence, que, depuis ce qui s'était passé entre elle et Rex, madame Gascoigne et Anna ne pouvaient cacher le déraisonnable éloignement qu'elles ressentaient pour elle. Dans ses rapports avec Anna, elle lui témoigna une affection mêlée de regrets, mais aucune n'osa prononcer le nom de Rex, et Anna, qui adorait son frère, se trouvait gênée avec la trop aimable cousine qui avait brisé son bonheur.

Cet injuste ressentiment indisposa Gwendolen et la jeta dans la défiance ; son oncle aussi pourrait s'offenser si elle refusait un homme qui l'aimerait et qu'il lui proposerait. Un jour que cette idée la poursuivait, elle dit :

— Maman, je sais maintenant pourquoi les jeunes personnes sont heureuses de se marier : c'est pour n'être plus obligées de plaire à chacun, excepté à elles-mêmes.

Heureusement, M. Middleton était parti sans avoir fait

d'aveu, et, malgré l'admiration professée pour miss Harleth dans cette partie du Vessex, où tous les jeunes gens bons à marier étaient heureux de courtiser cette jolie fille, et où l'on pouvait espérer qu'ils seraient plus explicites que le prudent curé, il n'en fut pas ainsi.

Gwendolen, nous l'avons déjà vu, ne possédait pas une entière suprématie sur les esprits de tous ses admirateurs, et, depuis huit mois qu'elle habitait Offendene, aucun ne s'était déclaré. Or, si pas un jeune homme des environs n'avait offert sa main à Gwendolen, pourquoi aurait-on supposé que M. Grandcourt agirait autrement qu'eux ? Peut-être le croyait-on disposé à se marier, parce qu'une bonne partie de ce qui passe en ce monde pour de la probabilité n'est le plus souvent que le reflet d'un souhait. M. et madame Arrowpoint, par exemple, n'ayant pas à souhaiter que miss Harleth fit un brillant mariage, voyaient devant leurs yeux une probabilité toute différente.

X

Le parc de Brackenshaw, où allait avoir lieu le concours de tir à l'arc, paraissait, grâce aux nombreux accidents de terrain sur lequel il était tracé, dominer toute la vallée environnante. Le château, construit sur une éminence, avait été bâti en pierres calcaires, auxquelles la poussière et les lichens avaient donné une teinte de nuances variées. Des massifs de hêtres et de sapins l'ombrageaient au nord et s'étendaient au loin le long des verts talus, comme s'ils cherchaient l'eau claire qui coulait au-dessous d'eux. Le champ de tir était un enclos établi avec un soin extrême sur un terrain plat, à l'extrémité du parc. Des ormes aux cimes élevées et un épais rideau de houx, bordant l'allée sablée par laquelle on arrivait à la pelouse nouvellement fauchée où étaient fichées les cibles, le protégeaient contre les vents du sud-ouest. Le pavillon des archers, avec son petit portique en pierres blanches, ressortait sur la verdure, avec laquelle il contrastait.

Impossible de trouver un meilleur emplacement que celui où s'ébattait l'essaim de jeunes filles allant, courant,

bondissant, et dont les voix argentines faisaient retentir les échos du parc, quand la bande militaire venue de Wancester cessait de jouer.

Aucun amusement, du reste, n'était plus que celui-ci libre des contraintes ennuyeuses et gourmées qui déparent nos distractions modernes ; nulle société de tir ne pouvait être mieux choisie, car le nombre des amis qui accompagnaient les membres du Club avait été limité, afin que le maximum des invités ne dépassât pas le nombre convenable pour le dîner et le bal qui auraient lieu au château. Pas un spectateur plébéien n'avait été admis, sauf les tenanciers de lord Brackenshaw et leurs familles. Il est très probable que la beauté qui frappait le plus ces âmes rustiques était bien différente de celle de Gwendolen : qu'elle avait les joues plus garnies et plus rubicondes, avec des cheveux d'un beau jaune d'or ; mais dans le cortège masculin qui faisait cercle autour de Gwendolen, il y avait unanimité pour la déclarer la plus belle de la fête.

Rien d'étonnant donc à ce qu'elle respirât à pleins poumons les joies de l'existence dans cette splendide après-midi de juillet.

Les prix distribués aux archers de Brackenshaw étaient des symboles de la plus noble espèce ; ils consistaient en flèches ou en étoiles d'or et d'argent, que l'on portait comme marques honorifiques des prouesses accomplies. Ces signes de prééminence valaient mieux que des couronnes, dont ils n'avaient pas les inconvénients, ni l'effet mélancolique au milieu d'un bal. L'*Archery club* de Brackenshaw était dirigé avec un goût et une prudence qui empêchaient tout événement ridicule ou regrettable.

Ce jour-là, tous les éléments s'étaient conjurés en sa faveur. La chaleur était tempérée, et pas un souffle de vent, qui aurait pu déranger la direction des flèches, ne se faisait sentir. Gwendolen, entourée de toutes ces belles

et fraîches jeunes filles, ressemblait à Calypso au milieu de ses nymphes. En voyant la grâce de ses attitudes et la souplesse de ses mouvements, chacun était obligé de reconnaître la supériorité de ses charmes.

— Cette jeune fille ressemble à un fougueux cheval de course, dit lord Brackenshaw au jeune Clintock, l'un des invités.

— Admirablement jolie ! répondit l'élégant helléniste, qui lui avait accordé une attention toute particulière. Jamais elle ne m'a paru si belle.

Peut-être, en effet, ne l'avait-elle jamais été autant ! Son visage, d'un galbe admirable, étincelait d'un plaisir auquel ne se mêlait ni mécontentement ni méchanceté ; satisfaite de l'effet qu'elle produisait, elle était aimable avec chacun et contente de l'univers. C'est justement parce qu'elle n'était pas une riche héritière, comme miss Arrowpoint ; c'est justement parce qu'elle n'était pas du plus haut rang social, qu'elle obtenait un double succès en triomphant de celles qui avaient ces avantages. Elle n'aurait changé son sort contre celui de personne ; elle appréciait très haut la famille qui l'accompagnait. La tenue de sa mère aurait convenu à une duchesse ; son oncle, sa tante et Anna faisaient très bonne figure dans leur genre, et Gwendolen avait une trop grande confiance en elle-même, pour se montrer le moins du monde jalouse que miss Arrowpoint fût la meilleure des archers féminins.

La réapparition même du redoutable Herr Klesmer, qui causa quelque surprise à la société, ne fit que stimuler la joie de Gwendolen. Quel grand *maestro*, si ce n'est Apollon, aurait fait bonne figure dans un concours de tir à l'arc ? Un éclair sardonique jaillit des yeux de Gwendolen, au moment de l'entrée des Arrowpoint escortés de Klesmer, qui faisait un contraste frappant à côté de ses hôtes avec son épaisse crinière flottante, en dispute continuelle avec

son chapeau en forme de tuyau de poêle, placé comme par dérision au sommet de ses traits bien marqués, de sa bouche bien fendue et de son menton puissant. Sa haute stature, revêtue d'un costume qui n'était pas strictement anglais, ne s'accordait pas avec son énergique apparence. Drapé dans un ample vêtement, un béret florentin sur la tête, il aurait été un modèle excellent pour un Léonard de Vinci ; mais quel effet devait-il produire en se présentant en habit et en patalon d'une forme antipathique aux Anglais ? Le feu de ses regards et la brusquerie de ses mouvements tournaient à la caricature sous ce malheureux chapeau qui, pour tenir sur la tête, aurait exigé que les cheveux de son propriétaire fussent bien taillés et que son maintien fût grave, comme celui de M. Arrowpoint, par exemple, dont la nullité d'expression, unie à la coupe excellente de son habit, pouvait passer partout sans ridicule.

— Quels toqués que ces artistes ! dit le jeune Clintock à Gwendolen. Voyez la drôle de figure qu'il fait avec la main sur son cœur, en saluant lord Brackenshaw !

— Vous êtes un profane, répondit Gwendolen. Vous êtes aveugle ; vous ne voyez pas la majesté du génie. Herr Klesmer me frappe de crainte ; je me sens une pygmée en sa présence ; tout mon courage m'abandonne.

— Ah ! vous comprenez donc sa musique ?

— Moi ? non pas, s'écria Gwendolen en riant ; c'est lui, au contraire, qui comprend la mienne et qui la juge pitoyable.

Elle se contentait de plaisanter sur le verdict de Klesmer depuis qu'elle l'avait vu si enthousiasmé de sa *plastique*.

— La vôtre au moins ne s'adresse pas aux oreilles de l'avenir, et j'en suis heureux : elle me plaît.

— Vous êtes trop aimable. — Mais, voyez donc comme miss Arrowpoint a bonne mine aujourd'hui ! Elle ferait un fort joli effet dans un tableau avec cette toilette couleur d'or.

— Trop splendide, ne trouvez-vous pas ?

— Peut-être un peu trop symbolique ; elle ressemble à l'image allégorique de la fortune.

Malgré l'intention malicieuse de ces paroles de Gwendolen, au fond ce n'était qu'une explosion de gaieté. Elle n'aurait pas voulu que miss Arrowpoint ou toute autre fût absente : elle croyait en sa bonne étoile encore plus qu'en son adresse. Sa confiance dans l'une et dans l'autre s'accrut à mesure que le tir continuait ; car elle tenait le premier rang, ce qui étonnait chacun de la part d'une novice, et pour le caractère de Gwendolen un succès en amenait un autre. Elle se sentait planer dans les airs et tout lui paraissait agréable.

— Où en sont les marques ? demanda lady Brackenshaw, gracieuse personne, qui, flanquée de ses deux filles et d'un garçon de forte encolure, trônait comme la reine de la fête. Son mari était venu la retrouver pendant un intervalle de repos. — Il me semble que miss Harleth a des chances de gagner la flèche d'or.

— En effet, elle l'emportera si elle continue. Elle donne fort à faire à Juliette Fenn. C'est étonnant pour une élève de première année. — Catherine ne maintient pas sa supériorité habituelle, continua Sa Seigneurie, en s'adressant à madame Arrowpoint assise à côté de lui. Mais elle a gagné la flèche d'or la fois dernière ; du reste, il y a du bonheur même dans les exercices d'adresse. Cela vaut mieux ; c'est au moins une chance pour les derniers.

— Catherine sera fort contente si les autres remportent le prix, dit madame Arrowpoint ; elle est si magnanime ! C'est par considération pour elle que nous avons amené Herr Klesmer au lieu du chanoine Stopley ; mais elle se préoccupe toujours des autres. Je lui ai dit que ce n'était pas tout à fait *en règle* d'introduire ici un homme si au-dessous de notre rang ; elle m'a répondu : « Le génie lui-même

n'est pas *en règle*; il vient au monde pour imposer de nouvelles règles. Et il faut bien l'admettre. »

— Assurément, dit lord Brackenshaw assez froidement; puis il ajouta avec plus de vivacité : Pour ma part, je ne suis pas magnanime; j'aimerais à emporter le prix. Mais c'est le diable! je deviens vieux et paresseux. Les jeunes gens me battent maintenant. Comme l'a fort bien dit le vieux Nestor : « Les dieux ne nous donnent pas tout à la fois. » J'ai été jeune et me voilà vieux bonhomme et sage. Vieux! en tout cas, c'est un don qui échoit à chacun si l'on vit assez longtemps, et il n'excite point de jalousie. Le comte sourit agréablement à sa femme.

— O mylord, s'écria madame Araowpoint, des voisins de vingt ans ne doivent pas parler de leur âge. Les années, comme disent les Toscans, sont faites pour être laissées à la maison. Mais où est donc notre nouveau voisin? Je croyais que M. Grandcourt devait être ici aujourd'hui.

— Il doit venir, en effet, dit Sa Seigneurie en consultant sa montre. Mais le temps passe! Il ne fait que d'arriver à Diplow. Il est venu nous voir mardi et nous a dit qu'il avait été un peu tourmenté. Peut-être l'a-t-on attiré d'un autre côté. — Hé! Gascoigne!

Le recteur, qui passait à quelque distance, en donnant le bras à Gwendolen, arriva à cet appel.

— C'est un peu fort! Non seulement vous nous battez, vous-même, mais votre nièce bat encore toutes les autres!

— Il est vraiment scandaleux de sa part de faire mieux que les plus anciennes, dit M. Gascoigne avec une évidente satisfaction intérieure. Mais ce n'est pas ma faute, mylord. Je voulais simplement qu'elle fit bonne figure sans surpasser personne.

— Ce n'est pas ma faute non plus, ajouta Gwendolen avec un sourire malicieux. Quand je vise, je ne puis m'empêcher de chercher à toucher le but.

— Oui, oui, je le crois, et cela doit être fatal pour bien des gens, reprit lord Brackenshaw avec bonne humeur; puis, regardant de nouveau sa montre et s'adressant à madame Arrowpoint : — Le temps s'écoule et Grandcourt ne vient pas. Mais il est toujours en retard. J'ai remarqué qu'à Londres il arrive toujours après les autres; il est vrai qu'il n'est pas archer et qu'il ne connaît rien au tir de l'arc. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il vînt; qu'il verrait ici la fine fleur du pays. Il m'a demandé de vos nouvelles; il avait vu la carte d'Arrowpoint. Je ne crois pas que vous ayez fait sa connaissance à Londres, il a été longtemps à l'étranger. Vous le connaissez peu, je crois?

— Nous lui sommes étrangers, dit madame Arrowpoint, et ce n'est pas ce à quoi j'aurais dû m'attendre; car son oncle, sir Hugo Mallinger et moi, sommes grands amis quand nous nous rencontrons.

— Je ne crois pas que les oncles et les neveux soient aussi bien ensemble que les oncles et les nièces, dit Sa Seigneurie en riant et en regardant le recteur. — Venez avec moi, Gascoigne, j'ai un mot à vous dire.

Gwendolen demanda la permission de s'éloigner et alla rejoindre le groupe où se trouvaient sa mère et sa tante, en attendant que revînt son tour de tirer. L'idée que M. Grandcourt pourrait bien ne pas paraître à la réunion ne diminua en rien sa satisfaction. Cependant, malgré les observations satiriques qu'elle avait faites, dans la persuasion que ses parents le croyaient un parti désirable pour elle, l'impression qu'elle voulait produire sur lui était bien éloignée de l'indifférence. Il ne devait, il est vrai, avoir aucun pouvoir sur elle; elle se le figurait comme un de ces hommes éternellement complimenteurs et admirateurs, dont sa petite expérience avait vu plusieurs types avec des barbes de diverses couleurs et des façons différentes de les porter. Le sentiment que ses parents aspiraient à ce qu'elle le

trouvât charmant, lui donnait un penchant irrésistible à le supposer ridicule. Ce n'était cependant pas une raison pour éviter sa présence ; et même la prévision d'un ennui passager ne faisait pas naître en elle le désir qu'il voulût bien le lui éviter en ne la recherchant pas.

C'est pourquoi Gwendolen avait prêté une oreille attentive à lord Brackenshaw lorsqu'il s'inquiétait de l'absence de Grandcourt ; et, quand il arriva, personne — pas même madame Arrowpoint ni M. Gascoigne — ne le sut avant elle, bien qu'elle évitât de regarder de son côté. Elle retourna au tir et s'abstint si résolument de jeter les yeux autour d'elle, que, même en supposant qu'il occupât une place en évidence parmi les spectateurs, on aurait pu croire qu'elle n'avait fait aucune attention à lui. Et pourtant la certitude qu'il était là faisait vibrer en elle une corde distincte. Peut-être son tir en fut-il meilleur, car il gagna en précision ; les applaudissements de toute l'assemblée retentirent lorsqu'elle eut logé trois flèches de suite dans le noir, — exploit qui, chez les archers de Brackenshaw, était récompensé par une étoile d'or que l'on portait sur la poitrine. Ce moment ne fut pas seulement heureux pour elle ; il le fut aussi pour sa mère et pour son oncle, qui n'auraient pas même osé espérer qu'elle remportât ce prix. On lui fit place afin qu'elle pût s'avancer et le recevoir des mains de lady Brackenshaw. La grâce de ses mouvements et le rayonnement de son incomparable beauté furent certainement le plus ravissant spectacle de cette superbe journée pleine de lumière et d'ombre. Gwendolen était le point culminant de ce tableau et aucun des assistants ne pouvait la quitter des yeux. Cela lui suffisait : elle s'était dit qu'elle ne regarderait personne particulièrement et ne tournerait les yeux que vers lady Brackenshaw, bien que ses pensées se dirigeassent malgré elle d'un autre côté ; elle était heureuse surtout de ce que Klesmer verrait

M. Grandcourt l'admirer ; quant à elle, il était convenu qu'elle ne l'admirerait pas.

Gwendolen fut accueillie par lady Brackenshaw avec le plus gracieux sourire. Elle ne se sentit pas rougir (cela ne lui arrivait que quand on la surprenait) ; mais avec une expression de bonheur qui la rendit adorable, elle s'inclina légèrement pour qu'on lui attachât l'étoile sur l'épaule.

Cette petite cérémonie avait duré assez longtemps pour lui permettre de recevoir les félicitations de ceux qui s'intéressaient au tir.

Elle était de nouveau seule et occupée à examiner d'un air assez indifférent la pointe d'une flèche, quand lord Brackenshaw s'approcha et lui dit :

— Miss Harleth, voici un *gentleman* qui ne peut attendre plus longtemps que je l'introduise auprès de vous. Il a obtenu de madame Davilow que je vinsse avec lui. Voulez-vous me permettre de vous présenter M. Mallinger-Grandcourt ?

LES COURANTS SE REJOIGNENT

XI

Le désir manifesté par Grandcourt de lui être présente ne surprit pas Gwendolen; mais, quand lord Brackenshaw se fut écarté pour le laisser avancer et qu'elle se trouva en face de l'homme réel, elle ressentit une commotion intérieure qui fit monter le rouge à ses joues, et une vexation contre elle-même. Impossible de différer davantage des portraits imaginaires qu'elle s'était faits de lui. Il était un peu plus grand qu'elle, et leurs yeux semblaient de niveau; pas le plus léger sourire n'éclairait son visage; en levant son chapeau, il découvrit un front chauve, encadré seulement d'une frange légère de cheveux roux, mais en même temps il montra une main de forme exquise; ses traits étaient régulièrement beaux; les favoris clair-semés et perpendiculaires. Impossible aussi à un visage humain de se prêter moins aux grimaces; peut-être même n'aurait-il pas

été possible à un être vivant de paraître plus absolument dépourvu d'animation. Dans sa tenue, Grandcourt n'affectait aucune raideur; c'était plutôt de la langueur. Son teint avait la blancheur fanée de celui d'une actrice quand elle a enlevé son blanc et son rouge; ses longs yeux gris n'exprimaient que l'indifférence. Essayer de décrire un être humain, vouloir le détailler, serait absurde. Je me contente de mentionner les contrastes qu'aperçut Gwendolen dans les premiers instants de sa rencontre avec Grandcourt. Ils se résumaient en ces mots: « Il n'est pas ridicule. » Dès que lord Brackenshaw se fut éloigné et que leur entretien eut commencé, Grandcourt examina Gwendolen avec une persistance agaçante, et sans qu'un changement d'expression se produisît sur son visage; elle l'explorait de son côté, mais son regard était adouci par une nuance de coquetterie. Quand elle avait parlé, il laissait toujours s'écouler un intervalle plus ou moins long avant de répondre.

— Je m'étais toujours figuré que le tir à l'arc était un ennui, commença Grandcourt du ton traînard d'un homme blasé.

— Êtes-vous converti maintenant? demanda Gwendolen.

— Oui, puisque je vous ai vue. Dans ces sortes de choses, les gens manquent généralement le but et sourient niaisement.

— Je vous suppose tireur de première force.

(Pause pendant laquelle Gwendolen ayant rapidement examiné Grandcourt, le décrit à un auditeur invisible.)

— Je ne tire plus.

— Oh! alors vous êtes un homme redoutable. Ceux qui ont fait un exercice quelconque et l'ont quitté, méprisent généralement les autres, comme s'ils portaient des habits hors de mode. J'espère que vous n'avez pas renoncé à faire des folies; car, moi, j'en fais beaucoup. (Pause.)

— Qu'appellez-vous folies ?

— Je crois qu'il faut appeler folie, en général, tout ce qui est agréable. Mais je sais que vous n'avez pas renoncé à la chasse.

(Pause pendant laquelle Gwendolen se rappelle ce qu'elle sait sur la position de Grandcourt et décide que son aspect est le plus aristocratique qu'elle ait jamais vu.)

— Il faut bien faire quelque chose.

— Alors vous vous intéressez au *turf* ? — ou bien, est-ce encore là une chose que vous dédaignez ? (Nouvelle pause.)

— Je monte à cheval quelquefois, mais cela ne m'amuse pas comme les autres hommes. Aimez-vous les chevaux ?

— Beaucoup. Je ne me sens jamais aussi heureuse que quand je galope à cheval. Je ne pense plus à rien. (Pause.)

— Craignez-vous le danger ?

— Je ne sais pas. Quand je suis à cheval, je ne pense pas au danger. Il me semble que, si je me brisais les os, je ne le sentirais pas.

(Pause pendant laquelle Gwendolen s'imagine qu'elle chasse avec deux chevaux de race à ses ordres.)

— Peut-être aimeriez-vous à chasser le tigre ou le sanglier ? J'ai assisté à quelque chose de ce genre dans l'Inde. Le gibier de ce pays-ci paraît peu de chose auprès de celui-là.

— Vous aimez le danger alors ?

(Autre pause où Gwendolen réfléchit sur la probabilité que les hommes à l'extérieur froid sont les plus aventureux.)

— Il faut aimer quelque chose. Mais on s'y accoutume.

— Je commence à croire que je suis heureuse, car tout est nouveau pour moi et je ne puis m'en rassasier. Je ne suis habituée qu'à être triste, et je voudrais pouvoir cesser de l'être aussi aisément que vous avez renoncé au tir.

— Pourquoi êtes-vous triste ?

— Ce pays est épouvantable. Il n'y a rien à y faire. C'est pour cela que je me suis mise à tirer de l'arc. (Pause).

— Vous vous en êtes fait la reine. Je crois que vous obtiendrez le premier prix.

— Je n'en sais rien. J'ai de redoutables rivales. N'avez-vous pas remarqué comme miss Arrowpoint tire bien ?

(Nouvelle pause où Gwendolen se dit qu'il est des hommes qui choisissent pour femme celle qu'ils admirent le moins, et qu'après tout, elle est libre de ne pas accepter Grandcourt.)

— Miss Arrowpoint ? Non ; c'est-à-dire, oui.

— Retournons voir où en est le concours. Venez-vous ? Tout le monde est là-bas maintenant. Je crois que mon oncle me cherche.

Gwendolen avait besoin de changer la situation, non que la *tête-à-tête* lui fût désagréable, mais elle se sentait moins maîtresse d'elle-même que d'habitude. Il ne fallait pas que Grandcourt s'imaginât qu'il lui semblait remarquable, et que, parce qu'on spéculait sur lui pour le mariage, il crût qu'elle voulait se jeter à sa tête.

— Vous avez manqué la flèche d'or, Gwendolen, dit M. Gascoigne. Miss Juliette Fenn a huit points de plus que vous.

— Tant mieux. Je ne serais pas satisfaite si tous les prix avaient été pour moi, dit Gwendolen avec jovialité.

Comment aurait-elle été jalouse de Juliette Fenn, si insignifiante en toute autre chose que le tir, et dont l'air commun et le front fuyant la faisaient ressembler au moins intelligent des poissons ?

L'animation et le plaisir étaient grands dans les groupes ; la conversation était devenue générale, et Gwendolen, qui tenait à voir tout ce qui se passait autour d'elle, aperçut un inconnu qui présentait Klesmer à Grandcourt. Cet

inconnu n'était plus jeune; malgré sa grosse figure et ses larges mains, il semblait être avec eux dans des termes intimes. Il les quitta bientôt pour aller rejoindre les Arrowpoint avec lesquels Grandcourt avait déjà fait connaissance. Elle ne s'occupa que fort peu de cet étranger et voulut observer quelles étaient les manières de Grandcourt avec les autres : absolument les mêmes qu'avec elle, et, en outre, il regardait fort peu miss Arrowpoint, pendant que, impassible, l'index gauche dans la poche de son gilet et sa main droite tordant ses maigres favoris, il écoutait Klesmer qui parlait avec sa fougue habituelle, faisant des gestes et secouant sa crinière qui flottait autour de sa tête.

— Je me demande quel style miss Arrowpoint admire le plus? se dit Gwendolen, dont les yeux et les lèvres ne purent retenir une expression railleuse. Mais, ne voulant pas avoir l'air de l'examiner avec curiosité, elle se mit à causer avec les personnes qui étaient auprès d'elle, déterminée à ne point s'inquiéter si M. Grandcourt reviendrait ou non.

Il vint cependant pour proposer à madame Davilow de la conduire jusqu'à sa voiture.

— Nous reverrons-nous au bal? dit-elle, lorsqu'il saluait pour prendre congé.

— Oui, articula-t-il avec lenteur et gravité.

— Tu as eu tort, au moins une fois, Gwendolen, dit madame Davilow, pendant les quelques minutes qu'il leur fallut pour arriver au château.

— En quoi, maman?

— Sur la mine et les manières de M. Grandcourt. Tu n'as rien pu trouver de ridicule en lui.

— Oh! si je voulais bien! mais je n'y tiens pas, répondit-elle avec un peu d'humeur.

Sa mère ne voulut pas insister davantage.

Après le dîner, les dames se rendirent dans les cabinets

de toilette, préparés pour elles. Madame Davilow et Gwendolen partagèrent le leur avec madame Gascoigne et Anna.

— Miss Arrowpoint a les meilleures manières que j'aie jamais vues, dit madame Davilow à sa fille, pendant qu'elles étaient assez éloignées pour que sa sœur et sa nièce ne pussent l'entendre.

— Je voudrais lui ressembler.

— Pourquoi ? Es-tu mécontente de toi, Gwen ?

— Non, mais je suis mécontente des choses dont elle paraît satisfaite.

— Je suis sûre cependant que tu as dû être contente aujourd'hui. Tu as eu du succès au tir et du plaisir. Je l'ai vu.

— Oh ! c'est passé maintenant et je ne sais pas ce qui va venir, dit Gwendolen en poussant un soupir et en étirant ses beaux bras nus.

Il était de mode de danser en costume de tir, mais sans la jaquette; aussi la simplicité de son cachemire blanc bordé de vert faisait-elle valoir ses formes admirables. Un mince collier d'or autour du cou et l'étoile d'or sur sa poitrine étaient ses seuls ornements. Ses cheveux, rassemblés en une grande couronne, tranchaient vivement sur la blancheur de son front. Sir Joshua¹ aurait été heureux de faire son portrait.

— Le bal va bientôt commencer, dit madame Davilow, et tu es sûre de t'y amuser.

— Je ne danserai que le quadrille, je l'ai dit à M. Clinck. Je ne valserai ni ne polkerai.

— Pourquoi cette décision subite ?

— Je ne puis supporter d'être tenue par des hommes laids.

¹ Josué Reynold, célèbre portraitiste anglais, né à Plympton en 1723, et mort à Londres en 1792. (*N. du trad.*)

— Lesquels de ces messieurs qualifies-tu de laids ?

— Oh ! presque tous.

— M. Clintock, par exemple, n'est pas laid. Madame Davilow n'osa pas nommer M. Grandcourt.

— Eh bien, je déteste de sentir le drap de leurs habits.

— Quelle idée ! dit madame Davilow à sa sœur, qui s'était approchée. Voilà Gwendolen qui ne veut ni valser ni polker.

— Elle a des caprices, je crois, dit madame Gascoigne. Il serait plus séant de faire comme les autres demoiselles, surtout qu'elle a reçu d'excellentes leçons de danse.

— Mais, ma tante, pourquoi valserai-je, si je n'aime pas cela ? Ce n'est pas dans le catéchisme.

— Ma chère ! s'écria madame Gascoigne scandalisée.

Anna effrayée s'étonnait de l'audace de Gwendolen ; mais elles sortirent sans rien dire de plus.

Quelque chose sans doute était venu changer l'humeur de Gwendolen depuis l'heure de son triomphe au tir. Elle n'en parut pas plus laide aux lumières de la salle de bal, où la splendeur de la scène et les suaves émanations de la serre calmèrent son irritation nerveuse. N'avait-elle pas la conviction d'être recherchée plus que toute autre ?

Les danseurs accoururent en foule auprès d'elle et lui firent de mélancoliques remontrances sur sa résolution de ne pas valser ni polker.

« — Avez-vous fait un vœu, miss Harleth ? — Pourquoi vous montrer si cruelle pour nous ? — Vous avez valsé avec moi en février. — Et vous valsez si bien ! » Telles furent leurs exclamations qui ne furent pas sans charmes pour elle. Les dames qui valsaient prétendirent que miss Harleth voulait se rendre intéressante ; mais, quand son oncle eut appris son refus, il l'approuva en disant :

— Gwendolen a ordinairement de bonnes raisons pour faire ou ne pas faire les choses.

A ses yeux, c'était faire preuve de distinction que de refuser de valser, et il désirait qu'elle fût distinguée.

Quant à M. Grandcourt, il ne vint pas grossir le nombre des cavaliers à remontrances. Après qu'il eut dansé un quadrille avec miss Arrowpoint, on aurait pu croire qu'il n'avait pas envie de recommencer. Gwendolen remarqua qu'il était presque toujours avec les Arrowpoint et qu'il ne saisit aucune occasion de s'approcher d'elle. Elle se dit que probablement il ne pensait plus à elle, qu'il ne l'admirait pas plus que les autres jeunes filles du bal, et que, sans doute, il avait l'intention d'épouser miss Arrowpoint. En tout cas, et quoi qu'il pût arriver, elle ne serait pas désappointée, car jamais elle ne s'était occupée de ce que pourrait faire M. Grandcourt. Elle remarqua cependant qu'il changeait de place chaque fois qu'elle-même en changeait, afin de mieux la voir. Eh bien, s'il ne l'admirait pas, c'était tant pis pour lui !

Les mouvements de Grandcourt, pour mieux l'examiner s'accrochèrent davantage lorsque, dans la soirée, Klesmer fut son cavalier.

— M. Grandcourt est un homme de goût, lui dit ce fantasque personnage aux yeux flamboyants, il aime à vous voir danser.

— Peut-être aime-t-il à regarder ce qui n'est pas de son goût, dit en riant Gwendolen, qui se sentait alors tout à fait courageuse devant Klesmer. Il doit être tellement fatigué d'admirer, qu'il accepte le dégoût comme un changement.

— Ce ne sont pas là des paroles qui conviennent à vos lèvres, dit vivement Klesmer avec de grands froncements de sourcils et en faisant un geste, comme pour chasser loin de lui des sons discordants.

— Critiquez-vous donc les mots autant que la musique ?

— Certainement. Je voudrais que vos paroles s'accor-

dassent avec votre visage et votre taille, c'est-à-dire qu'elles fussent toujours dignes de la plus noble musique.

— C'est un compliment autant qu'une correction. Je vous en remercie. Mais, maintenant, à mon tour de vous corriger, j'en suis fière : vous n'avez pas compris ma plaisanterie.

— On peut comprendre la plaisanterie sans l'aimer, répondit le terrible Klesmer; cependant ne croyez pas que je sois insensible à l'esprit et à l'humour.

— Je suis heureuse de le savoir, dit-elle avec une intention sarcastique que Klesmer n'eut pas l'air d'apercevoir. — Dites-moi donc, je vous prie, quel est cet individu auprès de la porte du salon de jeu? Et elle désigna l'étranger avec lequel elle avait vu causer Klesmer. — C'est un de vos amis, je crois.

— Non; c'est un amateur que j'ai vu à Londres; un M. Lush, un peu trop fanatique de Meyerbeer et de Scribe, ainsi que de toute la mécanique dramatique.

— Merci! Je voudrais bien savoir si vous pensez que sa figure et sa taille sont aussi dignes de la plus noble musique?

Klesmer, se sentant battu avec ses propres armes, lui répondit par un charmant sourire et la reconduisit auprès de sa mère.

Quelques minutes plus tard, toutes ses nouvelles suppositions sur Grandcourt et son indifférence étaient renversées encore une fois. Elle se retournait pour causer à sa mère, lorsqu'en reprenant sa première posture, elle le vit devant elle.

— Êtes-vous fatiguée de danser, miss Harleth? commençait-il avec son expression traînante et son calme imperturbable.

— Pas le moins du monde.

— Me ferez-vous l'honneur de m'accorder le premier quadrille ou un des suivants?

— J'en serais heureuse, dit Gwendolen en consultant son calepin ; mais je suis engagée pour le prochain avec M. Clintock et je m'aperçois que tous les autres sont pris. Je n'en ai aucun dont je puisse disposer.

Elle n'était pas fâchée de punir Grandcourt de son retard, et cependant elle aurait bien désiré danser avec lui.

— Il est malheureux que je sois venu trop tard, répondit-il après une pause d'un instant.

— Je croyais que vous n'aimiez pas la danse, reprit Gwendolen, et qu'il fallait la mettre au nombre des choses qui vous ennuiant.

— C'est vrai, mais je n'ai pas encore dansé avec vous ! (Pause.) Vous faites de la danse une chose nouvelle, comme vous l'avez fait du tir à l'arc.

— La nouveauté est-elle toujours agréable ?

— Non, pas toujours.

— Alors je ne sais si je dois être flattée ! Quand une fois vous aurez dansé avec moi, la nouveauté aura disparu.

— Au contraire, il y en aura probablement davantage.

— C'est trop profond ; je ne comprends pas.

— Est-il donc difficile de faire comprendre à miss Harleth combien elle a de puissance, dit Grandcourt en s'adressant à madame Davilow, qui répondit en souriant :

— Je ne crois pas qu'elle passe pour avoir peu d'intelligence.

— Maman, dit Gwendolen d'un ton de supplication comique, il n'est personne d'aussi stupide que moi ; il faut que l'on m'explique tout, quand ce que l'on me dit est aimable.

— Si vous êtes stupide, alors je soutiens que la stupidité est adorable, répartit Grandcourt après sa pause habituelle et avec son flegme désespérant. Il calculait bien la portée de ce qu'il disait.

— Je commence à croire que mon cavalier m'a oubliée, fit observer Gwendolen; je vois que l'on se dispose pour le quadrille.

— Il mérite d'être puni.

— Je le trouve fort excusable.

— Il faut qu'il y ait eu un malentendu, dit madame Davilow. M. Clintock tenait trop à ce quadrille pour l'avoir oublié.

Au même instant, lady Brackenshaw accourut et dit :

— Miss Harleth, je suis chargée par M. Clintock de vous exprimer son profond regret de ne pouvoir danser encore avec vous. Son père, l'archidiacre, vient de lui envoyer un exprès pour le rappeler : il s'agit de quelque chose de très important. Il a été obligé de partir sur-lè-champ. Il était au désespoir.

— Oh ! il a été bien bon de s'en souvenir dans de telles circonstances, dit Gwendolen. Je suis fâchée qu'il ait été obligé de partir.

Était-elle véritablement fâchée d'un accident si favorable ?

— En ce cas, je puis profiter du malheur de M. Clintock, dit Grandcourt. M'est-il permis d'espérer que vous voudrez bien m'accepter à sa place ?

— Je serai charmée de danser le prochain quadrille avec vous.

Cet accident lui sembla de bon augure, et, quand elle se leva pour aller prendre place dans le quadrille avec Grandcourt, elle se sentit triomphante et de force à briser tous les obstacles qui viendraient s'opposer à sa fantaisie. Nul n'aurait pu *marcher* le quadrille avec une aisance plus irréprochable que Grandcourt, et son absence de toute attention envers elle, lui plaisait. Il l'avait distinguée, puisqu'il lui avait témoigné son admiration d'une manière exceptionnelle; elle pourrait donc refuser de l'épouser si elle le voulait. Néanmoins, il lui était agréable de se dire que le

choix exclusif qu'il avait fait d'elle parmi toutes les danseuses présentes au bal, avait attiré sur elle l'attention générale.

Quand le quadrille fut terminé, elle prit le bras de Grandcourt et se donna l'air de la moins clairvoyante des femmes, elle qui en était une des plus pénétrantes. Ils rencontrèrent miss Arrowpoint et lady Brackenshaw dans un groupe de messieurs.

— J'espère, dit l'héritière à Gwendolen, que vous viendrez avec nous, miss Harleth, et vous aussi, monsieur Grandcourt, quoique vous ne soyez pas archer.

Il s'agissait d'un pique-nique à Cardell-Chase, où le tir à l'arc serait plus poétique qu'un bal sous les lustres.

L'idée parut délicieuse à Gwendolen; quant à M. Grandcourt, après un second appel à sa décision, il répondit que c'était une chose à faire; sur quoi M. Lush, qui se tenait derrière lady Brackenshaw, attira l'attention de Gwendolen en disant :

— Diplow serait peut-être plus convenable; il y a un superbe terrain entre les chênes, vers l'entrée du nord.

Grandcourt ne fit pas la moindre attention à ce que venait de dire Lush; mais Gwendolen, après l'avoir bien examiné, se dit que, quoiqu'il parût être dans les termes les plus intimes avec l'hôte de Diplow, elle ferait toujours son possible pour ne pas le laisser approcher d'elle. Elle croyait aux sympathies et aux antipathies de la première vue, et M. Lush, avec ses yeux proéminents, avec ses cheveux noirs, épais et crépus, avec son obésité épicurienne, lui était on ne peut plus antipathique. Voulant éviter ses regards :

— Je désirerais continuer notre promenade, dit-elle à Grandcourt.

Il obéit sans dire un mot; elle, de son côté, soit qu'elle voulût s'amuser ou tenter une expérience, ne parla pas

davantage. Ils étaient entrés dans la vaste serre illuminée par des lanternes chinoises, et le silence durait toujours lorsque Grandcourt, s'arrêtant tout à coup, lui dit :

— Aimez-vous toutes ces choses ?

Si, une heure plus tôt, on avait dépeint à Gwendolen la situation où ils se trouvaient tous deux, elle en aurait ri aux éclats et sans doute fait une observation sardonique. Mais, en ce moment, une cause mystérieuse qu'elle ne pouvait s'expliquer, la contraignit d'être sérieuse ; c'était comme un pouvoir magique qui lui faisait craindre d'offenser Grandcourt.

— Oui, répondit-elle avec émotion, sans se demander si « ces choses » signifiaient les fleurs, les parfums, le bal, ou cette promenade à son bras. Elle le pria alors de la reconduire auprès de sa mère. Mais en approchant de sa place, elle n'aperçut pas madame Davilow ; en la cherchant, elle la vit venir à elle toute souriante, et lui disant :

— Gwendolen, ma chère, je te présente M. Lush.

Ce personnage, qu'on lui avait dit être un ami intime et un compagnon fidèle de M. Grandcourt, avait désiré faire sa connaissance, et elle pensait que ce serait avantageux pour sa fille de le connaître aussi. C'est à peine si Gwendolen s'inclina ; elle regagna vivement sa place en disant :

— Je voudrais avoir mon burnous.

Lush, au même instant, courut le chercher et l'apporta ; pour contrarier cette hautaine jeune personne, il s'était risqué à offenser Grandcourt en le prévenant ; il s'approcha de Gwendolen et voulut l'aider à mettre son vêtement.

— Voulez-vous bien permettre ? lui dit-il ; mais elle recula, se jeta sur une ottomane et murmura d'un ton dédaigneux ;

— Non, merci.

Pour pardonner une semblable marque de mépris, il aurait fallu avoir les plus parfaits sentiments d'un chrétien, en

admettant, toutefois, que l'on eût voulu être agréable à la personne qui venait de se montrer si peu aimable ; mais, en allant chercher le burnous, Lush n'avait pas eu l'intention de se rendre agréable. Il s'inclina légèrement et s'éloigna, après que Grandcourt lui eut pris le burnous des mains.

— Vous feriez peut-être bien de le mettre, dit-il à Gwendolen.

— Vous avez raison, je crois que ce serait sage. Je vous remercie, dit-elle en se levant et en se prêtant avec grâce à ce qu'il lui posât le burnous sur les épaules. Puis il échangea quelques paroles de politesse avec madame Davilow, et, en prenant congé, il demanda la permission de se présenter à Offendene le lendemain.

Évidemment, l'insulte faite à son ami ne l'avait pas touché ; du reste, le refus de recevoir le burnous des mains de M. Lush signifiait assez clairement qu'elle l'attendait de M. Grandcourt. Mais, en agissant ainsi, Gwendolen n'avait pas eu ce dessein ; elle avait simplement obéi à un sentiment d'antipathie. Elle ne se doutait pas, la pauvre enfant, que ces hommes étaient pour elle de sombres énigmes. La seule chose qu'elle aurait voulu savoir, c'est jusqu'à quel point le caractère et les manières de M. Grandcourt pourraient s'assortir à ses désirs.

Le matin du second jour qui suivit l'*Archery meeting*, M. Henleigh Mallinger-Grandcourt et M. Lush déjeunaient ensemble à Diplow. Tout, autour d'eux, respirait le bien-être ; les fenêtres ouvertes laissaient entrer l'air vivifiant de l'été ; la belle couleur du parc, s'étendant au loin jusqu'à la forêt qui le bordait, s'harmonisait avec l'aspect calme de l'appartement, qui paraissait plus tranquille encore avec son élégance antique et discrète, absolument opposée à la turbulence criarde des ameublements modernes.

Les rapports des deux gentlemen ne paraissaient pas être de la plus franche cordialité. M. Grandcourt s'était assis de manière à faire face à la pelouse, et la jambe gauche sur une chaise, le bras droit appuyé sur la table, il fumait un cigare, tandis que son compagnon mangeait encore. Une demi-douzaine de chiens de races différentes entraient ou sortaient et venaient accorder leur préférence à l'un ou à l'autre de ces deux messieurs. Fetch, belle chienne épagneule au poil fauve, plantée sur ses pattes de devant, tournait son museau et ses yeux expressifs vers Grandcourt.

Celui-ci tenait sur ses genoux un petit chien maltais portant un collier d'argent, et, quand une de ses mains n'était pas occupée par son cigare ou par son café, il la posait sur cette créature microscopique. Fetch, jalouse et blessée que son maître ne lui accordât ni un mot ni un regard, mit doucement sa patte velue sur sa jambe, pour appeler son attention. Grandcourt la regarda quelque temps d'un air impassible ; puis il prit la peine d'ôter son cigare et de porter jusqu'à son menton le calme Fluff, auquel il donna de petites tapes caressantes, tout en surveillant de près Fetch, qui, pauvre bête ! geignait de temps en temps pour exprimer son mécontentement et qui, enfin, reposa sa tête sur sa patte comme pour implorer une caresse. Mais, quand cette angoisse, qui amusait Grandcourt, se formula en hurlements plaintifs, il repoussa Fetch, et, déposant Fluff sur la table (où son nez noir dépassait à peine une saignée), il regarda son cigare et vit, à son grand mécontentement, qu'il fallait rallumer « cette brute de cigare » qui avait eu la stupidité de s'éteindre.

— Débarrassez-moi de cette chienne, voulez-vous ? dit Grandcourt à Lush, sans élever la voix, ni regarder de son côté, persuadé que son moindre signe devait être obéi.

Lush se leva, emporta Fetch, qui n'avait pas l'air de s'y prêter volontiers et la mit dehors. En rentrant, il alluma un cigare et alla s'asseoir dans un coin d'où, sans se retourner, il pouvait observer le visage de Grandcourt, auquel il dit :

— Irez-vous à cheval ou en voiture à Quetcham ?

— Je n'irai pas à Quetcham.

— Vous n'y êtes pas allé hier.

Grandcourt fuma sans rien dire pendant une minute et reprit :

— Je suppose que vous avez envoyé ma carte et mes excuses.

— J'y suis allé moi-même, et j'ai dit que vous viendriez,

Ils auront pensé qu'un accident vous en a empêché, surtout si vous y allez aujourd'hui.

Après un silence de deux minutes, Grandcourt dit :

— Quelles personnes m'avez-vous invitées ?

Lush sortit ses tablettes. — Le capitaine et madame Torrington pour la semaine prochaine. Ensuite M. Hollis et lady Flora, et les Cushat et les Gogoff.

— Une jolie collection de manants, fit remarquer Grandcourt au bout d'un instant. Pourquoi avez-vous invité les Gogoff ? Quand vous envoyez des invitations en mon nom, soyez assez bon pour m'en donner une liste, au lieu de m'amener une géante qui gâte tout l'aspect de la chambre.

— Vous avez vous-même invité les Gogoff quand vous les avez rencontrés à Paris.

— Qu'est-ce que ma rencontre avec eux à Paris a de commun avec ceci ? Je vous dis de me donner une liste.

Grandcourt, comme beaucoup d'autres, avait deux voix complètement différentes l'une de l'autre. Jusqu'ici, nous l'avons entendu parler d'un ton traînant, irrésolu, dénotant surtout l'indifférence et l'ennui. Mais cette dernière et courte phrase fut dite d'un ton retenu, interne et pourtant distinct, que Lush avait appris à connaître comme l'expressif d'une volonté inébranlable.

— Voudriez-vous inviter d'autres personnes ?

— Oui. Cherchez-moi des gens convenables, avec une demoiselle ou deux. Ajoutez-y un de vos damnés musiciens, mais pas un animal ridicule.

— Je serais bien étonné si Klesmer voulait venir ici en quittant Queteham. Miss Arrowpoint ne s'y décidera que si l'on fait de la bonne musique.

Lush parlait d'un air insouciant ; mais, en réalité, il était très sérieux et fixait un regard scrutateur sur Grandcourt. Pour la première fois, celui-ci dirigea les yeux vers son

interlocuteur, mais lentement et en lançant de grosses bouffées de fumée ; puis il dit d'une voix plus basse encore et avec une nuance visible de mépris :

— Que diable ai-je à faire avec miss Arrowpoint et sa musique ?

— Mais quelque chose, répondit Lush en souriant. Vous n'aurez pas beaucoup de mal à vous donner ; cependant on peut y mettre quelques formes quand on veut épouser un million.

— Parfaitement ; mais je n'épouserai pas le million.

— C'est dommage de perdre une si belle occasion et de détruire vous-même vos plans.

— Vous voulez dire vos plans, à vous.

— Vous avez des dettes, vous savez ; et, après tout, les choses peuvent ne pas très bien tourner. Votre héritage n'est pas absolument certain.

Grandcourt ne répondant pas, Lush continua :

— C'est réellement une occasion superbe. J'ai pu voir que le père et la mère ne demandent pas mieux ; quant aux habitudes et aux manières de la fille, je suis certain qu'elle ne dépensera pas plus que si sa dot ne dépassait pas six sols. Elle n'est pas jolie, mais fort en état de tenir son rang ; il n'est pas probable qu'elle refuse la position que vous pouvez lui offrir.

— C'est possible.

— Vous ferez ce que vous voudrez du père et de la mère.

— Mais je n'en veux rien faire.

Ici, ce fut Lush qui fit une pause avant de reprendre la parole, puis il dit d'une voix grave et d'un ton de reproche :

— Bon Dieu, Grandcourt, avec toute votre expérience, faudra-t-il qu'un caprice empêche votre honorable établissement dans le monde ?

— Épargnez-vous les sermons ; je sais ce que j'ai à faire.

— Quoi donc ?

Lush déposa son cigare et fourra ses mains dans ses poches, comme s'il allait entendre des choses étourdissantes, mais bien décidé à demeurer calme.

— J'épouserai l'autre.

— En êtes-vous donc amoureux ? demanda Lush avec un ricanement.

— Je l'épouserai, vous dis-je.

— Lui en avez-vous déjà fait l'offre ?

— Non.

— Elle a de la volonté, celle-là, et ne demandera pas mieux que de mener grand train. Elle saura faire ce qui lui plaira.

— Elle ne vous aime pas, dit Grandcourt en essayant un sourire.

— C'est parfaitement vrai, répartit Lush en ricanant plus fort ; mais, si vous vous adorez, cela suffit.

Grandcourt ne fit aucune attention à ces paroles : il acheva son café, se leva et alla flâner sur la pelouse, escorté par tous ses chiens. Lush le suivit un moment des yeux, reprit son cigare, le ralluma lentement et fuma en se caressant la barbe. Enfin, il crut avoir trouvé une solution satisfaisante, car il sourit et se dit d'une voix contenue :

— Échec et mat, mon vieux !

Lush ne manquait pas d'adresse ; il connaissait Grandcourt depuis quinze ans et savait pertinemment que certaines mesures étaient inutiles avec lui : souvent même celles qui étaient utiles demeuraient douteuses. Au début de sa carrière, il avait travaillé pour le professorat et s'était préparé à conquérir un grade pour vivre dans un collège ; mais peu flatté d'un tel avenir, il avait accepté d'être le compagnon de voyage d'une marquise, puis du jeune Grandcourt, lequel venait de perdre son père, et qui

trouva Lush tellement à sa convenance, qu'il en fit son premier ministre, et qu'il ne lui laissa ignorer aucune de ses affaires, même les plus personnelles.

Une habitude de quinze années avait mis de plus en plus Grandcourt dans la nécessité d'avoir recours à la dextérité de Lush, et Lush, de son côté, ne pouvait plus renoncer à la vie de luxe et d'oisiveté à laquelle ses transactions pour le compte de Grandcourt l'avaient habitué. Je ne saurais dire si cette longue vie commune avait accru le manque d'égards de Grandcourt pour son compagnon, car, dès le commencement, ce manque avait été absolu ; mais elle l'avait convaincu que, s'il le voulait, il pourrait rosser Lush. Cependant il ne rossait personne, pas même un animal, car il aurait fallu, pour se livrer à cette opération, prendre une attitude compromettante ; seulement, il disait des choses qui auraient pu l'exposer à être rossé lui-même si son confident eût été de caractère indépendant. Mais trouvez donc un fils de vicaire (qui a mesuré le calicot à sa femme et à ses filles, pour pouvoir envoyer son rejeton mâle à Oxford), ayant conservé un caractère indépendant, quand il est résolu à ne se nourrir que de plats de choix, à ne monter que de bons chevaux, à vivre enfin dans le luxe, sans travailler ? Autrefois, Lush avait passé pour un lettré et il avait encore l'air de savoir quelque chose quand il n'essayait pas de trop s'en souvenir. Les arts et les sciences qui adoucissent les mœurs sont les vénérables préparations pour arriver aux sinécures ; or la confortable position actuelle de Lush était aussi bonne qu'une sinécure, puisqu'elle n'exigeait pas plus que l'ombre d'un savoir disparu. Il n'ignorait pas qu'on le tenait pour rossable, mais il mettait cette appréciation au nombre des excentricités du caractère de Grandcourt. L'amour de Lush pour le bien-être était satisfait pour le moment, et si, en lui servant ses puddings, on les roulait d'abord dans la pou -

sière, il se contentait de manger l'intérieur qu'il trouvait à son goût.

Ainsi en ce moment, par exemple, quoiqu'il se fût heurté a un redoutable obstacle et qu'il eût éprouvé plus d'ennui que d'habitude, il alla dans sa chambre, où il joua du violoncelle pendant une bonne heure.

XIII

Grandcourt ayant décidé qu'il épouserait miss Harleth, mit tout en œuvre pour parvenir à ses fins. C'est à peine si, pendant la première quinzaine, il se passa un jour où, par un moyen quelconque, il ne réussit à la voir et à lui témoigner qu'elle occupait toutes ses pensées. Sa cousine, madame Torrington, ayant accepté de faire les honneurs de chez lui, madame Davilow et Gwendolen purent assister à une grande partie de plaisir à Diplow, où de nombreux invités remarquèrent que l'amphitryon avait distingué la beauté sans dot et prêté peu d'attention à l'opulente héritière. Le monde — j'entends la famille Gascoigne et toutes celles dignes que l'on parle d'elles dans le cercle de Pennicote, — était certain de ce dont doutait encore le recteur ; mais celui-ci était résolu à faire son devoir jusqu'au bout et à s'assurer si la détermination était conforme des deux côtés. Madame Davilow et lui s'étonnaient qu'après tant d'occasions favorables, Grandcourt ne fût pas encore venu faire l'offre de sa main. Quand il avait communiqué sa résolution à Lush, Grandcourt pensait que cette affaire mar-

cherait plus rapidement, et à son extrême surprise, bien qu'il se fût promis d'obtenir le consentement de Gwendolen, la journée s'était écoulée sans que rien de semblable fût arrivé. Ce fait étrange ne servait qu'à le faire persister davantage dans sa résolution et, de toutes les suppositions, celle qu'il aurait le moins admise, était que Gwendolen pût le refuser.

Il avait demandé la permission de lui envoyer un de ses plus beaux chevaux pour le monter; madame Davilow devait suivre en voiture et, conduites par lui, elles iraient goûter à Diplo. C'était par une belle journée d'été; la chaleur, tempérée par une douce brise, rendait cette course délicieuse.

Mais la paix et la satisfaction n'avaient pas pénétré dans l'âme de la pauvre madame Davilow, qui ne pouvait dominer son malaise habituel. Gwendolen et Grandcourt, qui tantôt partaient au petit galop et tantôt ralentissaient l'allure de leurs chevaux pour causer en attendant que la voiture les rejoignît, formaient, il est vrai, un charmant spectacle; mais il ne servait qu'à entretenir le conflit d'espérances et de craintes qui régnait dans son esprit sur le sort de sa fille. L'occasion eût été irrésistible pour un amoureux qui aurait voulu mettre fin à ses incertitudes, et madame Davilow espérait, en tremblant, que la décision de Gwendolen serait favorable.

« Est-ce un homme avec lequel elle sera heureuse? se disait cette tendre mère. Peut-être le sera-t-elle avec lui autant qu'avec tout autre, ou comme le sont la plupart des femmes ». Telle était la réponse avec laquelle elle essayait de calmer son inquiétude.

Les pensées de Grandcourt couraient dans la même direction; il désirait en finir avec l'incertitude et ne s'imaginait pas que Gwendolen pût avoir un instant l'intention d'hésiter dans sa réponse. Celle-ci était heureuse de se sentir à

cheval, mais son plaisir ne s'exhalait pas dans un babil enfantin, dans une exubérance joyeuse, comme elle l'avait fait pendant sa course matinale avec Rex. Elle parlait peu, et, quand elle riait, c'était avec si peu d'éclat, que l'on aurait dit un écho. Ce n'est pas qu'elle fût asservie par la volonté de Grandcourt, ni qu'elle réfléchît à l'enivrant avenir qu'il lui offrait; non! Gwendolen voulait que tous, y compris Grandcourt lui-même, fussent bien persuadés qu'elle ne voulait faire que ce qui lui plairait. Si elle se décidait à l'accepter pour son mari, il fallait bien qu'il sût qu'elle ne renoncerait pas à sa liberté, ou, selon sa formule favorite « qu'elle ne ferait pas comme les autres femmes ».

— Comment trouvez-vous l'allure de *Critérion*? lui demanda Grandcourt quand ils furent entrés dans le parc.

— Il est délicieux à monter. J'aimerais à lui faire franchir des fossés, si cela n'effrayait pas maman. Nous venons de passer à côté d'un petit canal qui était bien disposé pour cela. J'aurais envie d'y retourner et de le sauter.

— Faites-le, je vous en prie. Nous le franchirons ensemble.

— Non, je vous remercie. Maman a trop grand'peur; si elle me voyait elle serait capable d'en tomber malade.

— Voulez-vous que j'aille le lui demander? *Critérion* sautera sans la moindre hésitation, et il est très-sûr.

— Non, vraiment; vous êtes bien bon. Mais maman serait trop alarmée. Quand elle n'est pas là, je ne me fais pas faute de franchir les obstacles, mais je me garde bien de le lui dire.

— Nous pouvons laisser passer la voiture et y retourner.

— Non, non; je vous en prie, n'y pensons plus; j'ai parlé en étourdie.

— Mais madame Davilow sait parfaitement que j'aurai le plus grand soin de vous.

— Oui; mais elle penserait aussi que vous pourriez avoir à prendre soin de moi après que je me serais cassé la tête.

Il y eut alors une assez longue pause, après laquelle Grandcourt la regardant, lui dit :

— Je voudrais avoir le droit de toujours prendre soin de vous.

Elle n'osa pas le regarder, car il semblait qu'elle rougissait et qu'ensuite elle pâlisait ; mais elle dit avec douceur :

— Oh ! je ne suis pas sûre de mériter que l'on prenne soin de moi ! Si je voulais courir le risque de me casser la tête, ajouta-t-elle d'un ton insouciant, il faudrait que j'eusse la liberté de le faire.

Après avoir ainsi parlé, elle arrêta brusquement son cheval et se retourna sur sa selle pour voir si la voiture approchait.

« Le diable l'emporte ! » pensa Grandcourt qui arrêta aussi son cheval. Il est vrai qu'il ne formula pas cette réflexion, mais il éprouvait comme de l'irritation de se voir presque mystifié. En tout cas, cette jeune personne ne ferait pas de lui un imbécile. Voulait-elle le voir se jeter à ses pieds et lui déclarer qu'il mourait d'amour pour elle ? Ce n'est pas par cette porte qu'elle arriverait à la position qu'il voulait lui offrir. Attendait-elle qu'il lui écrivît ses propositions ? Autre illusion. Il ne voulait faire sa demande qu'autant qu'il serait sûr de ne pouvoir être repoussé. Quant à ce qu'elle l'acceptât, elle l'avait déjà fait pressentir en recevant ses attentions, et, si elle voulait le refuser, cela tournerait à son désavantage. Était-ce simplement une manœuvre de coquette ?

Cependant, la voiture s'était approchée et le tête-à-tête n'était plus possible avant leur arrivée au château, où se trouvait une société nombreuse. Gwendolen, passant déjà pour avoir été choisie par Grandcourt, était naturellement le centre de toutes les observations ; et, comme le fâcheux Lush n'était pas là, elle fut de la meilleure humeur du monde.

Mais aurait-elle à se repentir d'avoir cédé à l'impulsion qui l'avait fait s'exprimer si librement ? Impossible de savoir si Grandcourt en avait été ou non offensé ; ses manières n'avaient pas changé, et Gwendolen avait assez de finesse de perception pour savoir que ce n'était pas pour elle un fil d'Ariane ; elle n'en avait pas moins peur de lui.

Elle n'était encore venue à Diplow que pour goûter, et, comme certains points de vue du parc étaient fort pittoresques, quand le lunch fut fini et que le soleil commença à descendre sur l'horizon, lady Flora Mollis proposa de faire une petite promenade. C'est alors que d'excellentes occasions s'offrirent à Grandcourt de s'écarter avec Gwendolen et de lui parler sans témoins. Mais non ! il est vrai qu'il ne s'adressa particulièrement à aucune autre ; mais il semblait n'avoir rien de plus à lui dire que ce qu'il lui avait fait entendre dans le précédent entretien.

Quand la société eut fait le tour du parc, on s'arrêta près d'une pièce d'eau pour admirer les talents de Fetch, à qui l'on ordonnait d'aller chercher un lys au milieu de l'eau et de le rapporter. Grandcourt, qui se trouvait un peu à l'écart à côté de Gwendolen, lui montra d'un geste un monticule planté d'arbrisseaux américains où l'on arrivait par un sentier rapide et lui dit de son air blasé :

— Tout cela est ennuyeux. Montons-nous là-haut ?

— Volontiers, puisque nous sommes en exploration, dit Gwendolen, chez laquelle un sentiment de crainte se mêlait au plaisir que lui causait cette proposition.

Le sentier était trop étroit pour qu'il pût lui offrir le bras ; ils marchèrent donc en silence l'un derrière l'autre. Lorsqu'ils eurent atteint le sommet, Grandcourt dit :

— Il n'y a rien à voir ici ; cela ne valait pas la peine de monter.

Gwendolen demeurait muette ; elle relevait les plis de sa robe et serrait convulsivement le manche de sa cravache qu'elle avait prise, sans trop savoir pourquoi.

— Quels endroits aimez-vous? reprit Grandcourt.

— Il y a des endroits qui sont différemment agréables. Je crois que je préfère ceux qui sont gais et ouverts. Je n'aime pas ce qui est sombre.

— Votre demeure d'Offendene l'est beaucoup.

— En effet.

— Vous n'y resterez pas longtemps, j'espère.

— Oh! je crois que si. Maman tient à être près de sa sœur.

Silence d'un moment.

— Il n'est pas supposable que vous y restiez toujours, en admettant même que madame Davilow veuille continuer d'y demeurer.

— Je ne sais pas. Nous autres femmes, nous ne pouvons pas courir les aventures; chercher le passage du nord-ouest ou les sources du Nil, ou chasser le tigre dans l'Inde. Il nous faut demeurer où nous avons poussé, ou bien dans le terrain que certains jardiniers ont choisi pour nous transplanter. On nous élève comme des plantes: elles sont souvent ennuyées, et c'est pourquoi il y en a qui sont devenues vénéneuses. Pensez-vous comme moi?

Gwendolen se sentait nerveuse; tout en parlant, elle fouettait légèrement avec sa cravache un buisson de rhododendrons qui se trouvait devant elle.

— Je suis d'accord avec vous. Bien des choses sont ennuyeuses. Il fit une courte pause, et reprit: — Mais une femme peut se marier.

— Il en est qui le peuvent.

— Vous le pouvez certainement; à moins que vous ne soyez obstinément cruelle.

— Je ne suis pas sûre de n'être ni obstinée ni cruelle.

A ces mots, elle se retourna résolument vers Grandcourt, dont elle avait senti que les yeux ne la quittaient pas, et le regarda bien face; mais il demeura si calme qu'il la glaça.

— Êtes-vous aussi incertaine sur votre compte que vous faites incertains les autres sur vous-même ? demanda Grandcourt.

— Je suis tout à fait incertaine de ce qui me concerne, et j'ignore comment les autres peuvent être incertains.

— Et vous voulez qu'ils sachent que vous ne vous en souciez pas ? fit Grandcourt avec plus de rudesse dans le ton.

— Je n'ai pas dit cela, répliqua en hésitant Gwendolen, qui évita de le regarder et qui continua de fouetter le buisson de rhododendrons. Elle aurait voulu être à cheval et se sauver au galop.

— Alors, c'est vrai ; vous ne vous en souciez pas ? reprit Grandcourt d'un ton de voix plus adouci.

— Ah ! ma cravache ! s'écria Gwendolen. Elle l'avait laissé tomber ; quoi de plus naturel dans un moment d'agitation ? Mais ce qui paraissait moins naturel de la part d'une cravache livrée à elle-même, c'est qu'elle avait passé au-dessus des arbustes voisins et qu'elle était allée se loger dans les branches d'un azalée, à mi-côte du monticule. Elle se hâta de descendre en courant et en riant aux éclats ; elle put parvenir avant lui jusqu'à la cravache, la saisit et continua de courir jusqu'à ce qu'elle fût arrivée sur le terre-plein. Alors elle regarda Grandcourt d'un air de satisfaction provocante, les joues animées, comme si elle venait de remporter une victoire. Madame Davilow n'eut point de peine à le remarquer.

« Tout cela est de la coquetterie, pensa Grandcourt ; la prochaine fois, je compte bien qu'elle y viendra ». Selon lui, ce résultat devait arriver le lendemain, pendant le piquenique de Cardell-Chase, suivant le plan adopté au bal de lord Brackenshaw. Pour Gwendolen même, ce résultat était probable, car elle sentait bien qu'elle allait être obligée de prendre une décision ; seulement, elle ne savait pas encore

à quoi se résoudre. Elle pouvait être réduite à une sujétion quelconque ; réaliserait-elle son idée favorite, faire ce qu'il lui plairait ? La perspective d'épouser Grandcourt lui paraissait, en somme, assez agréable, puisque, avec un titre, des richesses, le luxe, elle serait probablement à même d'agir à sa guise ; cette idée l'enivrait comme un parfum longtemps désiré et qu'elle n'avait jamais connu ; mais, malgré toute sa perspicacité, malgré tout ce que lui avaient appris les romans, dont sa mère trouvait la lecture si dangereusement instructive, son jugement était en défaut sur le compte de Grandcourt. Certes, il était d'un calme parfait ; on ne trouvait en lui aucune absurdité ; mais qu'était-il encore ? Pourrait-elle en faire un mari comme elle le désirait ? Il avait été partout ; il avait tout vu ; la préférence qu'il témoignait à Gwendolen Harleth en était donc d'autant plus flatteuse. Il ne paraissait pas avoir de goûts bien particuliers ; tant mieux ! sa femme aurait alors plus de liberté pour suivre les siens. Mais pourquoi ressentait-elle maintenant un sentiment de contrainte quand elle était avec lui ? Pourquoi était-elle moins hardie, moins gaie quand elle lui parlait que quand elle s'adressait à tout autre ? Elle avait peur d'elle-même et commençait à trouver qu'il était difficile d'agir à sa fantaisie.

Assise dans la voiture en face de sa mère, pour retourner à Offendene, sa surexcitation et son silence obstiné semblèrent à madame Davilow des signes évidents qu'il s'était passé quelque chose d'insolite entre elle et Grandcourt. Elle se détermina à risquer un mot sur ce sujet, d'autant mieux que les Gascoigne devaient dîner le soir même à Offendene ; et elle voulait consulter le recteur après lui avoir fait part de ce qui s'était passé.

— Qu'est-il donc arrivé, ma chérie ? commença-t-elle en regardant sa fille avec tendresse.

Gwendolen jeta les yeux autour d'elle, comme si elle se

réveillait d'un profond sommeil, ôta ses gants, puis son chapeau pour que la brise vint rafraîchir son front, mais ne répondit pas.

— M. Grandcourt t'a-t-il dit quelque chose ? Parle donc, mon enfant.

— Que dois-je vous dire, maman ?

— Je vois bien que quelque chose t'agite ; confie-le moi, Gwen, ne me laisse pas dans l'inquiétude.

Les yeux de madame Davilow se remplissaient de larmes.

— Chère maman, je vous en prie, ne vous faites point de chagrin. Vous me rendez malheureuse. Je suis encore dans le doute.

— Sur les intentions de M. Grandcourt ? demanda madame Davilow à laquelle ses alarmes donnaient de la décision.

— Non, pas du tout.

— Alors c'est sur le point de savoir si tu veux l'accepter.

— Précisément.

— Lui as-tu fait une réponse douteuse ?

— Je ne lui ai pas fait de réponse du tout.

— A-t-il parlé de façon à ce que tu ne puisses t'y méprendre ?

— Autant que j'ai voulu le laisser parler.

— Comptes-tu qu'il persévérera ?

Madame Davilow posa cette question en tremblant ; mais, ne recevant point de réponse, elle continua :

— L'aurais-tu découragé ?

— Je ne pense pas.

— Je croyais que tu l'aimais, ma chérie.

— Je l'aime aussi, maman, comme on peut aimer. Il y a moins à détester en lui qu'en la plupart des autres hommes. Il est froid et distingué.

Tout ceci avait été dit d'un ton grave et sérieux ; mais soudain sa malice lui revint, elle sourit et ajouta :

— En effet, il a toutes les qualités qui peuvent rendre un homme tolérable : créneaux, véranda, écuries, etc. ; il ne fait pas de grimaces et ne se fourre pas de morceau de verre dans l'œil.

— Sois sérieuse un moment, ma chère. Dois-je comprendre que tu l'accepteras ?

— Oh ! je vous en supplie, maman, laissez-moi réfléchir encore, dit Gwendolen avec un peu de détresse dans la voix ; et madame Davilow se tut.

Aussitôt arrivée à la maison, Gwendolen déclara qu'elle ne dînerait pas ; elle était fatiguée et voulait un peu se reposer ; elle descendrait dans la soirée. La certitude que son oncle apprendrait l'état des choses ne la troubla pas ; elle était convaincue qu'il l'engagerait à accepter M. Grandcourt et elle n'était pas éloignée de donner son consentement.

Madame Davilow ne répéta pas littéralement à M. Gascoigne ce qu'avait dit Gwendolen ; elle se contenta de généraliser ; elle dit que sa fille éprouvait encore de l'incertitude, mais qu'en somme, elle finirait par consentir. Il résulta de cet entretien que l'oncle se considéra comme tenu d'intervenir ; il aurait cru manquer à son devoir s'il avait abandonné sa nièce à elle-même pendant cette crise. Madame Davilow aurait bien voulu que le recteur n'en parlât pas à Gwendolen ; elle était si sensible ! (Elle n'osait pas dire volontaire !) Mais M. Gascoigne était un esprit ferme, tenace dans ses résolutions et prompt à agir. Le mariage avec Grandcourt était pour lui comme une sorte d'affaire d'État ; car, à ses yeux, Grandcourt, le presque certain baronnet, le pair en expectative, devait être rangé dans la classe des personnages publics.

Si Grandcourt avait fait des folies, il était d'âge à ne plus en commettre, et, quand un homme ne s'est pas ruiné, les erreurs du passé sont les garanties de l'avenir. Il était donc

persuadé qu'une femme d'un esprit bien trempé devait être heureuse avec Grandcourt.

Gwendolen ne fut nullement surprise, en descendant pour le thé, d'apprendre que son oncle l'attendait dans la salle à manger. Dès qu'elle y entra, il mit de côté le journal qu'il lisait, lui avança une chaise et lui dit avec bonté après lui avoir tendu la main :

— Ma chère nièce, j'ai à causer avec vous d'un sujet de la dernière importance puisqu'il touche à vos intérêts les plus chers. Vous devinez de quoi je veux parler; mais je veux le faire avec toute franchise, car je me considère aujourd'hui comme votre père. J'espère que vous n'y voyez point d'empêchement.

— Oh! non; mon cher oncle. Vous avez toujours été très bon pour moi! dit cordialement Gwendolen, qui désirait s'appuyer sur l'autorité de son oncle pour triompher de ses doutes.

— C'est, naturellement, une satisfaction bien grande pour moi, que la perspective d'un mariage aussi avantageux se soit offerte si tôt pour vous. Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé entre M. Grandcourt et vous, mais je présume, d'après la manière dont il vous a distinguée, qu'il désire faire de vous sa femme.

Gwendolen ne répondant pas, son oncle reprit un peu vivement:

— En douteriez-vous, ma chère?

— Je présume que c'est son idée; mais il en pourrait changer demain.

— Pourquoi demain? Vous a-t-il fait des avances que vous ayez repoussées?

— Il a pu le penser; il avait commencé à me faire des avances, mais je ne l'ai point encouragé. J'ai changé la conversation.

— Avez-vous assez de confiance en moi pour m'expliquer vos raisons?

— Je ne suis pas bien sûre d'avoir eu des raisons, mon oncle.

Gwendolen se mit à rire d'un air contraint.

— Vous êtes très capable de réfléchir, Gwendolen. Vous savez que ce n'est pas une occasion ordinaire et qu'elle concerne votre vie à venir. Ces circonstances peuvent ne plus se présenter. Vous avez un double devoir à remplir ici ; envers vous d'abord, envers votre famille ensuite. Je voudrais savoir si vous avez des motifs fondés pour hésiter à accepter M. Grandcourt.

— Je crois que j'hésite sans motifs.

— Vous déplaît-il ?

— Non.

— Auriez-vous appris sur son compte des choses qui vous affectent désagréablement ?

Certains bavardages avaient circulé sur M. Grandcourt et étaient parvenus jusqu'aux oreilles du recteur ; mais il ne croyait pas que Gwendolen pût les connaître.

— Tout ce que je sais sur lui, c'est qu'il est un grand parti, et je vous assure que je n'en puis être affectée qu'agréablement.

— Alors, ma chère Gwendolen, je n'ai plus à vous dire que ceci : vous tenez dans vos mains une fortune comme il en arrive bien rarement à une jeune personne de votre position, et qu'il est presque de votre devoir d'accepter. Si la Providence vous offre rang et richesse, sans condition répugnante pour vous, vous encourez une responsabilité dans laquelle il ne faut pas faire entrer le caprice. Ne plaisez pas avec les sentiments d'un homme, et dites-vous que, si M. Grandcourt se retirait, sans que vous ayez des motifs pour le refuser, votre situation serait humiliante et pénible. Pour ma part, je vous désapprouverais et je ne pourrais que vous regarder comme victime de votre coquetterie et de votre folie.

Gwendolen pâlit en entendant cette admonestation. Son esprit d'opposition et de résistance ne pouvait l'aider, car son oncle n'insistait pas contre sa propre résolution; il ne la pressait que par des motifs de crainte qu'elle avait déjà éprouvés. Elle garda le silence et le recteur vit qu'il avait produit l'effet qu'il désirait.

— Ce que je viens de vous dire, reprit-il d'un ton plus doux, ne m'est inspiré que par l'amitié que je vous porte, ma chère.

— J'en suis certaine, mon oncle. Mais je ne suis pas folle; je sais qu'il faudra que je me marie un jour; et, avant qu'il soit trop tard, je ne puis rien faire de mieux que d'épouser M. Grandcourt. Je ferai donc mon possible pour l'accepter.

On aurait dit qu'elle voulait s'encourager en parlant avec cette décision.

— Ma chère Gwendolen, reprit le recteur avec une bienveillante gravité, j'ai la certitude que vous trouverez dans le mariage une nouvelle source de devoirs et d'affections. Le mariage est pour une femme la seule sphère vraie et satisfaisante dans laquelle elle peut se mouvoir, et, si votre union avec M. Grandcourt se décide heureusement, vous aurez, tant par le rang que par la fortune, un accroissement de pouvoir dont il vous sera facile de vous servir pour le bien des vôtres. Cette considération a une force bien autrement grande, bien autrement élevée que tout ce que vous lisez dans les romans. Vos dons naturels vous ont préparée pour une position à laquelle on aurait pu à peine rêver, en ne considérant que votre naissance et votre première situation sociale. Je compte que vous l'embellirez non seulement par vos qualités personnelles, mais encore par une vie bonne et sérieuse.

— J'espère que maman sera plus heureuse, dit Gwendolen en riant et en se dirigeant vers la porte pour aller retrouver les dames.

M. Gascoigne se flatta d'être arrivé à un résultat satisfaisant, et d'avoir avancé le mariage de sa nièce avec Grandcourt. Cependant, une autre personne encore s'était émue de la prévision de cet événement et avait mis tout en œuvre pendant cette journée pour qu'il se terminât d'une manière favorable à ses vues, lesquelles, il faut bien le dire, étaient complètement opposées à celles du recteur.

Si M. Lush ne s'était pas trouvé à Diplow lors de la dernière visite qu'y fit Gwendolen, ce n'est pas qu'il eût craint de rencontrer cette hautaine jeune lady, ou qu'il n'eût pas voulu s'exposer à ses marques d'aversion. Il s'était mis en route pour un rendez-vous dont il attendait d'importantes conséquences. Après s'être arrêté à la station de Wancester, il y avait attendu une dame suivie de deux enfants et d'une bonne, qu'il avait ensuite été installer dans un des hôtels de la ville. Cette femme devait produire une impression très forte sur les hommes qui la voyaient; car ceux qui passaient auprès d'elle ne pouvaient s'empêcher de se retourner pour la regarder encore. Elle était mince et de taille assez élevée; malgré son visage flétri, sa sculpturale beauté apparaissait encore sous ses cheveux noirs et ses grands yeux inquiets plus noirs encore. Sa mise était d'une élégante simplicité, et, quoiqu'elle eût à peine trente-sept ans, elle en paraissait davantage. Son regard anxieux semblait supposer qu'hommes et choses lui étaient défavorables, mais il disait aussi qu'elle était prête à les braver résolument. Les deux enfants — une charmante petite fille de six ans, et un garçon de cinq ans plus beau encore, — étaient ravissants. Lush ayant imprudemment manifesté sa surprise de ce qu'elle avait amené ses enfants, elle lui dit d'un ton tranchant et même farouche :

— Supposiez-vous donc que je serais venue ici toute seule ? Pourquoi ne les aurais-je pas amenés tous les quatre si j'en avais eu l'envie ?

— Oh ! assurément, vous le pouviez, répondit Lush avec nonchalance.

Il resta une heure enfermé avec elle ; après quoi, il retourna à Diplow plein d'espoir, mais non sans une certaine inquiétude, pour la réussite du plan sur lequel reposaient ses espérances. A son avis, le mariage de Grandcourt avec Gwendolen ne serait bon ni pour l'un ni pour l'autre, et encore moins pour lui. Au moment où il entra dans sa chambre, il avait assez de confiance en lui-même pour se dire :

— Je parierais bien que ce mariage ne se fera jamais.

XIV

Le lendemain matin, pareille à un beau lis qui vient de s'ouvrir, Gwendolen descendit aussi enjouée, aussi vive que si rien d'important dans sa vie n'avait eu lieu la veille. Il y avait en elle une réaction de jeunesse tellement énergique, que ses défiances n'avaient pas laissé plus de traces que n'en laisse après lui le caillou qui a ridé, pendant un moment, la surface de l'eau.

Le pique-nique de Cardell-Chase lui promettait un plaisir sans mélange; elle se considérait comme une dryade au milieu des forêts, et la scène qu'elle s'imaginait prêtait du charme aux avances que ferait Grandcourt, lequel n'était pourtant pas un Daphnis bien passionné pour sa nymphe; mais c'était tant mieux.

En entrant dans la salle à manger pour déjeuner, elle trouva des lettres à sa place. Après les avoir lues, elle en présenta une en souriant à madame Davilow, qui, en la lui rendant, sourit aussi, car la bonne humeur de sa fille la rendait joyeuse.

— Te sens-tu disposée à faire un aussi long voyage? demanda-t-elle.

— Non, pas tout à fait aussi long.

— C'est un fâcheux oubli de ne leur avoir pas écrit avant la réception de cette lettre. Veux-tu leur répondre avant que nous ne partions?

— Cela ne presse pas tant. Je puis le faire demain puisqu'ils seront à Douvres jusqu'à lundi. Je leur écrirai à Douvres.

— Veux-tu que j'écrive pour toi, si cela t'ennuie, ma chérie?

Gwendolen ne répondit pas immédiatement; elle but son café, puis dit brusquement :

— Non, j'écrirai demain !

A peine eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle regretta sa vivacité et dit à sa mère avec une gaieté pleine de tendresse :

— Chère vieille bonne maman !

— Vieille, oui ! tu dis vrai, mon enfant.

— Non, maman, non ! ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Pour moi, vieille signifie mignonne, chérie. C'est à peine si vous avez vingt-cinq ans de plus que moi. Quand vous parlez de la sorte, la vie se rétrécit devant moi.

— On peut avoir beaucoup de bonheur dans vingt-cinq ans, ma chère.

— Alors, il ne faut pas que je perde de temps pour commencer, dit Gwendolen gaiement. Plus tôt j'aurai mes palais et mes voitures, mieux cela vaudra.

— Et un bon mari qui t'adorera, Gwen.

Gwendolen se mordit les lèvres et ne répondit pas.

Elle fut un peu ennuyée en partant, lorsqu'elle apprit que le recteur, retenu par une affaire de sa charge, ne pourrait aller à Cardell-Chase. Que madame Gascoigne et Anna restassent chez elles, peu lui importait; elle désirait au contraire la présence de M. Gascoigne, pour l'aider à se décider ; car sur le point d'accepter Grandcourt, elle trou-

vait que la détermination devenait redoutable. Au bout du compte, elle se rassurait, dans sa persuasion que ce mariage serait pour elle une ère de plus grande liberté.

Le lieu du rendez-vous était une vaste pelouse appelée Green-Arbour, dont un rideau de forêt en amphithéâtre formait le fond. C'est là que les domestiques apportèrent les provisions et dressèrent les tables. Un garde-chasse devait guider les archers afin de les tenir à la distance voulue et les empêcher de dépasser la limite fixée, car on devait tirer en marchant. Gwendolen portait le même costume vert et blanc qu'elle avait lors du concours de Brackenshaw-Castle ; Grandcourt était continuellement à côté d'elle ; mais, en voyant leurs regards et leurs manières, on n'aurait pu dire si, depuis leur premier entretien, leurs relations s'étaient modifiées. Avant le déjeuner on fit une petite excursion. Au retour, vers Green-Arbour, Grandcourt dit à Gwendolen :

— Savez-vous depuis combien de temps je ne vous ai vue dans cette toilette ?

— La dernière réunion a eu lieu le 23, dit Gwendolen en riant, et nous sommes au 13. Quoique je ne sois pas bien forte en calcul, j'oserais affirmer qu'il y a quelque chose comme trois semaines.

(Légère pause.)

— C'est une grande perte de temps, dit Grandcourt.

— Que ma connaissance vous a causée ? Vous me servez là un joli compliment !

(Nouvelle pause.)

— C'est à cause du gain que je sens la perte.

Cette fois, ce fut Gwendolen qui se tut.

— Il a réellement de l'esprit, se disait-elle ; il ne parle jamais stupidement.

Son silence était si peu habituel, qu'il lui parut la plus favorable des réponses, et il continua :

— Le bonheur de vous connaître me fait regretter le temps que je perds en incertitude. Aimez-vous l'incertitude ?

— Mais oui, dit Gwendolen en le regardant avec un sourire ; on peut y trouver du plaisir.

Grandcourt accueillit ce sourire avec son même regard indolent et vague .

— Voulez-vous dire que vous trouvez du plaisir à me tourmenter ?

Gwendolen, en ce moment, éprouva quelque chose de si étrange, qu'elle n'eut plus conscience d'elle-même. Rougissant et détournant les yeux, elle dit :

— Non, j'en serais fâchée.

Grandcourt aurait bien voulu continuer l'entretien, car le changement de manières de Gwendolen et sa réponse décelaient une inclination à céder enfin à ses désirs ; mais il ne se sentait pas épris au point de ne pas voir qu'ils étaient exposés aux regards de ceux qui revenaient de Green-Arbour. Il lui tendit la main pour l'aider à descendre le sentier un peu rapide : elle l'accepta et ils marchèrent sans rien se dire, observés minutieusement par les personnes restées en bas, et, entre autres, par madame Arrowpoint auprès de laquelle le hasard avait amené madame Davilow. La châtelaine de Quetcham avait la persuasion alors que les mérites de Grandcourt n'étaient pas de ceux qui auraient charmé Catherine, elle qui avait refusé lord Hogan.

— Comme homme, dit-elle de sa voix rauque, M. Grandcourt ne vaut pas son oncle, sir Hugo Mallinger ; il est trop langoureux. Il est certainement beaucoup plus jeune, mais je ne serais pas étonnée que sir Hugo lui survécût, malgré la différence d'âge. C'est toujours scabreux de calculer sur les successions !

— Vous avez bien raison, dit madame Davilow avec d'autant plus de douceur qu'elle était plus satisfaite de la

situation actuelle de sa fille. Sa mélancolie habituelle s'était dissipée.

Après la collation, quelques messieurs s'éloignèrent un peu pour fumer un cigare, le commencement du concours ne devant avoir lieu qu'à quatre heures. Grandcourt était de ce nombre, mais pas M. Lush, qui avait l'air de prendre plaisir à se rendre utile, qui se multipliait, qui ordonnait tout, mais que Gwendolen considérait toujours comme une tache dans le tableau, bien qu'il se tint éloigné d'elle et qu'il ne la regardât jamais en face.

Au moment de se mettre en route, on s'aperçut que les arcs avaient été placés sous la garde du valet de lord Brackenshaw. M. Lush, voulant épargner aux dames la peine d'aller les chercher, se dirigea vers la voiture qui les contenait pour les leur apporter. Gwendolen, dans la crainte qu'il ne voulût aussi se charger du sien, courut en avant pour le prendre. Le valet le lui remit, mais en même temps lui glissa dans la main une lettre à son adresse. Sans faire une question au domestique, elle reconnut, du premier coup d'œil, que l'écriture était celle d'une femme; mais, voyant venir M. Lush, elle prit une autre direction pour l'éviter et quand elle fut seule, elle ouvrit le pli qui contenait ces mots :

« Si miss Harleth hésite encore à accepter M. Grandcourt, qu'elle quitte sa société et qu'elle vienne seule aux Pierres-Parlantes. Là, elle apprendra une chose qui l'aidera certainement à fixer sa résolution; mais elle ne la saura qu'à la condition de tenir cette lettre secrète. Si elle ne le fait pas, elle s'en repentira comme s'est repentie la femme qui écrit cette lettre. C'est à l'honneur de miss Harleth que sera confié ce secret. »

Gwendolen ressentit une violente commotion interne; mais elle se dit aussitôt : « Au moins l'avertissement est arrivé à temps ! » Une seule pensée s'empara d'elle :

trouver le moyen de s'écarter sans être vue et se rendre aux Pierres-Parlantes. Serrant la missive dans sa poche, elle courut rejoindre la société. L'idée d'avoir un secret à cacher fut pour sa nature résistante un stimulant puissant qui l'aida à se rendre maîtresse d'elle-même.

A la grande surprise de tous, Grandcourt ne se trouvait pas avec les autres fumeurs à l'endroit indiqué comme point de départ.

— Nous le rencontrerons sans doute tout à l'heure, dit lord Brackenshaw; il ne peut pas être loin.

On pouvait attribuer cette absence à la distraction d'un amoureux tellement absorbé dans la pensée de l'objet aimé, qu'il oublie même le rendez-vous qui l'en rapprocherait. « Reculerait-il aussi devant une décision? » se disait Gwendolen, que cette supposition rendait mécontente; et pourtant, elle n'était pas éloignée de la vérité. Cependant reculer ne serait pas le mot exact pour qualifier les intentions de Grandcourt au moment où il lui semblait n'avoir plus qu'à étendre la main pour toucher le but. Il se demandait s'il ne ferait pas bien de se retirer, alors que chacun comptait sur un résultat contraire, afin de donner satisfaction à sa seule volonté. Dans cette incertitude, il alluma un second cigare, s'absorba dans ses pensées au point que, si Lush ou tout autre était venu l'interrompre en lui disant qu'il était convenable de rejoindre la société, il l'aurait flegmatiquement prié d'aller au diable.

Mais personne ne vint le troubler et les archers partirent en ne laissant en arrière que quelques dames, y compris madame Davilow, qui préféraient le repos et la tranquillité au tumulte de l'excursion.

Le concours devenant plus animé à mesure que la scène changeait, le plaisir et les cris eurent bientôt atteint leur paroxysme. Après une heure de marche, on arriva aux Pierres-Parlantes, deux énormes blocs coniques,

semblables à deux géants couverts de manteaux gris ; on les dépassa bientôt quand on les eut examinés, et quelqu'un remarqua que, par une nuit sombre, cela devait faire deux effrayants fantômes ; mais, en ce moment, le soleil les inondait de sa lumière et Gwendolen se sentait hardie.

— A quelle distance sommes-nous maintenant de Green-Arbour ? demanda-t-elle au garde qu'elle avait rejoint.

— Pas à plus d'un mille en prenant l'avenue que nous venons de traverser ; mais il y aurait encore à parcourir deux milles en passant par la grande croix.

Elle se disposait à reprendre sa place dans son groupe, quand elle vit tous les autres s'avancer obliquement sous la conduite de Lush. L'occasion lui sembla favorable pour s'esquiver. Bientôt elle les eut perdus de vue et retourna vers les Pierres - Parlantes, qui montrèrent leur face grisâtre. Qu'y avait-il derrière ? Si elle allait n'y rien trouver ? Serait-elle victime d'une mystification ? Elle n'avait plus que cette crainte ; mais, en tournant à droite, elle se vit en présence d'une femme dont les grands yeux noirs s'arrêtèrent sur les siens. Bien qu'elle s'y attendît, Gwendolen tressaillit involontairement et recula, en enveloppant d'un coup d'œil toute la personne de l'étrangère, infailliblement une dame du monde, dont les traits avaient dû être d'une extrême beauté. Deux enfants étaient assis dans l'herbe, à quelques pas de là.

— Miss Harleth ? dit la dame.

— C'est moi.

— Avez-vous agréé les recherches de M. Grandcourt ?

— Non.

— J'ai promis de vous confier un secret ; à votre tour, vous allez me promettre de le garder. Décidez donc : vous ne direz ni à M. Grandcourt ni à personne que vous m'avez vue.

— Je le promets.

— Mon nom est Lydia Glasher. J'étais la femme du colonel Glasher. M. Grandcourt ne doit pas épouser d'autre femme que moi. Pour lui, j'ai quitté mon mari et mon enfant, il y a neuf ans. Ces deux enfants sont les siens, et nous en avons encore deux autres, deux filles, plus âgées. Mon mari est mort, et c'est le devoir de M. Grandcourt de m'épouser. Ce petit garçon doit être son héritier.

Elle regardait l'enfant tout en parlant, et les yeux de Gwendolen suivaient les siens. Le petit gonflait ses joues en essayant de souffler dans une trompette qui restait muette. Son chapeau, retenu par un cordon, tombait sur son dos et les boucles de ses cheveux noirs reluisaient sous les rayons du soleil. Il était aussi beau qu'un chérubin. Les deux femmes se dévisagèrent de nouveau et Gwendolen répondit avec hauteur, quoiqu'elle tremblât et que ses lèvres eussent pâli :

— Je n'empêcherai rien de ce que vous désirez.

— Vous êtes attrayante, miss Harleth; mais, quand il m'a connue, moi aussi, j'étais jeune. Depuis, ma vie a été brisée. Ce ne serait pas juste qu'il fût heureux et moi misérable, et que mon fils fût sacrifié à un autre.

L'étrangère avait parlé avec amertume, mais sans violence. En la regardant et en l'écoutant, Gwendolen éprouvait comme une vague terreur; une vision se dressait tout à coup devant elle et lui disait: « Je suis la vie d'une femme! »

— Avez-vous encore quelque chose à m'apprendre? demanda-t-elle d'une voix basse mais froidement hautaine.

— Rien. Vous savez tout ce que je désirais vous faire connaître.

— Alors je m'en vais, dit Gwendolen en s'éloignant, après avoir fait un salut cérémonieux, qui lui fut rendu avec une grâce égale.

Elle ne put rejoindre la société, et, selon toute probabilité, on n'avait pas envoyé à sa recherche. Se voyant

dans une solitude complète, elle se hâta de prendre l'avenue que lui avait indiquée le garde pour retourner à Green-Arbour; il lui fallait une marche rapide pour arrêter le flot de pensées qui affluaient dans son cerveau et qui l'auraient empêchée de conserver le calme qui lui était nécessaire. Son parti était déjà pris.

On devine l'étonnement de madame Davilow en voyant sa fille revenir seule; elle en ressentit une vive inquiétude que la présence seule des autres dames l'empêcha de laisser voir. A ses exclamations de surprise, Gwendolen répondit:

— J'ai été une grande maladroite. Pendant que je m'attardais à examiner les Pierres-Parlantes, les autres ont couru en avant pour voir je ne sais quoi et je les ai perdus de vue. J'ai cru ne pouvoir faire mieux que de revenir par le chemin le plus court. Du reste, je n'en suis pas fâchée; j'avais assez de la marche.

— Je présume que la société n'a pas rencontré M. Grandcourt, dit madame Arrowpoint, avec une intention marquée.

— Non, répondit Gwendolen en riant d'un air de défi; nous n'avons pas non plus vu de noms gravés sur les arbres. Où peut-il bien être? Je m'imagine qu'il est tombé dans une mare, ou qu'il a été frappé d'apoplexie.

Malgré la résolution de Gwendolen de ne rien trahir de son agitation, elle ne put empêcher son ton d'être plus agressif et plus amer que de coutume, ce qui convainquit madame Davilow que quelque chose de contraire était survenu. Madame Arrowpoint pensa que cette jeune miss si sûre d'elle était piquée, et que M. Grandcourt avait probablement modifié ses résolutions.

— Si vous n'y voyez point d'inconvénient, maman, dit Gwendolen, je vais ordonner qu'on attelle. Je suis fatiguée et tout le monde partira bientôt.

Madame Davilow y consentit; mais, au moment où l'on

venait annoncer que la voiture était prête, la société reparut, y compris M. Grandcourt.

— Ah ! vous voilà ! dit lord Brackenshaw en s'approchant de Gwendolen, qui arrangeait le châle de sa mère avant de l'aider à monter en voiture. Nous avons cru d'abord que vous aviez trouvé Grandcourt et qu'il vous avait reconduite ici. C'est ce que disait Lush. Mais nous l'avons rencontré plus loin. Cependant, nous n'avons pas supposé que vous ayez couru quelque danger ; le garde nous ayant dit qu'il vous avait indiqué un chemin plus court pour revenir.

— Vous partez donc ? lui demanda Grandcourt de son air habituel.

— Oui, répondit Gwendolen sans le regarder et en s'obstinant à arranger son écharpe à la manière écossaise.

— Puis-je me présenter demain à Offendene ?

— Si vous voulez, répondit Gwendolen d'un ton glacial.

Madame Davilow accepta le bras de Grandcourt pour aller jusqu'à sa voiture, tandis que Gwendolen, les devançant, s'y installa avec précipitation.

— Je suis montée avant vous, maman, dit-elle pour s'excuser, parce que je tenais à m'asseoir de ce côté.

Elle avait tout bonnement voulu éviter le contact de Grandcourt ; il se contenta de la saluer et se retira, presque satisfait qu'elle eût paru offensée de sa conduite pendant cette journée.

Le silence régna pendant quelque temps entre la mère et la fille. Tout à coup Gwendolen dit :

— Maman, j'irai rejoindre les Langen à Douvres. Aussitôt que nous serons arrivées à la maison, je ferai mes malles et je partirai demain par le premier train. J'arriverai à Douvres presque aussitôt qu'eux ; nous pouvons les en aviser par le télégraphe.

— Bonté du ciel, mon enfant ! quelle raison te fait ainsi parler ?

— La raison, maman, c'est que je le veux.

— Mais pourquoi?

— Parce que je veux partir.

— As-tu donc été offensée de ce que M. Grandcourt soit demeuré loin de toi pendant la journée?

— Il est inutile de me faire des questions. Je n'épouserai pas M. Grandcourt; ne me parlez donc pas davantage de lui.

— Mais que dirai-je à ton oncle, Gwendolen? Considère la position dans laquelle tu me mets! Hier soir, tu lui as laissé croire que tu te décidais en faveur de M. Grandcourt.

— Je suis extrêmement peinée de vous causer cet ennui, chère maman; mais je n'y puis rien. Quoi que vous puissiez penser ou dire, vous et mon oncle, je ne changerai pas de résolution et n'en donnerai pas le motif. Peu m'importe ce qui en résultera! peu m'importe de ne jamais me marier! Cela ne vaut vraiment pas la peine que je m'en préoccupe. Tous les hommes sont mauvais et je les hais.

— Mais, Gwen, faut-il donc que tu partes ainsi? dit madame Davilow désolée et comme une âme en peine.

— Maman, ne m'empêchez pas de faire ce que je veux. Si vous avez jamais éprouvé de la peine en votre vie, souvenez-vous-en et ne vous opposez pas à mes projets. Si j'ai dû être malheureuse, eh bien, que la faute en retombe sur moi seule!

La mère fut réduite au silence; elle comprit qu'il fallait se résoudre à laisser partir sa fille. Toute la soirée fut employée à faire les malles, et, le lendemain, au point du jour, madame Davilow accompagna Gwendolen à la station du chemin de fer. Elle était bien triste, car sa fille lui parla peu. Depuis vingt-quatre heures, elle avait subi de telles épreuves qu'elle s'était endurcie, et que la peine de sa mère comptait pour peu de chose dans son esprit. Les romans qu'elle avait lus, bien qu'ils eussent eu la pré-

tention de peindre les scènes de la vie, ne l'avaient pas suffisamment préparée à cette rencontre avec la réalité.

Madame Davilow se dit avec amertume que Gwendolen entraît dans une nouvelle phase d'indifférence, et, en revenant seule chez elle, le brillant soleil du matin lui parut plus terne que d'habitude.

Dans la journée, M. Grandcourt se présenta à Offendene, mais il n'y avait personne à la maison.

Nous avons vu Gwendolen à l'étranger passer son temps au jeu, se croire la reine de la chance, et s'imaginer qu'en ce monde l'important était de s'amuser, sans s'inquiéter du moyen dont on se servait. Nous avons vu aussi que des personnes, mystérieusement symbolisées sous le nom de Grapnell et Cie, avaient, de leur côté, voulu s'amuser n'importe à quel prix et occasionné dans sa propre famille des changements pénibles qui l'obligèrent à rentrer et de rapporter, malgré elle, un collier qu'elle avait mis en gage et qu'un autre avait retiré.

Tandis qu'elle retournait en Angleterre, Grandcourt courait après elle ; mais à sa manière, c'est-à-dire, sans se hâter, sans prendre l'express de Diplow à Leubronn, où il savait qu'elle était ; s'arrêtant, au contraire, à Baden-Baden où il fit quelques parties avec des Russes de sa connaissance, et qu'il quitta enfin pour obéir à son désir d'arriver à Leubronn. Il n'avait pas été fâché de voir Gwendolen reculer devant le sort brillant qu'il lui offrait ; cette action avait du piquant pour lui. Il se flattait qu'elle avait été

sensible à son peu de prévenance à Cardell-Chase ; elle s'imaginait sans doute qu'il allait s'inquiéter et intercéder auprès d'elle, mais ce n'était pas du tout ce qu'il comptait faire. Pendant une semaine entière il ne fit aucun préparatif de départ et ne s'enquit même pas de savoir où miss Harleth était allée. Lush triomphait, mais sa joie était cependant troublée par un peu de doute, car Grandcourt ne lui disait pas un mot de Gwendolen, et il ne savait comment interpréter ce silence.

Les invités de Diplow furent plus que leur hôte avides d'en savoir des nouvelles. — Comment se faisait-il que l'on n'entendit plus rien de miss Harleth ? Était-il croyable qu'elle eût refusé M. Grandcourt ? Lady Flora Hollis, aimable femme déjà sur le retour, mais douée d'une bonne dose de curiosité, ne put résister à son envie de faire, avec madame Torrington, une tournée au presbytère, à Offendene et à Quetcham, où elle apprit que miss Harleth était partie pour Leubronn avec des amis, le baron et la baronne von Langen ; car madame Davilow et M. Gascoigne ne voulaient pas que l'on pût attribuer la disparition de Gwendolen à de l'excentricité ou à un motif qu'il fallait tenir caché ; le recteur même s'imaginait que le mariage n'était que différé, car madame Davilow n'osa pas lui dire avec quelle énergique décision sa fille s'était exprimée.

Nantie de ces nouvelles, lady Flora essaya de galvaniser Grandcourt, en lui faisant entendre qu'elle le considérait comme un adorateur désappointé. Il l'écouta tranquillement, mais avec la plus grande attention, et, le lendemain il ordonna à Lush de trouver une excuse décente pour congédier à la fin de la semaine les invités de Diplow ; car il voulait aller naviguer sur son yacht dans la Baltique ou ailleurs. Il devenait clair pour Lush que Grandcourt entendait aller à Leubronn ; il mit donc tout en œuvre pour se rendre indispensable et réussit à être du voyage ;

malgré la répulsion qu'il inspirait à Gwendolen, son patron désirait néanmoins l'avoir toujours sous la main.

C'est ainsi que Grandcourt arriva à la *Czarina* cinq jours après que Gwendolen eut quitté Leubronn et qu'il y trouva son oncle, sir Hugo Mallinger, avec sa famille, y compris Deronda. Ce n'est pas toujours un plaisir pour le souverain régnant, ni pour l'héritier présomptif, quand leurs affaires respectives les amènent à se rencontrer en un même lieu. Sir Hugo était un homme d'humeur facile, tolérant les dissidences et les défauts des autres ; mais un point de vue différant du sien sur le règlement des biens de sa famille l'irritait, attendu que ce sujet concernait aussi une personne dont l'existence était un inconvénient pour lui. Grandcourt, en aucun cas, n'aurait été un neveu selon son cœur ; mais, héritier présomptif du bien des Mallinger, c'était le ver rongeur du baronnet qui, n'ayant point de fils pour hériter de lui, n'avait sur ces biens qu'un droit viager, puisque, dans le testament de son père, Dip-low même, avec les terres qui y étaient enclavées, se trouvait placé dans les mêmes conditions que l'ancien et vaste domaine des deux Topping ; oui, Dip-low même, où sir Hugo avait passé sa jeunesse, où il avait chassé durant de longues années et où il aurait voulu que sa femme et ses filles pussent se retirer après sa mort.

Ce dépit n'avait fait que s'accroître avec les années, car lady Mallinger, après avoir eu successivement trois filles, avait attendu huit ans pour en procréer une quatrième ; elle était alors âgée de quarante ans, et sir Hugo avait vingt ans de plus qu'elle. Il avait donc perdu tout espoir d'obtenir un fils, et cette confirmation du droit de Grandcourt à l'héritage des Mallinger ne lui rendait pas sa présence agréable. Cependant, certaines circonstances obligeaient sir Hugo à agir de façon à ce que ses relations avec son neveu fussent aussi amicales que possible. Ces circonstances reposaient

sur un plan qui avait peu à peu germé dans son esprit, à mesure que s'était affaibli son espoir d'avoir un fils, pour tâcher d'assurer à lady Mallinger et à ses filles la résidence future de Diplow, malgré la clause testamentaire de son père. Ce qu'il savait des dispositions et de l'état des affaires de son neveu le portait à espérer que Grandcourt se prêterait à une transaction par laquelle, au moyen d'une certaine somme payée comptant, il renoncerait à ses prétentions sur Diplow et les terres qui en dépendaient. Si, par un effet inespéré du hasard, il lui naissait un fils, cet argent serait perdu ; mais sir Hugo considérait ce risque comme de peu d'importance, et, dans les dernières années, il avait si bien administré sa fortune, qu'il était plus qu'en état de faire ce déboursé. Voilà pourquoi il avait grand soin d'éviter toute querelle avec Grandcourt. Du reste, il s'était aperçu déjà que son neveu n'avait pas de rancune contre lui, et rien n'était survenu qui rendit entre eux tout arrangement impossible.

Grandcourt, quant à lui, considérait son oncle comme une superfluité et un ennui ; il se disait aussi que sa position serait bien meilleure si sir Hugo disparaissait. Il avait eu connaissance par Lush, son utile intermédiaire, des intentions du baronnet concernant Diplow, et il n'était pas fâché d'avoir de l'argent en perspective. Qu'il l'acceptât ou non, il était flatté de pouvoir refuser la demande de sir Hugo. Cette transaction avait donc été pour quelque chose dans sa demande d'habiter Diplow pendant un an, ce qui avait fort ennuyé sir Hugo, qui craignait que l'excellente chasse de ce territoire empêchât Grandcourt de consentir à abandonner cette propriété future ; d'autant plus que Lush lui avait insinué que Grandcourt épouserait probablement miss Arrowpoint, et qu'une somme d'argent le tenterait moins. C'est pourquoi, dans cette rencontre fortuite à Leubronn, sir Hugo fut très curieux

de savoir ce qui s'était passé à Diplow. Il se montra pour son neveu plus aimable que jamais et s'arrangea de manière à avoir avec Lush un entretien particulier.

Entre Deronda et Grandcourt, les rapports étaient plus tendus, plus froids, et cela tenait à des circonstances que l'on connaîtra bientôt. Cependant, aucun d'eux ne manifesta de désappointement lorsque une heure après l'arrivée de Grandcourt, on se rencontra à la table d'hôte, et quand les quatre gentlemen, après que lady Mallinger se fut retirée, se réunirent sur la terrasse pour aller ensuite dans les salons de jeu, sir Hugo dit :

— Avez-vous beaucoup joué à Baden, Grandcourt ?

— Non, j'ai regardé et parié un peu avec des Russes.

— Avez-vous eu de la chance ?

— Ai-je gagné, Lush ?

— Oui, à peu près deux cents livres, répondit Lush.

— Alors, vous n'êtes pas ici pour jouer ? demanda sir Hugo.

— Non ; je ne me soucie pas du jeu maintenant. Qu'il aille au diable ! répondit Grandcourt en tirant ses favoris.

— Il faudrait que quelqu'un inventât une machine pour vous amuser, mon cher garçon ! dit sir Hugo. Ce serait à peu près comme les Tartares quand ils font leurs prières. Mais je suis d'accord avec vous ; le jeu est monotone. Au reste, je ne l'ai jamais aimé ; je ne tiens même plus à regarder jouer, car on est empoisonné par un air méphitique. Je ne reste jamais ici plus de dix minutes. Mais où est donc ta belle joueuse, Deronda ? Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vue ?

— Elle est partie, répondit laconiquement Deronda.

— Une belle fille, sur ma parole ! une vraie Diane ! dit sir Hugo en s'adressant à Grandcourt. Quand je la vis, elle gagnait : elle prenait son gain avec autant de calme que si

ce n'eût pas été pour elle. Deronda l'a vue perdre dans la même journée avec une impassibilité étonnante. Je suppose que tout son argent y a passé, à moins qu'elle n'ait été assez sage pour s'arrêter à temps. Comment sais-tu qu'elle est partie ?

— Par la liste des étrangers, repartit Deronda en levant imperceptiblement les épaules. Vandernoodt m'a dit qu'elle s'appelait miss Harleth, et qu'elle était avec le baron et la baronne von Langen. J'ai vu par la liste que miss Harleth n'était plus ici.

Ce renseignement n'apprenait rien à Lush, si ce n'est que Gwendolen avait joué, car il avait déjà consulté la liste des étrangers et s'était convaincu qu'elle était partie ; mais il n'avait pas voulu le faire savoir à Grandcourt, à moins qu'il ne lui en parlât. Celui-ci n'avait rien demandé, persuadé qu'il retrouverait un jour ou l'autre l'objet de ses recherches. Ce qu'il venait d'apprendre l'avait intéressé, et il n'avait pas perdu un mot de ce que l'on avait dit de miss Harleth. Après une légère pause, il dit à Deronda.

— Connaissez-vous ces gens, ces Langen ?

— J'ai un peu causé avec eux après le départ de miss Harleth. Je ne les connaissais pas auparavant.

— Savez-vous où elle est allée ?

— Chez elle, dit froidement Deronda, comme s'il ne voulait rien ajouter de plus.

Puis, tout à coup, il se tourna vers Grandcourt et reprit :

— Mais vous la connaissez probablement ; elle ne demeure pas loin de Diplow : à Offendene, près Wancester.

Deronda faisait avec Grandcourt un contraste frappant ; il y avait en lui une intensité de vie énergique et calme à la fois ; son visage était d'une richesse de teint qui rendait son regard tellement éloquent, que souvent, sans qu'il eût parlé, les domestiques lui demandaient ce qu'il venait de dire. Grandcourt ressentit une irritation qui ne

se manifesta que par un tremblement plus rapide des cils lorsque Deronda lui fit cette observation. Il se contenta pourtant, et répondit de son ton traînard : « Oui, je la connais. » Puis il lui tourna le dos pour regarder jouer.

— Que savez-vous d'elle ? demanda sir Hugo à Lush, après que tous trois se furent un peu éloignés. — Ce doit être une nouvelle venue à Offendene, car le vieux Blenny l'a habitée après la mort de la douairière.

— J'en sais un peu trop, répondit d'une voix basse, mais significative, Lush qui n'était pas fâché de faire connaître à sir Hugo le véritable état des affaires.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le baronnet, qui sortit du salon pour se promener au grand air.

— Il a été sur le point de l'épouser, continua Lush ; mais j'espère que c'est fini maintenant. Elle est la nièce de Gascoigne, le pasteur de Pennicote. Sa mère est restée veuve avec une nichée de filles. Celle-ci n'a rien, mais elle est dangereuse comme la poudre. Ce serait un mariage absurde. Elle doit être irritée contre lui, car elle est partie sans rien dire au moment où il allait demander sa main. Le fait est qu'il est ici pour elle ; mais il n'est pas pressé, et entre son caprice et le sien, il y a probablement assez de choses pour qu'ils ne se rencontrent plus. Il n'en a pas moins perdu toute chance d'épouser l'héritière.

Ils furent alors rejoints par Grandcourt, qui leur dit :

— C'est une vraie caverne, pire encore que Baden. Je retourne à l'hôtel.

Quand le baronnet fut seul avec Deronda, il lui dit :

— Cette histoire est charmante. Il y a un drame sous jeu. Il faut que cette fille soit digne que l'on coure après elle ; elle a de *l'imprévu*. Je crois que son apparition sur la scène améliore mes chances d'obtenir Diplow, que le mariage se fasse ou non.

— J'espère qu'un mariage comme celui-là ne se fera pas, répondit Deronda d'un ton de dégoût.

— Pourquoi cela? Est-ce que, toi aussi, tu aurais été touché? demanda sir Hugo. As-tu l'intention de courir après elle?

— Au contraire; je serais plutôt tenté de me sauver loin d'elle.

— Tu n'aurais pas de peine à supplanter Grandcourt. Une femme comme celle-là te donnerait la préférence, dit sir Hugo, qui aimait à mettre la patience de Deronda à l'épreuve.

— Je suppose que la généalogie et la fortune forment à elles deux un bon parti, répondit froidement Daniel.

— Mon garçon, c'est le meilleur cheval qui remporte le prix de la course, malgré la généalogie. Rappelle-toi le mot de Napoléon: *Je suis ancêtre*, dit sir Hugo, qui d'habitude aimait à ravalier la naissance, de la même manière que ceux qui, après un bon dîner, prétendent que le bonheur dans cette vie est distribué avec une égalité parfaite.

— Il n'est pas sûr que j'aie besoin d'être ancêtre, dit Deronda.

— Alors, tu ne veux pas courir après ta belle joueuse?

— Décidément, non.

Cette réponse était sincère; il est probable, toutefois, qu'en d'autres circonstances, Deronda aurait cédé à l'intérêt que cette femme lui avait inspiré, et essayé d'en savoir davantage sur son compte. Mais son destin l'entraînait dans une autre direction. Il ne se sentait plus libre.

En effet, les circonstances de la vie de Deronda avaient été exceptionnelles. Il y eut un moment surtout qui fut important pour lui. Qu'on se représente un jeune garçon de treize ans, couché au milieu d'une belle pelouse qu'entoure un cloître gothique. Il soutient avec son bras sa tête ornée de magnifiques cheveux bouclés, penchée sur un livre, pendant que son maître, qui lit de son côté, est assis à l'ombre sur une chaise de jardin. Le livre de Deronda était *l'Histoire des républiques italiennes*, de Sismondi. L'enfant avait la passion de l'histoire : il voulait savoir comment les diverses époques de l'humanité avaient été remplies depuis le déluge, et comment les choses s'étaient passées pendant les périodes obscures. Tout à coup, il releva la tête, regarda son maître et lui dit :

— Monsieur Fraser, comment se fait-il que les papes et les cardinaux aient eu tant de neveux ?

Le maître, jeune Écossais de talent que sir Hugo s'était attaché en qualité de secrétaire, quitta, un peu malgré lui,

son livre d'économie politique et répondit avec le plus pur accent écossais :

— Ils appelaient neveux leurs propres enfants.

— Pourquoi ?

— Par convenance. Vous savez bien que les prêtres ne se marient pas et que leurs enfants seraient illégitimes.

M. Fraser, qui avait donné de l'importance à cette dernière phrase, était impatient de reprendre sa lecture ; mais Deronda, comme s'il venait d'être mordu par un serpent, demeura immobile, tournant le dos à son maître.

Il avait toujours appelé sir Hugo Mallinger, son oncle, et, un jour qu'il s'était enquis de son père et de sa mère, le baronnet avait répondu : « Tu les as perdus quand tu étais tout petit ; c'est pourquoi je prends soin de toi. » Daniel essaya de percer le voile qui enveloppait ses premières années, mais il n'y parvint pas ; il ne se souvenait que du petit monde dans lequel il vivait. Jusque-là, il n'avait pas tenu à en savoir davantage, car il aimait trop sir Hugo pour être affligé de la perte de parents inconnus. La vie était délicieuse pour lui avec un oncle indulgent et jovial, bel homme dans la force de l'âge, que Daniel jugeait comme absolument parfait, et dont la résidence, à la fois historique et romantique, passait pour une des plus belles de l'Angleterre. C'était un mélange d'architecture pittoresque provenant d'une ancienne abbaye, dont les restes existaient encore. Diplow, situé dans un autre comté et moins riche en terres, était entré dans l'héritage de la famille par le côté féminin ; Henri VIII avait fait don aux Mallinger de *Monk's-Topping*, qui vint s'ajouter aux terres voisines de *King's-Topping* qu'ils possédaient depuis plusieurs siècles ; car ils reportaient leur origine jusqu'à un certain Hugues le Malingre, venu avec le Conquérant. Ce Hugues avait sans doute reçu ce surnom à cause de sa complexion malade, heureusement corrigée chez ses

descendants, dont on voyait les portraits dans une galerie située au-dessus des cloîtres, où Daniel allait souvent. La lignée se terminait avec le portrait de sir Hugo et de son jeune frère Henleigh. Ce dernier avait épousé miss Grandcourt, dont il prit le nom avec les biens, faisant ainsi la jonction de deux familles également anciennes et ajoutant les trois têtes de Sarrasins et les trois besants de l'une à la tour et aux faucons d'argent de l'autre; avantages qui se réunissaient sur la tête de cet Henleigh Mallinger Grandcourt, que nous connaissons déjà mieux que sir Hugo ou son neveu Daniel Deronda.

Dans le portrait de sir Hugo, peint dans sa jeunesse par sir Thomas Lawrence, l'artiste avait rendu justice à la vivacité d'expression et au tempérament sanguin que l'on pouvait constater encore dans l'original; mais il avait fait plus que lui rendre justice en allongeant un peu trop son nez, qui, en réalité, était plus court que l'on n'aurait pu l'attendre d'un Mallinger. Heureusement, le vrai nez de la famille reparaisait chez son jeune frère, et on le voyait dans toute sa fine régularité sur le visage de son neveu Mallinger-Grandcourt. Mais aucun des types de la famille suspendus aux murs de la galerie ne se reproduisait chez le neveu Daniel Deronda, qui était beaucoup plus beau que tous. — En ce moment, où, couché sur l'herbe, Daniel faisait pour la première fois connaissance avec les vicissitudes de ce monde, une idée nouvelle était éclosée dans son esprit. Ayant lu Shakspeare et une grande partie de l'histoire universelle, il avait souvent pensé aux hommes nés hors du mariage, qu'il considérait comme des infortunés; mais il ne s'était jamais fait cette application à lui-même; son sort était trop beau pour qu'il eût pu y songer avant cet instant où il lui avait paru possible que tel fût le secret de sa naissance et que l'homme qu'il appelait son oncle fût réellement son père. L'oncle qu'il aimait si ten-

drement prit soudain l'aspect d'un père mystérieux qui lui faisait tort. Oui, tort ; car, enfin, qu'était devenue sa mère ? Pourquoi l'avait-on séparé d'elle ?

C'étaient là des secrets sur lesquels Daniel ne pouvait faire de questions, car en parler ou en entendre parler lui aurait fait l'effet de tisons ardents capables d'enflammer sa jeune imagination. Il finit par soulager son cœur en versant d'abondantes larmes qu'il ne songea à sécher que quand M. Fraser lui dit :

— Daniel, ne voyez-vous pas que vous êtes assis sur votre livre ?

La première secousse apaisée, il se dit qu'il n'avait aucune certitude sur la manière dont les choses s'étaient passées, et qu'il venait de faire sur lui-même des conjectures comme il lui était souvent arrivé d'en faire sur Périclès ou Colomb. Mais un trouble secret, à l'idée que d'autres connaissaient peut-être des détails le concernant, qu'ils ne voulaient pas lui révéler et qu'il n'aurait pas voulu entendre, lui donnèrent une réserve prématurée qui servit à mûrir sa jeune expérience ; il prêta désormais l'oreille à des paroles qu'il avait jusque-là laissé passer sans y faire attention, et chaque incident, même vulgaire, qui pouvait se rattacher à ses soupçons, faisait naître en lui de nouveaux sentiments. Une petite aventure arrivée, un mois plus tard, l'impressionna vivement. Outre une belle voix, Daniel possédait encore un admirable instinct musical qui, de bonne heure, l'avait rendu capable de s'accompagner sur le piano, pendant qu'il chantait de mémoire. Il avait ensuite reçu de bonnes leçons, et sir Hugo, qui le chérissait, lui demandait de faire de la musique quand il avait des invités. Un jour, après qu'il eut chanté devant une petite réunion de *gentlemen* que la pluie retenait à l'intérieur, le baronnet, après avoir fait en souriant une remarque à son voisin, s'écria :

— Viens ici, Dan. Dis-moi, voudrais-tu devenir un grand chanteur? Aimerais-tu à être adoré de tout le monde comme Mario et Tamberlick?

— Non, je détesterais cela ! répondit, avec une décision qui frisait la colère, Daniel qui avait rougi instantanément.

— Bien, bien, bien, lui dit sir Hugo en le caressant pour le calmer. Mais Daniel quitta aussitôt le salon et courut se réfugier dans sa chambre. Il avait été piqué au vif par l'idée que son oncle — peut-être son père ! — voulût lui faire embrasser une carrière qu'il savait impossible pour le fils d'un gentilhomme anglais. Souvent, à Londres, sir Hugo l'avait conduit à l'Opéra, et l'image d'un grand chanteur était vivante pour lui; mais, en dépit de son goût pour la musique, il se raidissait contre la pensée d'être élevé pour chanter devant le beau monde, qui ne ferait pas plus cas de lui que d'un jouet de grand prix. Puisque sir Hugo avait pensé un instant à lui donner cette position, c'était pour Daniel une preuve incontestable qu'il y avait sur sa naissance une tache quelconque qui le mettait en dehors de la classe des gentilshommes à laquelle appartenait le baronnet. Lui dévoilerait-on jamais ce secret? Le temps viendrait-il où son oncle lui dirait tout? Il frémissait devant cette perspective et préférait demeurer toujours dans l'ignorance. Si son père avait mal agi, il désirait qu'on ne lui en parlât jamais; l'idée que d'autres ne l'ignoraient pas était déjà bien assez amère pour lui. M. Fraser le savait-il? Apparemment non; sans cela, il n'aurait pas parlé des neveux des papes comme il l'avait fait. Turvey, le valet, le savait-il? Et la vieille madame French, la cuisinière? Et Banks, l'intendant, avec lequel il allait souvent visiter les fermiers, à cheval sur son poney? Il se souvint alors que, deux ou trois ans plus tôt, un jour qu'il buvait du lait chez madame Banks, le mari, clignant des yeux et avec un rire malin, dit à sa femme; « Il a tous les traits

de sa mère ! » Pourquoi ressemblait-il à sa mère et non à son père ? Si sir Hugo était son oncle, il fallait que sa mère fût une Mallinger. Mais non ! Son père pouvait avoir été le frère de sir Hugo ; il pouvait avoir changé de nom comme Henleigh Mallinger quand il épousa miss Grandcourt. Mais, alors, pourquoi n'avait-il jamais entendu sir Hugo parler de son frère Deronda, comme il le faisait de son frère Grandcourt ? Daniel ne s'était jamais inquiété de l'arbre généalogique de la famille ; il ne connaissait que l'ancêtre qui avait tué trois Sarrasins d'un seul coup d'épée. Maintenant tous ses désirs tendaient vers le cabinet où il savait qu'était suspendu un parchemin enluminé que sir Hugo appelait l'arbre de la famille. Cette expression lui avait d'abord paru bizarre ; il la comprenait aujourd'hui et aurait bien voulu pouvoir examiner ce parchemin. Devait-il s'introduire dans le cabinet ? Non ; il s'arrêta de lui-même. Il aurait pu être vu et il ne voulait pas se mettre dans le cas de laisser soupçonner la silencieuse douleur qui venait de se glisser dans son cœur.

Peu de temps après cette scène qui avait provoqué en lui une telle agitation, il put se convaincre qu'en lui proposant de devenir un grand chanteur, sir Hugo n'avait voulu que plaisanter. Il fit appeler Daniel dans sa bibliothèque, et, en le voyant entrer, il avança une chaise en disant.

— Ah ! ah ! te voilà, Dan ! Viens ici et assieds-toi.

Daniel obéit et sir Hugo mit amicalement la main sur l'épaule du jeune garçon, qu'il regarda affectueusement.

— Qu'as-tu, mon ami ? Aurais-tu appris quelque chose qui te fasse de la peine ?

Daniel fit tous ses efforts pour retenir ses larmes et ne put répondre.

— Tout changement est pénible quand on est heureux, je le sais, continua le baronnet en passant ses doigts dans

les cheveux noirs de l'enfant. Il faut que nous nous séparions pour que tu reçoives l'éducation que je veux te donner. Du reste, tu trouveras bien des choses à aimer à l'école.

Daniel ne s'attendait pas à cela; il se sentit soulagé et dit :

— Dois-je donc aller à l'école?

— Oui; j'ai formé le projet de t'envoyer à Éton. Je désire que tu sois élevé en gentilhomme, et, pour cela, il est nécessaire que tu ailles dans une école te préparer pour l'Université. Je compte t'envoyer plus tard à Cambridge, où j'ai été moi-même. — Qu'en dis-tu, coquin? fit sir Hugo en souriant.

— Je désire être un gentilhomme, répondit Daniel avec fermeté; j'irai à l'école, puisque c'est ce que doit faire le fils d'un gentilhomme.

Sir Hugo l'examina silencieusement pendant un moment, et crut deviner pourquoi l'enfant avait paru si indigné quand il lui avait proposé la carrière de chanteur; puis il lui dit avec tendresse :

— Alors cela ne te fera rien de quitter ton vieil oncle?

— Oh! si! répondit Daniel, qui pressa dans ses mains celles de sir Hugo. Mais ne reviendrai-je pas et ne serai-je pas avec vous pendant les vacances?

— Si, parfaitement! En attendant, je vais t'envoyer chez un nouveau maître, afin que le changement ne te paraisse pas trop dur lorsque tu partiras pour Éton.

Après cette entrevue, Daniel reprit confiance. Ses conjectures ne pouvaient être justes, puisqu'on voulait qu'il fût gentilhomme. Il redevint gai, et, jusqu'à son départ, la maison retentit de ses chansons; il dansa avec les vieux domestiques, il leur fit des cadeaux et recommanda spécialement au groom d'avoir soin de son poney noir.

Tout alla bien pour Daniel dans le nouveau monde où il venait d'entrer, si ce n'est qu'un camarade avec lequel

il était disposé à contracter une étroite amitié lui parla longuement de ses parents et attendit de lui une semblable confiance. Il se tint sur la réserve, et cette expérience l'empêcha de céder à son penchant naturel pour l'intimité. Ses camarades et ses maîtres le qualifiaient de garçon mystérieux ; mais il était toujours de si bonne humeur, il avait si peu de prétention, il se montrait si vif à l'étude et au jeu, que personne ne put trouver à redire à sa réserve.

Une surprise, qui lui arriva pendant la première année de son séjour à Éton, le confirma dans sa résolution de garder le silence sur sa peine intérieure. Sir Hugo lui écrivit qu'il avait épousé miss Raymond, aimable et douce personne, dont Daniel devait avoir conservé le souvenir. Cet événement ne devait rien changer à la résolution prise de venir passer ses vacances à l'abbaye ; il trouverait en lady Mallinger une nouvelle amie qu'il aimerait aussi sans doute.

Que l'on veuille bien excuser sir Hugo jusqu'à ce que l'on connaisse mieux les vrais motifs qui le faisaient agir. Il savait parfaitement que, généralement, on considérait Daniel comme son fils ; mais cette supposition ne lui déplaisait pas, et jamais il ne s'était inquiété si le jeune homme, un jour ou l'autre, serait affecté désagréablement en connaissant son énigmatique situation. Il l'aimait tendrement et en avait la meilleure opinion. Il était demeuré célibataire jusqu'à quarante-cinq ans ; on l'avait toujours regardé comme un charmant homme, de goûts élégants ; quoi de plus naturel alors qu'il prit soin d'un beau garçon comme Deronda ? La mère pouvait même être du grand monde et se rencontrer avec sir Hugo à l'étranger. Le seul qui aurait peut-être eu quelques droits à y trouver à redire était le jeune homme lui-même, qui n'avait pas été consulté.

Au moment où Deronda dut aller à Cambridge, lady

Mallinger avait déjà trois filles, charmants babys à la vérité, mais dont la naissance avait été acceptée avec mélancolie, le rejeton désiré étant un fils. Si sir Hugo n'avait point d'héritier mâle, la succession devait échoir à son neveu Mallinger-Grandcourt. Daniel ne conserva plus de doute sur sa naissance ; il était convaincu que sir Hugo était son père, et il concevait que le baronnet, puisqu'il ne voulait jamais aborder ce sujet, désirât qu'il comprît le fait et qu'il se tût.

Un jour, vers la fin des grandes vacances et avant de partir pour Cambridge, il dit à sir Hugo :

— Que désirez-vous que je sois, monsieur ?

Ils se trouvaient ensemble dans la bibliothèque, où le baronnet l'avait fait appeler pour lui lire une lettre d'un *Don*¹ de Cambridge qu'il avait voulu intéresser à Deronda ; le moment lui parut favorable pour aborder le grave sujet qui n'avait pas encore été discuté à fond.

— Tout ce que tu voudras, mon garçon. J'ai cru devoir te proposer la carrière militaire ; tu n'as pas voulu en entendre parler et j'en ai été heureux. Ne choisis pas aujourd'hui ; laisse cela pour plus tard, quand tu auras mieux regardé autour de toi et que tu te seras mêlé aux hommes. L'Université ouvre au large la porte du Forum. On peut y remporter des prix, et le succès fixe toujours notre choix. D'après ce que j'ai vu et entendu, je crois que tu pourras entreprendre ce qui te plaira. Jusqu'ici, tu as nagé en pleines eaux classiques, et, si tu en es fatigué, c'est à Cambridge que tu pourras le mieux étudier les mathématiques.

— Mais, monsieur, dit Daniel en rougissant, il me semble que gagner de l'argent est aussi de quelque importance. J'aurai à travailler pour moi-même plus tard.

1. Ce mot *Don* est une qualification qui équivaut à celle de *maître* et que l'on donne, en Angleterre, aux professeurs des universités d'Oxford et de Cambridge. (*Note du traducteur.*)

— Pas précisément. Cependant, ne fais point d'extravagances... Oui ! oui ! je sais : tu n'y es pas porté par goût ; mais tu n'auras besoin de te priver de rien. Tu auras un revenu de garçon ; assez pour être à l'aise. Compte sur sept cents livres par an. Tu peux te faire avocat, écrivain, entrer dans la politique, c'est même ce qui me plairait le mieux ; j'aimerais à te sentir à mes côtés et à te voir ramer avec moi.

Daniel parut embarrassé. Il sentait bien qu'il aurait dû parler de sa gratitude ; mais les sentiments qui se pressaient en foule dans son cœur le rendaient muet. Il brûlait de questionner le baronnet sur sa naissance, et pourtant il lui fut impossible d'en rien dire, plus impossible encore d'en entendre parler. La libéralité de sir Hugo à son égard l'étonnait, car il savait que, peu de temps auparavant, il avait eu besoin de se faire de l'argent afin de mieux pourvoir ses filles. Il finit par s'imaginer que la provision faite pour lui provenait de sa mère ; mais cette conjecture vague ne lui sembla pas fondée et s'évanouit aussi vite. Sir Hugo parut n'avoir rien observé de particulier en Daniel et continua de son ton amical :

— Je suis content qu'outre les classiques, tu aies fait de bonnes études et que tu aies mordu au français et à l'allemand. A moins qu'un homme ne veuille avoir le prestige et le revenu d'un *Don*, ce n'est pas la peine d'en faire une machine à grec et à latin. Certes, il est beau de pouvoir écrire en grec et en latin ; mais, dans la vie pratique, on n'en a pas l'occasion. Cependant, j'ai vu des *Dons* faire très bonne figure en société ; on a besoin de tels hommes et, si tu veux adopter cette carrière, je n'aurai rien à dire contre ta détermination.

— Je crois que j'aurai peu de chances d'arriver. Quicksett et Puller sont bien plus forts que moi. J'espère que vous ne serez pas désappointé si je ne remporte pas de prix.

— Non, non. J'aimerais à te voir réussir; mais, pour Dieu, ne me reviens pas comme un idiot instruit, à l'exemple du jeune Brecon qui a eu un double prix et qui ne sait que faire aujourd'hui. Ce que je désire pour toi, c'est un passeport dans la vie. Je ne fais point de reproche à notre système universitaire; nous avons besoin d'un peu de culture désintéressée pour tenir tête au coton et au capital, spécialement à la Chambre. Mon grec s'est évaporé et s'il me fallait faire à l'improvisiste un vers latin, je crois que j'en attraperais une attaque d'apoplexie. Mais cela a formé mon goût, et je puis dire que mon anglais en est meilleur.

Sur ce point, Daniel garda un respectueux silence. Il n'avait pas été le plus grand des piocheurs à Eton; bien que certaines études fussent pour lui aussi faciles que de diriger un canot, il n'était pas de l'étoffe dont on fait les écoliers de première classe. Il avait la passion des grandes connaissances, mais il était modeste, et il acceptait le second rang comme un fait qu'il ne pouvait empêcher. Daniel avait, ce qui est bien rare, une fervente sympathie, une activité d'imagination pour le bien des autres, qui se produisaient par des actes fréquents que ses condisciples traitaient quelquefois d'excentricité morale.

L'impression qu'il fit à Cambridge fut la même qu'à Eton; on convint qu'il aurait pu arriver à la première place si ses stimulants naturels avaient été assez forts pour l'y pousser. Au commencement, son travail à l'Université eut pour lui une nouvelle saveur: peu disposé à continuer les exercices classiques d'Eton, il s'appliqua aux mathématiques pour lesquelles il avait montré de bonne heure de l'aptitude; voulant faire plaisir à sir Hugo, il travailla vigoureusement pour obtenir un prix à la fin de l'année. Mais bientôt se présenta l'ancienne objection qui avait grandi avec lui; les épreuves de l'examen lui paraissaient ridicules;

il avait une répugnance invincible pour la futilité de répondre à une question qui n'exigeait que de la mémoire sans la connaissance approfondie des principes. Dans ses heures de mécontentement, il était tenté de demander à sir Hugo de quitter Cambridge et de poursuivre ses études avec plus d'indépendance à l'étranger. Ce projet, qui flattait ses penchants naturels, aurait pu ne pas se réaliser si certaines circonstances n'en avaient accéléré la possibilité.

Une amitié enthousiaste, qui devait avoir de l'influence sur son avenir, fit naître ces circonstances. Un jeune homme de son âge et occupant une petite chambre contiguë à la sienne, était arrivé à l'Université comme boursier envoyé par le collège de Christi's-Hospital. Ses grands traits et ses longs cheveux blonds rappelaient ces belles têtes pâles si chères aux vieux peintres de l'école allemande, et, quand son visage se colorait sous une plaisanterie, il se formait autour de sa bouche et de ses yeux, des plis qu'aurait pu seul façonner un vieil humoriste. Son père, graveur de quelque distinction, mort depuis onze ans, n'avait laissé à sa mère qu'un maigre revenu pour l'élever, lui et ses trois sœurs. — Hans Meyrick — c'était son nom — se sentait le soutien ou plutôt le tronc autour duquel devraient s'attacher ces frêles plantes. Il ne doutait pas de pouvoir être un appui solide; car la facilité et la promptitude avec lesquelles il apprenait devaient l'aider à triompher à Cambridge, comme il avait triomphé chez « les habits bleus »¹ en dépit des irrégularités de son caractère. Le seul danger à craindre était que ses bonnes intentions ne fussent déjouées par des actes qui ne seraient pas dus à l'habitude, mais à une impulsion capricieuse. On ne pouvait pas dire qu'il eût de mauvaises habitudes; cependant, à des intervalles plus ou moins longs, il tombait dans des accès

1. Uniforme porté par les élèves du collège de Christi's-Hospital

d'insouciance, ou commettait des choses qui ne proviennent d'ordinaire que des plus détestables coutumes.

Néanmoins, Hans était un aimable garçon, et il trouva en Deronda un ami constant, dévoué et surtout compatissant pour ses courtes aberrations, lesquelles, sans lui, auraient pu être suivies d'un long repentir. Hans était plus souvent dans la chambre de Daniel que dans la sienne; il lui faisait part de ses études, de ses affaires, de ses espérances; il lui parlait de la pauvreté de sa maison et de son amour pour les êtres chéris qui l'habitaient; de sa résolution de les tirer de cette situation, et de son envie de lutter pour acquérir une fortune qu'il partagerait avec sa mère et ses sœurs. Il ne demandait aucune confiance en retour et considérait Deronda comme un Olympien n'ayant besoin de rien. Daniel était content et reportait tout son intérêt sur Meyrick; il le surveillait dans ses moments erratiques, mettait toute son adresse à l'aider de son argent et à détourner de lui toute chance malfaisante. Meyrick voulait arriver à l'agrégation et les succès importants qu'il obtint sur bien des matières furent probablement dus à l'influence amicale de Deronda.

Mais une imprudence, commise par Meyrick au commencement de l'automne, faillit compromettre ses espérances. Avec son alternation habituelle entre une dépense superflue et une privation pour lui-même, il avait payé de presque tout son argent une vieille gravure qui l'avait fasciné, et, pour se rattraper, il était revenu de Londres dans un wagon de troisième classe, la figure exposée à une bise piquante et aux corpuscules de terre et de charbon que le vent chassait devant lui. Il en résulta une inflammation des yeux si grave, que, pour un instant, on craignit de ne pouvoir jamais les guérir. Dans une inquiétude affreuse, Deronda résolut de se dévouer à son ami; il voulut être les yeux de Hans, et toute autre occupation

lui devint secondaire : il travailla pour lui et avec lui ses classiques, afin de pouvoir lui conserver ses chances d'agrégation. Hans, voulant laisser ignorer ses souffrances à sa mère et à ses sœurs, alléguait un surcroît de travail pour pouvoir passer les fêtes de Noël à Cambridge, où son ami resta avec lui.

Cependant Deronda négligeait forcément ses mathématiques, et Hans lui disait :

— Mon cher vieux, pendant que vous venez à mon aide, vous risquez gros pour vous.

Mais Daniel n'admettait pas qu'il courût aucun risque et une double sympathie le rendait indifférent : d'abord il voulait que Hans ne manquât pas l'agrégation, et ensuite il reprenait de l'intérêt pour ses anciennes études classiques. Dès que Hans put se servir de ses yeux et travailler, Deronda piocha pour rattraper le temps perdu. Il échoua cependant ; mais il eut la satisfaction de voir réussir Meyrick. Le succès personnel qu'il ne put remporter fut pour lui de peu de conséquence ; toutefois, sa conviction d'avoir perdu son temps à un travail aride et répugnant lui inspira du dégoût pour les études universitaires et il pensa sérieusement à quitter Cambridge. Néanmoins, il était prêt à se soumettre aux objections fondées que lui ferait sir Hugo.

La joie et la reconnaissance de Hans ne furent pas sans mélange de chagrin. Il croyait aux préférences alléguées par Daniel ; mais il comprenait aussi qu'en lui rendant service, son ami pouvait s'être placé à son désavantage dans l'opinion de sir Hugo, et il lui dit d'un air attristé :

— Si vous aviez réussi, sir Hugo aurait accepté de meilleure grâce votre demande de nous quitter. C'est par dévouement pour moi que vous avez perdu cette chance et je ne puis rien pour réparer ce tort.

— Vous le pouvez très bien ; arrivez à l'agrégation supé-

rieure, et j'appellerai cela un placement de premier ordre.

— Oh ! le diable d'homme ! Vous empêchez un affreux métis de se noyer et vous vous attendez à ce qu'il fasse belle figure !

Toutefois, Hans ne perdit pas de temps pour écrire en secret toute l'histoire à sir Hugo, et lui dire que, sans son généreux dévouement, Deronda n'aurait certainement pas manqué le prix pour lequel il avait travaillé.

Les deux amis rentrèrent ensemble à Londres : Meyrick, pour se réjouir avec sa mère et ses sœurs dans leur petite maison de Chelsea, et Deronda, pour exécuter la tâche moins facile d'ouvrir son cœur à sir Hugo. Il comptait un peu sur la bonté d'âme du baronnet, mais il s'attendait à une bien autre opposition que celle qu'il rencontra. Son oncle le reçut avec plus de bienveillance que d'habitude ; il passa rapidement sur son insuccès, et, quand il eut déduit les raisons pour lesquelles il désirait quitter l'université et aller étudier à l'étranger, sir Hugo, après être demeuré quelques moments à l'examiner silencieusement, lui dit :

— Ainsi tu ne veux pas être Anglais jusqu'à la moelle des os ?

— Je veux être Anglais, mais je tiens aussi à voir les choses sous plusieurs aspects ; je tiens à me débarrasser d'une attitude purement anglaise, au moins dans les études.

— Je le vois bien, tu ne veux pas être coulé dans le même moule que les autres jeunes gens. Je n'ai rien à dire contre l'éloignement que tu manifestes pour quelques-uns de nos préjugés nationaux ; je sens que, moi-même, j'ai bien fait de passer un certain temps à l'étranger. Mais, pour l'amour de Dieu, conserve la coupe anglaise et ne deviens pas indifférent pour le mauvais tabac ! Et puis, mon cher garçon, il est bon d'être généreux et désintéressé, mais il ne faut pas aller trop loin. En tout cas, je ne

m'oppose pas à ce que tu voyages. Attends que j'en aie fini avec mon comité, et je partirai avec toi.

Il fut donc fait selon le désir de Deronda. Mais il ne partit pas sans avoir passé plusieurs heures avec Meyrick et sans avoir été présenté à sa mère et à ses sœurs. Les timides fillettes épièrent et annotèrent chaque regard de l'ami que leur frère nommait son sauveur. Elles acceptèrent si bien Deronda comme un idéal, que, quand il fut parti, la plus jeune, après s'être concertée avec les deux autres, le peignit sous les traits du prince Camaralzaman.

XVII

Par une belle soirée du mois de juillet, Deronda canotait sur la Tamise. Depuis plus d'un an déjà, il était revenu en Angleterre, persuadé que son éducation était terminée et qu'il pouvait désormais tenir sa place dans la société; mais, quoique, par déférence pour sir Hugo et pour bannir l'oisiveté il eût commencé l'étude du droit, cette apparente décision n'avait eu pour résultat que de le plonger plus avant dans l'indécision. Son ancienne passion pour le canotage s'était réveillée plus vive que jamais depuis qu'il était revenu à Londres avec les Mallinger, car il ne pouvait trouver que sur la rivière la tranquillité parfaite qu'il aimait. Son canot était ancré à Putney, et, quand sir Hugo n'avait pas besoin de lui, son plus grand plaisir était de ramer jusqu'après le coucher du soleil et de rentrer à la clarté des étoiles. Non qu'il fût devenu sentimental, mais il était alors dans un état d'humeur contemplative assez commune chez les jeunes gens de notre époque: celle de savoir si c'était la peine de prendre part au combat de la vie.

Revêtu d'un bourgeron bleu, coiffé d'une casquette, les cheveux courts et portant une barbe soyeuse, il n'offrait plus que des traces lointaines de ce séraphique jeune garçon dont nous avons tracé le portrait. Cependant, on l'aurait reconnu à cette particularité du regard que Gwendolen avait traité d'insupportable, bien qu'il fût réellement d'une grande douceur. Sa voix, qui fredonnait de temps en temps quelques bribes de chant, était devenue un beau baryton. Sa main, un peu longue et nerveuse, devait tenir ferme, et avait la forme de celles que peignait Titien quand il voulait combiner la finesse avec la force. Deronda ramait donc sur la Tamise, dans la tenue ordinaire d'un Anglais bien né qui profite d'une heure de loisir, et passait sous le pont de Kew, sans se douter qu'il allait jouer un rôle important dans une aventure qui se préparait.

Entre six et sept heures du soir, vers le pont de Kew, la rivière n'est pas solitaire. Quelques personnes flânaient sur le chemin de halage et de temps à autre on voyait passer un bateau. Deronda faisait force de rames pour dépasser cet endroit; mais voyant s'avancer une grande barge à charbon, il dirigea son canot vers le bord et cessa de ramer pour se laisser aller à la dérive. Sans savoir pourquoi, il avait commencé de chanter la romance du Gondolier d'*Othello*, si admirablement mise en musique par Rossini, sur les vers immortels de Dante :

« Nessun maggior dolore
Che ricordasi del tempo felice
Nella miseria ! »¹

Presque aussitôt, il entendit le gémissement mélodique : *nella miseria*, distinctement répercuté comme un écho de l'autre côté de la rivière. Trois ou quatre personnes s'étaient arrêtées pour voir la barge passer sous le pont et

1. Il n'est pas de plus grande douleur que de se souvenir du temps heureux dans le malheur. (Note du traducteur.)

avaient sans doute remarqué aussi le jeune canotier, dont, très probablement, l'oreille seule avait saisi ces faibles sons. En regardant sur le bord opposé, il vit une figure qui aurait pu être la personnification de la douleur. C'était une jeune fille de dix-huit ans à peine, de petite taille, au visage délicat, les boucles de ses cheveux noirs relevées sur les oreilles sous un grand chapeau et les épaules couvertes d'un ample manteau de laine. Elle laissait pendre devant elle ses mains jointes; ses yeux étaient fixés sur l'eau capricieuse avec une expression morne, désespérée. L'attention de Deronda devint si intense, qu'il cessa de chanter; apparemment sa voix était entrée dans cette jeune âme sans qu'elle eût remarqué d'où elle venait; car, lorsqu'il se tut, elle changea d'attitude et promena autour d'elle un regard effrayé qui rencontra celui de Deronda. On aurait dit alors un jeune faon, ou tout autre charmant animal, sur le point de prendre la fuite: point de rougeur, point d'alarme, mais une timidité à la fois chaste et fière, qui ne l'empêcha pas de le regarder longuement avant de se retirer. Daniel crut s'apercevoir qu'elle n'avait pas tout à fait conscience de ce qui l'environnait. Souffrait-elle de la faim? Quelle était la cause de son effarement? Instantanément il ressentit pour elle un vif intérêt et une immense compassion. Il vit qu'elle était allée s'asseoir sous un arbre, mais il ne croyait pas avoir le droit de la surveiller. On rencontre souvent des femmes tristes et pauvrement vêtues; ce qui rendait celle-ci exceptionnelle c'était sa délicate beauté, les lignes fines et la pâleur de son visage. Reprenant les rames, il eut bientôt remonté la rivière, mais rien ne pouvait chasser de sa pensée cette pâle image de jeune fille affligée. « Quand même elle serait laide et vulgaire, se dit-il, je ne saurais plus l'oublier; » et en effet, il voyait toujours devant lui cette blanche figure, ces traits mignons et tristes, ces grands yeux voilés par leurs longs cils.

Fatigué de ramer, il laissa son canot suivre le fil de l'eau. Il aimait à s'abandonner à cette passivité solennelle qu'amènent avec elles les ombres du soir. La marée l'avait fait revenir jusqu'au pont de Richmond au moment où le soleil disparaissait à l'horizon ; c'était son heure favorite ; il recherchait ce profond silence qui règne alors que les masses assombries des arbres et des maisons viennent se placer entre le ciel et l'eau ; il amenait alors son bateau contre la rive, afin de s'y étendre tout de son long pour rêver à son aise en regardant les étoiles qui se montraient l'une après l'autre. Il choisit, ce soir-là, une anse formée par une courbe de la rivière, en face des jardins de Kew, ayant devant lui une vaste étendue d'eau où se reflétait la pureté du ciel, et lui-même, couché dans l'ombre, les deux mains passées sous la tête, pouvait tout voir autour de lui sans être aperçu. Tombé dans une rêverie profonde, il avait tout oublié, lorsqu'il lui sembla que quelque chose se glissait parmi les saules du bord opposé. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. D'un seul coup d'œil, il reconnut la petite figure qui l'avait si fortement impressionné et qu'éclairaient encore les derniers rayons du soleil couchant. Dans la crainte de l'effrayer en faisant un mouvement trop brusque, il l'épia sans bouger. Elle regardait autour d'elle avec précaution, comme pour bien s'assurer de l'apparente solitude qui l'environnait, puis elle alla cacher son chapeau dans les saules. Elle revint ensuite s'asseoir au bord de la rivière, défit son manteau qu'elle trempa dans l'eau où elle le maintint quelque temps ; après quoi, elle essaya de l'en retirer ; mais l'effort qu'elle fit l'obligea de se lever. Il n'était pas douteux pour Deronda qu'elle avait l'intention de s'envelopper de ce manteau saturé d'eau, comme d'un linceul pour se noyer. Ce n'était pas le moment d'hésiter ; il ne fallait plus craindre de l'effrayer. Il reprit ses avirons pour traverser à la hâte. La pauvre enfant,

anéantie par la terreur, en s'apercevant qu'elle avait été vue, se laissa tomber sur le sable et se couvrit la figure comme pour se cacher. Bientôt il fut près d'elle et lui dit avec bonté :

— Ne craignez rien !... Vous êtes malheureuse !.. Je vous en prie, ayez confiance en moi... Que puis-je faire pour vous aider ?

Elle releva la tête, le regarda et le reconnut. Après un silence de quelques instants, elle dit d'une voix basse et avec un léger accent étranger : — Je vous ai déjà vu !... Puis elle ajouta comme se souvenant d'un rêve : — *Nella miseria!*

Deronda, qui ne saisissait pas le sens de ses pensées, la crut affaiblie par le chagrin et le besoin.

— Est-ce vous qui chantiez, reprit-elle avec hésitation, « *Nessun maggior dolore* »...

Ces mots, prononcés douloureusement, résonnèrent aux oreilles de Deronda comme la mélodie la plus tendre.

— Oui, dit-il, je chante souvent cet air. Mais je crains que vous ne deveniez malade en restant plus longtemps ici. Entrez dans mon canot et permettez-moi de vous conduire en lieu sûr. Laissez-moi vous débarrasser de ce manteau mouillé.

Elle tressaillit à ces mots, sans lâcher cependant le vêtement qu'elle retenait avec ténacité. Ses yeux ne quittaient pas le visage de Deronda et semblaient dire : « Vous paraissez bon ; peut-être est-ce l'ordre de Dieu ? »

— Fiez-vous à moi. Laissez-moi vous secourir. J'aimerais mieux mourir que de vous faire du mal.

Elle se leva et tâcha de retirer de l'eau son manteau imbibé, mais elle le laissa retomber ; il était trop lourd pour ses bras fatigués. Sa petite figure était des plus touchantes.

« Grand Dieu ! se dit intérieurement Deronda, agité au

dernier point; peut-être ma mère était-elle une créature abandonnée comme celle-ci ! » La jeune fille s'avança près du bateau. Pour l'aider à y entrer, il lui tendit une main dans laquelle elle mit la sienne. Mais tout à coup elle recula, en disant :

— Je ne sais où aller ! Je ne connais personne en ce pays.

— Je vous mènerai chez une dame qui a des filles, dit Deronda.

Mais elle hésitait toujours et reprit avec plus de timidité :

— Appartenez-vous au théâtre ?

— Non, je n'ai rien à faire avec le théâtre. Je veux vous mettre en sûreté chez une dame excellente; je suis certain qu'elle sera bonne pour vous. Ne perdons point de temps, vous vous rendriez malade. La vie peut encore être belle pour vous. Il y a de bons gens; il y a de bonnes âmes qui prendront soin de vous.

Elle ne recula plus; elle entra avec aisance dans le canot et s'assit sur les coussins.

— Vous aviez quelque chose sur la tête, dit Deronda.

— Mon chapeau ? Il est caché dans les arbres.

— Je le trouverai. Soyez sans crainte, le bateau est amarré.

Il ne fit qu'un bond jusqu'au chapeau et ramassa aussi le manteau, qu'il jeta au fond du canot.

— Il faut que nous l'emportions, afin que ceux qui vous auraient observée ne puissent supposer que vous vouliez vous noyer, dit-il en lui présentant son chapeau. Je voudrais bien avoir un autre vêtement à vous offrir que ma cotte. Gardez-la sur vos épaules tant que nous serons sur l'eau; c'est ce que l'on fait d'ordinaire quand on rentre tard et que l'on n'a pas autre chose pour se couvrir.

Il la lui tendit en souriant; elle lui répondit par un sourire mélancolique, prit la cotte et s'en couvrit.

— J'ai des biscuits; les aimez-vous? lui demanda-t-il.

— Non, merci; je ne puis manger. Il me restait encore de l'argent pour acheter du pain.

Sans faire d'autre remarque, Daniel se remit à ramer, et pendant quelque temps ils glissèrent rapidement sur l'eau sans se rien dire. Elle ne le regardait pas; ses yeux suivaient le mouvement des rames; elle se penchait en avant dans une attitude de repos, comme si elle se sentait soulagée par la chaleur qui revenait et par la perspective de la vie qui remplaçait celle de la mort. Le crépuscule s'assombrissait, le soleil avait disparu et les petites étoiles du ciel commençaient à se répondre l'une à l'autre. La lune se levait à l'horizon, mais sa lumière n'était pas encore assez forte pour qu'il pût discerner l'expression de ses traits et de son regard. Une seule chose l'inquiétait : son esprit n'était-il pas dérangé? Incontestablement elle avait voulu se suicider, et, quoique désirant commencer une explication, il s'en abstint, afin de lui inspirer assez de confiance pour qu'elle parlât sans y être provoquée.

— J'aime le bruit des rames, dit-elle enfin.

— Moi aussi.

— Si vous n'étiez pas venu, je serais morte maintenant.

— Je ne puis vous entendre parler ainsi. J'espère que vous n'êtes pas fâchée que je sois venu.

— Je ne vois pas pourquoi je serais heureuse de vivre. La *maggior dolore* et la *miseria* ont duré plus longtemps pour moi que le *tempo felice*. Elle s'arrêta un moment, puis reprit : — *Dolore... miseria!*. Il me semble que ces mots sont vivants.

Deronda ne répondit pas. La questionner lui paraissait une liberté impardonnable. Il ne voulait pas avoir l'air de réclamer les droits d'un protecteur ou d'un bienfaiteur; il ne voulait pas la traiter avec moins de respect parce qu'elle était dans l'affliction. Elle reprit songeuse :

— Je ne crois pas avoir été coupable. La mort et la vie ne sont qu'un devant l'Éternel. Je sais que nos pères immolèrent leurs enfants et se tuèrent eux-mêmes pour conserver leurs âmes pures. J'ai voulu faire comme eux, Mais maintenant il m'est ordonné de vivre, et pourtant je ne vois pas comment je vivrai.

— Vous trouverez des amis; j'en trouverai pour vous.

Elle remua un peu la tête et répondit d'un ton navré :

— Je ne retrouverai ni ma mère ni mon frère.

— Êtes-vous Anglaise?... Vous devez l'être pour parler si bien notre langue.

Elle ne répondit pas tout de suite et le regarda en essayant de voir ses traits à la lumière douteuse du crépuscule expirant. Jusque-là, elle n'avait pas cessé de fixer ses yeux sur les avirons. Il lui sembla s'éveiller; elle se demandait quelle part de ses impressions appartenait au rêve et laquelle à la réalité.

— Vous voulez savoir si je suis Anglaise? dit-elle enfin.

— Je ne veux savoir que ce qu'il vous conviendra de me dire. Peut-être n'est-ce pas bon pour vous de parler.

Il craignait toujours que son esprit ne fût égaré.

— Je vais vous le dire. Je suis née Anglaise, mais juive. Me méprisez-vous pour cela? demanda-t-elle d'une voix plus basse, et avec une tristesse qui ressemblait à une plainte.

— Pourquoi? Je ne suis pas si fou.

— Je sais qu'il y a des juifs qui sont méchants.

— Et beaucoup de chrétiens aussi; mais je trouverais fort mal de vous mépriser à cause de cela.

— Ma mère et mon frère étaient bons; hélas! je ne les retrouverai jamais. Je suis venue de bien loin... de l'étranger. Je me suis sauvée; mais je ne puis vous dire... je ne puis parler de cela. Je croyais pouvoir retrouver ma mère. Dieu me guiderait. Mais ensuite j'ai désespéré. Ce matin,

quand le jour a paru, j'ai senti résonner en moi ce mot : « Jamais ! jamais ! » Cependant maintenant... Je commence... à croire... — Des sanglots entrecoupaient ses paroles. — Il m'est ordonné de vivre... peut-être allons-nous vers elle !

Alors, pleurant à chaudes larmes, elle plongeait sa tête dans son giron. Deronda espéra que ces larmes calmeraient sa surexcitation. Au fond de l'âme, il était assez embarrassé à l'idée de se présenter avec cette jeune fille dans Park-Lane, ce que, sans y réfléchir davantage, il avait d'abord résolu de faire. Certes, aucune femme n'était meilleure ni plus charitable que lady Mallinger ; mais il n'était pas probable qu'elle fût chez elle, et il ne voulait à aucun prix exposer cette délicate enfant aux regards et aux quolibets de la valetaille. Où lui trouver un autre asile ? Il était rempli de crainte sur l'issue d'une aventure dont la responsabilité lui semblait d'autant plus lourde, que l'impression produite sur lui par cette juvénile créature était plus forte. Une autre ressource lui vint à l'idée : il pouvait se permettre de la confier à madame Meyrick, dans la petite maison de Chelsea, où il avait été souvent depuis son retour du continent ; il était sûr qu'en faisant appel à ces cœurs dévoués ils n'hésiteraient pas à secourir l'innocence dans le besoin. Hans était en Italie et Daniel se sentit heureux de pouvoir se présenter avec sa protégée dans la maison, où il trouverait la maternelle figure d'une quakeresse et trois filles ne connaissant du mal que ce qu'elles en avaient lu dans les livres, qui associeraient cette aimable juive à la Rebecca d'Ivanhoe, et qui, en outre, penseraient que ce qu'elles feraient à la requête de Deronda, ce serait pour leur idole, Hans. La vision de la maison de Chelsea s'étant produite dans son esprit, il n'hésita plus.

Le bruit assourdissant d'un cab, après le silence du canot glissant sur la rivière, lui sembla insupportable. Heureusement, la jeune fille avait été plus calme depuis la crise qui

avait amené des larmes abondantes; elle obéissait comme une enfant harassée de fatigue. Dès qu'elle fut assise dans le cab, elle ôta son chapeau pour appuyer sa tête; mais les cahots la secouaient violemment; elle sommeilla pourtant et sa petite tête vacilla de côté et d'autre.

« Elles sont trop bonnes pour craindre de la prendre chez elles, pensa Deronda. Sa personne, sa voix, sa prononciation exquise doivent lui assurer confiance et tendresse. Mais quelles circonstances peuvent l'avoir amenée à cet excès de désolation? Quelle était son histoire? Étrange mission pour lui que de demander un abri pour cette épave? En tous cas, il pouvait compter sur le cœur des femmes chez lesquelles il la conduisait. »

XVIII

La maison de madame Meyrick n'était pas bruyante. Le parloir de face donnait sur la rivière, celui de gauche sur des jardins ; de sorte que, lorsqu'elle faisait la lecture à haute voix à ses filles, on pouvait laisser la fenêtre ouverte pour rafraîchir les deux petites pièces où brûlaient une lampe et deux bougies. Ces dernières étaient sur une table à part, pour Kate, qui dessinait des illustrations pour un éditeur ; la lampe n'éclairait pas seulement la lectrice, mais aussi Amy et Mab, qui brodaient des coussins en satin pour le grand monde.

Extérieurement, la maison paraissait étroite et mal bâtie. Le jour y entrait, à travers des persiennes, par une fenêtre à l'ancienne mode ; mais dans notre Londres brumeux, on voit bien des maisons d'aspect renfrogné, qui ont été et sont encore des abris exempts de vulgarité, et la pauvreté, dédaignant les grandes ostentations du monde, n'y connaît ni les rivalités, ni les vains efforts pour arriver à la fortune. La demeure des Meyrick était de cette sorte ; elles y étaient attachées parce qu'elle renfermait des objets

qui, pour la mère, étaient des souvenirs de son mariage, et pour les filles, une partie de leur monde aussi nécessaire que les étoiles de la Grande Ourse que l'on voyait des fenêtres de derrière. Madame Meyrick avait supporté bien des privations afin de pouvoir conserver des gravures particulièrement chères à son défunt mari, et les murs étaient tapissés d'une histoire universelle en scènes et en figures que les enfants avaient de bonne heure apprises par cœur.

Elles considéraient les chaises et les tables comme de vieux amis bien préférables aux nouveaux. Dans ces deux petits parloirs, avec leur ameublement qu'un brocanteur se serait à peine soucié d'acheter, sauf les gravures et le piano, on trouvait tout ce qu'il fallait pour passer une vie heureuse, ouverte aux plus belles productions en musique, peinture ou poésie. Je ne suis pas certain que, dans leurs moments de plus grande pénurie, quand le travail de Kate n'était pas encore payé, ces dames aient toujours eu une servante pour allumer le feu et balayer les chambres; mais elles étaient méticuleuses sur bien des points, et ne pouvaient croire que les ladies du grand monde fussent aussi égoïstes, aussi querelleuses et aussi frondeuses que les représentent nos photographes littéraires. Les dames Meyrick avaient leurs petites bizarreries qu'elles tenaient de leur père et de leur mère; mais mère et filles étaient unies par un triple lien: l'amour de la famille, l'admiration pour les belles œuvres ou pour les belles actions, et enfin leur industrie habituelle. Elles avaient résisté au désir de Hans, qui voulait consacrer une partie de son argent à leur rendre la vie un peu plus luxueuse; ni elles ni lui n'avaient éprouvé de regrets lorsqu'il avait préféré l'art à un emploi assuré, préférence qui l'obligeait à renoncer à son agrégation. Elles riaient en voyant ses caricatures à la Gavarni et le trouvaient excusable d'avoir cédé à

un penchant naturel auquel leur désintéressement et leur indépendance n'avaient mis aucun obstacle. C'était assez pour elles de suivre leur route ordinaire et d'aller à l'Opéra quand Hans venait les voir.

Quelqu'un qui, ce soir-là, aurait vu ces quatre femmes, n'aurait pas désiré pour elles un changement dans leur manière de vivre. Toutes étaient également petites et proportionnées à leur chambre en miniature. Madame Meyrick lisait à haute voix un livre français : c'était une aimable petite femme, demi-Française, demi-Écossaise, articulant fort bien les mots. Quoiqu'elle n'eût pas encore cinquante ans, ses cheveux crépés, couverts d'un bonnet à la quakeresse, étaient déjà gris, mais ses sourcils étaient demeurés aussi bruns que les yeux qu'ils surmontaient; sa robe noire, taillée comme une soutane de prêtre, avec sa rangée de boutons, convenait à sa propre et mignonne personne d'à peine cinq pieds de haut. Les filles ressemblaient à leur mère, excepté Mab, qui avait les cheveux blonds et le teint clair de Hans, avec un front bombé, irrégulièrement formé et une étrangeté de physionomie qui rappelait son frère. Tout en elles était correct : depuis le nœud de leurs cheveux coiffés à la chinoise, jusqu'à leurs jupes grises dans leur puritanisme opposé à la mode, qui, à cette époque, aurait exigé que quatre circonférences féminines remplissent l'espace libre du parloir de devant. Le seul être de son espèce, gros et gras, que l'on voyait dans la chambre, était Hafiz, le chat angora, confortablement installé sur le coussin de cuir d'une chaise, ouvrant de temps en temps ses grands yeux pour voir si de plus petits animaux ne venaient point commettre de dégâts.

Le livre que madame Meyrick avait devant elle, était l'*Histoire d'un conscrit*, d'Erkman-Chatrian. Elle venait de le finir, et Mab, qui avait laissé tomber son ouvrage et qui avançait la tête pour fixer ses yeux sur la lectrice, s'écria :

— C'est la plus belle histoire du monde !

— Naturellement, Mab, dit Amy, puisque c'est la dernière que tu as entendue. Tout ce qui te plaît est, à son tour, le meilleur.

— On ne peut appeler cela une histoire, dit Kate ; c'est un fragment historique rapproché de nous au moyen d'un puissant télescope. Nous voyons les figures des soldats ; non, c'est plus que cela : nous pouvons entendre tout ; nous pouvons presque sentir battre leurs cœurs.

— Appelle-la comme tu voudras, dit Mab en jonglant avec son dé ; appelle-la le chapitre des révélations. Elle me fait désirer quelque chose de bon, de grand. Elle me fait aimer Schiller ; je voudrais prendre le monde dans mes bras et le couvrir de baisers ! Il faut que je vous embrasse à sa place, petite mère !

Et elle jeta ses bras au cou de madame Meyrick.

— Chaque fois que tu es ainsi, Mab, tu fais tomber ton ouvrage, dit Amy. Si tu veux faire quelque chose de bon, finis ton coussin et ne le salis pas.

— Oh ! oh ! oh ! grommela Mab en ramassant son ouvrage et son dé. Je voudrais avoir trois conscrits blessés à soigner !

— Tu serais capable de renverser leur tisane en parlant, dit Amy.

— Pauvre Mab ! fit la mère. Ne sois pas dure pour elle. Donne-moi ma broderie maintenant, mon enfant. Continue et lâche la bride à ton enthousiasme ; moi, je vais finir ce pavot rouge et blanc.

— Eh bien, maman, je vous crois plus caustique qu'Amy, dit Kate en se retirant pour mieux juger de l'effet de son dessin.

— Oh !... oh !... oh !... fit de nouveau Mab en croisant les bras. Je voudrais qu'il arrivât quelque chose d'extraordinaire. Je suis comme si le déluge allait venir. Les

eaux des profondeurs immenses brisent leurs entraves; les cataractes du ciel s'entr'ouvrent!.. Il faut que je fasse des gammes!

Mab, à ces mots, alla ouvrir le piano. Ses sœurs riaient en voyant son enthousiasme, lorsqu'une voiture s'arrêta devant la maison, et l'on entendit frapper à la porte d'entrée.

-- Mon Dieu! s'écria madame Meyrick en se levant: Il est dix heures passées et Phœbé est allée se coucher.

Elle s'empessa de sortir en laissant ouverte la porte du parloir.

« M. Deronda! » Les jeunes filles entendirent cette exclamation de leur mère. Mab se serra les mains en disant :

— Eh bien, voilà!.. Le quelque chose que j'attendais est arrivé.

Kate et Amy cessèrent de travailler, tant elles étaient surprises; mais Deronda parla si bas, qu'elles ne purent rien entendre, et madame Meyrick ferma tout à coup la porte du parloir.

— Je sais que je puis avoir en votre bonté une confiance sans bornes, dit Deronda après un court récit des événements; vous pouvez vous imaginer combien je suis embarrassé avec cette pauvre petite. Je ne puis la confier à des étrangers, et, dans l'état nerveux où elle se trouve, je craindrais de la placer dans une maison pleine de domestiques. Je me suis fié à votre merci. J'espère que vous ne considérerez pas mon action comme injustifiable.

— Au contraire. Vous me faites honneur en comptant sur moi. Je vois dans quel embarras vous êtes. Amenez-la, je vous prie. Je rentre pour préparer mes enfants à la recevoir.

Tandis que Deronda retournait vers la voiture, madame Meyrick reparut dans le parloir et dit :

— Il nous est arrivé quelqu'un dont il faudra prendre

soin au lieu de tes conscrits blessés, Mab; c'est une pauvre fille qui allait se noyer de désespoir. M. Deronda est arrivé à temps pour la sauver. Il l'a prise dans son canot et, comme il ne savait où la mettre en sûreté il a pensé à nous et nous l'amène. Il paraît qu'elle est juive, mais bien élevée, car elle sait l'italien et la musique.

Les trois jeunes filles, étonnées et dans l'attente, se serrèrent l'une contre l'autre, prêtes à répondre à cet appel fait à leur commisération. Mab semblait stupéfaite, comme si cet accomplissement de son désir avait quelque chose de surnaturel.

Deronda s'étant approché du cab où l'attendait le pâle visage que nous connaissons, lui dit :

— Je vous ai amenée chez les meilleures personnes du monde; vous allez voir trois jeunes demoiselles comme vous. C'est une heureuse demeure. Voulez-vous me permettre de vous conduire auprès de ces dames?

Elle descendit du cab soutenue par Deronda, et quand elle arriva dans la lumière du parloir, elle offrait un tableau qui aurait ému des cœurs moins sensibles que ceux des dames Meyrick. Le brusque passage de l'obscurité à la lumière l'éblouit d'abord, et avant qu'elle eût pu se reconnaître, la mère avait déjà pris sa main dans les siennes. Deronda fut satisfait de voir que les Meyrick étaient moins grandes que sa protégée; la pauvre voyageuse ne pouvait avoir peur des aimables figures qui l'accueillaient; elle les regardait tour à tour pendant que la mère lui disait :

— Ma pauvre enfant, vous devez être bien lasse!

— Nous aurons soin de vous, nous vous consolerons, nous vous aimerons! s'écria Mab, incapable de se contenir plus longtemps et saisissant la petite main de l'étrangère qu'elle pressa cordialement.

Cet accueil si bienveillant, si chaud, pénétra dans le

cœur de la pauvre fille étonnée ; elle recula un peu pour mieux voir les quatre visages qui étaient devant elle et dont la bonté se réfléchissait dans ses yeux, non par un sourire, mais par ce changement indéfinissable qui fait voir que l'anxiété se transforme en contentement. Elle regarda Deronda comme pour reporter sur lui toute cette affabilité ; puis, se tournant vers madame Meyrick, elle lui dit d'une voix harmonieuse et avec recueillement :

— Je suis étrangère ; je suis juive. Vous pourriez croire que j'ai été méchante !

— Non, nous sommes sûres que vous êtes bonne ! s'écria Mab.

— Nous ne pensons pas mal de vous, pauvre enfant. Vous serez en sûreté avec nous, dit madame Meyrick. Venez et asseyez-vous. Vous allez manger quelque chose et puis vous irez vous coucher.

L'étrangère regarda de nouveau Deronda, qui lui dit :

— Vous ne craignez rien avec ces amies. Reposez-vous cette nuit ?

— Oh ! je n'aurai pas peur et je reposerai. Je crois qu'elles sont les anges secourables.

Madame Meyrick voulut la faire asseoir, mais elle recula encore, et cette pauvre créature, harassée, parla comme si elle éprouvait un scrupule d'être si bien reçue avant d'avoir fait le récit de ce qui la concernait.

— Je m'appelle Mirah Lapidoth. J'ai fait une longue route ; je suis venue seule de Prague jusqu'ici. Je me suis sauvée ; j'ai fui des choses terribles. Je suis venue à Londres pour retrouver ma mère et mon frère. On m'a enlevée à ma mère quand j'étais petite, mais j'ai cru pouvoir la retrouver. J'ai eu beaucoup de chagrin ; — les maisons avaient été démolies ; — je n'ai pu savoir ce qu'elle était devenue. Cela a duré longtemps, et je n'avais pas beaucoup d'argent. Voilà pourquoi je suis dans l'affliction.

— Notre mère sera bonne pour vous, s'écria Mab; voyez comme elle est une charmante petite mère!

— Asseyez-vous maintenant, dit Kate en avançant une chaise et pendant qu'Amy courait faire du thé.

Mirah ne résista pas davantage; elle s'assit avec une grâce infinie, croisa ses petits pieds, laissa tomber les mains sur son giron et regarda ses amies avec une tendresse respectueuse; en même temps, Hafiz, qui avait considéré la scène du siège qu'il occupait, s'avança la queue en l'air et vint se frotter contre les jambes de Mirah. Deronda pensa qu'il était temps de se retirer.

— Me permettez-vous de revenir demain à cinq heures? demanda-t-il à madame Meyrick.

— Oh oui! je vous en prie. D'ici là, nous aurons eu le temps de faire connaissance.

— Au revoir, dit Deronda en tendant la main à Mirah. Elle se leva, la prit et ce moment leur rappela à tous deux celui où, pour la première fois, il lui avait tendu cette main. Elle fixa les yeux sur lui et dit avec une affectueuse ferveur :

— Que le Dieu de nos pères vous bénisse et vous délivre de tout mal, comme vous m'avez délivrée! Je ne croyais pas qu'il existât d'homme aussi bon. Personne avant vous ne m'avait crue digne de ce qu'il y a de meilleur. Vous m'avez trouvée pauvre et misérable, et cependant vous m'avez donné le meilleur.

Deronda ne put parler, et après de silencieux adieux aux dames Meyrick, il s'éloigna.

LE CHOIX DES DEMOISELLES

XIX

Ce serait mal caractériser Deronda que de le dire romanesque; mais, sous son extérieur calme et grave régnait une ardeur qui le portait aisément à trouver de la poésie et du roman dans les événements de chaque jour. Pour lui, le fait d'avoir trouvé Mirah était aussi émouvant que les aventures d'Oreste ou de Renaud. Il demeura sur pied une bonne partie de la nuit, se retraçant tout ce qui s'était passé depuis que Mirah lui était apparue sur le bord de la Tamise. Il prit un livre et essaya de lire pour chasser les idées qui le poursuivaient; mais les caractères lui faisaient l'effet d'un réseau à travers les mailles duquel il voyait et entendait tout, aussi distinctement qu'avant; non seulement il voyait les péripéties survenues pendant les deux heures précédentes, mais encore les possibilités auxquelles ces péripéties pourraient donner

lieu. Ces idées suffisaient pour entretenir en lui l'espoir et la crainte. La recherche de sa mère, à laquelle Mirah voulait se livrer, le préoccupait tout particulièrement. Son premier mouvement le poussait à l'aider dans cette recherche ; si son frère et sa mère étaient à Londres, les moyens de perquisition ne manquaient pas ; mais à la sympathie de Daniel pour sa protégée se mêlait un sentiment d'anxiété bien naturel.

Son désir personnel de connaître sa propre mère, ou d'en apprendre quelque chose, était toujours accompagné d'une arrière-pensée pénible ; il pouvait se faire que le bonheur éprouvé par Mirah, en retrouvant la mère et le frère dont elle était séparée depuis tant d'années, se changeât en déception et même en calamité. Savait-on quel pouvait être leur état moral actuel ? Il est vrai qu'elle avait dit que sa mère et son frère étaient bons et vertueux ; mais cette bonté et cette vertu n'avaient existé peut-être que dans son imagination, et douze années de séparation étaient plus que suffisantes pour amener de grands et redoutables changements. En dépit de sa tendance innée à se mettre du côté des victimes du préjugé, son intérêt ne s'était jamais porté d'une façon pratique sur les juifs actuels, et ce qu'il en connaissait ne lui paraissait pas bien attrayant, ni bien encourageant. Il tenait pour constaté que les juifs instruits et bien élevés renonçaient à leur croyance pour se confondre avec le peuple de leur pays natal ; le mépris attaché au nom de juif soulevait toutes ses sympathies pour cet héritage de douleurs ; mais il était impossible qu'il ne connût pas de fâcheuses histoires sur les caractères et les occupations de certains membres de ce peuple ; et, quoiqu'il protestât sans cesse contre la disjonction de l'histoire du temps passé de celle de l'époque moderne, il n'était jamais arrivé à des conclusions plus définies sur les israélites du

dix-neuvième siècle, que celles qui rappelaient les vertus et les vices d'une race depuis longtemps opprimée et persécutée. Mais, aujourd'hui que le désir de Mirah le forçait, en quelque sorte, de procéder à un examen minutieux des circonstances, certaines images désagréables se rattachant à cette mère juive et à son fils, à ce qu'ils pouvaient être devenus tous deux, se présentaient d'elles-mêmes devant ses yeux. Certes, la délicatesse et le charme de la jeune fille étaient de fortes présomptions en faveur de ses proches, mais il fallait attendre pour en savoir davantage, et madame Meyrick pourrait peut-être recueillir de la bouche de Mirah des données indicatrices qui rendraient les démarches à tenter plus faciles. Sa voix, son accent, ses regards, la douce pureté qui émanait de toute sa personne, le faisaient reculer de plus en plus devant l'idée de l'associer d'une façon quelconque à quoi que ce soit de haïssable ou de méprisable; toutefois il ne pouvait s'empêcher de penser avec crainte à une parenté inconnue, et, dans le cas de Mirah, comme dans le sien, il trouvait des motifs plausibles pour en redouter les conséquences.

Que fallait-il faire pour cette pauvre enfant? Elle avait avant tout besoin de protection, de sécurité, d'encouragement, et son cœur chevaleresque lui disait que plus tôt il pourrait appeler sur elle l'intérêt des autres, sans parler du sien, mieux il s'acquitterait des devoirs qu'il avait contractés envers elle. Il n'avait point de droits à la pourvoir entièrement, quoiqu'il lui fût possible de le faire, et l'impression profonde qu'elle avait produite sur lui le portait à désirer qu'elle se considérât comme entièrement indépendante. De vagues lueurs, de lointaines perceptions d'avenir, qu'il essayait de chasser comme des fantômes obsédants, laissaient cependant leur influence sur lui; il avait surtout peur que ceux qui le voyaient de près ne devinassent tout de suite l'histoire de ses relations avec la

jeune juive. S'il détestait le secret qu'il était obligé de garder sur les liens et les devoirs de sa vie, il n'en était pas moins résolu à agir de telle sorte que la vérité ne pût jamais avilir autrui, surtout quand cette vérité ne provient pas du fait propre de la personne qu'elle touche.

Un instant il eut l'intention de tout raconter le lendemain à sir Hugo et à lady Mallinger ; mais l'espérance d'apprendre de nouveaux détails par madame Meyrick pendant sa prochaine visite, l'y fit renoncer. Il finit par s'endormir et décida qu'il attendrait le résultat de cette visite.

XX

Mirah dormit d'un bon sommeil réparateur, et, quand le lendemain elle descendit dans une robe noire de Mab, les cheveux bouclant en fibrilles humides après l'ablution dont elle les avait arrosés, elle semblait avoir repris courage et un peu oublié les douleurs et les misères qui avaient pâli ses joues et tracé un cercle bleuâtre autour de ses yeux. Ce fut Mab qui lui apporta son déjeuner et qui la conduisit au parloir, non sans orgueil de l'effet produit par de mignonnes pantoufles de feutre qu'elle s'était empressée d'aller acheter; car il ne s'en trouvait pas dans la maison d'assez petites pour le pied de Mirah, dont la robe d'emprunt n'arrivait qu'aux chevilles.

— Oh! maman! s'écria Mab en battant des mains, voyez donc comme ces pantoufles lui vont bien! Je m'étonne que ces petits pieds soient assez forts pour soutenir son corps.

Mirah jeta un coup d'œil sur ses pieds et sourit à madame Meyrick, qui se dit : « Il est impossible que cette enfant ait eu une mauvaise pensée. Cependant la sagesse me

conseille d'être circonspecte. » Elle rendit à Mirah son sourire et dit :

— Je crains que ces pauvres petits pieds n'aient été obligés dernièrement de soutenir un peu trop longtemps leur fardeau ; mais, aujourd'hui, Mirah se reposera et me tiendra compagnie.

— Et elle vous dira une foule de choses que je n'entendrai pas, murmura Mab, qui se voyait au premier volume d'un intéressant roman dont elle était forcée de passer plusieurs chapitres pour aller retrouver ses élèves.

Kate et Amy étaient déjà sorties, l'une pour prendre des points de vue sur la Tamise et l'autre pour ses affaires. La petite mère en avait ainsi décidé, voulant demeurer seule avec l'étrangère, dont il était nécessaire qu'elle connût l'histoire.

Ce matin-là, le parloir ressemblait à un petit temple. Le soleil dardait ses rayons sur la rivière et un air tiède et balsamique entraît par la fenêtre ouverte ; les murs portaient leurs hôtes silencieux, qui, éclairés en plein, s'étaient dans leurs cadres. Madame Meyrick, dont les peines qu'elle avait endurées n'avait pas altéré l'amabilité du visage, assortissait des laines pour sa broderie ; Hafiz ronronnait sur l'appui de la fenêtre ; l'horloge continuait son tic tac incessant et monotone, et le bruit des voitures que l'on entendait de temps à autre faisait ressortir encore davantage le silence et la placidité de l'intérieur. La petite mère, pensant que ce calme inviterait la jeune fille à parler, s'abstint de toute remarque. Mirah s'était assise en face d'elle, les mains jointes sur ses genoux, les jambes croisées, les yeux errant avec satisfaction sur les objets qui l'entouraient et s'arrêtant avec un tendre respect sur madame Meyrick. Enfin, elle commença d'une voix mélodieuse et attendrie :

— Je me rappelle parfaitement le visage de ma mère ;

cependant je n'avais pas sept ans quand je lui fus ravie et j'en ai dix-neuf maintenant.

— Je comprends cela, répondit madame Meyrick ; les anciens souvenirs sont ceux qui durent le plus longtemps.

— Oh ! oui, bien anciens. Je crois que dès que je me suis éveillée à la vie, j'ai aimé le visage de ma mère ; elle était sans cesse auprès de moi, m'entourant de ses bras et chantant un hymne hébreu que plus tard elle m'apprit. C'est la première chose que j'aie jamais chantée. Quand j'étais couchée dans mon petit lit blanc, elle se penchait sur moi et fredonnait à demi-voix. Je rêve souvent de ce temps ; je le revois pendant mon sommeil. Ah ! si je pouvais retrouver ma mère, je suis sûre que je la reconnaîtrais !

— Il faut vous attendre à du changement après douze années, dit avec bonté madame Meyrick. Voyez mes cheveux gris. Il y a dix ans, ils étaient bruns. Les jours, les mois et les années passent sur nous sans trêve ni merci, et laissent après eux les marques de leurs pas, qui sont souvent bien lourds.

— Ah ! je suis sûre qu'elle a eu le cœur déchiré quand je n'ai plus été près d'elle ! Quelle joie si nous pouvions nous revoir et si je pouvais lui dire combien je l'aime, combien j'aspire à la consoler de ses chagrins ! Alors je ne regretterais rien ; je serais heureuse d'avoir vécu dans la peine. J'ai désespéré. Le monde me semblait méchant ; je sentais que ma mère était morte et que la mort était mon seul moyen d'aller à elle. Mais, au dernier moment, — hier, — quand j'attendais que l'eau se refermât sur moi, je m'imaginai que la mort serait une miséricorde. Puis la bonté vivante m'apparut, et je repris confiance en la vie. Maintenant je suis avec vous, — ici ; — la paix et l'espérance sont rentrées dans mon âme. Je ne désire plus rien ; je puis attendre ; car j'espère, je crois et je suis

reconnaissante ! oh ! oui, bien reconnaissante ! Vous ne m'avez pas méprisée.

— Beaucoup d'autres auraient fait comme nous, mon enfant, dit madame Meyrick qui sentit ses yeux se mouiller.

— Mais je ne les ai pas rencontrés ! ils ne sont pas venus à moi !

— Comment avez-vous été enlevée à votre mère ?

— Ah ! j'y ai pensé longtemps. C'est terrible à raconter, et cependant je veux tout vous dire. C'est mon père qui m'a séparée de ma mère ! Je croyais que nous allions seulement faire un petit voyage, et j'étais dans l'enchantement. Nous nous embarquâmes sur un navire et nous allâmes loin, bien loin. Je ne savais rien alors et je croyais mon père quand, pour me consoler, il me disait que nous retournerions auprès de ma mère. Nous atteignîmes l'Amérique, et il devait se passer bien des années avant que nous revinssions en Europe. J'appris vite à écrire parce que je voulais correspondre avec ma mère ; mais un jour, que j'essayais de tracer une lettre, mon père me prit sur ses genoux, et me dit que ma mère et mon frère étaient morts et que c'était pourquoi nous n'étions pas retournés auprès d'eux. Je ne me souviens que peu de mon frère ; il me portait autrefois, mais il n'était pas toujours à la maison. Je crus mon père lorsqu'il me dit qu'il étaient morts ; je les vis sous la terre avec leurs yeux fermés pour toujours. Je ne pouvais douter de la vérité, et, toutes les nuits, pendant bien longtemps, j'arrosais mon oreiller de mes larmes. Mais, comme je revis souvent ma mère dans mon sommeil, je pensais qu'elle vivait auprès de moi et cette idée me consolait. C'est pour cela que je n'ai jamais eu peur dans l'obscurité ; souvent même, dans le jour, il m'arrive de la voir et de l'entendre chanter.

Mirah s'arrêta un moment, sa figure exprima une satis-

faction ineffable, comme si cette bienheureuse vision se présentait à elle.

— J'espère que votre père n'a pas été mauvais pour vous, dit madame Meyrick, anxieuse de la rappeler à elle-même.

— Non, il me gâtait ; il se donna beaucoup de peine pour m'instruire. Il était acteur et j'ai su plus tard que le Cobourg, où j'entendais dire qu'il allait autrefois, était un théâtre. Il n'avait pas toujours été comédien ; il avait été professeur et connaissait plusieurs langues. Je crois que son talent dramatique était faible, mais il dirigeait le théâtre, écrivait et traduisait des pièces. Une cantatrice italienne vécut longtemps avec nous. Tous deux me donnaient des leçons ; j'avais encore un maître qui me faisait apprendre par cœur et réciter. Je n'avais pas neuf ans quand je parus sur la scène. J'apprenais facilement et je n'avais pas peur ; mais déjà, comme depuis, je détestais ce genre de vie. Mon père gagnait de l'argent, et nous vivions dans le luxe, mais aussi dans le désordre. C'était chez nous un va-et-vient continuel d'hommes et de femmes, des éclats de rire, des disputes, des plaisanteries ; mais tous ces gens me dégoûtaient, bien que je fusse gâtée et caressée par eux. Je me rappelais souvent ma mère. La réflexion me vint de bonne heure, car je lisais beaucoup. Mon père se mit en tête que je pourrais devenir une grande cantatrice ; on prétendait que j'avais une voix merveilleuse pour une enfant et on me donna les meilleurs maîtres. Quand j'eus dix ans, je jouai le rôle d'une petite fille abandonnée qui chantait en s'amusant avec des fleurs. Je le fis sans émotion ; mais les applaudissements et tous les bruits du théâtre m'étaient odieux ; jamais je n'aimai les éloges que l'on me prodiguait ; ce qui me manquait, ce dont j'avais soif, c'étaient les soins et l'amour qui m'avaient entourée dès ma naissance. Je me fis en imagination une vie toute différente de ce qui m'environnait ; je choisis

dans les pièces de théâtre et dans d'autres productions ce qui me semblait beau, et je me créai un monde à moi. Mon père voulut me faire adopter un genre qui me répugnait. La signora lui dit un jour : « Elle ne sera jamais artiste, elle ne sera jamais qu'elle-même. Cela peut aller maintenant ; mais, vous verrez plus tard ; elle n'aura pas plus de physionomie et de jeus sur le théâtre qu'un oiseau chanteur. » Mon père se fâcha et ils se querellèrent. Je faisais cependant ce que je pouvais pour devenir artiste, puisque c'était là ce que mon père attendait de moi. Au bout de quelque temps, la signora nous quitta et une gouvernante vint compléter mon instruction, car mon père commençait à craindre que je ne chantasse trop ; je jouais néanmoins de temps en temps. Je souhaitais de quitter cette carrière du théâtre, mais je ne savais où aller et je redoutais le monde. Je me disais, en outre, que ce serait mal d'abandonner mon père et que ma mère me le reprocherait peut-être.

Mirah retomba dans sa rêverie.

— Ne vous a-t-on pas appris vos devoirs ? demanda madame Meyrick. Elle n'osait pas se servir du mot « religion », ne sachant pas ce qu'était la croyance juive.

— Non ! on me disait seulement que je devais obéir à mon père et faire ce qu'il désirait. Il ne suivait pas notre religion à New-York, et je crois qu'il aurait voulu que je ne la connusse pas. Mais, comme ma mère avait l'habitude de m'emmener avec elle à la synagogue et que je me rappelais qu'elle m'asseyait sur ses genoux pour que je pusse regarder à travers le grillage de la galerie des femmes et entendre l'office, je brûlais d'y aller. Un jour, encore toute petite, je m'échappai et tâchai de trouver la synagogue, mais je me perdis ; je rôdai longtemps à travers la ville jusqu'à ce qu'un colporteur, après m'avoir questionnée, me ramenât à la maison. Mon père ne m'ayant pas trou-

vée en rentrant, avait été fort inquiet et se mit dans une violente colère. J'avais eu tellement peur, qu'il se passa bien du temps avant que j'osasse tenter de nouveau l'aventure. Quand la signora nous eut quittés, nous allâmes habiter une maison dont la propriétaire était juive et observait sa religion. Je lui demandai de me conduire à la synagogue; je lus dans ses livres de prières et dans sa Bible et, quand j'eus assez d'argent, je la priai de m'acheter ces livres qui me semblaient devoir me rapprocher encore plus de ma mère. Ce fut ainsi qu'en y ajoutant ce que je lisais dans les pièces de théâtre et dans d'autres livres sur les juifs, j'arrivai à connaître un peu notre religion et l'histoire de notre peuple; tout cela, parce que j'étais sûre que ma mère obéissait aux prescriptions de notre culte. J'avais cessé de parler d'elle à mon père. C'est affreux à dire, mais je commençais à me méfier de lui. J'avais découvert qu'il ne disait pas toujours la vérité et qu'il faisait des promesses sans s'inquiéter de les tenir. Le soupçon que ma mère et mon frère vivaient encore, quoiqu'il m'eût dit qu'ils fussent morts, s'éveilla en moi. En revenant constamment sur le passé à mesure que je grandis, j'en sus davantage et j'eus comme certitude que ma mère avait été trompée, qu'elle s'attendait à nous voir revenir après une courte absence, et que mon père, en me disant qu'elle était morte, n'avait fait que jouer une comédie pour mettre mon esprit en repos. Voilà surtout pourquoi je hais le mensonge. J'écrivis en secret à ma mère; je connaissais son adresse: Colman street; c'est là que nous demeurions. Je savais que c'était près du pont de Blackfriars et du Cobourg; je me souviens aussi que nous nous appelions alors Cohen, bien que mon père se fit nommer Lapidoth, du nom, disait-il, de ses ancêtres en Pologne. J'envoyai ma lettre, mais je ne reçus point de réponse et je perdis tout espoir.

Notre séjour en Amérique ne dura plus longtemps. Mon

père me dit un jour de faire nos malles, car nous allions partir pour Hambourg. J'en fus heureuse. Je parlais bien allemand et je connaissais par cœur presque toutes les pièces du théâtre allemand. Mon père s'exprimait mieux dans cette langue qu'en anglais. J'avais alors treize ans et je me croyais vieille ! Je savais déjà tant de choses et pourtant si peu ! Pendant la traversée, je ne souffris pas du mal de mer et je pus demeurer presque tout le temps sur le pont. Mon père, pour amuser les passagers, jouait la comédie, chantait, faisait des farces, et j'écoutais souvent les remarques dont il était l'objet. Un jour que je regardais la mer et que personne ne faisait attention à moi, j'entendis un gentleman dire à un autre : « Oh ! c'est un malin juif, ... un drôle, ... dont rien ne m'étonnerait. Il n'y a pas de race comme celle-là pour la finesse des hommes et la beauté des femmes. Je me demande quel trafic il va faire de sa fille. » Quand j'eus entendu ces mots, je me dis que le malheur de ma vie venait de ce que j'étais juive, que le monde ferait peu de cas de moi et qu'il fallait m'y résigner. Je me consolai en pensant que ma souffrance était une part de l'affliction de mon peuple, une part dans le chant funèbre qui avait traversé les siècles... Mais vous ne m'avez pas repoussée ! observa-t-elle d'un ton plein de gratitude.

— Et nous tâcherons de faire en sorte que vous ne soyez pas mal jugée par les autres, ma chère enfant ! dit madame Meyrick, qui avait cessé de travailler et qui, les bras croisés, écoutait avec la plus grande attention. — Continuez ; dites-moi tout.

— Nous habitâmes ensuite plusieurs villes, mais c'est à Vienne et à Hambourg que nous demeurâmes le plus longtemps. Je repris l'étude du chant et mon père gagnait toujours de l'argent dans les théâtres. Pendant quelque temps il fonda de grandes espérances sur mon talent ; il me fit

répéter des rôles et jouer continuellement. Il prétendait me faire débiter dans l'opéra. Mais, peu à peu, il en vint à douter que ma voix fût jamais assez forte; elle n'avait pas tenu ses promesses. Mon maître de Vienne lui dit: « Ne la forcez pas davantage, elle ne sera jamais faite pour le public. C'est de l'or, mais ce n'est qu'un fil d'or! » Mon père fut amèrement désappointé; nous n'étions déjà plus dans l'aisance à cette époque... Je ne crois pas vous avoir expliqué encore ce que je ressentais pour mon père. Je savais qu'il m'aimait et je craignais de le blesser, mais il se méprenait toujours sur ce qui aurait pu me rendre heureuse. Il était dans sa nature de tout prendre légèrement; aussi cessai-je bientôt de rien lui demander sur les choses qui m'intéressaient le plus, car, chaque fois, il s'en raillait. Il ridiculisait même notre peuple. Je ressentais de la colère au fond de mon cœur, à cause de ma mère, quand je le voyais imiter, pour faire rire les autres, les mouvements et les balancements des juifs quand ils prient. « Mon père, lui disais-je, vous ne devriez pas contrefaire ainsi notre peuple devant des chrétiens qui s'en font des gorges chaudes. Serait-ce bien si je vous singeais pour que les autres se moquent de vous? » Alors il haussait les épaules, riait et me disait en me pinçant le menton: « Tu ne le pourrais pas, ma chère. » Cette circonstance, bien que peu importante par elle-même, éleva un mur entre mon père et moi; désormais, je lui cachai avec grand soin toutes mes impressions. Je ne tardai pas non plus à m'apercevoir que son désir de me voir aborder l'opéra et chanter la grande musique n'avait qu'un but: celui de me faire payer plus cher. Ma gratitude pour son affection diminua, et mes sentiments de tendresse pour lui dégénérent en pitié. Oui, j'en eus quelquefois compassion... Il avait vieilli et changé. Il n'était plus aimable. Il me parut moins bon pour les autres et pour moi. Il y avait des jours où sa

gaieté disparaissait subitement, et il demeurait à la maison, silencieux et sombre ; quelquefois il rentrait et tout à coup se prenait à sangloter. Si, pour le consoler, je m'avançais en lui disant : « Qu'y a-t-il, père ? » il ne répondait rien, m'attirait à lui, me serrait dans ses bras et pleurait de plus belle. Jamais la confiance ne régna entre nous et j'en étais attristée pour lui. Dans ses moments de découragement, je voyais bien que la vie qu'il menait lui paraissait odieuse ; alors je pressais ma joue contre la sienne et je priais. Ses tristesses m'attachaient plus étroitement à lui et je pensais combien ma mère avait dû l'aimer ; autrement elle ne l'aurait pas épousé... Mais l'époque terrible allait arriver. Après avoir été à Pesth, nous étions revenus à Vienne. En dépit de ce qu'avait dit mon maître Léo, mon père me fit contracter un engagement, non à l'Opéra, mais dans un théâtre secondaire de Vienne. J'ignorais ce qu'il faisait, pourtant je crois qu'il passait sa vie au jeu, quoiqu'il ne manquât jamais de venir me prendre au théâtre. J'étais dégoûtée. Les pièces dans lesquelles je jouais me paraissaient détestables. De beaux messieurs venaient papillonner autour de moi et cherchaient à me parler ; hommes et femmes semblaient me regarder avec des sourires moqueurs. Je crois que j'aurais été moins mal à mon aise dans une fournaise ardente. Vous ne connaissez pas cette vie : l'obligation de chanter et de jouer des choses qui vous répugnent et de voir des gens qui viennent dans les coulisses pour vous examiner. Je persistai néanmoins ; j'avais résolu d'obéir à mon père et de travailler pour lui ; mais je sentais que ma voix s'affaiblissait, et je savais que mon jeu n'était pas ce qu'il aurait dû être...

« Sur ces entrefaites on vint me dire un matin que mon père avait été mis en prison, et qu'il me faisait demander. Sans m'apprendre le motif de son arrestation, il me dit d'aller à l'adresse qu'il m'indiqua pour parler à un

comte qui le ferait remettre en liberté. Je fus trouver ce comte, que je reconnus pour être l'un des gentilshommes que j'avais vus la veille dans les coulisses. J'en fus effrayée, car je me rappelai sa façon de me regarder et de me baiser la main. Cependant, j'accomplis mon message et il me promit de se rendre sur-le-champ auprès de mon père, qui revint le soir à la maison avec lui. J'éprouvais une crainte horrible de cet homme, qui me fatiguait de ses attentions; ses yeux ne me quittaient pas. J'étais certaine qu'il méprisait l'actrice juive. Le lendemain, quand il vint au théâtre et qu'il voulut me mettre mon châle la terreur s'empara de moi; mon père aurait voulu que je parusse enchantée... Le comte était un homme entre deux âges avec des cheveux rares et les yeux pâles, grand et marchant lourdement. Il avait le visage grave, excepté lorsqu'il me regardait; il me souriait alors, et son sourire me paraissait hideux. Quand nous étions seuls chez nous, mon père me faisait l'éloge du comte, qu'il me donnait comme son ami le plus dévoué. Je ne répondais rien car je supposais qu'il l'avait tiré de prison. Un jour, le comte vint nous faire une visite et mon père me laissa seule avec lui. Il me demanda si j'aimais le théâtre. Je répondis que non et que je n'y restais que pour obéir à mon père. Il s'exprimait toujours en français, me nommait « son petit ange, » et autres fadeurs semblables que je trouvais révoltantes; puis il ajouta que je n'aurais pas besoin d'être plus longtemps sur les planches si je consentais à habiter son beau château où je commanderais en reine. « Plutôt demeurer au théâtre toute ma vie, » m'écriai-je suffoquée par la colère; puis je me retirai et le laissai seul. En m'esquivant, je vis mon père qui baguenaudait dans le couloir; j'en eus le cœur déchiré. Je courus m'enfermer dans ma chambre, persuadée que mon père s'entendait contre moi avec cet homme. Mais, le lendemain, il voulut m'amadouer; il me dit que je m'étais méprise

sur ses intentions et qu'il allait tout m'expliquer; que, si je ne jouais pas et ne tenais pas mon engagement, nous serions ruinés, et qu'il mourrait de faim. Je continuai donc d'aller au théâtre, et, pendant plus d'une semaine, le comte ne m'aborda pas... Nous changeâmes d'appartement; mon père ne quittait plus la maison que pour me conduire au théâtre. Un jour, il me parla de mon jeu sur un ton découragé, et me dit que je ne pourrais jamais chanter en public, que je perdrais ma voix, qu'il fallait penser à l'avenir et ne pas mettre des sentiments absurdes entre ma fortune et moi. « Que veux-tu faire? ajouta-t-il, tu en seras réduite à chanter dans les rues et à mendier. On t'a fait une offre magnifique et tu aurais dû l'accepter. » Je ne pouvais parler, j'étais saisie d'horreur; l'indignation me suffoquait, surtout en pensant à ma mère. Pour la première fois, l'idée me vint de le quitter; je sentais que je ferais bien; mais, le lendemain, il m'apprit qu'il avait résilié mon engagement et que nous allions partir pour Prague. Au bout de deux jours j'avais tout emballé et préparé pour notre voyage. J'étais devenue défiante; je me disais toujours que je serais obligée de m'enfuir; si cela arrivait je me rendrais à Londres et j'essayerais de retrouver ma mère. J'avais un peu d'argent; je vendis quelques menus objets pour en avoir davantage. Je fis un paquet de quelques vêtements indispensables que je pouvais emporter et je me tins sur mes gardes. Le silence de mon père sur l'offre du comte, dont il ne me reparla plus, me donna la conviction qu'il tramait un plan contre moi, et je priai Dieu de me protéger. J'avais vu ce qu'étaient les femmes perdues et mon cœur me disait de craindre mon père, car je voyais toujours derrière lui cet homme qui me faisait frissonner. Peut-être direz-vous que mes soupçons n'étaient pas fondés, mais il me paraissait évident que Dieu avait éclairé mon esprit. Pendant tout le voyage je fus en alarme.

Je ne sais pourquoi, mais j'avais le pressentiment que mon père me livrerait au comte qui m'emporterait dans un lieu d'où je ne pourrais m'échapper; la voix de ma mère résonnait dans mon âme. Il faisait nuit quand nous entrâmes dans Prague; mon père avait pris place extérieurement et fumait; malgré l'obscurité, je voyais tout. Je n'avais jamais remarqué dans la rue le visage des passants; mais, ce soir-là, je les observai tous, et, quand nous arrivâmes devant un grand hôtel et qu'à la lueur d'un réverbère je vis seulement le dos d'un individu, je reconnus le comte. Je ne dormis pas de la nuit; je me vêtissimlement; je me couvris du grand manteau et du chapeau que j'ai toujours portés depuis; j'attendis que le jour vînt et que les portes fussent ouvertes. Quelqu'un se leva vers quatre heures pour aller au chemin de fer; cela me donna du courage; je me glissai dehors avec mon petit sac sous mon manteau et je ne fus pas remarquée. J'avais étudié le *Guide des chemins de fer* et je connaissais bien l'itinéraire à suivre pour arriver en Angleterre; avant que le soleil se levât, j'étais dans le train qui m'emportait vers Dresde. Alors je pleurai de joie. Je ne savais pas si le peu d'argent que j'avais me suffirait, mais j'étais confiante, je pouvais vendre les quelques articles qui étaient dans mon sac, ainsi que mes boucles d'oreilles; je pouvais me contenter de ne manger que du pain... Je n'avais qu'une crainte, c'était d'être poursuivie par mon père. Je ne m'arrêtai pas; j'allai toujours. Arrivée à Bruxelles, je vis que l'argent allait me manquer; je vendis tout ce dont je pouvais me défaire. C'est alors que m'arriva une étrange aventure: en mettant la main dans la poche de mon manteau, j'y trouvai un demi-louis; je me demandai comment il était venu là, et je crus me rappeler qu'en partant de Cologne, un jeune ouvrier était assis en face de moi. D'abord il essaya de nouer une conversation; mais, comme

j'avais peur de tout, je répondis à peine et l'entretien n'alla pas plus loin. Le voyage était long et je ne mangeai que du pain ; une fois, il m'offrit de partager ses provisions, mais je refusai. Je crois que c'est lui qui mit cette pièce d'or dans ma poche pendant que je dormais ; en tout cas, elle était la bienvenue ; car, sans elle, je n'aurais pu arriver à Douvres. Je fis à pied une bonne partie de la route jusqu'à Londres. Je savais que j'avais un faux air de mendiant, et j'aurais bien voulu ne pas paraître misérable, car, si je retrouvais ma mère, elle serait trop peinée de me voir ainsi. Hélas ! mon espoir était vain ! J'atteignis enfin le pont de Blackfriars et je m'informai de Colman street. Les gens hochaient la tête ; personne ne connaissait cette rue. Je la voyais cependant devant moi ; je voyais notre porte, nos fenêtres, nos tuiles blanches et le grand bâtiment de briques en face. Mais rien de tout cela n'existait plus. Je demandai à un marchand où se trouvait Colman street ; je demandai après le Cobourg ; il me répondit : « Oh ! ma petite dame, tout cela a disparu. Les vieilles rues ont été démolies et tout est neuf aujourd'hui. » Je m'éloignai la mort dans l'âme. « Attendez, jeune dame, reprit cet homme ; pourquoi désirez-vous retrouver Colman street ? » Ses intentions étaient peut-être bonnes, mais je ne pouvais souffrir le ton qu'il prit. Et puis comment aurais-je pu lui expliquer ce que je voulais ? Je perdis confiance et me crus abandonnée. Où aller ?.. Pendant tout le trajet depuis Prague, l'espoir m'avait soutenue ; je comptais retrouver ma mère, et tout à coup je me voyais seule au milieu d'étrangers. J'étais sur le pont à regarder la rivière ; je vis des bateaux à vapeur ; je voulus m'embarquer en me disant qu'au moins je m'éloignerais des rues et que le bateau me transporterait peut-être dans un endroit où je trouverais la solitude. Avec quelques sols qui me restaient, j'achetai du pain ; j'avais besoin d'un peu

de forces pour réfléchir. Comment ferais-je pour vivre? De nouveau il me sembla que, par la mort seule, je pourrais rejoindre ma mère. Je débarquai je ne sais où; le soir était venu; je vis de grands arbres non loin de la rivière et je m'assis sous leurs branches pour y dormir. Le sommeil vint en effet, et, quand je me réveillai, il faisait jour; la rosée avait tout blanchi autour de moi; j'étais glacée et toute seule, hélas!

» Les oiseaux chantaient; je me levai, je marchai, je suivis longtemps le cours de l'eau, puis je revins à ma première place, rien ne m'appelait ailleurs. Le monde m'apparaissait vide; les pensées affluaient; je revoyais toute ma vie depuis l'instant où j'avais été enlevée à ma mère pour être élevée par des étrangers, qui ne se souciaient pas de ce que la vie était pour moi, mais seulement de ce qu'elle pourrait être pour eux. Je me voyais perdue, car personne ne me connaissait et chacun probablement se tromperait sur mon compte. Que faire? il me semblait que la voix de Dieu me disait de mourir. Alors je pensai à mon peuple chassé de pays en pays; je me rappelai combien étaient morts de misère et d'affliction. Étais-je donc la première? Et pendant les persécutions, n'en vit-on pas tuer leur enfants et se donner la mort après, pour échapper au déshonneur et à l'apostasie? Je crus donc ne point faire mal en mettant fin à mon existence; car, moi aussi, la calamité m'avait frappée et la mort était la seule route à suivre pour me délivrer. J'errai de côté et d'autre, toujours poursuivie par cette idée et criant vers le Tout-Puissant, bien que je n'eusse pas la foi assez robuste pour croire qu'il fît attention à moi. Plus je réfléchissais, plus je devenais faible, et, si j'étais couchée morte dans la rivière, était-ce autre chose qu'un sommeil? Là aussi, je pouvais confier mon âme à Dieu, qui me délivrerait; j'étais fatiguée de la vie, je voulais arriver à la paix profonde. Quand revint le soir,

quand le soleil eut disparu, il me sembla que le moment d'en finir était venu. Vous savez ce qui est arrivé ensuite; *il* a dû vous le dire. La foi me revint; je n'étais plus abandonnée; vous a-t-il raconté comment *il* m'a trouvée?

La réponse de madame Meyrick ne fut pas intelligible, mais elle posa maternellement ses lèvres sur le front de Mirah.

— C'est une perle que la boue n'a fait que laver, dit la petite femme à Deronda, après qu'elle lui eut rapporté l'histoire de Mirah.

— Que pensez-vous de la recherche de sa mère? demanda Daniel. N'avez-vous point de crainte? Moi, j'en ai, je l'avoue.

— Je crois que sa mère est bonne, répondit madame Meyrick, ou qu'elle était bonne. Elle est peut-être morte, voilà ma crainte. Soyez sûre qu'elle ne ressemblait pas à son scélérat de mari. De qui l'enfant tiendrait-elle sa bonté? C'est le froment qui donne la fleur de farine.

Deronda fut un peu désappointé de cette réponse et demeura indécis. L'argument pouvait cependant ne pas s'appliquer au frère, et madame Meyrick admit la possibilité que ce frère eût l'ignoble caractère de son père. Puis, si l'on faisait des annonces dans les journaux sous le nom de Cohen, Mirah serait toujours dans des transes; lorsque madame Meyrick lui en avait parlé, elle avait frémi en disant que son père pourrait ainsi être prévenu; car il lisait beaucoup de journaux et surtout les annonces. Deronda était d'avis d'attendre encore, attendu qu'il allait partir pour l'étranger, et que son voyage durerait une couple de mois. Il tenait à être à Londres quand on commencerait les recherches afin de pouvoir éviter cette peine à madame Meyrick, en supposant qu'elle fût assez généreuse pour continuer à veiller sur Mirah.

— Nous serions jalouses si vous en chargiez d'autres

que nous, dit madame Meyrick. Elle demeurera sous mon toit; je puis lui donner la chambre de Hans.

— Voudra-t-elle attendre ?

— N'en doutez pas. Il n'est pas dans sa nature de nourrir des plans et des projets: elle ne sait que se soumettre. Rappelez-vous comme elle obéissait à son père. Elle est encore tout étonnée d'avoir eu la volonté de fuir. Quant à revoir sa mère, elle en a l'espérance. Puisque vous avez été envoyé pour la sauver et que nous sommes bonnes pour elle, elle compte que l'on retrouvera sa mère de la même façon, c'est-à-dire sans la chercher.

Madame Meyrick estimait aussi que la somme mise à sa disposition par Deronda, comme provision pour les besoins de Mirah, était plus que suffisante. Elle espérait qu'au bout de quelque temps elle s'occuperait comme ses filles et se rendrait indépendante. Deronda lui fit observer qu'elle avait besoin d'un long repos.

— Oui, certes; aussi ne presserons-nous rien. Comptez sur nous; pour elle, nous aurons les plus tendres soins. Si vous voulez bien me faire savoir où je pourrai vous adresser mes lettres à l'étranger, je vous tiendrai au courant de tout. Il ne faut pas que nous ayons seules le plaisir de la sauver. Et puis, je désire que l'on croie que je le fais autant pour vous que pour Mirah.

— Ce serait vrai, car je ne sais pas comment j'en serais sorti hier sans vous. Tout aurait mal tourné. Je dirai à Hans que la meilleure chose que m'ait valu son amitié, c'est d'avoir connu sa mère.

Ils rentrèrent alors dans le parloir où Mirah, paisiblement assise, apprenait des trois sœurs tout ce qu'elles savaient sur Deronda, son amitié pour Hans, ce qu'il avait fait pour lui.

— Kate brûle tous les jours de l'encens devant son portrait, dit Mab. Moi, je porte sa signature dans un

sachet autour du cou, comme un préservatif contre la crampe, et Amy récite la table de multiplication en son nom. Maintenant, nous ferons quelque chose d'extra en son honneur, de ce qu'il vous a amenée chez nous.

— Je le crois trop grand personnage pour avoir besoin de quelque chose, dit Mirah en souriant. Il est probablement haut placé dans le monde.

— Il est d'un rang beaucoup plus élevé que le nôtre, répondit Amy ; il tient au grand monde.

— Je suis heureuse qu'il soit de haut rang, reprit Mirah avec sa placidité habituelle.

— Pourquoi cela ? demanda Amy, qui, dans ce sentiment, crut découvrir certaines particularités juives qui ne s'étaient pas encore fait jour.

— Parce que j'ai toujours détesté les hommes de haut rang :

— Oh ! M. Deronda n'est pas d'un rang si élevé, dit Kate. Ce n'est pas lui qui serait scandalisé que nous pensions désavantageusement de tous les pairs et les baronnets, si l'envie nous en prenait.

Quand Daniel entra, Mirah se leva et l'accueillit avec le même regard reconnaissant que celui de la veille quand il l'avait quittée. Impossible de voir une créature à la fois moins embarrassée et moins fière. Son éducation théâtrale n'avait pas laissé la moindre trace sur elle ; elle avait grandi dans la simplicité et dans la vérité. Deronda comprit qu'elle était quelque chose de tout à fait nouveau pour lui, car la naïveté de Mirah était d'autant plus admirable qu'elle n'avait rien de commun avec l'ignorance ; personne ne connaissait mieux qu'elle le mal et la douleur. Il la regardait et l'écoutait, comme si elle arrivait d'un pays lointain habité par une race différente de la nôtre.

Il ne fit qu'une courte visite ; sa délicatesse lui disait de reculer devant tout ce qui pourrait ressembler à de la

curiosité ou à la présomption d'un droit parce qu'il lui avait rendu service. Ainsi, il aurait bien désiré l'entendre chanter, mais l'expression de ce désir lui aurait fait l'effet d'une grossièreté, et elle était digne qu'on la traitât comme une personne de qualité.

Deronda revint quelques jours après prendre congé d'elle et des dames Meyrick, car il allait partir et rester absent de Londres au moins deux mois. En effet, le lendemain, il se mettait en route pour Leubronn avec sir Hugo et lady Mallinger. Il leur avait parlé de Mirah. Le baronnet conseilla de renoncer pour le moment à la recherche de sa mère et de son frère. Lady Mallinger s'intéressa beaucoup à cette pauvre fille, et fit observer que, puisqu'il existait une société pour la conversion des juifs, on pouvait espérer que Mirah embrasserait le christianisme; mais, apercevant un sourire sur les lèvres de sir Hugo, elle en conclut qu'elle avait dit une énormité. Lady Mallinger n'ayant donné le jour qu'à des filles, alors qu'un fils était attendu, se considérait comme dépourvue d'intelligence, et, quand elle se sentait embarrassée elle se disait : « Je demanderai à Daniel. » Deronda était donc devenu le conseil de la famille, car sir Hugo aimait de l'avoir à ses côtés et le chérissait presque autant que s'il eût été son fils.

Telle était l'histoire de Deronda, du moins autant qu'il la connaissait lui-même, jusqu'au moment de son voyage à Leubronn, où il rencontra Gwendolen Harleth à la table de jeu.

XXI

Il était dix heures du matin quand Gwendolen Harleth, après son triste voyage depuis Leubronn, arriva à la station d'où elle devait se faire conduire à Offendene. Ni parents, ni voiture ne l'attendaient; car, dans le télégramme qu'elle avait envoyé de Douvres, elle indiquait un train postérieur; mais, dans son impatience et pour ne pas droguer dans une gare de Londres, elle était partie plus tôt, ne se figurant pas ce qui pouvait résulter d'arriver à une station distante de chez elle de plus d'une lieue, seule et avec ses nombreux bagages. Forcée d'attendre qu'un véhicule quelconque fût prêt à l'emmener, Gwendolen sentit que la crasseuse peinture de la salle d'attente et l'affiche en lettres gigantesques l'invitant à se repentir et à se convertir, étaient des choses par trop lugubres à ajouter à ses chagrins particuliers; elle s'empressa donc de sortir et de regarder la grand'route et les champs. Mais le soleil lui parut mélancolique; le vent d'automne faisait tomber les feuilles jaunes des arbres, frissonner l'herbe, et ébouriffait les plumes d'un coq et de deux poules qui

avaient l'air de ne savoir que faire d'elles-mêmes. Le chef de la station aussi lui semblait intolérable, avec son œil affligé de strabisme ; d'ailleurs, il était nouveau, il ne la connaissait pas, et, à la voir seule ainsi, il devait conclure qu'elle n'occupait pas un rang élevé dans la société. Un paysan préparait sans se hâter la vieille et sale barouche qui devait la transporter, elle et ses bagages, à Offendene.

Pendant son voyage, Gwendolen avait réfléchi, et en était arrivée à la conclusion que sa mère et sa famille retourneraient à l'étranger ; car il était impossible qu'il ne restât pas au moins un petit revenu ; tout n'avait sans doute pas été englouti dans le désastre. Partir pour une petite ville obscure du continent et y vivre très médiocrement, tel était le cruel avenir qui la menaçait. Elle se voyait marcher vers trente ans, à côté de sa mère devenue plus mélancolique encore. Accablée de fatigue, et le dégoût de sa triste arrivée aidant, elle s'affectait de cet insupportable réveil, pire que les rêves déplaisants qui l'avaient précédé.

Mais la bruyante patache en montant l'avenue d'Offendene avait été aperçue. Quelqu'un se montra sur le seuil de la porte et, lorsque, en descendant de voiture, Gwendolen vit le cher et triste visage de sa mère portant de nouvelles traces de chagrin, elle lui jeta les bras autour du cou, et pour un instant elle éprouva une vive douleur. Derrière madame Davilow apparurent les figures insignifiantes des quatre filles, pauvres êtres, ayant, comme tous les enfants, leur monde particulier, sans importance pour d'autres que pour elles, mais toutes persuadées que la présence seule de Gwendolen devait chasser le malheur. La bonne miss Merry, avec son air abattu, s'occupait de faire descendre les malles et de payer le conducteur, pendant que madame Davilow et Gwendolen, entrant dans la maison, allèrent s'enfermer dans la chambre jaune.

— Voyons, chère maman, voyons, dit Gwendolen en

essuyant avec douceur les larmes qui roulaient sur les joues de madame Davilow. Qu'à cela ne tienne ! je ferai quelque chose ; tout ira bien. La situation vous paraissait désespérée parce que j'étais absente. Allons, allons ! il faut être gaie maintenant que me voilà ici.

— Dieu te bénisse, mon cher trésor ! fit la bonne mère qui oubliait tout, en la contemplant avec une sorte d'adoration ; je serai heureuse si tu l'es.

Quand Gwendolen, après avoir fait sa toilette, descendit au salon, fraîche comme un cygne qui vient de se baigner, elle ne se faisait encore aucune idée de l'infortune qui avait frappé sa famille. Prête à tout entendre, elle s'assit sur le sofa et dit d'un ton délibéré :

— Qu'avez-vous résolu de faire, maman ?

— Mon enfant, il nous faut d'abord quitter cette maison. Heureusement, M. Hayes est disposé à la prendre ; l'intendant de lord Brackenshaw doit tout terminer avec lui.

— Lord Brackenshaw, j'en suis sûre, vous laisserait bien ici sans vous faire payer de location, maman, dit Gwendolen, qui ne s'était pas appliquée aux affaires avec autant de discernement qu'à l'admiration excitée par ses charmes.

— Ma chère fille, lord Brackenshaw est en Écosse et ne sait rien de nos malheurs. Du reste, que ferions-nous dans cette maison, sans domestiques et sans argent pour la chauffer ? Plus tôt nous en serons dehors, mieux cela vaudra. Nous n'avons rien à emporter que nos hardes et nos vêtements.

— Alors vous pensez aller vivre à l'étranger ? fit Gwendolen, qui s'était familiarisée avec cette idée.

— Oh ! non, mon enfant. Comment pourrions-nous voyager ? Tu n'as jamais rien su, concernant les revenus et les dépenses, dit, en essayant de sourire, madame Davilow, qui posa doucement sa main sur celle de Gwendolen et qui ajouta tristement : — C'est bien dur pour toi, mon ange.

— Mais alors où irons-nous ? demanda Gwendolen avec un peu du dureté dans la voix. Une crainte nouvelle l'avait saisie.

— C'est tout décidé. Nous aurons un petit mobilier venant du presbytère. La pauvre mère hésitait ; elle redoutait de porter un coup trop rude à sa fille. — Nous irons nous établir à Sawyer's Cottage.

Gwendolen devint pâle de colère et dit avec hauteur :

— C'est impossible ! Il fallait chercher autre chose que cela ! Mon oncle n'aurait pas dû le permettre. Moi, je m'y refuse.

— Mon enfant chérie, à quelle autre résidence aurait-on pu penser ? Ton oncle est aussi bon qu'on peut l'être, mais il souffre lui-même ; il a sa famille à élever. Tu ne m'as donc pas comprise ? Sache-le bien : nous n'avons plus rien, absolument plus rien que ce que ma sœur et son mari nous donnent ! Il faut que nous essayions de gagner un peu d'argent par notre travail. Tes sœurs et moi, nous brodons une nappe pour les dames patronnesses de Wancester et un drap de communion que les paroissiens veulent offrir à l'église de Pennicote.

Madame Davilow donnait timidement tous ces détails pour préparer sa pauvre enfant à se soumettre, hélas ! à l'infortune.

— Il est certain, reprit Gwendolen avec insistance, qu'on aurait pu trouver autre chose que Sawyer's Cottage ! L'idée d'habiter cette maison qui avait été celle d'un employé de la régie, était un cauchemar pour elle.

— Non, ma chérie. Les maisons sont rares et nous devons nous estimer heureuses d'en avoir une pour nous seules. Elle n'est pas si laide que tu crois. Il y a deux petits parloirs et quatre chambres à coucher. Tu pourras être seule quand tu le voudras.

Le souci de Gwendolen pour le bien-être de sa mère

était déjà si affaibli, qu'elle ne prêta aucune attention à ces paroles suppliantes.

— Maman, je ne puis me figurer que toute votre fortune soit perdue. Comment avez-vous pu vous en assurer en si peu de temps ? Il n'y a pas huit jours que vous m'avez écrit.

— Les premières nouvelles en sont arrivées beaucoup plus tôt, ma chérie ; mais je n'ai pas voulu gâter ton plaisir avant que cela fût absolument nécessaire.

— Quelle vexation ! s'écria Gwendolen dans un nouvel accès de colère. Si je l'avais su, j'aurais pu rapporter l'argent que j'avais gagné ; l'ignorant, je suis restée et je l'ai reperdu. J'avais à peu près deux cents livres ; nous aurions pu vivre quelque temps, jusqu'à ce que j'eusse formé un autre plan. Elle se tut un instant et reprit avec plus d'impétuosité : — Tout m'a été contraire ! les gens ne m'ont approchée que pour me nuire !

Les « gens », c'était Deronda. S'il ne s'était pas mêlé à sa vie, elle serait retournée au jeu et aurait pu regagner ce qu'elle avait perdu.

— Résignons-nous à la volonté de la Providence, mon enfant, dit la pauvre madame Davilow, effrayée de cette révélation.

Elle croyait que par « gens », sa fille avait voulu désigner Grandcourt ; mais ses lèvres étaient scellées sur ce nom. Gwendolen reprit aussitôt :

— Mais, moi, je ne me résigne pas. Je lutterai tant que je pourrai. Pourquoi appeler Providence ce qui n'est que la scélératesse des hommes ? Vous m'avez dit dans votre lettre que c'est la faute de M. Lassmann si nous sommes ruinées. A-t-il donc tout emporté ?

— Non, ma chérie ; tu n'as pas bien compris. Il a fait de grandes spéculations ; il comptait gagner. Il avait tout placé dans des mines. Il a trop risqué.

— Je n'appelle pas cela providence ou prévoyance. Il a

été imprudent avec notre argent, et il devrait en être puni. Nous pouvons recourir à la loi pour retrouver notre fortune. Mon oncle aurait déjà dû prendre des mesures et ne pas accepter tranquillement de si grands torts. Nous avons la loi pour nous.

— Mon enfant, la loi ne peut nous rendre un argent perdu ainsi. Ton oncle dit que ce serait répandre du lait par terre. Et puis, il faut de l'argent pour faire un procès, et il n'y a pas de loi pour les gens ruinés. Nous ne sommes pas les seules victimes; bien d'autres que nous ont perdu et devront aussi se résigner.

— En tout cas, je ne me résigne pas à habiter Sawyer's Cottage et à vous voir travailler pour gagner quelques misérables shillings. Je ne le veux pas. Je ferai autre chose qui conviendra mieux à notre rang et à notre éducation.

— Je suis sûre que ton oncle t'approuvera et t'en admirera davantage, dit madame Davilow, qui voulut profiter de cette ouverture pour aborder un sujet difficile. — Je n'ai jamais pensé que tu te résignerais à vivre comme nous, si quelque chose de mieux s'offrait pour toi. Ton oncle et ta tante ont pensé que tes talents étaient une fortune, et ils ont déjà trouvé quelque chose qui, peut-être, pourra te satisfaire.

— Qu'est-ce que c'est, maman ?

La colère de Gwendolen avait fait place à la curiosité, et déjà les conjectures romantiques allaient leur train.

— Deux positions s'offrent : l'une, dans la famille d'un évêque où il y a trois filles, et l'autre, dans un pensionnat de demoiselles du grand monde. Ton français, ta musique, ta danse et tes manières de grande dame sont précisément ce qui convient. Le traitement est de cent livres par an, et pour que tu ne vives pas aussi pauvrement que nous, — madame Davilow hésita, — tu pourrais peut-être accepter un de ces emplois.

— Qui ? moi ? ressembler à miss Graves chez madame Meunier, non !

— Je crois aussi que la situation chez l'évêque serait plus supportable. Il ne doit rien y avoir de pénible dans la famille d'un évêque.

— Pardon, maman. Il est toujours pénible d'être gouvernante, et je ne vois pas que ce soit plus agréable d'être malmenée chez un évêque que partout ailleurs. Et puis vous savez que j'ai l'enseignement en horreur ! Me voyez-vous enfermée avec trois fillettes aussi ennuyeuses qu'Alice ? J'aimerais mieux émigrer.

Gwendolen aurait été bien en peine d'expliquer ce qu'elle entendait par « émigrer » ; mais madame Davilow ne pensa pas à le lui demander ; elle ne voyait point d'issue et prévoyait avec effroi la collision qui pourrait s'élever entre sa fille et son oncle quand elle irait au presbytère. Cependant, il y avait dans les expressions hautaines de Gwen un air de réticence qui lui fit supposer qu'elle tenait en réserve un plan défini, et, malgré l'ignorance pratique dont elle donnait des preuves continuelles, la croyance de sa mère en ses capacités était sans bornes.

— Maman, reprit Gwendolen au bout d'un instant, j'ai quelques bijoux dont je puis me défaire. Cela ferait une petite somme dont j'aurais besoin pour une chose à laquelle je pense. Marshall de Wancester les achètera de grand cœur. Jocosa pourrait aller les lui proposer ; elle va nous quitter sans doute ; mais, avant, elle n'hésitera pas, je pense, à nous rendre ce service.

— Elle fera ce que tu voudras, la pauvre bonne âme. Je ne te l'ai pas encore dit : eh bien, elle voulait que je prisse ses épargnes, 300 livres ; je lui ai conseillé de monter une petite école ; ce serait trop dur pour elle d'entrer dans une nouvelle famille après être demeurée si longtemps avec nous.

— Eh bien, recommandez-la à l'évêque pour ses filles, dit Gwendolen en essayant de sourire. Je suis sûre qu'elle sera meilleure que moi pour cet emploi.

— Ne va rien dire de pareil à ton oncle, mon enfant, s'écria madame Davilow effrayée. Il serait froissé s'il voyait que tu dédaignes ce qu'il t'offre. Mais je suis sûre qu'il approuvera le plan que tu peux avoir, si tu le consultes.

— Je veux d'abord consulter une autre personne. Savez-vous si les Arrowpoint sont encore à Quetcham et si M. Klesmer est chez eux? Je crois pouvoir affirmer que vous l'ignorez, pauvre chère maman. Jeffries peut-il monter à cheval pour porter une lettre?

— Oh! ma chère, Jeffries n'est plus ici et le marchand a repris les chevaux. Mais quelqu'un de la ferme de Leek peut y aller. Je sais que les Arrowpoint sont à Quetcham; miss Arrowpoint nous a laissé sa carte l'autre jour, mais je n'ai pas voulu la recevoir. Quant à M. Klesmer, je ne sais rien. Veux-tu y envoyer avant demain?

— Oui, oui! aussitôt que possible. Je vais écrire un petit mot.

— Quelle est ton intention, Gwen? demanda madame Davilow rassurée, en voyant chez sa fille des signes de vivacité et de meilleure humeur.

— Ne vous en préoccupez pas, chère maman. Ne vous inquiétez pas de ce que je veux faire, avant que ce soit décidé. J'espère qu'alors vous serez consolée... La chère figure! ajouta-t-elle en la caressant; elle a vieilli de dix ans dans trois semaines. Allons, allons! ne pleurez pas! Elle prit la tête de sa mère dans ses mains et l'embrassa sur les yeux. — Mais il ne faudra pas me contredire, ni mettre d'entraves à mes projets. Je veux être l'arbitre de mon sort; je n'entends pas que mon oncle ou ma tante me dictent ce que je dois faire. Ma vie est mon affaire; et je pense, — ici son ton devint plus caustique, — je pense

que je puis mieux faire que de vous laisser aller demeurer à Sawyer's Cottage.

Elle s'assit devant son pupitre et écrivit à Klesmer le billet suivant :

« Miss Harleth présente ses compliments à M. Klesmer et le prie de venir la voir demain, si c'est possible. Le motif qui la pousse à invoquer son obligeance est des plus sérieux. De malheureuses circonstances de famille la forcent de prendre une détermination qu'elle n'adoptera qu'après avoir entendu M. Klesmer, ayant toute confiance en sa grande intelligence et en son jugement. »

— Envoyez sur-le-champ ceci à Quetcham, maman, dit Gwendolen, après avoir cacheté sa lettre et mis l'adresse. Que l'on dise à l'homme qui la portera d'attendre la réponse. Il n'y a pas de temps à perdre.

Elle tenait absolument à ce que son billet fût expédié ; mais, bientôt, une autre inquiétude vint la mettre dans un état de surexcitation pénible. Que ferait-elle si Klesmer n'était pas à Quetcham ? Sa foi en sa bonne étoile avait faibli. Tout, depuis peu, lui avait été contraire. Un brillant mariage qui était venu s'offrir de lui-même s'était évanoui ; ses chances à la roulette avaient trompé son attente, et un homme qu'elle ne connaissait pas, dont elle ne savait rien, avait osé se jeter entre elle et ses projets. Gwendolen Harleth, avec sa grande beauté et la conscience de sa force, avait senti le poids amer de l'humiliation. Le malheur serait au comble si Klesmer n'était pas à Quetcham. Que faire alors pour échapper à Sawyer's Cottage et à la nécessité d'une « situation » ? Ce mot résumait à ses yeux les désagréments les plus blessants pour son orgueil et les plus fastidieux pour ses goûts.

XXII

Le billet de Gwendolen fut remis à Klesmer au moment où il quittait Quetcham, et, afin de répondre le lendemain à l'appel fait à son obligeance, il alla, non sans un peu de gêne pour lui, passer la nuit à Wancester. Certaines éventualités s'opposaient à ce qu'il demeurât à Quetcham. Cette magnifique habitation était devenue trop brûlante pour lui ; ses propriétaires, comme certains grands politiques, ayant été surpris par une insurrection contre l'ordre de choses établi, préparée sous leurs yeux sans qu'ils s'en fussent doutés.

Comme d'habitude, Quetcham possédait plusieurs hôtes, parmi lesquels miss Arrowpoint reconnut du premier coup d'œil un nouveau prétendant à sa main. C'était un homme politique de bonne famille, qui attendait avec confiance un siège à la Chambre des lords, ce qui l'obligeait à prétendre à une grande fortune chez sa femme pour soutenir dignement le titre à venir.

Les Arrowpoint n'étaient pas sans inquiétude sur les intentions de leur fille. Elle n'admettait pas que ses devoirs

envers la société la contraignissent à épouser un noble ou un membre de la Chambre des communes en passe d'être ennobli; ils éprouvaient de la contrariété en voyant sa persistance à refuser des partis très sortables. Quant à la possibilité qu'elle s'éprit de Klesmer, ils n'y pensaient seulement pas; mais l'heure de l'étonnement allait sonner pour eux.

Quand une passion commence entre une riche héritière et un homme indépendant, au caractère fier, il leur est d'abord difficile de se comprendre. L'éloignement indéfini de l'un ou de l'autre peut seule l'éteindre. Mais des rencontres fréquentes après de courtes absences, sont très puissantes pour amener une déclaration, et plus puissantes encore sont les relations répétées, alimentées par une sympathie de goûts et par d'admirables qualités des deux côtés, surtout quand l'un occupe la position de maître, et quand l'autre est persuadée d'acquérir un talent qui réjouit le professeur. Cette situation, fameuse dans l'histoire, n'a pas moins de charmes aujourd'hui qu'à l'époque d'Abélard.

Les Arrowpoint étaient loin d'y penser lorsque, pour la première fois, ils engagèrent Klesmer à venir à Quetcham. Avoir chez soi un grand musicien est un des privilèges de la fortune; et puis le talent de Catherine valait la peine d'être perfectionné. Klesmer n'était pas encore un Liszt, adoré de toutes les femmes de l'Europe civilisée; l'eût-il été, que ce n'était pas une raison pour qu'il fit la cour à une héritière et qu'il lui demandât sa main. Pas un musicien honorable ne se conduirait ainsi. Encore moins eût-il été concevable que Catherine lui fournît le plus petit prétexte à une telle audace. Pour les Arrowpoint, Klesmer était aussi peu dangereux qu'un valet de pied.

Klesmer, homme d'honneur avant tout, semblait avoir été favorisé de tous les dons par la nature, mais particulièrement de celui de la musique. Son arrogance et sa

vanité n'étaient que des faiblesses qui n'excédaient pas celles des meilleures familles anglaises, et la nature de Catherine Arrowpoint n'était pas assez turbulente pour se mettre aux prises avec elles. A part sa bonté native, elle était peut-être trop froidement sûre d'elle. Mais c'était aussi une de ces femmes avec lesquelles les rapports journaliers ont le charme de la découverte; c'était une de ces femmes dont la pureté de faculté et d'expression fait naître le désir de savoir ce qu'elles pensent sur tous les sujets. Il ne leur fallut pas longtemps pour savoir qu'ils s'intéressaient l'un à l'autre. Klesmer ne concevait point que miss Arrowpoint pût le considérer comme un amoureux possible, et elle, de son côté, ne se croyait pas faite pour inspirer un sentiment plus fort que l'amitié, à moins que ce ne fût de la part d'un homme amouraché de sa fortune. Dans ces conditions, il n'avait pas semblé nécessaire que Klesmer restreignît ses visites, soit à la ville, soit à la campagne. Si miss Arrowpoint avait été pauvre, il n'aurait pas hésité un instant à lui déclarer avec ardeur son amour, au lieu de faire courir tempêteusement ses doigts sur le clavier; quant à Catherine, elle s'était dit que si Klesmer lui demandait sa main, elle la lui accorderait, et Klesmer était convaincu que cette visite à Quetcham était la dernière qu'il y ferait, car il sentait que ses *brusqueries* se faisaient jour plus fréquemment et que Catherine y devenait plus sensible.

Ce fut sur ces entrefaites qu'entra en scène le lord en expectative, M. Bult, lequel, nul dans la vie privée, avait des opinions arrêtées sur les districts du Niger, se sentait chez lui au Brésil, parlait avec décision des affaires des mers du Sud, étudiait ses discours parlementaires, et avait en outre la santé robuste et la coloration prononcée d'un solide Breton. Catherine, sachant bien que c'était un mari comme on en désire pour les riches héritières, ne lui faisait qu'un reproche: c'est qu'il l'ennuyait mortellement,

M. Bult, infatué de son importance et certain de son amabilité personnelle, ne s'imaginait pas que son insensibilité pour le contre-point lui faisait du tort. C'est à peine s'il considérait Klesmer comme un homme sérieux et l'attachement de miss Arrowpoint pour la musique comme autre chose qu'un caprice. Il fut, par conséquent, un peu étonné, après le dîner, d'entendre Klesmer s'exclamer sur le manque d'idéalisme des hommes politiques de l'Angleterre, qui ne considéraient la mutualité entre les races que comme une question de marchés et de débouchés. A son avis, les croisades avaient au moins l'excuse d'une bannière sentimentale autour de laquelle les cœurs généreux avaient pu se rallier ; il est vrai que les coquins s'y rallièrent aussi ; mais quoi ! ils se rallient tout aussi bien au principe qui dit : « Acheter bon marché et vendre cher. » Sur ce thème, l'éloquence et les gesticulations de Klesmer se donnèrent libre cours pendant un moment, comme des pièces d'artifice qui éclatent accidentellement et qui retombent bientôt dans un silence absolu. M. Bult n'était pas surpris que les opinions de Klesmer fussent légères, à son point de vue, mais il s'étonnait de sa facilité d'élocution en anglais et de son choix d'expressions ; aussi, le soir même, alla-t-il pour la première fois lui parler pendant qu'il était dans le salon, assis devant le piano à côté de miss Arrowpoint.

— Je ne m'imaginai pas, dit-il, que vous fussiez un homme politique...

Pour toute réponse, Klesmer le regarda fixement, croisa les bras et avança la lèvre inférieure.

— Vous devez avoir l'habitude de parler en public. Vous vous exprimez fort bien, quoique je ne sois pas d'accord avec vous. D'après ce que vous dites du sentiment, je vous suppose panslaviste.

— Non ! jé m'appelle Élie. Je suis le Juif-Errant, répondit

Klesmer en souriant à miss Arrowpoint et en faisant sur le piano une gamme ascendante et descendante.

M. Bult trouva cette réponse *shocking*; mais, comme Catherine était présente, il ne voulut pas s'éloigner.

— Herr Klesmer, dit-elle pour rétablir la situation, a des idées cosmopolites; il prêche la fusion des races.

— J'en suis charmé, répondit M. Bult, qui voulut être gracieux. J'étais bien sûr qu'il avait trop de talent pour n'être qu'un musicien.

— Ah! monsieur, vous vous trompez étrangement, s'écria Klesmer avec feu. Personne n'a trop de talent pour être musicien; beaucoup d'hommes, au contraire, en ont trop peu. Un artiste créateur n'est pas plus un simple musicien qu'un grand homme d'État n'est un simple politicien. Nous ne sommes pas, monsieur, des poupées qui vivent dans une boîte et qui n'en sortent que pour amuser le monde. Nous aidons au gouvernement des nations et nous coopérons à l'œuvre du siècle, comme tous les hommes publics. Nous occupons le même rang que les législateurs. Un homme qui parle sur la musique avec savoir et conscience, est obligé de posséder quelque chose de plus que l'éloquence parlementaire.

En prononçant ces derniers mots, Klesmer quitta le piano et sortit. Miss Arrowpoint rougit, et M. Bult, avec son flegme habituel, lui fit remarquer « que son pianiste ne se prenait pas pour de la petite bière ».

— M. Klesmer est quelque chose de plus qu'un pianiste, dit miss Arrowpoint pour l'excuser. C'est un grand musicien, dans le sens le plus complet du mot; il est aussi haut placé que Schubert et Mendelssohn.

— Ah! vous autres femmes, vous comprenez ces choses-là, dit M. Bult, avec la conviction que ces « choses-là » étaient frivoles, surtout parce que Klesmer s'était posé en petit maître.

Catherine, toujours peinée quand Klesmer se montait de la sorte, ne manqua pas de lui dire le lendemain, dans le salon de musique :

— Pourquoi vous êtes-vous emporté hier avec M. Bult ? Je suis sûre qu'il ne pensait pas à mal.

— Voudriez-vous donc que je sois aimable avec lui ? demanda Klesmer d'un air furibond.

— Je crois que l'impolitesse est indigne de vous.

— Alors vous le supportez patiemment ? Vous admirez les platitudes de ce politicien aussi insensible qu'un bœuf pour tout ce qui ne touche pas à la politique ? Vous pensez que sa stupidité pyramidale sied bien à la dignité d'un gentilhomme anglais ?

— Je n'ai rien dit de semblable.

— Vous pensez que je me suis conduit sans dignité et vous en êtes offensée ?

— Vous approchez un peu de la vérité, dit-elle en souriant.

— Alors il vaut mieux que je fasse mes malles et que je parte ?

— Je n'en vois pas le motif. S'il est de mon devoir de supporter vos critiques sur mon opérette, vous devez aussi tolérer ma critique sur votre impatience.

— Mais je la tolère. Vous auriez donc voulu que j'acceptasse son inepte impertinence sur un « simple musicien » sans le remettre à sa place ? Ainsi, il faudra que j'entende blasphémer mes dieux et que je me laisse insulter sans rien répondre ! Mais, pardon, vous ne pouvez voir les choses comme moi ; vous ne comprenez pas la rage de l'artiste ; il est d'une autre caste que vous.

— C'est vrai, répondit Catherine, qui laissa percer quelque chose du sentiment qu'elle éprouvait. Il est d'une caste à laquelle je voudrais atteindre, ... une caste au-dessus de la mienne.

Klesmer, qui était assis devant la table, à feuilleter une partition, se leva, fit quelques pas, et dit :

— Voilà qui est admirablement senti, et je vous en suis reconnaissant. Mais je ferais mieux de partir ; je sens que je le dois. Vous pouvez très-bien continuer sans moi ; votre opérette est sur ses pieds, ... elle peut marcher seule. La compagnie de votre M. Bult me va *wie die Faust auf's Auge* ¹. Je néglige mes intérêts. Il faut que j'aille à Pétersbourg.

Point de réponse.

— Vous convenez avec moi, n'est-ce pas, que je dois partir ? reprit-il avec un peu d'animation.

— Oui, si vos affaires et vos sentiments l'exigent. Je m'étonne seulement que vous ayez consenti à nous accorder une si grande partie de votre temps l'année dernière. Je n'ai considéré votre condescendance à venir ici que comme un sacrifice.

— Pourquoi un sacrifice ? demanda Klesmer, qui avait été se mettre au piano et qui lui fit rendre, comme un écho, une mélodie composée par lui sur ces paroles de Heine : *Ich hab' dich geliebt und liebe dich noch* ².

— Voilà le mystère ! dit Catherine très agitée et déchirant une feuille de papier en petits morceaux, sans savoir ce qu'elle faisait.

— Vous ne le concevez pas ? reprit Klesmer en croisant les bras.

— Je ne conçois rien de probable.

— Alors, je vais vous le dire. C'est que, pour moi, vous êtes la femme unique, la dame dont je porte les couleurs entre mon cœur et mon armure.

Les mains de Catherine tremblaient tellement, qu'elle ne put continuer à déchirer son papier, ni dire un mot. Klesmer reprit :

1. Comme un coup de poing sur l'œil.
2. Je t'ai aimée, et je t'aime encore.

— Ce serait une impertinence impardonnable si je nourrissais quelque espoir. Mais ceci est hors de question ; je ne compte sur rien de semblable. N'avez-vous pas dit un jour que votre lot était de soupçonner que tout homme qui vous ferait la cour ne vous courtiserait pas par amour pour vous ? Ne l'avez-vous pas dit ?

— Je crois que oui, murmura-t-elle.

— Le mot était amer. Eh bien, écoutez-moi : un homme qui a vu autant de femmes qu'il y a de fleurs en été, languit d'amour pour vous, et comme vous ne pourrez jamais l'épouser, vous le croirez. Mais, je vous en supplie, ne vous donnez pas en pâture à ce minotaure de Bult. Allons ! je vais emballer et partir. Vous ferez mes excuses à madame Arrowpoint.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Il faut d'abord que vous preniez ces manuscrits, dit Catherine en faisant un effort désespéré.

Elle s'était levée pour mettre les papiers sur une autre table. Klesmer revint pour l'aider et ils ne furent séparés que par la longueur des feuilles de papier.

— Pourquoi n'épouserai-je pas l'homme qui m'aime, si je l'aime aussi ? demanda Catherine.

— Ce serait trop difficile,.. impossible,.. vous ne réussiriez pas. Je ne suis pas digne des efforts que vous seriez obligée de faire. Je ne puis accepter ce sacrifice ; on dirait que c'est une *mésalliance* de votre part, et je m'exposerais aux plus méprisables accusations.

— Sont-ce les accusations qui vous effrayent ? Moi, je n'ai peur que d'une chose : c'est de ne pas passer notre vie ensemble.

Le mot décisif était lâché ; ils ne pouvaient plus douter de ce qu'ils voulaient tous deux. Une seule voie restait ouverte pour y arriver, et Catherine résolut de la prendre sur-le-champ. Elle alla trouver ses parents dans la bibliothèque

et leur apprit qu'elle s'était engagée envers Klesmer. Madame Arrowpoint tomba dans un état indescriptible. Tant qu'elle avait vu Klesmer sous l'aspect d'un musicien qu'elle patronnait, ses bizarreries lui avaient paru acceptables; mais le voir inopinément sous celui d'un gendre, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Que dirait le monde, auquel la pauvre dame avait coutume de représenter sa fille comme un modèle d'excellence? En recevant ce choc, elle donna cours à sa colère, et s'écria :

— Si Klesmer s'est permis de te demander la main, ton père chassera ses espérances à coups de cravache... Mais parlez donc, monsieur Arrowpoint?

Le père ôta son cigare et s'éleva à la hauteur de l'événement en disant :

— Cela ne pourra jamais se faire, Kate.

— Se faire ! glapit madame Arrowpoint ; quelle est la personne de bon sens qui penserait que cela puisse se faire? Vous pourriez tout aussi bien dire qu'il est permis d'empoisonner ou d'assassiner ! Si ce n'est pas une comédie que tu joues, Catherine, tu es folle !

— J'ai tout mon bon sens, maman, et je parle sérieusement. M. Klesmer n'est pas à blâmer ; il n'a jamais pensé m'épouser. J'ai découvert qu'il m'aime, et comme, moi aussi je l'aime, je lui ai engagé ma foi.

— Ne dis pas cela, Catherine, s'écria madame Arrowpoint avec amertume. Tu seras la fable du monde. Chacun dira qu'il faut que tu te sois jetée à la tête d'un homme payé pour venir chez nous,... d'un je ne sais quoi!... d'un bohémien!... d'un juif!.. Que sais-je?.,.

— Qu'importe, maman? répondit Catherine indignée à son tour. Nous savons tous que c'est un génie... comme le Tasse.

— L'époque ne ressemblait pas à celle-ci, et Klesmer n'est pas un Tasse ! hurla madame Arrowpoint en s'échauf-

fant de plus en plus. — Il n'y a aucune pointe dans ce sarcasme, si ce n'est celle de l'irrévérence.

— Je serais désolée de vous blesser, maman ; mais je ne veux pas sacrifier le bonheur de ma vie à des idées auxquelles je ne crois pas, et à des coutumes pour lesquelles je n'ai aucun respect.

— As-tu donc perdu tout sentiment du devoir ? Oublies-tu donc que tu es notre unique enfant, qu'il dépend de toi de mettre une grande fortune dans des mains convenables ?

— Quelles sont les mains convenables ? Mon grand-père a gagné sa fortune dans le commerce.

— Monsieur Arrowpoint, écoutez-vous cela sans rien répondre ?

— Je suis gentilhomme, Kate, dit le père en faisant un effort, et nous comptons te marier à un gentilhomme.

— Et à un homme attaché aux institutions de ce pays, ajouta la mère. Une femme dans votre position, mademoiselle, a de sérieux devoirs à remplir. Quand le devoir et l'inclination se combattent, elle doit obéir au devoir.

— Je le nie, objecta Catherine, devenant plus froide à mesure que sa mère s'enflammait davantage. On peut dire des choses vraies et mal les appliquer. Certaines personnes se servent volontiers du mot sacré de devoir pour l'appliquer aux autres, mais non à elles-mêmes.

— Alors les désirs de vos parents ne sont pas des ordres pour vous ?

— Pardon, mais dans les limites de la raison. Avant de renoncer au bonheur de ma vie...

— Catherine, Catherine ! gémit madame Arrowpoint en interrompant sa fille, ce ne sera pas le bonheur de ta vie.

— Eh bien, avant de renoncer à ce que je crois le bonheur de ma vie, je veux que l'on me donne de meilleures

raisons que celle de me voir épouser un noble ou un homme qui peut être ennobli parce qu'il vote avec un certain parti. Je me crois libre de me donner à celui que je juge digne de moi, à moins qu'un devoir plus élevé ne me le défende.

— Mais il en est ainsi, Catherine, quoique tu sois aveuglée et que tu ne veuilles pas le voir ! Le devoir d'une femme est de ne pas s'avilir. Et tu te rabaises toi-même. Monsieur Arrowpoint, faites-moi la grâce de dire à votre fille ce qu'est son devoir.

— Tu dois comprendre, Catherine, dit M. Arrowpoint, que Klesmer n'est pas un homme pour toi. Il ne ferait pas bonne figure à la tête de nos domaines. Il a un diable d'aspect étranger ; enfin ce n'est pas un homme pratique.

— Mon cher papa, je ne vois nullement en quoi cela m'importe. La terre d'Angleterre a souvent passé dans les mains des étrangers : soldats hollandais, fils de femmes étrangères, etc.

— Il ne sert à rien de discuter sur le mariage, Kate, reprit le père. Ce n'est pas l'usage de traiter ce sujet comme une question parlementaire. Nous devons faire comme les autres. Nous devons penser à la nation et au bien public.

— Je ne vois pas que le bien public soit en question ici, papa ; pourquoi exigerait-on d'une héritière qu'elle mit une fortune gagnée dans le commerce entre les mains d'une certaine classe ! Cela me paraît absurde ; ce sont des mœurs hors de saison et le simple résultat d'une sotte ambition. Je l'appellerais plutôt un mal public.

— C'est là un pur sophisme, Catherine, dit madame Arrowpoint. De ce que tu ne veux pas épouser de noble, il ne s'ensuit pas que tu sois obligée de te donner à un saltimbanque, à un charlatan !

— Je ne comprends pas à qui s'appliquent ces paroles, maman.

— Je le crois, répliqua madame Arrowpoint d'un ton de mépris significatif ; au point où tu en es arrivée, nous ne devons pas nous comprendre.

— C'est impossible, Kate, dit M. Arrowpoint dans le désir de substituer un raisonnement plus doux à l'impétuosité de sa femme. Un homme comme Klesmer ne peut épouser une fortune commela tienne. Cela ne se peutpas.

— Et cela ne sera certainement pas ! s'écria impérieusement madame Arrowpoint. Où est-il cet homme ? Qu'on l'amène ?

— Je ne permettrai pas qu'on l'insulte, dit Catherine. Du reste, cela ne terminerait rien.

— Ne veux-tu pas qu'il sache qu'en t'épousant il n'aura rien de ta fortune ? demanda la mère.

— Certainement, je le veux.

— Alors, va le chercher.

Catherine courut au salon de musique et ne dit que ce seul mot : « Venez ! » Elle ne croyait pas qu'il fût nécessaire de préparer Klesmer.

— Monsieur Klesmer, dit madame Arrowpoint avec une hauteur pleine de dédain, je crois inutile de vous redire ce qui s'est passé entre nous et notre fille. Monsieur Arrowpoint va vous faire connaître notre résolution.

— Nous ne consentons pas à votre mariage, dit M. Arrowpoint, qui trouvait sa tâche bien lourde et qui était dans un embarras dont son cigare ne pouvait l'aider à sortir ; c'est une odieuse machination. On s'est battu en duel pour moins que cela.

— Vous avez tristement abusé de notre confiance, dit en éclatant madame Arrowpoint, incapable de se contenir et de laisser le poids du discours à son mari.

Klesmer s'inclina légèrement et sourit ironiquement sans rien répondre.

— La prétention est ridicule ! Vous auriez mieux fait d'y

renoncer et de quitter la maison, reprit M. Arrowpoint qui ne se souciait pas d'entamer la question d'argent.

— Je ne puis renoncer à rien, répondit enfin Klesmer, sans le consentement de mademoiselle votre fille. Elle a ma parole.

— Inutile de discuter, répondit aigrement madame Arrowpoint. Nous ne consentirons jamais à ce mariage. Si Catherine nous désobéit, elle sera déshéritée. Vous n'épouserez pas sa fortune ; il est bon que vous le sachiez.

— Madame, si j'ai jamais regretté quelque chose, c'est qu'elle ait de la fortune. Seulement, je dois lui demander si elle ne trouve pas que le sacrifice de cette fortune soit plus grand que je ne le mérite.

— Ce n'est point un sacrifice pour moi, répondit Catherine ; car j'ai toujours considéré cette fortune comme une malédiction pour moi. Je ne regrette qu'une chose : c'est de faire de la peine à mes parents.

— Tu nous défies alors ? cria madame Arrowpoint.

— Non ; je ne veux qu'épouser M. Klesmer, dit fermement Catherine.

— Il fera bien de ne pas compter sur notre indulgence ; car il agit comme un aventurier, hurla madame Arrowpoint, dont les manières se ressentaient de l'impunité dans l'insulte, qui est un des privilèges des femmes.

— Madame, dit Klesmer, je ne vous détaillerai pas les raisons qui me défendent de relever vos paroles. Mais veuillez bien comprendre que je considère comme hors de votre pouvoir et de celui de votre fortune de me conférer quoi que ce soit que j'apprécie. Je me suis fait moi-même ma position d'artiste ; je me suis élevé seul au rang que j'occupe dans le monde des arts, et je ne l'échangerais contre nul autre. Je suis à même de nourrir votre fille, et je ne demande d'autre changement dans ma vie que le bonheur de la nommer ma compagne.

— Vous quitterez la maison cependant, s'écria madame Arrowpoint.

— A l'instant, répondit Klesmer, qui fit un salut et sortit.

— Point de malentendu, maman, dit Catherine. Je me considère comme engagée à Klesmer et, quoi qu'il arrive, je l'épouserai.

La mère détourna la tête et lui fit de la main un signe de congé.

— Tout cela est fort bien, dit M. Arrowpoint quand Catherine fut sortie; mais que diable ferons-nous de nos propriétés?

— Il y a Harry Brendall. Il peut prendre le nom.

— Harry Brendall les aurait bientôt mangées, répondit M. Arrowpoint en rallumant son cigare.

C'est ainsi, sans que rien eût été décidé, excepté la détermination des amoureux, que Klesmer quitta Quetcham.

XXIII

— Je vous en prie, maman, allez à l'église, dit Gwendolen le lendemain matin; je tiens à être seule avec M. Klesmer.

En réponse à son billet, il lui avait écrit qu'il serait chez elle à onze heures.

— Cela n'est pas très convenable, dit en hésitant madame Davilow.

— La situation est trop sérieuse, repartit dédaigneusement Gwendolen, pour que nous nous occupions de minuties comme celles-là.

— Mais Isabelle pourrait rester avec toi. Elle lirait dans un coin.

— Non, ce n'est pas possible; elle mordrait ses ongles et remuerait trop. Ce serait agaçant. Fiez-vous à moi, maman. Il faut que je sois seule. Emmenez-les à l'église.

Naturellement, il fut fait comme le voulait Gwendolen.

La matinée était délicieuse; un pâle soleil d'automne envoyait ses rayons affaiblis sur l'herbe jonchée de feuilles

mortes et se tamisait en bandes obliques à travers les fenêtres sur le vieux mobilier et sur les bibelots qui garnissaient l'antichambre dans laquelle elle avait posé en Hermione. Ce souvenir s'offrait précisément à elle en ce moment; elle se rappelait que Klesmer avait admiré sa pose et son expression. Ce qu'il avait dit, ce qu'elle s'imaginait qu'il avait pensé, était alors d'un vif intérêt pour elle; car, jusque-là, jamais elle ne s'était sentie aussi dépendante, aussi nécessiteuse de l'opinion d'autrui.

Afin d'occuper ses loisirs en l'attendant, elle mit en ordre ses volumes et ses cahiers de musique, et, tout en les posant sur le piano, elle vit ses mouvements se refléter dans la glace. Elle prit plaisir à se contempler et marcha un peu automatiquement vers le miroir. En voyant s'avancer son image, elle se dit : « Je suis belle; » toutefois, elle ne prononça pas ces mots d'un ton triomphant, mais plutôt avec une décision grave.

Elle ne continua pas longtemps cet examen de ses charmes; un bruit de roues et des portes qui s'ouvraient, vinrent lui apprendre que son attente allait être satisfaite. Son agitation intérieure devint extrême; elle redoutait maintenant le jugement de Klesmer. Pauvre jeune fille! elle touchait à une crise de sa vie bien plus intense que celle de sa dernière expérience avec Grandcourt.

Klesmer la salua respectueusement dès l'antichambre; elle marcha vers lui avec une gravité inaccoutumée et dit, en lui tendant la main :

— Vous êtes bien bon d'être venu, herr Klesmer. J'espère que vous ne me jugez pas trop présomptueuse.

— J'ai considéré votre désir comme un ordre qui me faisait honneur, répondit Klesmer avec solennité. En réalité, il avait laissé ses propres affaires pour donner toute son attention à ce que Gwendolen pouvait avoir à lui dire; mais il était encore trop agité par les événements de la

veille, pour que ses expressions n'eussent pas une nuance plus tranchante que d'habitude. Quant à Gwendolen, les sensations qui l'oppressaient étaient trop fortes pour qu'elle pensât aux formalités ; elle se tint debout près du piano et Klesmer à l'autre extrémité, le dos tourné à la lumière et ses redoutables yeux fixés sur elle. L'affectation était inutile ; elle commença donc aussitôt :

— J'avais besoin de vous consulter, monsieur Klesmer ; nous avons perdu toute notre fortune ; nous n'avons plus rien. Il me faut gagner mon pain et pourvoir aux besoins de ma mère. Le seul moyen auquel je crois pouvoir recourir pour y parvenir,... le moyen que je préférerais à tout autre... serait de me faire actrice,... de monter sur les planches. Il va sans dire que j'aimerais à occuper une haute position, et je pensais, — si vous croyez que je le puisse, — que je ferais mieux d'être cantatrice, et par conséquent me mettre à l'étude du chant.

Klesmer posa son chapeau sur le piano, et croisa les bras comme pour se concentrer en lui-même.

— Je sais, continua Gwendolen, qui de pâle devint écarlate, je sais que ma manière de chanter est défectueuse, car j'ai été mal montrée ; mais je puis étudier sérieusement et me corriger. Comprenez-moi bien : je ne prétends pas arriver à jouer et à chanter comme Grisi ; mais je voudrais atteindre aussi haut que cela m'est possible, et je me fie à votre jugement. Je suis sûre que vous me direz la vérité.

En faisant ce sérieux appel à la vérité, elle avait, en quelque sorte, la conviction que la réponse serait favorable.

Klesmer ne dit rien encore. Il retira violemment ses gants, les jeta dans son chapeau, mit ses mains sur ses hanches et se promena dans la chambre. Il était plein de compassion pour cette jeune fille et sentait le besoin de

se garer contre sa séduction. Quand il revint sur ses pas, il lui dit avec douceur :

— Je crois pouvoir affirmer que vous ne savez rien des artistes et de leur vie; je veux parler des musiciens, des acteurs, des artistes de ce genre.

— Je l'ignore, en effet.

— Vous avez, — pardonnez-moi de toucher à cette corde, mais elle doit être prise en considération, — vous avez environ vingt ans.

— J'en ai vingt et un, répondit-elle avec un peu d'hésitation. Me croyez-vous trop âgée ?

Klesmer avança la lèvre inférieure, fit claquer ses grands doigts d'une façon tout à fait énigmatique, mais ne répondit rien.

— Il y a des personnes qui commencent plus tard que d'autres, continua Gwendolen, qui se fiait à sa persuasion habituelle.

— Vous n'avez probablement jamais pensé jusqu'ici à la carrière artistique, reprit Klesmer plus aimable que jamais, vous n'avez jamais nourri l'idée, ... l'ambition... comment dirai-je ?... avant le malheur qui vient de vous frapper, vous n'avez jamais souhaité de devenir actrice ou quelque chose de semblable ?

— Pas précisément ; mais j'aime à jouer la comédie. J'ai joué ; vous m'avez vue, si vous vous le rappelez, dans des charades et en costume d'Hermione. — Elle craignait qu'il ne l'eût oublié.

— Oui, oui, je m'en souviens ! — Et il se remit à parcourir la chambre. Il recourait à ce mouvement ambulatoire chaque fois qu'il avait un argument à formuler ou à faire.

Gwendolen comprit qu'il pesait ses chances de réussite, mais elle ne pouvait supposer que le plateau de la balance penchât du mauvais côté, et elle crut bien faire de dire :

— Je vous serai fort obligée de me donner votre avis, quel qu'il soit.

— Miss Harleth, dit Klesmer en se tournant vers elle, je ne vous cacherai rien ; je me considérerais comme un malhonnête homme si je ne vous disais pas la vérité tout entière. Dieu me garde de leurrer une jeune personne si belle, si gracieuse, et qui, j'en ai la conviction, est née pour le bonheur.

Gwendolen sentit battre son cœur en entendant ces mots solennels et inattendus ; elle regarda d'un œil interrogateur Klesmer qui continua :

— Vous êtes belle et jeune ; vous avez été élevée dans l'aisance ; vous avez fait toutes vos volontés ; vous ne vous êtes jamais dit : *il faut* que je comprenne ceci ; *il faut* que je connaisse ceci ; *il faut* que je fasse ceci ! » En prononçant ces trois *il faut*, Klesmer leva successivement trois de ses grands doigts. — Bref, vous avez été appelée à n'être qu'une femme charmante, que l'on ne peut trouver en faute qu'en commettant une impertinence ou une impolitesse. Et c'est avec cette préparation que vous voulez embrasser une carrière de travail incessant, ardu, et de réussite incertaine ! Il faudra âcher d'atteindre à cette réussite comme il faudra tâcher de gagner votre pain, et cela n'arrivera que lentement, chétivement, et encore, si cela arrive !

Ces paroles décourageantes, que Klesmer espérait devoir suffire pour ne pas l'obliger à en dire davantage, provoquèrent la résistance de Gwendolen, qui dit d'un air un peu piqué :

— Je croyais que vous, artiste, considérez cette carrière comme l'une des plus honorables et des plus dignes d'envie. Puis-je rien faire de mieux ? Ne m'est-il pas possible de l'entreprendre aux mêmes risques que d'autres ?

— Non, ma chère miss Harleth, s'écria Klesmer avec

chaleur, non, vous ne pourriez rien faire de mieux, ni vous ni d'autres, si vous étiez à même de le faire bien. Loin de déprécier la carrière du véritable artiste, jel'exalte. Elle est hors de la portée de ceux qui n'ont pas une organisation d'élite, une nature aimant la perfection et résolue à s'y consacrer, prête à souffrir et à attendre. Oui, c'est une honorable vie, mais il faut une vocation décidée, irrésistible.

Klesmer se ressentait encore des émotions de la veille et avait un peu dépassé la limite qu'il s'était imposée. Il avait voulu faire comprendre délicatement à Gwendolen qu'elle n'était pas faite pour cette carrière épineuse et difficile ; mais les prétentions affichées par les incapables l'irritaient et il était sur le point de s'emporter. Il s'en aperçut et se contint. Gwendolen fut péniblement impressionnée ; mais elle se dit qu'il ne lui avait pas refusé la faculté de faire ce qui était bon en ce genre ; elle était convaincue d'ailleurs qu'en se présentant devant le public, elle produirait un effet aussi certain sur la scène que dans la vie privée. Elle reprit donc avec plus d'insistance :

— Je suis prête à me soumettre à toutes les fatigues et à tous les travaux. On ne peut naturellement devenir célèbre du premier coup, et il n'est pas nécessaire que les actrices soient de premier ordre. Si vous vouliez me dire la marche à suivre, je la prendrais avec courage. Je n'ai pas l'ambition d'atteindre le sommet de montagne ; mais, en tous cas, je préfère la gravir que de suivre le terrain plat de la carrière de gouvernante.

Klesmer comprit qu'il fallait parler plus clairement.

— Je vais donc vous dire la marche que vous serez forcée d'adopter. Il faudra partir pour Londres avec votre mère. Là, vous devrez apprendre tout... — Ici, Gwendolen voulut parler, mais il l'arrêta d'un geste et continua : — Je sais. Vous avez déjà exercé vos talents ; vous déclamez, vous

chantez... comme on le fait dans un salon. Eh bien, ma chère demoiselle, il faudra désapprendre tout cela. Vous ne vous êtes pas encore imaginé ce que c'est que la perfection. Il est indispensable que vous sachiez la lutte que vous aurez à soutenir ; car vous serez forcée de soumettre votre esprit et votre corps à une contrainte continuelle. Ne pensez pas à la célébrité : chassez ce mirage et ne visez qu'au bien. Il est incontestable que vous n'aurez point d'appointements sur-le-champ et que de longtemps vous ne trouverez pas d'engagement. Vous aurez besoin d'argent pour vous et votre famille. Mais on peut en trouver, termina-t-il en faisant claquer ses doigts, comme pour chasser une trivialité.

De pourpre, Gwendolen était devenue blême. Son orgueil venait d'être cruellement frappé et ces derniers mots lui furent amers. Cependant, voulant dominer son émotion, elle fit quelques pas, prit une chaise, et invita Klesmer à en faire autant. Elle regrettait de l'avoir appelé ; quant à lui, préoccupé de son sujet, il continua sans changer de ton.

— Maintenant, demandez-vous, quelle issue espérer ? Il est bon de vous ouvrir les yeux et je vais vous parler en toute conscience. L'issue sera incertaine, et — très probablement — ne vaudra pas grand'chose.

Les yeux de Gwendolen papillotèrent ; mais, craignant de montrer la moindre faiblesse, elle s'efforça de demeurer calme. Elle rassembla toute son énergie et dit d'une voix ferme :

— Vous pensez alors que je manque complètement de talent, et que je suis trop âgée pour commencer ?

Klesmer hésita, toussa, se moucha, et termina par un emphatique « oui ! » — Oui, il aurait fallu commencer il y a sept ans au moins ; c'était le travail de l'âge printanier, avant que les habitudes fussent contractées.

— Je ne prétends pas au génie, dit Gwendolen, qui

croyait toujours /pouvoir faire ce que Klesmer déclarait impossible. — Je supposais que j'avais assez de moyens pour perfectionner mon peu de talent.

— Je ne le nie pas, s'écria Klesmer. Si vous aviez été mise en bon chemin, il y a plusieurs années, et si vous aviez bien travaillé, vous auriez pu devenir une chanteuse. encore bien que je doute que votre voix eût été goûtée du public.

Gwendolen n'était pas encore convaincue ; elle résista et reprit :

— Je conçois que l'on ne soit pas actrice accomplie d'un seul jet, et il serait impossible de dire si je réussirai ; c'est une raison de plus pour essayer. Je croyais pouvoir trouver un engagement dans un théâtre, afin de gagner de l'argent et étudier en même temps.

— Impossible, ma chère miss Harleth ! je vous parle sincèrement, cela ne se peut pas. Malgré toutes vos grâces et tous vos charmes, si vous vous présentiez à un directeur, il vous demanderait, comme à un amateur, de payer pour jouer ; ou bien il vous dirait d'aller apprendre à vous tenir sur la scène, d'étudier l'art au moyen duquel vous pourrez personifier un rôle, l'animer du visage, du geste et de la voix. Quant à obtenir de but en blanc un engagement, chassez cette chimère de votre esprit.

— Je ne comprends pas cela, dit Gwendolen avec une certaine hauteur. Expliquez-moi donc comment on voit tant de mauvaises actrices trouver des engagements. — J'ai été quelquefois au théâtre, et j'y ai vu des actrices presque nulles, et jouant fort mal.

— Ah ! chère miss Harleth, la critique est facile. Excusez ce que je vais vous dire : mais vous ne pourriez rien apprendre à ces actrices toutes mauvaises qu'elles sont, au lieu qu'elles pourraient vous enseigner bien des choses. Ainsi, il faut de la pratique pour savoir se tenir et marcher

sur le théâtre. Bien entendu, je ne parle pas des comparses, qui ne sont pas plus payées que des ouvrières en couture.

— Naturellement, il faut que je gagne plus que cela, mais je crois que je pourrais apprendre vite. Je ne suis pas stupide. J'ai vu à Paris des actrices qui jouaient des rôles de grandes dames et qui ne l'étaient cependant pas. J'admets que je n'aie aucun talent. Je crois cependant que c'est un avantage, même au théâtre, d'être une lady plutôt qu'une horreur.

— Ah ! comprenons-nous bien, répliqua Klesmer avec plus de vivacité. Je vous parlais de ce qu'il faudrait faire si vous visiez à devenir une véritable artiste... si vous preniez la musique et le drame comme la plus haute vocation vers laquelle tendraient vos efforts. Mais... mais il y a évidemment d'autres moyens pour une jeune personne qui veut se produire devant le public. Elle peut compter sur sa beauté comme passe-port ; elle peut espérer provoquer une admiration qui dispense de talent. Tout cela n'a rien à faire avec l'art. La femme qui adopte cette carrière n'est pas une artiste : elle ne pense qu'à entrer dans une vie luxueuse par un chemin facile et court... peut-être arriver à un mariage. C'est la chance la plus brillante, mais aussi la plus rare. En tout cas, au début, c'est à peine si elle peut gagner avec indépendance un morceau de pain, et je me tais sur les indignités auxquelles elle est exposée.

— Je désire être indépendante, dit Gwendolen, craignant qu'il n'y eût du mépris pour elle dans ces dernières paroles. C'était le motif pour lequel je vous demandais si je ne pourrais pas trouver d'engagement immédiat. Il est naturel que je ne sache pas comment les choses se pratiquent au théâtre, mais je croyais que j'aurais pu me rendre indépendante. Quoique sans argent, je ne veux accepter de secours de personne.

— C'est un mot bien dur pour vos amis, dit Klesmer en

reprenant le ton d'amabilité sur lequel il avait commencé l'entretien. Je vous ai fait de la peine, c'était inévitable; je me suis cru obligé de vous dévoiler la vérité. Je n'ai pas dit, je ne veux pas dire que vous auriez tort d'entreprendre la carrière d'artiste. Si vous prenez cette courageuse résolution, je vous demanderai la permission de vous serrer la main en signe de cette franc-maçonnerie où nous nous consacrons au service de l'art et de vous aider en ami et en confrère.

Gwendolen garda le silence. Elle se sentait bien loin de cette résolution. — Où il y a le devoir du service, reprit Klesmer plus sérieusement, il y a aussi le devoir de l'acceptation. Ce n'est point une question d'obligation personnelle, et vous me permettrez de vous confier une affaire qui m'est toute particulière. J'attends un événement qui me permettra de vous être utile si vous venez à Londres, avec votre famille bien entendu. Cet événement, c'est mon mariage avec miss Arrowpoint, et cela ne fera que doubler mon droit à votre confiance comme ami.

Gwendolen sentit le feu lui monter au visage. Que Klesmer épousât miss Arrowpoint, cette nouvelle ne la surprenait pas; à tout autre moment elle s'en serait amusée en se figurant les scènes qui avaient dû se passer à Quetcham. Mais ce qui absorbait son esprit, c'était le tableau de son avenir prochain que Klesmer lui avait tracé. L'idée que miss Arrowpoint pouvait être sa protectrice était encore une répulsion pour elle; la proposition de Klesmer de l'aider l'irritait aussi, après son jugement humiliant de ses capacités. Elle se maîtrisa, se leva et dit de son ton habituel:

— Je vous remercie sincèrement, monsieur Klesmer; certes rien n'est plus admirable que miss Arrowpoint, mais je ne puis rien décider encore. Si je me résous à faire ce que vous m'avez conseillé, j'usurai de votre per-

mission, je vous le ferai savoir. Je crains seulement que les obstacles ne soient trop grands. Je vous suis néanmoins très obligée; j'ai été bien hardie en vous priant de prendre cette peine.

La remarque interne que se fit Klesmer fut : « Elle ne me le fera jamais savoir ». Mais il reprit très respectueusement :

— Ordonnez; en tout temps je serai à votre disposition. Voici l'adresse où vous me trouverez toujours.

Quand il eut pris son chapeau et salué, Gwendolen, convaincue qu'elle agissait avec une ingratitude que le clairvoyant Klesmer avait dû pénétrer, fit un effort désespéré pour cacher son désappointement et son irritation. Le regardant avec amabilité, elle lui tendit la main et dit en souriant :

— Si je prends la mauvaise voie, je n'y aurai pas été poussée par vos flatteries.

— A Dieu ne plaise que vous preniez une autre voie que celle où vous trouverez et donnerez le bonheur, répondit Klesmer d'un ton pénétré. Puis il lui baisa le bout des doigts et, une minute plus tard, on entendit le bruit des roues sur le sable annonçant son départ.

De sa vie, Gwendolen ne s'était encore trouvée aussi misérable, Ses yeux la brûlaient. Pas un sanglot, pas une larme ne vint la soulager. Chaque mot qu'avait prononcé Klesmer lui faisait l'effet d'un tison ardent.

« Trop vieille! — Il aurait fallu commencer il y a sept ans! — Vous n'atteindrez que la médiocrité! — Travail ardu et incessant! — Succès incertain! — Pain gagné lentement, chétivement, pas du tout peut-être! — Mortifications! — » Toutes ces phrases étaient des souffrances pour elle. Comment emmener à Londres sa mère et ses sœurs, s'il ne lui était pas possible de gagner de l'argent tout de suite? Quant à consentir à être la protégée de miss Ar-

rowpoint; quant à demander à sa mère d'accepter avec elle l'humiliation d'être soutenue par Catherine, mille fois plutôt être gouvernante! Car, en supposant que le résultat de ses études fût aussi nul que l'avait clairement donné à entendre Klesmer, le sentiment de faveurs reçues et non rendues serait pour elle un désappointement plein d'amertume. Elle avait conçu une espérance trompeuse, et maintenant tout était fini.

— Fini! s'écria-t-elle, en sautant de sa chaise lorsqu'elle entendit la voix de sa mère et de ses sœurs revenues de l'église.

— Eh bien, mon trésor, dit en entrant madame Davilow, je vois par les traces des roues que Klesmer est venu. Es-tu satisfaite de cette entrevue?

— Satisfaite, maman? Oh, oui! s'écria durement Gwendolen, qu'il faut excuser, car elle craignait une scène d'émotion. Si elle ne feignait pas résolument l'indifférence, elle sentait qu'elle tomberait dans un accès de désespoir qui désolerait bien plus sa mère que tous ses malheurs.

— Ton oncle et ta tante ont été désappointés de ne pas te voir, dit madame Davilow en épiait tous les mouvements de sa fille, qui arrangeait sa musique sur le piano. Je leur ai dit que tu avais besoin de repos.

— Vous avez bien fait, maman.

— Puis-je savoir ce qui s'est passé, Gwen? Dois-je toujours demeurer dans l'ignorance? dit madame Davilow, trop habituée aux manières et à l'expression du visage de sa fille, pour ne pas craindre qu'il lui fût arrivé quelque chose de pénible.

— Je n'ai réellement rien à vous dire, maman, répondit Gwendolen d'un ton plus bref encore. J'avais une idée erronée sur ce que je pouvais faire. M. Klesmer m'a détrompée, voilà tout.

— Ne me regarde pas et ne me parle pas ainsi, mon

enfant; tu me fais trop de mal, dit madame Davilow, qui ressentait une indéfinissable terreur.

Gwendolen la considéra un moment en silence et en mordant jusqu'au sang sa lèvre inférieure; puis elle s'avança et, mettant ses mains sur les épaules de sa mère, elle lui dit d'une voix basse et grave:

— Maman, ne me dites rien maintenant. Il est inutile de pleurer et de gaspiller nos forces, puisque nous ne pouvons rien changer. Vous irez habiter Sawyer's Cottage et j'irai chez l'évêque faire l'éducation de ses filles. N'en parlons pas davantage. Il faut que nous tâchions de nous suffire à nous-mêmes. Ne perdons pas courage. Aidez-moi à demeurer calme.

Madame Davilow était comme une enfant craintive sous le regard de sa fille; ses larmes s'arrêtèrent et elle s'éloigna sans rien répondre.

XXIV

Gwendolen se félicita d'avoir parlé à Klesmer avant de revoir son oncle et sa tante. Elle avait pris son parti: elle se sentait capable de demeurer calme, malgré les humiliations auxquelles on lui proposerait sans doute de se soumettre. En allant au presbytère avec sa mère, elles s'arrêtèrent à Sawyer's Cottage, dont elles examinèrent les chambres basses et étroites, où elles virent les crevasses et les lézardes des murs nus.

— Comment ferez-vous pour vous habituer à cette mesure, maman ? demanda Gwendolen, quand elles se remirent en marche. Elle n'avait pas ouvert la bouche pendant son inspection des planchers mal joints, du petit jardin avec ses carrés en désordre, du berceau de charmille tendu de toiles d'araignée. — Vous et mes sœurs dans ces cabinets, et sans moi ?

— Je me consolerais en me disant que tu n'en es pas réduite à les partager.

— S'il ne fallait pas que j'allasse gagner de l'argent, j'aimerais mieux rester ici que de partir pour être gouvernante.

— N'aie pas de ces idées-là avant de commencer, Gwen. Au palais épiscopal, tu vivras dans le luxe et tu l'as toujours aimé. Ce sera moins dur pour toi que de monter et descendre ces escaliers vermoulus, d'entendre les bruits du ménage et les bavardages des enfants.

— C'est comme un mauvais rêve, éclata Gwendolen. Je ne puis m'imaginer que mon oncle vous laissera demeurer dans un tel chenil. Il aurait dû prendre d'autres mesures.

— Sois raisonnable, chère enfant; qu'aurait-il pu faire?

— C'était à lui de chercher. Le monde me paraît bien mal fait si des personnes de notre rang doivent tomber si bas tout d'un coup!

Elle s'exprimait avec colère sous la pression de maux entièrement nouveaux pour elle; pourtant malgré ses meurtrissures, elle ressentit un peu de remords devant l'accueil de son oncle et de sa tante, qui furent avec elle plus affectueux qu'ils ne l'avaient jamais été. Elle fut frappée de l'enjouement plein de dignité avec lequel ils parlaient des économies qu'ils étaient obligés de faire dans leur train de maison et dans l'éducation de leurs enfants. La grandeur du caractère de M. Gascoigne, un peu obscurcie par ses faiblesses mondaines, se montrait à son plus grand avantage sous les coups soudains de la mauvaise fortune. Prompt et méthodique, il avait non seulement renoncé à son équipage, mais encore repris ses habits passés de mode; il ne mangeait plus de viande à son déjeuner, ne recevait plus de journaux, avait retiré Lowy de l'école, disposé les heures d'étude de ses garçons et mis toute sa maison sur le pied de la plus stricte économie. Madame Gascoigne et Anna, qui avaient toujours fait de *papa* leur modèle, ne s'inquiétaient pas de ce qui leur manquait à elles-mêmes et pensaient, en toute sincérité, que le résultat le plus

triste des pertes éprouvées par la famille, était le changement de situation de madame Davilow et de ses enfants.

Aucune raison donc n'aurait justifié Gwendolen d'étendre le mécontentement que lui causaient les événements jusqu'aux personnes de sa famille, et son attention devint plus vive lorsqu'elle entendit son oncle lui faire part des efforts qu'il avait tentés pour lui trouver un emploi aussi avantageux que possible.

— J'ai pensé, lui dit-il, que je ne devais pas perdre de temps, car on ne trouve pas toujours, au moment voulu, une position dans une bonne famille où vous serez considérée, et quand nous attendrions encore davantage, nous n'en découvririons pas où vous serez mieux que chez l'évêque Mompert. Sa femme et lui me connaissent bien, et c'est, sans contredit, un avantage pour vous. Je ne suis pas surpris que madame Mompert désire vous voir avant de vous engager définitivement. Elle s'arrangera de façon à vous rencontrer à Wancester quand elle y passera pour aller à Londres. Peut-être cette entrevue sera-t-elle un peu pénible, ma chère, mais vous avez le temps de vous y préparer.

— Savez-vous pourquoi elle veut me voir, mon oncle?

— N'en soyez pas alarmée, ma chère. Elle veut avoir de vous une idée plus précise que n'a pu lui en donner mon rapport, et une mère éprouve naturellement des scrupules, lorsqu'il s'agit pour elle de choisir une compagne pour ses filles. Je lui ai dit que vous étiez très jeune; mais comme elle dirige l'éducation de ses filles, elle ne s'inquiète pas de l'âge. C'est une femme de goûts et de principes rigides, qui ne veut pas de Française dans sa maison. Elle trouvera, j'en suis sûre, vos manières et vos talents tels qu'elle les souhaite; quant à l'éducation religieuse et morale, c'est elle ainsi que l'évêque qui s'en chargent. Je considère cette position comme si avantageuse, que je

l'aurais désirée pour Anna, si elle avait pu répondre aux vœux de madame Mompert.

— N'avez-vous pas parlé à maman d'une autre place ? dit Gwendolen qui était parvenue à se dominer totalement.

— Oui, répondit le recteur d'un ton légèrement dédaigneux, mais c'est dans un pensionnat. C'est une occupation que je ne vous verrais pas accepter avec autant de plaisir, car elle est plus dure et moins avantageuse à tous égards ; et puis vous avez moins de chances pour l'obtenir.

— Oh ! ma chère, dit en appuyant madame Gascoigne, ce serait bien moins convenable. Vous n'auriez point de chambre à coucher particulière.

— Quand pensez-vous que madame Mompert me fasse demander ? dit Gwendolen en se tournant vers son oncle comme si elle abondait dans ses idées.

— C'est encore incertain ; elle a promis de ne prêter l'oreille à aucune proposition avant de vous avoir vue. Elle s'intéresse beaucoup à votre sort. Ce sera probablement dans une quinzaine de jours. Mais, pardon, il faut que je vous quitte.

Le recteur mit ainsi fin à l'entretien et sortit convaincu et satisfait que Gwendolen se prêtât aux circonstances comme une fille de bon sens.

— Quel soutien Henry est pour nous ! dit madame Gascoigne quand son mari se fut éloigné.

— Il l'est en effet, dit madame Davilow. La gaieté est vraiment une fortune. Je voudrais bien la posséder.

— Rex est absolument comme lui, reprit madame Gascoigne. Sa dernière lettre a été une bien grande consolation pour nous. Il faut que je t'en lise un passage. Elle chercha la lettre dans sa poche, à la grande angoisse d'Anna, qui s'était promis de ne jamais prononcer le nom de Rex devant sa cousine.

L'orgueilleuse mère chercha les passages à lire ; mais

n'en trouvant pas à sa convenance, elle replia la lettre en disant :

— Il nous écrit que nos infortunes ont fait de lui un homme ; il voit un sérieux motif pour travailler : il veut arriver à l'agrégation, aider à l'éducation de ses frères et tâcher de devenir remarquable. Sa lettre est pleine d'enthousiasme, tout à fait comme lui. Nous l'avons reçue vendredi dernier. Je n'ai jamais vu mon mari aussi ému depuis la naissance de Rex. C'est un gain qui balance notre perte.

Cette lettre avait, en effet, aidé les dames Gascoigne à témoigner une véritable affection à Gwendolen ; elle-même se sentit plus à son aise ; elle sourit à Anna comme pour lui dire : « Il n'y a plus rien de fâcheux entre nous ». Elle n'était pas méchante et ne cherchait pas son plaisir dans le sentiment égoïste qui pousse à rendre les hommes malheureux ; elle tenait seulement à ce qu'ils ne la fissent pas malheureuse.

Malgré sa robuste santé, sa répugnance pour la nouvelle position qui s'offrait à elle l'affecta, même physiquement ; elle était comme engourdie ; elle ne pouvait s'appliquer à rien : elle trouvait le besoin de manger fastidieux ; elle évitait la conversation des autres ; car elle ne corroborait pas ses sentiments ; elle était exaspérée à l'idée de ne pouvoir s'opposer à ce qu'elle détestait. Elle ne voulut pas retourner au presbytère, trouvant intolérable d'avoir à feindre pour faire croire qu'elle se soumettait de bon gré. Je sais bien, se disait-elle, qu'il me faudra feindre plus tard, mais pourquoi commencerais-je dès maintenant ?

Un jour qu'elle était dans sa chambre à coucher avec sa mère, qui arrangeait les objets de toilette de sa fille, Gwendolen se leva tout à coup, et alla prendre son coffret à bijoux.

— Maman, j'avais totalement oublié ceci, dit-elle en l'ouvrant. Pourquoi ne m'en avez-vous pas fait souvenir ? Il faut

vendre ces bijoux. Vous ne pensiez pas qu'il faudrait nous en défaire, quand vous me les avez donnés, il y a déjà longtemps.

— Si c'est possible, j'aime mieux les conserver pour toi, chérie, dit madame Davilow qui vint s'asseoir auprès de sa fille, soulagée de la voir enfin parler d'autre chose que de ses ennuis. Leurs relations étaient renversées ; c'était maintenant la mère qui s'efforçait d'égayer la fille. Mais pourquoi ce mouchoir se trouve-t-il là ? C'était celui au coin arraché que Gwendolen y avait jeté avec le collier de turquoises.

— C'est par hasard... J'étais pressée, répondit Gwendolen en mettant le mouchoir dans sa poche. Ne vendez pas ce collier, maman.

— Non, mon enfant, non ; il provient d'une chaîne que portait ton pauvre père. Je voudrais bien aussi ne pas vendre les autres bijoux ; ils ne sont pas de grande valeur. Il y a longtemps que les meilleurs m'ont été enlevés.

Madame Davilow rougit, car elle évitait de parler des faits et gestes du beau-père de Gwendolen, qui s'était emparé des bijoux de sa femme et en avait disposé à son gré. Après un silence d'un moment, elle reprit :

— Nous n'avons pas compté sur eux ; emporte-les avec toi.

— C'est inutile, maman, répondit froidement Gwendolen. Les gouvernantes ne portent point de bijoux.

— Quelle idée, ma chérie ! Je suis certaine que les Mompert aimeront mieux que tu sois élégante et gracieuse.

— Je ne suis pas sûre le moins du monde de ce que les Mompert aimeront que je sois. C'est assez que l'on espère que je sois comme ils le désirent, ajouta-t-elle d'un ton d'amertume.

— Si tu as la moindre répugnance à aller chez l'évêque, dis-le-moi, Gwen. Dis-moi ce que tu as dans le cœur. Je ferai ce que tu voudras. Ne me cache rien.

— Je n'ai rien à dire, maman. Que pourrais-je faire de mieux ? je devrai me croire bien heureuse s'ils veulent de moi. Il faut que je gagne de l'argent pour vous ; c'est la seule chose à laquelle j'ai à penser. Je ne dépenserai pas un penny cette année, vous aurez les quatre-vingts livres. Je ne sais pas trop ce qu'il faut pour un ménage, mais j'espère que vous n'aurez pas besoin de piquer vos pauvres doigts jusqu'aux os, ni de perdre le peu de vue que les larmes ont laissé à vos chers yeux.

Cependant elle n'ajouta pas de caresses à ses paroles, ainsi qu'elle le faisait d'habitude ; elle ne regarda pas non plus sa mère ; ses regards ne pouvaient se détacher du collier de turquoises qu'elle tenait en mains.

— Dieu te bénisse pour ta tendresse, mon cher trésor, dit madame Davilow les yeux pleins de larmes. Ne te désespère pas parce qu'un nuage nous empêche de voir le soleil. Tu es si jeune ! Il peut encore y avoir bien des beaux jours pour toi.

— Je ne vois rien qui me permette d'en espérer, maman, repartit Gwendolen d'un ton rogue, et madame Davilow se tut en pensant, comme elle l'avait déjà fait souvent : « Que s'est-il donc passé entre elle et M. Grandcourt ? »

— Je garderai ce collier, maman, dit Gwendolen en le mettant à part et en refermant la cassette ; mais faites vendre les autres bijoux, même s'ils ne doivent pas rapporter beaucoup. Demandez à mon oncle ce qu'il faut en faire. Pour moi, il est certain que je ne m'en servirai plus. Je vais prendre le voile. Je me demande si les malheureuses qui l'ont pris jamais ont ressenti ce que j'éprouve !

— N'exagère pas, chère enfant.

— Comment pourrait-on savoir si j'exagère quand je parle de mes propres sentiments ? Je n'ai pas dit ce qu'un autre a pu ressentir.

Elle tira le mouchoir de sa poche et en enveloppa le col-

lier. Madame Davilow l'observait avec une certaine curiosité ; les derniers mots l'avaient découragée, et elle n'osa pas faire de nouvelles questions.

Les « sentiments » dont venait de parler Gwendolen d'un ton si tragique, ne pouvaient s'expliquer que par le fait qu'elle allait être gouvernante ; mais l'impulsion qui la fit conserver ce collier et l'envelopper dans le mouchoir, pour le remettre dans son *nécessaire*, était toute particulière et presque déraisonnable. Elle n'aurait pas pu dire pourquoi elle s'était tout à coup décidée à ne pas s'en séparer. Deronda lui causait une émotion confuse. Était-ce ressentiment ou orgueil blessé, ou terreur, ou confiance exceptionnelle ? C'était quelque chose de vague et cependant irrésistible. Il y a en nous des régions inconnues, dont il faut tenir compte lorsqu'il s'agit de nos goûts et de nos orages.

Les potentats n'ont besoin que de peu de mots pour faire connaître leurs intentions. Ainsi en fut-il lorsque Grandcourt, après avoir appris que Gwendolen avait quitté Leu-bronn, déclara incidemment que ce rendez-vous de la mode était un antre pire que Baden. En entendant cette boutade, M. Lush conclut que son patron avait l'intention de retourner directement à Diplow, mais il était bien sûr que l'exécution serait plus lente que l'intention; en effet, Grandcourt flâna tout le jour suivant sans donner l'ordre du départ, peut-être parce qu'il avait deviné que Lush l'attendait; il s'attarda à sa toilette, se traîna dans les salons, sur la terrasse, indifférent à tout ce qui l'entourait. Cependant, quand il rencontra lady Mallinger, il daigna la saluer, s'arrêter et prouver qu'il avait entendu sa recommandation des eaux, en disant :

— Oui, j'ai entendu dire qu'il était providentiel que les sources se trouvent toujours dans les villes de jeu.

— Oh! c'est une plaisanterie, comme celle que l'on a faite sur les villes et les rivières, répondit la naïve lady, trompée par la sérieuse langueur de Grandcourt.

— Ah ! peut-être, répondit-il sans changer d'expression.

Lady Mallinger crut devoir en parler à sir Hugo, qui lui dit :

— Oh ! ma chère, il n'est pas fou. Il ne faut pas supposer qu'il ne sait pas comprendre une plaisanterie. Il joue son jeu aussi bien que nous tous.

— Il ne m'a jamais paru très sensé, dit lady Mallinger, pour s'excuser.

Elle n'aimait pas à rencontrer Grandcourt, qui était pour elle le reproche vivant de n'avoir pas donné de fils à sir Hugo.

Deronda non plus n'aimait pas Grandcourt, quoiqu'il s'attachât à être toujours très poli avec lui. Il ne voulait pas surtout qu'un homme comme Grandcourt pût supposer qu'il l'enviât. Mais comment empêcher les interprétations ? Grandcourt, qui supposait que Deronda était son cousin du côté paternel, croyait qu'il frémissait intérieurement de colère, en considérant leur position mutuelle ; c'est pourquoi sa présence lui était plus agréable qu'elle ne l'eût été autrement, c'est pourquoi il avait bien voulu échanger quelques mots avec Deronda sur la terrasse, au sujet de la chasse de Diplow, et même l'inviter à venir y passer quelques jours au commencement de la saison cynégétique.

Lush, auquel le délai ne déplaisait pas, continuait ses commérages avec sir Hugo et répondait à ses questions sur les affaires de Grandcourt en tant qu'elles avaient rapport à Diplow. Quant aux embarras personnels de son neveu, le baronnet en savait assez pour en parler à Lush pendant leurs promenades, et il prêtait volontiers l'oreille à un petit scandale qu'il appelait un *trait de mœurs*. Mais, quelque connaissance qu'il eût des secrets de Grandcourt, jamais il n'en avait parlé à Deronda.

— Eh bien, dit-il à Lush, vous me ferez savoir le tour

que prendront les événements, si ce mariage devient probable ou s'il arrive autre chose qui rende ses besoins d'argent plus pressants. Ce que je propose vaudrait mieux pour lui que d'hypothéquer Ryelands.

— C'est vrai, répondit Lush, mais il ne faut pas le presser ; il n'est pas homme à se laisser conduire même par son intérêt, particulièrement s'il se doutait que le vôtre pût y gagner aussi. Je lui suis attaché, et cela se conçoit ; voici quinze ans que je ne l'ai pas quitté. Il me remplacerait difficilement. Il a un caractère tout particulier : c'est M. Henleigh Grandcourt. Cependant je lui suis dévoué, car j'ai été comme un tuteur pour lui depuis sa vingtième année. C'était alors un gaillard bien séduisant ; il pourrait l'être encore s'il le voulait. Je vous le répète, sir Hugo, je lui suis attaché, et je crois que, si je lui manquais, il pourrait bien le regretter.

Cependant, l'espérance caressée par Lush d'un retard indéfini, fut brisée le lendemain matin par Grandcourt qui l'accueillit par cette question

— Avez-vous tout préparé pour notre départ par le train de Paris ?

— J'ignorais que vous eussiez l'intention de partir, répondit Lush qui n'en était nullement surpris.

— Vous auriez dû le savoir, reprit Grandcourt en regardant brûler son cigare, et de cette voix de basse qui lui était habituelle quand il voulait exprimer son dégoût ou sa décision. — Veillez à ce que tout soit prêt et qu'aucune brute ne monte dans le même compartiment que nous. Ah ! laissez aussi mon P. P. C. chez les Mallinger.

En conséquence, le lendemain ils étaient à Paris, où Lush reçut l'ordre de partir pour Diploew et d'y mettre tout en ordre, en attendant l'arrivée de Grandcourt ; et ce ne fut que plusieurs jours après qu'il reçut un télégramme lui disant d'envoyer la voiture à la station de Wancester.

Lush avait activement employé l'intérim, non seulement à exécuter les ordres de Grandcourt relativement à l'écurie et à la maison, mais à s'enquérir aussi de tout ce qui touchait à Gwendolen et comment les choses se passaient à Offendene. Il sentait bien l'impossibilité de calculer les effets que pourraient produire sur l'obstination de Grandcourt les malheurs de la famille Davilow, et il connaissait trop bien son patron pour douter de ce qu'il ferait dans ce cas particulier. Peut-être voudrait-il se conduire avec une apparente magnanimité ? Mais Lush savait aussi que, de tous les mouvements internes de Grandcourt, c'était la générosité qui avait le moins de probabilités en sa faveur. Il aurait voulu que Grandcourt épousât l'héritière de Quetcham et même madame Glasher. Avec la première, il y avait l'accroissement de fortune dont il lui reviendrait quelque chose ; avec la seconde, il pensait compter sur sa gratitude, car il avait toujours été son ami. Qu'en ce cas, la femme de Grandcourt n'eût pas été reçue dans le monde, cela lui importait peu ; son bien-être particulier n'en serait pas affecté ; il se croyait donc en droit de faire tout son possible pour empêcher un mariage avec une fille qui, probablement, n'apporterait que de l'ennui à son mari, sans compter ses insultes à son vieux compagnon. Ce fut dans cette incertitude qu'il attendit l'arrivée de Grandcourt. Le premier jour, celui-ci fut très-occupé aux écuries et, entre autres ordres qu'il donna, Lush remarqua celui intimé au groom de mettre une selle de femme sur le dos de *Critérion* et de surveiller les allures de ce cheval. Le lendemain, il se leva, résolu, si Grandcourt semblait d'aussi bonne humeur que la veille, d'aborder les faits relatifs à Gwendolen et sa famille, afin de décider comment il devrait agir. Mais Grandcourt ne parut pas disposé à causer ; après avoir lu ses lettres, il donna à Lush quelques ordres à exécuter ou à transmettre, puis il lui tourna le dos. Mais, avant que son

factotum eût atteint la porte, Grandcourt tourna un peu la tête et fit entendre un « oh ! » des plus languissants.

— Qu'est-ce ? demanda Lush assez peu respectueusement.

— Fermez la porte, je vous prie. Je ne puis parler dans le corridor.

Lush obéit et prit une chaise. Après une légère pause, Grandcourt dit :

— Miss Harleth est-elle à Offendene ?

— Mais je ne sais pas, répondit Lush en feignant l'indifférence. On dit que sa famille est complètement ruinée. Les Gascoigne aussi ont perdu leur fortune. Il paraît que cela est dû à de mauvaises affaires de banque. La mère n'a plus le sou. Elle doit aller avec ses filles se confiner dans un cottage, comme il convient à de pauvres gens.

— Ne mentez pas, s'il vous plaît ; cela ne m'amuse pas et ne répond à aucun but.

— Je ne vous comprends pas, dit Lush sur un ton plus acerbe que d'habitude.

— Dites-moi la vérité, voulez-vous ?

— Je n'invente rien ; plusieurs personnes m'ont raconté cette histoire, et même Bazley, l'homme d'affaires de lord Brackenshaw. Il cherche un nouveau locataire pour Offendene.

— Je ne parle pas de cela. Miss Harleth y est-elle, oui ou non ?

— Sur mon âme, je ne saurais le dire, repartit Lush presque de mauvaise humeur. Je sais qu'elle a accepté un emploi d'institutrice ; peut-être est-elle partie pour aller l'occuper. Mais, si vous tenez à la voir, soyez sûr que sa mère la fera revenir.

Ce sarcasme sortit sans intention.

— Envoyez Hutchins demander si elle sera chez elle demain.

Lush ne bougea pas. Il voyait Grandcourt sur le point de se jeter, selon lui, tête baissée, dans un guépier, et il ne voulait pas le laisser faire le premier pas sans l'avertir. Il fut assez prudent pour prendre un ton amical, et, se sachant nécessaire à son patron, il ne craignit pas d'aller jusqu'à l'audace.

— Il serait bon de vous souvenir, Grandcourt, que vous êtes désormais tout près du feu. Vous ne pouvez plus user des folâtreries ordinaires. Il faut que vous vous décidiez ; impossible maintenant de faire la cour pendant six semaines.

Grandcourt ne répondit pas ; il posa son journal sur ses genoux et alluma un nouveau cigare. Lush prit ce manège pour un signe d'attention et voulut en profiter.

— Tout a un aspect plus sérieux maintenant. Il y a la famille qu'il faudra soutenir, car vous ne pourrez permettre que la mère de votre femme vive dans la misère. Ce sera diablement embarrassant ! Ce mariage vous fera prendre une voie à laquelle vous n'êtes pas accoutumé, et, quant à l'argent, vous n'avez pas trop les coudées franches. Et puis qu'y gagnerez-vous ? Ce serait malheureux de grever vos biens pour vous payer une simple fantaisie dont vous pourrez vous repentir au bout de quelques mois. Je vous verrais avec chagrin gâter votre vie. Ah ! si ce mariage vous conduisait à quelque chose de solide, ce serait une autre affaire !

Le ton de Lush était devenu onctueux ; il se laissa aller et, pour un moment, il oublia qu'il jonglait avec des arguments. Grandcourt ne le regardait pas ; il avait l'air d'examiner très-attentivement son cigare.

— Je savais déjà, dit-il, que vous étiez opposé à mon idée d'épouser miss Harleth ; mais je n'ai jamais regardé votre opposition comme un motif valable contre ce mariage.

— Je ne l'ai pas supposé non plus, répondit Lush sèche-

ment. Je ne considère pas cela comme une raison, mais ce qui m'en paraît une, c'est qu'avec toute votre expérience, vous allez vous rendre ridicule en agissant comme le troubadour d'une ballade; et pourquoi? Vous pouvez juger de ce qui vous attend d'après ce que vous avez entendu à Leubronn. En tout cas, il ne peut plus y avoir d'indécision maintenant.

— Parfaitement, dit Grandcourt, et je n'entends pas qu'il y en ait. Cela peut vous être désagréable; mais si vous vous imaginez que je m'en préoccupe, vous vous trompez prodigieusement.

— Très bien, répondit Lush en se levant et en fourrant ses mains dans ses poches, mais l'affaire doit encore être examinée sous un autre point de vue. J'ai parlé jusqu'ici dans la supposition où il serait certain qu'elle vous acceptât, son dénûment ne lui laissant guère d'autre choix; mais je ne suis pas déjà si sûr qu'il faille tant compter sur son consentement. Elle avait ses raisons pour vous fuir.

Lush s'était rapproché de Grandcourt; il savait que ses services lui étaient presque indispensables; mais il prévoyait que Gwendolen le ferait renvoyer pour quelque temps au moins, et, dans son irritation, il osa risquer une querelle.

— Elle avait ses raisons, répéta-t-il d'une façon plus significative.

— Je m'en doutais bien, dit Grandcourt avec une ironie méprisante.

— Oui, mais vous ne connaissez pas ces raisons.

— Vous les savez, vous, apparemment, reprit Grandcourt en ne trahissant que par un mouvement plus vif des paupières son désir de les connaître.

— Oui, et il est bon que vous les connaissiez pour que vous puissiez juger de l'influence que vous aurez sur elle, si elle passe sur ces raisons et vous accepte. Quant à moi, je me méfierais. Elle a vu à Cardell-Chase Lydia, qui lui a raconté toute l'histoire.

Grandcourt ne dit rien et continua de fumer. Lush alla se mettre à la fenêtre, ne voulant pas se retirer sans avoir vu l'effet de ses paroles. Il s'attendait à entendre Grandcourt lui reprocher d'avoir conduit l'affaire puisque madame Glasher habitait alors Gadsmere, c'est-à-dire à cent milles de là, et il était prêt à l'avouer ; ce qu'il voulait, c'est que Grandcourt fût ébranlé par l'idée que les avances qu'il ferait s'adresseraient à une femme qui connaissait tout et qui en avait été épouvantée. Mais Grandcourt se contenta de lui objecter ces deux mots :

— Et après ?

C'était répondre par un mat à l'« échec » de Lush qui fit un mouvement d'épaules et voulut sortir. Mais Grandcourt se tournant vers la table, lui dit avec autant de calme que si rien ne s'était passé :

— Obligez-moi de m'avancer cette plume et ce papier, et attendez la lettre que je vais écrire.

Il griffonna quelques mots, plia la lettre, mit l'adresse et la poussant loin de lui, il dit :

— Que Hutchins aille la porter sur-le-champ, voulez-vous ?

Ainsi que Lush s'y attendait, cette lettre était adressée à miss Harleth, à Offendene. Après que son irritation se fut calmée, il se sentit satisfait de n'avoir pas eu d'explosion de colère à supporter ; mais il était certain que sa révélation avait replongé Grandcourt encore plus avant dans son ancienne détermination.

XXVI

M. Gascoigne arriva un matin à Offendene apporter la nouvelle — agréable selon lui — que madame Mompert avait indiqué le mardi de la semaine suivante comme devant être le jour de son entretien avec Gwendolen à Wancester. Toutefois, il n'ajouta pas qu'il avait appris, par hasard, le retour de M. Grandcourt de Diplow, ne sachant, pas plus que sa nièce, que Leubronn avait été le but du voyage de son adorateur, et se disant, d'ailleurs, qu'il serait inutile et malveillant à faire revivre le souvenir d'un brillant avenir en présence des revers actuels. A part lui, il regrettait l'incompréhensible caprice de sa nièce, mais il l'excusait en se disant que Grandcourt s'était étrangement et maladroitement conduit au moment où il avait la plus belle occasion de réaliser ses intentions marquées. Dans son jugement pratique, le recteur se dit que son devoir était d'encourager sa nièce à regarder en face son changement de position, puisque rien ne faisait prévoir qu'elle pût s'améliorer.

-- Vous trouverez de l'intérêt à faire votre devoir, ma chère, lui dit-il, et je ne doute pas que vous ne soyez plus

estimable en supportant vaillamment le lot qui vous est échu.

— Je sais bien que je ne l'aimerai jamais, répondit-elle, mais je sais aussi que je suis obligée de m'y soumettre.

Hélas ! elle se souvint qu'elle s'était déjà soumise à son avis en une occasion bien différente, et elle se disait qu'elle aurait préféré cet avenir tout différent.

— Votre bon sens vous apprendra à le supporter patiemment, dit M. Gascoigne avec gravité; je suis sûr que vous plairez à madame Mompert. Vous savez comment il faut vous conduire avec une femme qui, sous tous les rapports, vous est supérieure. Cette peine vous arrive pendant votre jeunesse, et cela seul vous aidera à la supporter plus facilement.

Mais c'était précisément ce dont Gwendolen était incapable, et, quand elle fut seule, après le départ de son oncle, les larmes amères, qui étaient rarement venues à ses yeux depuis ses derniers chagrins, roulèrent lentement sur ses joues. Son cœur se refusait à admettre que sa peine fût facile à supporter parce qu'elle était jeune. Quand aurait-elle dû avoir du bonheur, sinon pendant ses années de jeunesse ? « J'ai toujours senti, pensait-elle, même étant toute petite, que maman n'était pas heureuse, et, aujourd'hui, je puis dire que je suis plus malheureuse qu'elle. Pauvre mère ! c'est encore pis pour elle que pour moi ! Je gagnerai un peu d'argent pour elle. C'est la seule chose dont je doive avoir souci maintenant. » Et alors elle sanglota, non avec colère, mais avec une mélancolie douloureuse. Sa mère entra en cet instant et la vit essuyer ses larmes. Elle lui jeta les bras au cou. A cette sensation, la force de volonté de Gwendolen l'abandonna tout à fait, et ses sanglots, auxquels se mêlèrent ceux de sa mère, se firent jour en dépit d'elle-même.

Madame Davilow apportait un papier qui lui avait déjà

causé une forte agitation; elle n'osa pas en parler avant de voir sa fille redevenue plus calme. Mais Gwendolen, pour qui l'action de pleurer avait toujours été une manifestation pénible à laquelle il fallait résister de tout son pouvoir, passa son mouchoir sur ses yeux, et, après avoir poussé un gros soupir, elle regarda sa mère, qui se tenait devant elle pâle et tremblante.

— Ce n'est rien, maman, dit Gwendolen qui s'imaginait que sa mère n'était si émue que parce qu'elle l'avait trouvée dans le désespoir; c'est passé maintenant.

Elle aperçut alors la lettre que tenait madame Davilow.

— Quelle est cette lettre? demanda-t-elle avec amertume; encore une mauvaise nouvelle?

— Je ne sais ce que tu en penseras, ma chérie; mais tu ne devineras pas d'où elle vient.

— Ne me demandez pas de rien deviner, dit-elle avec un peu d'impatience.

— C'est à toi qu'elle est adressée, mon enfant; elle vient de Diplow, dit madame Davilow en lui tendant la lettre.

Elle connaissait l'écriture presque illisible de Grandcourt, et sa mère ne fut pas surprise de la voir rougir jusqu'au blanc des yeux. Après en avoir pris lecture, elle la tendit à madame Davilow. Cette lettre ne renfermait que quelques mots, mais ils étaient formels.

« M. Grandcourt présente ses compliments à miss Harleth, et désire savoir si elle veut bien lui permettre de se présenter demain, après deux heures, à Offendene, et de la voir seule. M. Grandcourt arrive de Leubronn, où il avait espéré trouver miss Harleth. »

Puis elle rendit le billet à Gwendolen, qui le laissa tomber par terre.

— Il faut répondre, ma chérie, dit timidement la mère, le domestique attend.

Gwendolen demeurait assise, comme pétrifiée.

Le changement de situation avait quelque chose de magique. Il n'y a qu'un instant, c'était un avenir répulsif et monotone, auquel il lui était impossible d'échapper, qu'elle avait devant les yeux ; à présent, le moment de choisir était venu. Cependant, ce ne fût pas un sentiment de triomphe qui fit battre son cœur, mais plutôt de terreur. Elle ne savait que résoudre ; elle aurait désiré pouvoir dire à Grandcourt de ne pas venir. Les réflexions ne furent pas longues, mais assez cependant pour que madame Davilow s'impatientât et lui dit avec une grande douceur :

— Il est indispensable que tu répondes, mon enfant ; — ou bien dois-je le faire pour toi ? — Tu me dicteras ce qu'il faut écrire.

— Non, maman ; veuillez me donner la plume et le papier. Il n'y a pas de raison pour s'alarmer si le domestique attend quelques minutes ; les domestiques sont faits pour attendre. On n'a pas supposé que je répondrais à l'instant même.

— Non, machère, répondit madame Davilow, qui avait préparé tout ce qu'il faut pour écrire, et qui avait été s'asseoir en reprenant un ouvrage à portée de sa main ; il peut attendre encore un quart d'heure si cela te convient.

C'était là une réponse très simple et une action encore plus simple ; mais elle n'aurait pu mieux calculer pour engager sa fille à se hâter.

— Je ne pense pas, dit Gwendolen en rejetant en arrière les boucles de ses cheveux et surexcitée par un sentiment de contradiction, je ne pense pas qu'il faille attendre que votre travail à l'aiguille soit fini.

— Mais si pourtant tu ne te sens pas en état de décider ?

— Il faut que je décide, s'écria Gwendolen en allant s'asseoir à son bureau. Alors, elle se consulta, comme une personne qui cherche un moyen d'échapper à une décision qui lui coûte. Pourquoi lui disait-elle de ne pas venir ? Elle ne se liait en rien. Il avait couru après elle jusqu'à Leu-

bronn! Eh bien, et après? Elle pouvait le refuser. Pourquoi se priverait-elle de ce plaisir, si elle en avait envie?

— Si M. Grandcourt revient seulement de Leubronn, dit madame Davilow, qui remarqua que sa fille hésitait à écrire, je me demande s'il a appris quelque chose du malheur qui nous a frappé.

— Cela ne ferait pas de différence pour un homme dans sa position, dit Gwendolen d'un ton méprisant.

— Cela en ferait pour bien des hommes, reprit madame Davilow. Il n'y en a pas beaucoup qui prendraient une femme dans une famille presque réduite à l'indigence. Ici, à Offendene, nous sommes comme enveloppées dans une grande coquille, mais imagine-le nous trouvant à Sawyer's Cottage. Bien des hommes en seraient effrayés, et, si M. Grandcourt sait ce qui nous est arrivé, je dis qu'il donne là une forte preuve d'attachement pour toi.

Madame Davilow parlait avec une emphase qui ne lui était pas habituelle; c'était la première fois qu'elle se hasardait à dire quelque chose de Grandcourt, et ce quelque chose était un argument en sa faveur. L'effet produit par ses paroles fut plus fort qu'elle n'aurait pu se l'imaginer; elles éveillèrent de nouvelles possibilités dans l'esprit de Gwendolen; elle pensa à ce que Grandcourt pourrait faire pour sa mère. Elle en fut émue et sentit qu'il fallait se hâter d'en finir. Elle écrivit donc:

« Miss Harleth présente ses compliments à M. Grandcourt et sera chez elle demain, après deux heures. »

— Veuillez sonner, maman, dit-elle en mettant l'adresse, si toutefois il y a encore quelqu'un pour répondre.

Longtemps après que le domestique fut parti avec sa lettre, Gwendolen poussa un long soupir de soulagement, et madame Davilow lui dit :

— Qu'as-tu écrit, Gwen?

— J'ai dit que je serais à la maison... (Pause.) Il ne

faut pas vous attendre, maman, parce que M. Grandcourt va venir, qu'il s'ensuivra quelque chose.

— Je ne m'attends à rien, ma chérie; obéis seulement à tes sentiments. Tu ne m'as jamais dit ce qu'il y avait eu.

— A quoi bon? répondit Gwendolen, qui sentait un reproche dans cette observation. Si j'avais quelque chose d'agréable à vous apprendre, soyez sûre que je vous le dirais.

— Mais M. Grandcourt supposera peut-être que tu es disposée à l'accepter en lui permettant de venir. Son billet dit assez clairement qu'il veut te faire une offre.

— Alors je veux avoir le plaisir de la refuser!

Madame Davilow la regarda interdite; Gwendolen mit fin à toutes ses questions en lui disant :

— Otez donc ce vilain ouvrage, maman, et allons un peu nous promener dans l'avenue. J'étouffe ici!

XXVII

Pendant que Grandcourt monté sur *Yarico*, son bel étalon noir, suivi de son groom à cheval sur *Critérion*, prenait la direction d'Offendene, Gwendolen était assise devant son miroir et sa mère tordait ses beaux cheveux qu'elle venait de peigner avec amour.

— Relevez-les tout bonnement, chère mère, dit Gwendolen, et faites un simple nœud.

— Laisse-moi te mettre tes boucles d'oreilles, Gwen, dit madame Davilow, qui remarqua avec joie que les yeux de sa fille paraissaient plus grands et que les nuages qui obscurcissaient son front avaient disparu sans laisser de traces sur ses traits juvéniles.

— Non, maman, point de bijoux ; rien que ma robe de soie noire. C'est la couleur que l'on doit porter quand on va refuser une offre, dit Gwendolen avec un charmant sourire.

— Mais si l'on ne te faisait pas d'offre ? demanda la mère, non sans intention malicieuse.

— Eh bien, ce sera parce que j'ai déjà refusé, répondit Gwendolen ; cela revient au même.

Elle fit un petit mouvement de tête orgueilleux, en prononçant ces derniers mots, et, quand elle descendit, elle avait repris sa pose de tête et l'élasticité de formes qu'on ne lui connaissait plus depuis son retour de Leubronn.

« La voilà redevenue elle-même, se disait sa mère. Il faut qu'elle ait du plaisir à le voir; mais a-t-elle réellement pris une décision contre lui? »

Gwendolen aurait été furieuse si cette pensée avait été formulée, d'autant plus que depuis la veille et pendant une courte insomnie, elle avait été hantée par des images d'alternatives et par des arguments pour ou contre la possibilité de son mariage avec Grandcourt, qu'elle ne pensait pas devoir accepter. En recevant sa lettre, sa première impulsion avait été de le refuser. Ses motifs d'hésitation avant l'entrevue des pierres parlantes ne comptaient plus à la vérité, et s'il ne s'était rien passé à Cardell-Chase, rien n'aurait empêché son union avec Grandcourt; mais alors, elle n'avait ni raisonné ni balancé; une force impulsive, contre laquelle tout raisonnement n'aurait pas eu plus de force qu'une voix contre le bruit d'un torrent, l'avait fait partir. Cependant, savait-elle l'exacte vérité sur madame Glasher et ses enfants? Elle avait fait une sorte de promesse: elle avait dit: « Je n'empêcherai rien de ce que vous désirez! » Mais, si Grandcourt épousait une autre femme, ne ferait-elle pas aussi du tort à elle et à son fils? Je me demande ce que diraient maman et mon oncle s'ils savaient ce qui s'est passé avec madame Glasher? » pensait Gwendolen dans son débat interne; non qu'elle s'imaginât devoir leur en parler si même elle ne se croyait pas obligée de garder le silence. « Je me demande ce que l'on dirait si M. Grandcourt, ayant déjà des enfants, se mariait à une autre femme? » Il lui semblait que le verdict de *on* devait être qu'elle n'avait point de raison pour s'inquiéter de madame Glasher et de ses enfants.

Mais il y avait autre chose à considérer. La question d'amour pour Grandcourt l'avait à peine occupée; il lui avait toujours semblé que ce n'était pas l'amour qui rendait le mariage désirable, et que, si l'un des deux devait s'amouracher de l'autre, cette part revenait à l'homme, puisqu'il devait faire les avances. Elle n'avait point vu d'objections à ce que Grandcourt s'enamourât d'elle avant qu'elle connût son passé; mais elle considérait ce passé comme une offense à elle faite, et c'est en se reportant à ce souvenir qu'elle avait décidé qu'elle n'accepterait pas Grandcourt.

Si aujourd'hui quelque chose pouvait amener de sa part un changement de résolution, c'était la prévision de pouvoir rendre la vie plus facile à sa « pauvre maman ». Mais non ! elle allait le refuser; elle allait exercer son pouvoir.

Est-ce cette idée qui fit palpiter son cœur quand elle entendit les pas des chevaux sur le gravier; quand miss Merry, qui avait ouvert la porte à Grandcourt, vint lui dire qu'il était au salon? En y entrant de son côté, elle dut faire appel à toute son énergie pour paraître gracieuse en lui tendant gravement la main et en répondant à sa question sur sa santé d'une voix aussi basse et aussi languissante que la sienne. Quand tous deux furent assis, Gwendolen droite et les yeux baissés, Grandcourt éloigné d'elle de quelques pas, s'appuyant d'un bras sur le dos de sa chaise et tenant son chapeau dans l'autre main, celui qui les aurait vus ainsi les aurait pris pour deux amoureux en suspens. Et, en vérité, ils en étaient là.

— J'ai été bien désappointé de ne pas vous trouver à Leubronn, commença Grandcourt avec son ton de langueur amoureuse. L'endroit me semblait intolérable sans vous. C'est un chenil, n'est-ce pas ?

— Je ne saurais dire ce qu'il est sans moi, répondit-elle en levant les yeux vers lui d'un air peu bienveillant. J'aurais aimé y rester plus longtemps si j'avais pu; mais j'ai

été obligée de revenir ici à cause de nos malheurs de famille.

— Ce fut cruel de votre part de partir pour Leubronn, dit Grandcourt, qui ne prit pas garde aux malheurs de famille dont Gwendolen — sans savoir pourquoi — tenait à ce qu'il fût instruit. Vous saviez bien que votre départ allait tout gêner; que vous étiez le cœur et l'âme de tout ce qui m'intéressait. Vous suis-je donc tout à fait indifférent?

Il lui était impossible de dire oui, et tout aussi impossible de dire non. — Devant cette difficulté inattendue, elle baissa de nouveau les yeux et rougit jusqu'aux oreilles. Grandcourt crut que ce silence révélait son inclination, et résolut de la lui faire exprimer plus clairement.

Peut-être y a-t-il un intérêt plus profond,.. un attachement... un engagement... dont il aurait été généreux de me faire part? Y a-t-il un homme entre nous?

Elle aurait bien voulu répondre : Non, il y a une femme ! Mais comment prononcer ces paroles ? Si même elle n'avait pas promis à cette femme de garder le silence, il lui aurait été impossible d'aborder ce sujet. Grandcourt reprit après une pause :

— Dois-je en conclure que vous avez de la préférence pour un autre ?

Gwendolen, impatientée de son embarras, releva les yeux et dit d'un air défiant : « Non », désirant qu'il comprit : « Je puis pourtant ne pas vous accepter. »

— La dernière chose que je voudrais faire serait de vous importuner. Si je dois renoncer à tout espoir, ayez la générosité de me le dire de suite, afin que je m'en aille, que je parte, n'importe où !

Elle ressentit une alarme soudaine à l'idée de le voir s'éloigner définitivement. Que lui resterait-il alors ? Rien que l'ancienne tristesse. Elle aimait à le voir là. Elle répondit donc :

— Je crains que vous ne sachiez rien de ce qui nous est arrivé. J'ai eu, depuis peu, tellement à penser aux chagrins de ma mère, que tous les autres sujets ont dû être rejetés au second plan. Elle a perdu sa fortune et nous allons quitter Offendene. Veuillez donc m'excuser si je parais préoccupée.

En éludant un appel direct, Gwendolen recouvra la pleine possession d'elle-même ; elle parla avec dignité et regarda bien en face Grandcourt dont les yeux longs, étroits et impénétrables étaient fixés sur les siens.

— Vous me direz maintenant, je l'espère, reprit-il de son ton de voix indifférent, comme s'il s'agissait d'une chose sans importance, que la perte de fortune de madame Davilow ne doit pas vous chagriner plus longtemps. Vous me laisserez le soin d'empêcher qu'elle n'en sente le poids ; vous me donnerez le droit d'y pourvoir.

Gwendolen se sentait de plus en plus indécise ; elle se voyait à la croisée de deux chemins : lequel choisir ?

— Vous êtes généreux, dit-elle, sans lever les yeux et avec une émotion contenue.

— Acceptez-vous la situation qui rendra la chose toute naturelle ? dit Grandcourt sans plus d'empressement qu'avant. Consentez-vous à devenir ma femme ?

Cette fois, Gwendolen pâlit. En dépit d'elle-même, elle fut obligée de quitter sa chaise et de s'éloigner un peu. Puis elle revint et demeura silencieuse, les mains croisées devant elle. Grandcourt aussi se leva et posa son chapeau sur sa chaise. L'hésitation de cette fille ruinée à accepter son offre splendide était pour lui d'un intérêt plus piquant que tout ce qu'il avait vu depuis bien des années, surtout parce qu'il attribuait son hésitation à ce qu'elle savait de madame Glasher. Il reprit :

— M'ordonnez-vous de partir ?

— Non, dit Gwendolen, forcée d'en venir à cette terrifiante décision.

— Acceptez-vous mes hommages? dit Grandcourt qui la regardait en face sans faire un mouvement. Comment aurait-elle pu se contredire elle-même? Il avait coupé court à toute explication. Le « oui » sortit aussi gravement des lèvres de Gwendolen que si elle avait répondu à l'appel de son nom devant une cour de justice. Il le reçut gravement aussi, et ils se regardèrent sans changer d'attitude. Enfin il s'avança, et lui prit la main sur laquelle il posa ses lèvres. Elle trouva sa tenue parfaite, quoiqu'elle fût prédisposée à se montrer méchante. Son « oui » lui coûtait peu en ce moment; elle se disait qu'elle était délivrée des Mompert et sa mère de l'affreux Sawyer's Cottage.

— Ne voulez-vous pas voir maman? Je vais la chercher.

— Attendez encore un peu, dit Grandcourt en prenant son attitude favorite, l'index et le pouce dans la poche de son gilet et sa main droite caressant ses favoris.

— Avez-vous autre chose à me dire? demanda-t-elle en souriant.

— Oui; mais ces choses peuvent être un ennui pour vous.

— Pas celles que j'aime à entendre.

— Eh bien, cela vous ennuerait-il si l'on vous demandait quand nous pourrions être mariés?

— Je crois que oui aujourd'hui, répondit-elle en relevant la tête avec un petit air impertinent.

— Pas aujourd'hui alors, mais demain. Pensez-y; vous me le direz quand je viendrai demain. Dans une quinzaine,.. dans trois semaines,.. aussitôt que possible.

— Ah! vous aurez bientôt assez de ma compagnie, dit-elle. J'ai remarqué que, quand on est marié, le mari n'est pas autant avec sa femme que quand ils étaient fiancés. Mais peut-être aimerai-je mieux cela, moi aussi!

Elle rit d'une manière charmante.

— Vous ferez tout ce que vous aimerez, répondit Grandcourt.

— Et rien de ce que je n'aimerai pas ? Je vous en prie, dites-le ; car je crois que j'ai plus d'éloignement pour ce que je n'aime pas que de goût pour ce que j'aime.

C'étaient là des subtilités dont Grandcourt avait une grande expérience et dans lesquelles il était passé maître.

— Je ne sais pourquoi, répliqua-t-il, sur cette brute de terre, les choses tournent toujours d'une façon que l'on n'aime pas. Je ne pourrai pas toujours vous empêcher d'être ennuyée, et, si vous aimez de monter *Critérion*, je ne puis empêcher qu'il tombe par une cause ou par une autre.

— Ah ! mon ami *Critérion*, comment va-t-il ?

— Il est là ; je l'ai fait monter par le groom afin que vous puissiez le voir. Il a porté une selle de femme hier pendant une heure ou deux. Venez à la fenêtre, vous le verrez.

Elle regarda les deux chevaux bien cambrés sur leurs jarrets, et la vue de ces superbes animaux fit passer comme un frémissement de plaisir dans tous ses membres. Ils représentaient le symbole du commandement et du luxe, et contrastaient délicieusement avec la laideur de la pauvreté et de l'humiliation dont elle avait été menacée.

— Voilà ce que je préfère à tout, dit-elle. J'ai besoin de me perdre dans un galop insensé ; mais, maintenant, il faut que j'aille chercher maman.

— Voulez-vous accepter mon bras jusqu'à la porte ? demanda Grandcourt.

Elle y consentit. Elle trouvait ses manières d'amoureux très agréables, et ne craignait pas qu'il voulût l'embrasser. Elle était tellement à son aise, qu'elle s'arrêta tout à coup au milieu de la chambre et lui dit d'un ton de malice sérieuse :

— Ah ! pendant que j'y pense, il y a quelque chose que je n'aime pas, et dont vous pouvez me délivrer. Je n'aime pas la compagnie de M. Lush.

— Vous ne l'aurez pas. Je le renverrai.

— Vous ne l'aimez pas beaucoup non plus ?

— Pas le moins du monde. Je l'ai laissé s'accrocher à moi parce qu'il a toujours été un pauvre diable, dit Grandcourt avec une indifférence absolue. On me l'a donné pour compagnon de voyage quand j'étais jeune homme. Il a toujours été une brute ; le croisement d'une truie et d'un *dilettante*.

Gwendolen rit aux éclats. Tout cela lui paraissait bon et assez naturel. Le dédain de Grandcourt rehaussait sa bonté, et, quand ils atteignirent la porte, sa manière de la lui ouvrir fut la perfection de l'hommage facile.

Réellement, pensa-t-elle, il sera le moins désagréable des maris.

Madame Davilow se mourait d'impatience et d'inquiétude en attendant sa fille dans sa chambre à coucher. Quand Gwendolen y entra, elle courut à sa mère, l'embrassa presque convulsivement et lui dit à voix basse :

— Descendez, maman, et venez voir M. Grandcourt. Je me suis engagée à lui.

— Chère enfant ! s'écria madame Davilow avec une surprise plus solennelle qu'heureuse.

— Oui, reprit Gwendolen, du même ton et avec une vivacité qui démontrait l'inutilité de nouvelles questions, tout est convenu. Vous n'irez pas à Sawyer's Cottage, et je ne subirai pas l'examen de madame Monpert. Tout sera comme je l'aime. Maintenant, descendez avec moi.

GWENDOLEN A FIXÉ SON CHOIX

XXVIII

Une heure après le départ de Grandcourt, l'importante nouvelle de l'engagement de Gwendolen ayant été annoncée au presbytère, M. et madame Gascoigne, avec Anna, vinrent passer la soirée à Offendene.

— Laissez-moi vous féliciter, ma chère, dit le recteur, d'avoir su inspirer un attachement solide. Vous paraissez sérieuse et je ne m'en étonne pas : l'union pour la vie est une chose solennelle. Mais, d'après la manière dont M. Grandcourt a parlé et agi, je crois que nous pouvons déjà voir un bien sortir de l'adversité. Vous avez eu occasion de mettre à l'épreuve sa délicatesse et sa générosité.

M. Gascoigne faisait allusion à la manière dont Grandcourt s'était expliqué au sujet de madame Davilow, ce que Gwendolen n'avait pas manqué de raconter en détail à sa mère.

— Moi, dit madame Gascoigne avec la conviction que son devoir l'obligeait à parler ainsi, je suis certaine que M. Grandcourt aurait agi tout aussi bien, si vous n'étiez pas partie pour l'Allemagne et si vous vous étiez engagée à lui, il y a plus d'un mois. Mais, maintenant, il faut renoncer à tout caprice, et j'espère que vous n'y êtes pas encline. Une femme contracte une forte dette de reconnaissance lorsqu'un homme persévère à lui faire une telle offre. Je ne doute pas que vous ne le sentiez tout particulièrement.

— Je n'en suis pas sûre du tout, ma tante, répondit Gwendolen avec une impertinente gravité. Je ne sais pas ce que l'on doit sentir plus particulièrement après s'être engagée.

Le recteur lui donna une petite tape amicale sur l'épaule et sourit comme à une innocente malice, ce que sa femme prit pour une indication de ne pas paraître mécontente. Anna alla embrasser Gwendolen et lui dit : « J'espère que vous serez heureuse ; » puis elle s'assit dans la pénombre en s'efforçant de retenir ses larmes ; car, dans ces derniers temps, elle avait imaginé un petit roman auquel était mêlé Rex, roman que les événements actuels rendaient impossible. Miss Merry et les quatre sœurs étaient aussi présentes pendant cette soirée, qui se passa principalement en remarques du docteur sur les conjectures des deux mères. Selon lui, son devoir ne lui commandait pas, dans le cas présent, de discuter certains arrangements au sujet du douaire ; il fallait abandonner cette question à la délicatesse de M. Grandcourt.

— J'aimerais à savoir ce que sont Ryelands et Gadsmere, dit madame Davilow.

— Gadsmere, je crois, est d'importance secondaire, répondit le recteur ; mais je sais que Ryelands est un de nos plus beaux sites. Le parc est vaste et les bois sont

de toute beauté. La maison a été construite par Inigo Jones, et les plafonds sont peints dans le style italien. On dit que le domaine rapporte douze mille livres par an; il y a deux bénéfiques et un presbytère qui est un don et une fondation des Grandcourt. Peut-être la terre est elle grevée de quelques dettes, mais M. Grandcourt est enfant unique.

— Ce serait particulier, dit madame Gascoigne, s'il allait devenir un jour lord Staunery, avec tout ce qui dépend du titre. Pensez donc! il y a l'héritage Grandcourt, l'héritage Mallinger, la baronnie, la pairie. — Elle marquait les *item* avec ses doigts et s'arrêta au quatrième, en disant:— Mais il paraît qu'aucune terre n'est attachée à la pairie. Quel dommage qu'il n'y ait rien pour le cinquième doigt!

— Il ne faut regarder la pairie que comme une chance lointaine, fit judicieusement observer le recteur. Deux cousins se trouvent entre le pair actuel et M. Grandcourt. Il est vrai que les bizarreries du sort concentrent quelquefois plusieurs héritages sur une seule tête; mais être sir Mallinger Grandcourt Mallinger, — car je suppose qu'il prendra ce titre et ce nom, — et posséder les biens qui s'y rattachent, cela peut suffire à l'ambition d'un homme. Espérons qu'il en fera bon usage.

— Et quelle position pour une femme, Gwendolen! s'écria madame Gascoigne. C'est une grande responsabilité! Mais il ne faut pas perdre un moment pour écrire à madame Mompert, Henry. Il est heureux que tu aies un engagement matrimonial à lui donner pour excuse: sans cela, elle pourrait être formalisée. C'est une dame un peu hautainè.

— Grâce à Dieu, je suis délivrée de cette horreur! pensa Gwendolen, pour qui le nom de Mompert était devenu une sorte de Croquemitaine. Elle parla peu de la soirée et ne

dormit pas beaucoup pendant la nuit. L'insomnie était une chose rare pour sa vigoureuse jeunesse ; mais ce qui était encore plus rare, c'est qu'elle fit tout son possible pour que sa mère ne s'en aperçût pas. Elle était dans un état d'esprit tout nouveau. Accoutumée à se sentir sûre d'elle, et toujours disposée à dominer les autres, elle venait cependant de faire un pas décisif, bien qu'elle eût pensé d'abord ne pas le faire, et qu'elle se crût obligée à ne pas le faire. Elle ne pouvait plus reculer, et pourtant elle était tourmentée. La brillante position qu'elle avait tant désirée, avec la liberté imaginaire que lui procurerait le mariage, s'étalait devant elle ; mais il s'y mêlait l'image de cette femme au visage émacié et de ses enfants, de Grandcourt et de ses relations avec elle. Cela devint un supplice qu'elle ne put endurer plus longtemps, et elle s'écria :

— Maman !

— Que veux-tu, ma chérie ? répondit aussitôt madame Davilow.

— Laissez-moi venir auprès de vous.

Elle ne tarda pas à s'endormir. La matinée était avancée quand elle se réveilla ; en ouvrant les yeux, elle vit sa mère debout devant son lit, tenant un petit paquet.

— Je suis fâchée de te réveiller, mon trésor, mais j'ai cru bien faire. Le groom vient d'arriver à cheval, amenant *Critérion* ; il dit qu'il doit rester ici.

Gwendolen s'assit sur son lit et ouvrit le paquet. C'était un charmant petit écrin contenant une magnifique bague en diamant avec une lettre conçue en ces termes :

« Portez, je vous prie, cette bague comme gage de nos fiançailles quand je viendrai à midi. J'enferme ici un chèque au nom de M. Gascoigne pour les dépenses immédiates. Il est bien entendu que madame Davilow restera à Offendene, au moins quelque temps encore. J'espère que

vous me direz aujourd'hui le jour prochain qui nous rapprochera davantage.

» Votre bien dévoué,
» H. M.-GRANDCOURT ».

Le chèque était de cinq cents livres, et Gwendolen le remit à sa mère avec la lettre.

— Que c'est bon et délicat ! dit madame Davilow avec émotion ; mais, réellement, je préférerais n'être pas dans la dépendance d'un gendre. Les enfants et moi, nous pourrions très bien partir d'ici.

— Maman, si vous répétez cela, je ne me marie pas ! s'écria Gwendolen avec colère.

— Ma chère enfant, j'espère que tu ne te maries pas seulement par considération pour moi, dit madame Davilow d'un ton suppliant.

Gwendolen se laissa retomber sur son oreiller sans mettre la bague à son doigt. Elle était irritée de cette tentative de sa mère, de supprimer un des motifs qui l'avaient fait accepter Grandcourt.

Peut-être aussi l'idée que son mariage ne se ferait pas seulement par considération pour sa mère doublait-elle son irritation ! Cependant à la vue de ces preuves d'engagements irrévocables, les rêves, les alarmes et les arguments de la nuit s'affaiblirent considérablement.

— Ce que je désire avant tout, ma chérie, continua madame Davilow, c'est ton bonheur. Je ne dirai plus rien qui puisse te contrarier. Ne veux-tu pas mettre la bague ?

— Je croyais que c'était le prétendu qui passait lui-même l'anneau au doigt de sa fiancée, dit Gwendolen devenue gaie, en faisant glisser sa bague dans son annulaire avec un gracieux mouvement de tête. Je sais bien pourquoi il me l'a envoyée, ajouta-t-elle en regardant sa mère.

— Pourquoi ?

— Il veut que je la mette moi-même, afin de n'être pas obligé de me demander la permission de me la passer au doigt. Ah! il est très fier, mais je le suis aussi. Nous nous valons. Je détesterais un homme qui se mettrait à mes genoux et qui me cajolerait. Il n'est vraiment pas désagréable.

— C'est un éloge bien modéré, Gwen.

— Non, il ne l'est pas, répéta-t-elle gaiement; mais, maintenant, il est temps de m'habiller. Voulez-vous me coiffer, chère maman, — et, en disant ces mots, elle pressa sa joue contre celle de sa mère, — et ne plus être mauvaise en disant que vous voudriez vivre dans la pauvreté?... Il faut me laisser vous rendre l'existence confortable, quand même cela vous déplairait. M. Grandcourt se conduit parfaitement, n'est-ce pas?

— Certes, ouïl répondit madame Davilow encouragée et persuadée qu'après tout sa fille aimait son prétendu. Toute la sollicitude de la mère se portait, non sur le caractère de Grandcourt, mais sur l'humeur avec laquelle Gwendolen l'accepterait.

Ce matin, l'humeur avait passé par une nouvelle phase. Pendant qu'elle procédait à sa toilette, elle avait appelé à elle tous les motifs qui pouvaient justifier son mariage, et celui sur lequel elle insista davantage fut la détermination que, quand elle serait la femme de Grandcourt, elle ferait en sorte qu'il se montrât libéral envers les enfants de madame Glasher. « D'ailleurs, qu'en résulterait-il pour elle si je ne l'épousais pas ? se disait-elle. Quel serait son avantage ? Il pouvait en faire sa femme et il ne l'a pas voulu. Peut-être est-ce elle qui est à blâmer ? Il doit y avoir certainement contre elle des choses que j'ignore; il faut qu'il ait été bon pour elle; sans quoi, elle ne tiendrait pas tant à l'épouser. » Mais cet argument ne tarda pas à lui paraître douteux. Madame Glasher devait naturellement vouloir écarter

les enfants qui pourraient venir se placer entre Grandcourt et les siens, et Gwendolen, qui comprenait ce sentiment, fut amenée à chercher une autre manière de concilier les droits. « Peut-être n'aurons-nous pas d'enfants, se dit-elle. J'espère que nous n'en aurons point. Alors il pourra laisser l'héritage au beau petit garçon. Mon oncle dit que M. Grandcourt peut disposer à sa guise de l'héritage, mais ce n'est que quand sir Hugo mourra qu'il y en aura assez pour deux. » Cette réflexion lui fit paraître madame Glasher bien déraisonnable, en demandant que son fils fût le seul héritier. La double propriété était une sécurité que Grandcourt en se mariant, ne lui ferait point de tort, surtout quand sa femme était Gwendolen Harleth, dont la fière résolution ne pouvait être justement accusée.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle fut coiffée, elle descendit dans son costume de cheval, afin de rompre avec ses réflexions. Elle avait besoin de se fouetter le sang pour retrouver son ancienne hardiesse.

— Remontez, maman, et faites-vous belle, dit-elle en se tournant vers madame Davilow, qui descendait l'escalier. Mettez votre pointe de dentelle sur la tête; je veux que vous ressembliez à une duchesse.

Lorsque Grandcourt lui eut pris galamment la main pour la baiser, il vit qu'elle avait la bague.

— C'est bien à vous, lui dit-elle avec gravité, d'avoir pensé à tout en m'envoyant ce paquet.

— Si j'oublie quelque chose, vous me le direz, répondit-il en gardant sa main dans les siennes. Je ferai ce que vous désirerez.

— Mais je suis très déraisonnable dans mes désirs, dit-elle en souriant.

— C'est à quoi je m'attends. Les femmes le sont toujours.

— Alors je serai raisonnable, s'écria Gwendolen en rôtissant.

rant sa main et en relevant impertinemment la tête. Je ne veux pas qu'on dise que je suis comme les autres femmes.

— Je n'ai pas dit cela, objecta Grandcourt en la regardant avec sa langueur habituelle. Vous n'êtes pas comme une autre femme.

— Et que suis-je, je vous prie ? fit-elle en s'éloignant d'un petit air de menace.

Grandcourt fit une pause avant de répondre,

— Vous êtes la femme que j'aime.

— Oh ! que c'est joli ! s'écria-t-elle en riant.

— Eh bien, dites-moi aussi quelque chose de joli ; dites-moi quand nous nous marierons.

— Pas encore ; pas avant que nous ayons fait un temps de galop. J'en ai tellement soif que je ne puis penser à autre chose. Je voudrais que la chasse fût déjà commencée ! Dimanche, 20 ; lundi 27 ; mardi... Elle comptait sur ses doigts en regardant Grandcourt, et, enfin, elle s'écria d'un air de triomphe : — Elle commencera dans dix jours !

— Marions-nous dans dix jours alors, dit Grandcourt.

— Qu'est-ce que les femmes répondent à une pareille demande ?

— Elles consentent, répondit le prétendu, qui n'était plus sur ses gardes.

— Alors je refuse ! répliqua-t-elle en mettant ses gants et en lui lançant des regards pétillants de malice.

La scène était charmante pour tous deux. Un amoureux moins habile aurait perdu le spectacle de ces jolies manières et de ces attitudes coquettes ; il aurait tout gâté par de stupides tentatives de caresses et complètement détruit le drame. Or, Grandcourt préférait le drame, et Gwendolen, mise à l'aise, trouva que son esprit s'élevait graduellement.

Si Klesmer l'avait vue dans cette sorte d'action inconsciente, au lieu de la voir quand elle essaya d'être théâtra-

lement dramatique, peut-être aurait-il évalué ses charmes plus haut qu'il ne l'avait fait.

Quand les deux fiancés eurent galopé à souhait, l'état d'exhilaration où elle se trouvait la disposa favorablement pour consentir à hâter l'époque du mariage ; elle pourrait alors jouir quand elle le voudrait de cet étourdissant plaisir. Elle ne voulut plus discuter sur un acte auquel elle s'était volontairement soumise, et consentit à fixer le jour des noces à trois semaines de là, malgré la difficulté d'obéir aux lois ordinaires du *trousseau*.

Lush apprit l'engagement par des signes nombreux et non équivoques, mais n'en fut pas officiellement informé. Il attendait une communication ; n'en recevant pas, il s'impatienta, après quelques jours, du silence de Grandcourt, car il était absolument certain que le changement affecterait sa position, et il désirait exactement savoir à quoi s'en tenir. Il avait changé de tactique ; il ne faisait plus d'opposition. Certes, il aurait pu causer de l'ennui à Grandcourt, mais ç'eût été à son propre détriment, et contrarier pour le plaisir de contrarier, n'en était pas un pour lui. Assurément il n'aurait pas été fâché de faire échec à miss Gwendolen ; mais, après tout, il ne savait pas ce qui arriverait. Ayant protesté contre ce mariage, Lush prévint que les conséquences ne pouvaient qu'en être fâcheuses pour lui. Grandcourt se donnait la peine d'écrire lui-même ses lettres et de faire exécuter ses ordres, au lieu d'y employer Lush ; il faisait mine d'ignorer même sa présence, car il déjeunait seul dans son cabinet de toilette ; mais, comme il était impossible d'éviter le tête-à-tête dans une maison où il n'y avait encore aucun hôte étranger, Lush se décida à profiter de la première occasion qui s'offrirait à lui.

Un jour, après le dîner, certaines difficultés empêchant Grandcourt de dîner à Offendene, il lui dit à brûle-pour-point :

— Quand vous mariez-vous ?

Grandcourt, qui avait déjà quitté la table pour s'installer dans un fauteuil et fumer son cigare, répondit sans hésitation :

— Le 10.

— Resterez-vous ici ?

— Nous irons passer quelques jours à Ryelands et nous reviendrons ici pour la saison de la chasse. Puis, après un moment de silence : — Vous ferez bien, ajouta-t-il, de prendre de nouveaux arrangements.

— Ainsi, je suis battu et renvoyé ! dit Lush décidé à rester calme malgré tout.

— Quelque chose comme cela.

— La jeune dame m'est contraire. Elle vous fait oublier mes services.

— Je ne puis empêcher que vous déplaisiez aux femmes.

— A *une* femme, s'il vous plaît.

— Cela ne fait point de différence, puisque c'est la seule en question.

— J'espère que je ne serai pas mis à la réforme sans provision, après quinze années passées auprès de vous.

— Vous devez avoir mis quelque chose de côté.

— Diablement peu. J'ai trop souvent mis de côté pour vous.

— Vous aurez trois cents livres de rente, mais il faut que vous restiez à Londres et que vous soyez prêt à soigner mes affaires quand j'aurai besoin de vous.

— Si vous n'allez pas à Ryelands cet hiver, je puis m'y établir et vous tenir au courant de la façon dont Swinton gère ce bien.

— Soit. Peu m'importe où vous serez, pourvu qu'on ne vous voie pas.

— Bien obligé, dit Lush, persuadé qu'avant peu il deviendrait plus nécessaire que jamais.

GWENDOLEN A FIXÉ SON CHOIX

XXVIII

Une heure après le départ de Grandcourt, l'importante nouvelle de l'engagement de Gwendolen ayant été annoncée au presbytère, M. et madame Gascoigne, avec Anna, vinrent passer la soirée à Offendene.

— Laissez-moi vous féliciter, ma chère, dit le recteur, d'avoir su inspirer un attachement solide. Vous paraissez sérieuse et je ne m'en étonne pas : l'union pour la vie est une chose solennelle. Mais, d'après la manière dont M. Grandcourt a parlé et agi, je crois que nous pouvons déjà voir un bien sortir de l'adversité. Vous avez eu occasion de mettre à l'épreuve sa délicatesse et sa générosité.

M. Gascoigne faisait allusion à la manière dont Grandcourt s'était expliqué au sujet de madame Davilow, ce que Gwendolen n'avait pas manqué de raconter en détail à sa mère.

— Moi, dit madame Gascoigne avec la conviction que son devoir l'obligeait à parler ainsi, je suis certaine que M. Grandcourt aurait agi tout aussi bien, si vous n'étiez pas partie pour l'Allemagne et si vous vous étiez engagée à lui, il y a plus d'un mois. Mais, maintenant, il faut renoncer à tout caprice, et j'espère que vous n'y êtes pas encline. Une femme contracte une forte dette de reconnaissance lorsqu'un homme persévère à lui faire une telle offre. Je ne doute pas que vous ne le sentiez tout particulièrement.

— Je n'en suis pas sûre du tout, ma tante, répondit Gwendolen avec une impertinente gravité. Je ne sais pas ce que l'on doit sentir plus particulièrement après s'être engagée.

Le recteur lui donna une petite tape amicale sur l'épaule et sourit comme à une innocente malice, ce que sa femme prit pour une indication de ne pas paraître mécontente. Anna alla embrasser Gwendolen et lui dit : « J'espère que vous serez heureuse ; » puis elle s'assit dans la pénombre en s'efforçant de retenir ses larmes ; car, dans ces derniers temps, elle avait imaginé un petit roman auquel était mêlé Rex, roman que les événements actuels rendaient impossible. Miss Merry et les quatre sœurs étaient aussi présentes pendant cette soirée, qui se passa principalement en remarques du docteur sur les conjectures des deux mères. Selon lui, son devoir ne lui commandait pas, dans le cas présent, de discuter certains arrangements au sujet du douaire ; il fallait abandonner cette question à la délicatesse de M. Grandcourt.

— J'aimerais à savoir ce que sont Ryelands et Gadsmere, dit madame Davilow.

— Gadsmere, je crois, est d'importance secondaire, répondit le recteur ; mais je sais que Ryelands est un de nos plus beaux sites. Le parc est vaste et les bois sont

de toute beauté. La maison a été construite par Inigo Jones, et les plafonds sont peints dans le style italien. On dit que le domaine rapporte douze mille livres par an; il y a deux bénéfices et un presbytère qui est un don et une fondation des Grandcourt. Peut-être la terre est elle grevée de quelques dettes, mais M. Grandcourt est enfant unique.

— Ce serait particulier, dit madame Gascoigne, s'il allait devenir un jour lord Staunery, avec tout ce qui dépend du titre. Pensez donc! il y a l'héritage Grandcourt, l'héritage Mallinger, la baronnie, la pairie. — Elle marquait les *item* avec ses doigts et s'arrêta au quatrième, en disant:— Mais il paraît qu'aucune terre n'est attachée à la pairie. Quel dommage qu'il n'y ait rien pour le cinquième doigt!

— Il ne faut regarder la pairie que comme une chance lointaine, fit judicieusement observer le recteur. Deux cousins se trouvent entre le pair actuel et M. Grandcourt. Il est vrai que les bizarreries du sort concentrent quelquefois plusieurs héritages sur une seule tête; mais être sir Mallinger Grandcourt Mallinger, — car je suppose qu'il prendra ce titre et ce nom, — et posséder les biens qui s'y rattachent, cela peut suffire à l'ambition d'un homme. Espérons qu'il en fera bon usage.

— Et quelle position pour une femme, Gwendolen! s'écria madame Gascoigne. C'est une grande responsabilité! Mais il ne faut pas perdre un moment pour écrire à madame Mompert, Henry. Il est heureux que tu aies un engagement matrimonial à lui donner pour excuse: sans cela, elle pourrait être formalisée. C'est une dame un peu hautainè.

— Grâce à Dieu, je suis délivrée de cette horreur! pensa Gwendolen, pour qui le nom de Mompert était devenu une sorte de Croquemitaine. Elle parla peu de la soirée et ne

dormit pas beaucoup pendant la nuit. L'insomnie était une chose rare pour sa vigoureuse jeunesse ; mais ce qui était encore plus rare, c'est qu'elle fit tout son possible pour que sa mère ne s'en aperçût pas. Elle était dans un état d'esprit tout nouveau. Accoutumée à se sentir sûre d'elle, et toujours disposée à dominer les autres, elle venait cependant de faire un pas décisif, bien qu'elle eût pensé d'abord ne pas le faire, et qu'elle se crût obligée à ne pas le faire. Elle ne pouvait plus reculer, et pourtant elle était tourmentée. La brillante position qu'elle avait tant désirée, avec la liberté imaginaire que lui procurerait le mariage, s'étalait devant elle ; mais il s'y mêlait l'image de cette femme au visage émacié et de ses enfants, de Grandcourt et de ses relations avec elle. Cela devint un supplice qu'elle ne put endurer plus longtemps, et elle s'écria :

— Maman !

— Que veux-tu, ma chérie ? répondit aussitôt madame Davilow.

— Laissez-moi venir auprès de vous.

Elle ne tarda pas à s'endormir. La matinée était avancée quand elle se réveilla ; en ouvrant les yeux, elle vit sa mère debout devant son lit, tenant un petit paquet.

— Je suis fâchée de te réveiller, mon trésor, mais j'ai cru bien faire. Le groom vient d'arriver à cheval, amenant *Critérian* ; il dit qu'il doit rester ici.

Gwendolen s'assit sur son lit et ouvrit le paquet. C'était un charmant petit écrin contenant une magnifique bague en diamant avec une lettre conçue en ces termes :

« Portez, je vous prie, cette bague comme gage de nos fiançailles quand je viendrai à midi. J'enferme ici un chèque au nom de M. Gascoigne pour les dépenses immédiates. Il est bien entendu que madame Davilow restera à Offendene, au moins quelque temps encore. J'espère que

vous me direz aujourd'hui le jour prochain qui nous rapprochera davantage.

» Votre bien dévoué,
» H. M.-GRANDCOURT ».

Le chèque était de cinq cents livres, et Gwendolen le remit à sa mère avec la lettre.

— Que c'est bon et délicat ! dit madame Davilow avec émotion ; mais, réellement, je préférerais n'être pas dans la dépendance d'un gendre. Les enfants et moi, nous pourrions très bien partir d'ici.

— Maman, si vous répétez cela, je ne me marie pas ! s'écria Gwendolen avec colère.

— Ma chère enfant, j'espère que tu ne te maries pas seulement par considération pour moi, dit madame Davilow d'un ton suppliant.

Gwendolen se laissa retomber sur son oreiller sans mettre la bague à son doigt. Elle était irritée de cette tentative de sa mère, de supprimer un des motifs qui l'avaient fait accepter Grandcourt.

Peut-être aussi l'idée que son mariage ne se ferait pas seulement par considération pour sa mère doublait-elle son irritation ! Cependant à la vue de ces preuves d'engagements irrévocables, les rêves, les alarmes et les arguments de la nuit s'affaiblirent considérablement.

— Ce que je désire avant tout, ma chérie, continua madame Davilow, c'est ton bonheur. Je ne dirai plus rien qui puisse te contrarier. Ne veux-tu pas mettre la bague ?

— Je croyais que c'était le prétendu qui passait lui-même l'anneau au doigt de sa fiancée, dit Gwendolen devenue gaie, en faisant glisser sa bague dans son annulaire avec un gracieux mouvement de tête. Je sais bien pourquoi il me l'a envoyée, ajouta-t-elle en regardant sa mère.

— Pourquoi ?

— Il veut que je la mette moi-même, afin de n'être pas obligé de me demander la permission de me la passer au doigt. Ah! il est très fier, mais je le suis aussi. Nous nous valons. Je détesterais un homme qui se mettrait à mes genoux et qui me cajolerait. Il n'est vraiment pas désagréable.

— C'est un éloge bien modéré, Gwen.

— Non, il ne l'est pas, répéta-t-elle gaiement; mais, maintenant, il est temps de m'habiller. Voulez-vous me coiffer, chère maman, — et, en disant ces mots, elle pressa sa joue contre celle de sa mère, — et ne plus être mauvaise en disant que vous voudriez vivre dans la pauvreté?... Il faut me laisser vous rendre l'existence confortable, quand même cela vous déplairait. M. Grandcourt se conduit parfaitement, n'est-ce pas?

— Certes, ouï! répondit madame Davilow encouragée et persuadée qu'après tout sa fille aimait son prétendu. Toute la sollicitude de la mère se portait, non sur le caractère de Grandcourt, mais sur l'humeur avec laquelle Gwendolen l'accepterait.

Ce matin, l'humeur avait passé par une nouvelle phase. Pendant qu'elle procédait à sa toilette, elle avait appelé à elle tous les motifs qui pouvaient justifier son mariage, et celui sur lequel elle insista davantage fut la détermination que, quand elle serait la femme de Grandcourt, elle ferait en sorte qu'il se montrât libéral envers les enfants de madame Glasher. « D'ailleurs, qu'en résulterait-il pour elle si je ne l'épousais pas? se disait-elle. Quel serait son avantage? Il pouvait en faire sa femme et il ne l'a pas voulu. Peut-être est-ce elle qui est à blâmer? Il doit y avoir certainement contre elle des choses que j'ignore; il faut qu'il ait été bon pour elle; sans quoi, elle ne tiendrait pas tant à l'épouser. » Mais cet argument ne tarda pas à lui paraître douteux. Madame Glasher devait naturellement vouloir écarter

les enfants qui pourraient venir se placer entre Grandcourt et les siens, et Gwendolen, qui comprenait ce sentiment, fut amenée à chercher une autre manière de concilier les droits. « Peut-être n'aurons-nous pas d'enfants, se dit-elle. J'espère que nous n'en aurons point. Alors il pourra laisser l'héritage au beau petit garçon. Mon oncle dit que M. Grandcourt peut disposer à sa guise de l'héritage, mais ce n'est que quand sir Hugo mourra qu'il y en aura assez pour deux. » Cette réflexion lui fit paraître madame Glasher bien déraisonnable, en demandant que son fils fût le seul héritier. La double propriété était une sécurité que Grandcourt en se mariant, ne lui ferait point de tort, surtout quand sa femme était Gwendolen Harleth, dont la fière résolution ne pouvait être justement accusée.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle fut coiffée, elle descendit dans son costume de cheval, afin de rompre avec ses réflexions. Elle avait besoin de se fouetter le sang pour retrouver son ancienne hardiesse.

— Remontez, maman, et faites-vous belle, dit-elle en se tournant vers madame Davilow, qui descendait l'escalier. Mettez votre pointe de dentelle sur la tête; je veux que vous ressembliez à une duchesse.

Lorsque Grandcourt lui eut pris galamment la main pour la baiser, il vit qu'elle avait la bague.

— C'est bien à vous, lui dit-elle avec gravité, d'avoir pensé à tout en m'envoyant ce paquet.

— Si j'oublie quelque chose, vous me le direz, répondit-il en gardant sa main dans les siennes. Je ferai ce que vous désirerez.

— Mais je suis très déraisonnable dans mes désirs, dit-elle en souriant.

— C'est à quoi je m'attends. Les femmes le sont toujours.

--- Alors je serai raisonnable, s'écria Gwendolen en reti-

rant sa main et en relevant impertinemment la tête. Je ne veux pas qu'on dise que je suis comme les autres femmes.

— Je n'ai pas dit cela, objecta Grandcourt en la regardant avec sa langueur habituelle. Vous n'êtes pas comme une autre femme.

— Et que suis-je, je vous prie ? fit-elle en s'éloignant d'un petit air de menace.

Grandcourt fit une pause avant de répondre,

— Vous êtes la femme que j'aime.

— Oh ! que c'est joli ! s'écria-t-elle en riant.

— Eh bien, dites-moi aussi quelque chose de joli ; dites-moi quand nous nous marierons.

— Pas encore ; pas avant que nous ayons fait un temps de galop. J'en ai tellement soif que je ne puis penser à autre chose. Je voudrais que la chasse fût déjà commencée ! Dimanche, 20 ; lundi 27 ; mardi... Elle comptait sur ses doigts en regardant Grandcourt, et, enfin, elle s'écria d'un air de triomphe : — Elle commencera dans dix jours !

— Marions-nous dans dix jours alors, dit Grandcourt.

— Qu'est-ce que les femmes répondent à une pareille demande ?

— Elles consentent, répondit le prétendu, qui n'était plus sur ses gardes.

— Alors je refuse ! répliqua-t-elle en mettant ses gants et en lui lançant des regards pétillants de malice.

La scène était charmante pour tous deux. Un amoureux moins habile aurait perdu le spectacle de ces jolies manières et de ces attitudes coquettes ; il aurait tout gâté par de stupides tentatives de caresses et complètement détruit le drame. Or, Grandcourt préférait le drame, et Gwendolen, mise à l'aise, trouva que son esprit s'élevait graduellement.

Si Klesmer l'avait vue dans cette sorte d'action inconsciente, au lieu de la voir quand elle essaya d'être théâtra-

lement dramatique, peut-être aurait-il évalué ses charmes plus haut qu'il ne l'avait fait.

Quand les deux fiancés eurent galopé à souhait, l'état d'exhilaration où elle se trouvait la disposa favorablement pour consentir à hâter l'époque du mariage ; elle pourrait alors jouir quand elle le voudrait de cet étourdissant plaisir. Elle ne voulut plus discuter sur un acte auquel elle s'était volontairement soumise, et consentit à fixer le jour des noces à trois semaines de là, malgré la difficulté d'obéir aux lois ordinaires du *trousseau*.

Lush apprit l'engagement par des signes nombreux et non équivoques, mais n'en fut pas officiellement informé. Il attendait une communication ; n'en recevant pas, il s'impatienta, après quelques jours, du silence de Grandcourt, car il était absolument certain que le changement affecterait sa position, et il désirait exactement savoir à quoi s'en tenir. Il avait changé de tactique ; il ne faisait plus d'opposition. Certes, il aurait pu causer de l'ennui à Grandcourt, mais ç'eût été à son propre détriment, et contrarier pour le plaisir de contrarier, n'en était pas un pour lui. Assurément il n'aurait pas été fâché de faire échec à miss Gwendolen ; mais, après tout, il ne savait pas ce qui arriverait. Ayant protesté contre ce mariage, Lush prévit que les conséquences ne pouvaient qu'en être fâcheuses pour lui. Grandcourt se donnait la peine d'écrire lui-même ses lettres et de faire exécuter ses ordres, au lieu d'y employer Lush ; il faisait mine d'ignorer même sa présence, car il déjeunait seul dans son cabinet de toilette ; mais, comme il était impossible d'éviter le tête-à-tête dans une maison où il n'y avait encore aucun hôte étranger, Lush se décida à profiter de la première occasion qui s'offrirait à lui.

Un jour, après le dîner, certaines difficultés empêchant Grandcourt de dîner à Offendene, il lui dit à brûle-pour-point :

— Quand vous mariez-vous ?

Grandcourt, qui avait déjà quitté la table pour s'installer dans un fauteuil et fumer son cigare, répondit sans hésitation :

— Le 10.

— Resterez-vous ici ?

— Nous irons passer quelques jours à Ryelands et nous reviendrons ici pour la saison de la chasse. Puis, après un moment de silence : — Vous ferez bien, ajouta-t-il, de prendre de nouveaux arrangements.

— Ainsi, je suis battu et renvoyé ! dit Lush décidé à rester calme malgré tout.

— Quelque chose comme cela.

— La jeune dame m'est contraire. Elle vous fait oublier mes services.

— Je ne puis empêcher que vous déplaisiez aux femmes.

— A *une* femme, s'il vous plaît.

— Cela ne fait point de différence, puisque c'est la seule en question.

— J'espère que je ne serai pas mis à la réforme sans provision, après quinze années passées auprès de vous.

— Vous devez avoir mis quelque chose de côté.

— Diablement peu. J'ai trop souvent mis de côté pour vous.

— Vous aurez trois cents livres de rente, mais il faut que vous restiez à Londres et que vous soyez prêt à soigner mes affaires quand j'aurai besoin de vous.

— Si vous n'allez pas à Ryelands cet hiver, je puis m'y établir et vous tenir au courant de la façon dont Swinton gère ce bien.

— Soit. Peu m'importe où vous serez, pourvu qu'on ne vous voie pas.

— Bien obligé, dit Lush, persuadé qu'avant peu il deviendrait plus nécessaire que jamais.

— Vous m'obligerez en vous éloignant au plus tôt. Les Torrington vont arriver et miss Harleth viendra souvent à cheval ici.

— De tout mon cœur. Puis-je vous être utile en allant à Gadsmere ?

— Non ; j'irai moi-même.

— Avez-vous réfléchi à ce plan ?

— Laissez-moi seul, voulez-vous ? dit Grandcourt d'un ton à peine perceptible.

Puis il jeta son cigare dans le feu et sortit.

Il passa la soirée seul dans son petit salon ; ses pensées étaient comme les cercles que l'on voit se former à la surface d'un étang ; ils meurent continuellement pour se reformer sans cesse, par suite d'une impulsion souterraine. Ici, l'impulsion était causée par l'image de Gwendolen, et, chose caractéristique, sa satisfaction ne provenait pas de la croyance que Gwendolen l'aimait, et que cet amour avait vaincu le ressentiment qui l'avait poussée à le fuir. Au contraire, il la trouvait exceptionnelle parce qu'elle ne l'aimait pas, et que, probablement, sans la pauvreté qui était soudainement tombée sur sa famille, elle ne l'aurait pas accepté. En somme, il en éprouvait plus de plaisir que si elle avait eu une forte inclination pour lui. Il ne lui semblait pas impossible que, peu à peu, elle en vint à s'amouracher de lui plus que lui d'elle ; en tout cas, il la forcerait bien à se soumettre, et il avait du plaisir à se dire que sa femme commanderait à tous, lui seul excepté. Son goût ne le portait pas vers une femme qui n'aurait été que tendresse, que sollicitude, qu'obéissance volontaire. Il voulait être le maître d'une femme qui aurait désiré le dominer et qui, peut-être, serait capable d'en dominer un autre que lui.

Lush, ayant échoué dans ses tentatives sur Grandcourt, pensa qu'il ferait bien d'entrer en communication avec sir Hugo, qui pouvait lui être fort utile dans l'avenir. Il

lui écrivit donc la lettre suivante, qu'il adressa à Park-Lane où il savait que s'était installée la famille à son retour de Leubronn :

« Mon cher sir Hugo,

» Depuis que nous sommes revenus ici, le mariage a été absolument décidé et doit avoir lieu dans trois semaines. Il est d'autant moins avantageux pour lui, que la mère de la jeune personne a perdu toute sa fortune et qu'il va être obligé de subvenir à son entretien. Grandcourt, je le sais, sent qu'il a besoin d'argent, et, à moins qu'il ne recoure à votre plan, il réalisera des fonds de la façon la plus sotté du monde. Je vais quitter Diplow et ne pourrai soulever cette question ; mais voici ce que je vous conseille : M. Deronda, qui a toute votre confiance, pourrait venir ici faire une courte visite, puisqu'il y a été invité, et vous lui ferez connaître jusqu'où peut aller votre offre. Il aborderait alors le sujet avec Grandcourt, de façon qu'il ne pût supposer que vous le savez à court d'argent, mais que c'est seulement un vif désir de votre part. Je lui ai déjà fait entendre que je vous soupçonnais prêt à donner une somme importante pour sa renonciation à ses droits sur Diplow ; si M. Deronda arrivait nanti d'une offre définie, la chose pourrait bien prendre une favorable tournure. Il y dix à parier contre un qu'il ne se décidera pas tout de suite ; mais la proposition se gravera dans son esprit, et quoique, pour l'instant, il tienne fort à chasser ici, tout me porte à croire qu'il s'en lassera bientôt, et alors la question d'argent se posera d'elle-même. Je parierais bien que vous réussirez. Comme je ne suis pas exilé en Sibérie, et que je me tiens, au contraire, à portée de la voix, il est possible qu'à l'occasion je sois à même de vous rendre d'autres services ; pour le moment, je ne vois pas de meilleur intermédiaire que M. Deronda. Rien

n'indispose plus Grandcour que quand les avocats ou les gens de loi viennent lui mettre leurs papiers sous le nez sans qu'il les ait appelés.

» Espérant que votre séjour à Leubronn vous aura mis dans les meilleures dispositions de santé pour cet hiver, je demeure, mon cher sir Hugo,

» Votre très dévoué,

» THOMAS CRANMERE LUSH. »

Sir Hugo, ayant reçu cette lettre pendant son déjeuner, la tendit à Deronda, qui, bien qu'il eût son appartement en ville, l'occupait assez rarement, le baronnet ne pouvant se passer de lui. Très causeur de sa nature, sir Hugo aurait aimé ce jeune compagnon, quand même il n'y aurait pas eu entre eux de raisons particulières d'attachement. De son côté, Deronda éprouvait pour le baronnet une affection que nous pourrions qualifier de féminine, qui le disposait à céder dans les détails ordinaires de la vie, mais il avait aussi une inflexibilité de jugement et une indépendance d'opinion véritablement masculines. Après avoir lu la lettre, il la rendit sans dire un mot, tout en protestant à part lui contre l'idée de Lush, qui proposait une ingérence de son fait dans les affaires de la famille.

— Qu'en dis-tu, Dan? lui demanda sir Hugo. Cela ne te serait pas désagréable, hein? Il y a bien des années que tu n'as vu Diplow, et, si tu y allais la semaine prochaine, tu ferais de fameuses chasses au lévrier.

— Ce n'est pas cela qui m'y attirerait, répondit Daniel, qui mit toute son attention à étendre du beurre sur son pain.

Se rendre à Diplow ne lui était rien moins qu'agréable, mais il le ferait pour obliger sir Hugo.

— Je crois l'idée de Lush bonne, et il serait fâcheux de manquer l'occasion.

— Ceci est différent... Si vous croyez que ma visite là-bas puisse avoir un bon résultat pour vous, répliqua Deronda, qui savait que le baronnét avait cette affaire fort à cœur.

— Et puis je ne serais pas surpris que tu y rencontres ta belle joueuse, la Diane de Leubronn, fit gaiement sir Hugo. Il faudra que nous les invitions à l'abbaye quand ils seront mariés, Louise, dit-il à sa femme, comme si elle aussi avait lu la lettre.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répondit lady Mallinger, qui n'avait pas écouté, son esprit étant absorbé par le café que l'on versait, par la coupe défectueuse de ses manches, et par la nécessité de conduire Thérèse chez le dentiste; — innocentes et louables préoccupations, telles que l'étaient habituellement celles de la bonne lady. Si l'on voulait avoir son portrait, nous dirions qu'elle avait les cheveux blonds-roux (les cheveux de l'époque!), un petit nez romain, des yeux bleus un peu proéminents, des sourcils fins, un visage que ses amies appelaient gras, et des mains avec des fossettes comme celles d'un magnifique bébé.

— Je dis que Grandcourt va épouser la jeune personne que tu as vue à Leubronn, — ne t'en souviens-tu pas? — miss Harleth, qui jouait à la roulette!

— Mon Dieu! est-ce un bon parti pour lui?

— Cela dépend du genre de bonté qu'il aime, objecta sir Hugo en souriant. Elle n'a rien et ses parents pas davantage: cela va lui occasionner pas mal de dépense. Pour mes projets, c'est un bon parti; car, si je veux sacrifier une certaine somme, il pourra bien consentir à me céder ses droits sur Diplow. Nous l'aurions alors en toute propriété, et, à ma mort, tu pourrais habiter cette résidence que tu aimes.

— Ne parle donc pas aussi légèrement de la mort, mon ami!

— Ce sera tout de même onéreux, Lou! Il faudra déboursier une lourde somme! Quarante mille livres pour le moins!

— Mais pourquoi les inviter à l'abbaye? demanda lady Mallinger. Je n'aime pas les femmes qui jouent, comme lady Cragstone.

— Oh! nous ne les aurons pas plus d'une semaine! et puis, elle ne ressemble pas à lady Cragstone parce qu'elle a un peu joué; pas plus que je ne ressemble à un brocanteur parce que je suis whig. J'ai besoin que Grandcourt soit bien disposé; je veux lui faire voir en détail ce domaine, afin qu'il ait une moindre idée de Diplow. Je voudrais l'attirer ici, et, si Dan va à Diplow, il pourra lui tendre l'hameçon. Ce serait me rendre un grand service.

Ceci fut dit pour Deronda.

— Daniel n'aime pas beaucoup M. Grandcourt, n'est-ce pas? dit lady Mallinger en le regardant.

— Parce qu'on n'aime pas quelqu'un, ce n'est pas une raison pour l'éviter, répondit Deronda. J'irai à Diplow puisque je n'ai rien de mieux à faire, et surtout parce que sir Hugo le désire.

— Voilà qui est bien parlé, s'écria sir Hugo. Si la visite que tu vas y faire ne t'est pas agréable, elle ajoutera à ton expérience de la vie. Quand j'étais jeune, rien ne me coûtait. Il faut voir les hommes et leurs manières.

— Oui, répondit Deronda, mais j'ai vu cet homme, et aussi quelque chose de ses manières.

— Je ne crois pas que ce soient de bonnes manières, ajouta lady Mallinger.

— Eh bien, tu vois qu'elles réussissent auprès des personnes de ton sexe, reprit sir Hugo pour un peu contrarier sa femme. A vingt-trois ans, il était remarquablement beau,.. comme son père, du reste, quoiqu'il ne suive pas les traces de son père en n'épousant pas l'héritière. S'il

avait eu miss Arrowpoint, et avec elle mon bien, du diable s'il n'aurait pas eu une jolie principauté !

Deronda ressentit moins d'éloignement à avancer la visite projetée, qu'il n'en avait éprouvé quand l'invitation lui en fut faite. Le drame du mariage de cette fille l'intéressait. Ce qu'il avait appris par Lush sur sa fuite loin de l'homme qu'elle allait prendre pour époux, la lui faisait voir sous un jour nouveau. C'était probablement la brusque transition de sa mondanité fiévreuse à la pauvreté qui l'excitait à accepter ce qui, autrement, aurait été répulsif pour elle. Tout cela impliquait une nature sujette à se prêter aux difficultés et aux luttes, éléments de vie qui avaient toutes ses sympathies, dues peut-être à ses conjectures sur sa propre histoire. Mais, dans le mouvement qui l'avait poussé à racheter le collier de Gwendolen, et qui existait encore dans son cœur, il y avait plus que de la compassion : il y avait de la fascination pour ce caractère de femme.

Il écrivit donc pour annoncer sa visite à Diplo w et reçut en réponse l'assurance polie qu'on l'attendait avec le plus grand plaisir. Ce n'était pas tout à fait faux. Grandcourt pensa que cette visite était suggérée par le désir de sir Hugo de lui faire une proposition qu'il était assez disposé à accepter ; il souriait avec satisfaction à l'idée que ce joli garçon, qu'il croyait son cousin, serait témoin, et non sans jalousie probablement, du spectacle de Henleigh Mallinger Grandcourt jouant le grand rôle de fiancé de la belle jeune femme que le susdit cousin avait déjà regardée avec admiration.

Grandcourt n'était jaloux que de ce qui aurait pu menacer son autorité, et il ne se sentait pas disposé à la laisser s'amoin drir.

XXIX

— Maintenant que mes cousines sont à Diplow, dit Grandcourt à Gwendolen, voulez-vous y venir demain ? Madame Davilow pourra nous suivre en voiture. Vous m'indiquerez les changements à faire partout. On exécutera toutes les réparations pendant que nous resterons à Ryelands, et la journée de demain est la plus convenable pour cela.

Il était sur le sofa, dans le salon d'Offendene, une main posée sur le dos du meuble et l'autre passée entre ses jambes croisées, dans l'attitude d'un homme attentif à regarder la personne assise à côté de lui. Gwendolen, malgré son horreur pour les travaux d'aiguille, en avait commencé un, avec un zèle d'occasion, depuis le jour où elle avait promis sa main ; c'était une broderie dans laquelle, si on l'avait examinée de près, on aurait vu bien des points manqués ou de travers. Dans les huit jours qui venaient de s'écouler, ils étaient souvent sortis à cheval et elle n'avait pas trouvé son compagnon désagréable ; elle était même fort satisfaite de lui. Il avait répondu à toutes ses questions sur ce qu'il avait vu et fait pendant sa vie, et, malgré son ton

languissant et traînard, elle avait remarqué qu'il savait toujours quoi dire et qu'il était tout l'opposé d'un imbécile. De plus, sa tenue d'amoureux et de fiancé n'avait jamais dépassé la limite des bienséances. Un jour, cependant, il s'était permis de l'embrasser, non pas sur la joue, mais sur le cou, au-dessous de l'oreille. Surprise, elle avait tressailli et s'était levée dans une agitation marquée. Il se leva aussi et lui dit :

— Pardon, vous ai-je offensée ?

— Non, répondit-elle d'une voix un peu tremblante ; mais je n'aime pas que l'on m'embrasse sous l'oreille.

Elle reprit sa place à côté de lui en souriant gracieusement, mais son cœur ne cessa de battre sous une crainte vague : elle n'avait plus la liberté de se moquer de lui, comme elle s'était moqué du pauvre Rex ; son agitation ne parut pas déplaire à Grandcourt, qui eut soin de ne plus commettre de transgression.

Ce jour-là, une petite pluie empêcha la promenade à cheval ; mais un colis était arrivé de Londres, et madame Davilow venait de quitter la chambre après avoir admiré toutes les belles choses commandées par Grandcourt et qui étaient étalées sur tous les meubles. Gwendolen regarda son fiancé d'un petit air sournois et lui dit :

— Pourquoi demain est-il le seul jour convenable pour ma visite à Diplow ?

— Parce que demain a lieu l'ouverture de la chasse.

— Et le jour d'après ?

— Il faudra que je m'absente ; c'est très ennuyeux, mais j'ai besoin d'un jour pour aller et du lendemain pour revenir.

Remarquant une altération sur le visage de Gwendolen, il posa une de ses mains sur les siennes et ajouta :

— Voyez-vous une objection à faire à ce voyage ?

— L'objection ne servirait à rien, répondit froidement

Gwendolen, qui était vivement tentée de lui dire qu'elle soupçonnait bien où il allait; mais, malgré sa forte envie de se soulager en lui parlant à cœur ouvert, elle n'en eut pas le courage.

— Pardon, elle servirait à quelque chose, objecta Grandcourt en enveloppant ses mains dans les siennes; je ne partirais pas. Mais je voyagerai de nuit pour n'être absent qu'un jour. — Il crut deviner le motif qui l'agitait et en ce moment elle lui plut extraordinairement.

— Partez donc, mais voyagez de nuit, fit-elle avec une insouciance hautaine. — Elle était si absorbée dans ses pensées qu'elle ne s'aperçut pas qu'il tenait sa main.

— Comme vous traitez ces pauvres hommes! dit Grandcourt à voix basse. C'est toujours nous qui avons le dessous.

— Est-ce vrai? s'écria-t-elle en le regardant d'un air plus naïf que d'habitude. — Elle avait bien envie de croire que ce badinage était une vérité; en ce cas, elle aurait été justifiée à ses propres yeux, et sans doute elle apprendrait une chose qui rendrait madame Glasher plus blâmable que Grandcourt. Avez-vous toujours eu le dessous?

— Oui. Êtes-vous aussi bonne pour moi que je le suis pour vous?

Elle rougit. Elle se dit que son consentement au mariage lui avait enlevé le droit de s'expliquer. Tout ce qui lui restait à faire était de s'arranger de façon que les piqures de sa conscience ne la blessassent pas trop. Elle le regarda en souriant, et dit:

— Si j'étais aussi bonne pour vous que vous l'êtes pour moi, cela ferait tort à votre générosité; elle ne serait plus aussi grande qu'elle peut l'être, et qu'elle l'est maintenant.

— Alors, je ne dois pas même demander un baiser?

— Pas un! s'écria-t-elle d'un ton impertinent et en le défiant par un mouvement de tête hautain.

Il porta sa petite main à ses lèvres, la baisa, et la laissa retomber respectueusement. En vérité, il n'était pas désagréable, il était presque charmant, et en cet instant elle se dit qu'elle n'aimerait personne mieux que lui.

— A propos ! fit-elle en reprenant la parole, le capitaine et madame Torrington sont-ils seuls à Diplow, en tête-à-tête, monsieur parlant cigares et madame lui répondant chignon ?

— Sa sœur est avec elle, répondit Grandcourt avec un pâle sourire, et deux messieurs, dont l'un vous est connu, je crois.

— Ah ! alors j'ai mauvaise opinion de lui.

— Vous l'avez vu à Leubronn. C'est M. Deronda, un jeune homme attaché aux Mallinger.

Gwendolen sentit son cœur bondir dans sa poitrine, et ses doigts qui essayaient de tenir sa broderie devinrent glacés.

— Je ne lui ai jamais parlé, répondit-elle en baissant la tête dans la crainte de laisser discerner son émotion. Est-il désagréable ?

— Non, pas particulièrement. Il pense un peu trop bien de lui. Je croyais qu'on vous l'avait présenté.

— Non. Je n'ai appris son nom que le soir avant mon départ. Ce fut tout. Qu'est-il ?

— Quelque chose comme le pupille de sir Hugo. Il n'a point d'importance.

— Oh ! pauvre garçon ! que c'est malheureux pour lui ! murmura Gwendolen du bout des lèvres et sans penser à faire un sarcasme. — La pluie a-t-elle cessé ? ajouta-t-elle en se levant et en allant à la fenêtre.

Heureusement il ne plut pas le lendemain et Gwendolen put aller à Diplow à cheval sur *Critérion*, ainsi qu'elle l'avait fait le jour où elle en revint en voiture avec sa mère. Sa colère contre Deronda s'était changée en terreur

superstitieuse, due peut-être à la violence qu'il avait exercée sur sa pensée et à l'idée que son intervention dans sa vie pouvait présager une influence future. Elle employa le temps qui précéda le lunch à parcourir toutes les chambres avec madame Torrington et madame Davilow ; elle pensa qu'il était probable que, quand elle verrait Deronda, elle n'aurait besoin que de lui rendre son salut, sans plus faire attention à lui. Mais, dès qu'elle fut revenue dans la salle, elle ne cessa plus de l'observer. Quand la société prit place au lunch, Grandcourt dit :

— Deronda, miss Harleth me dit que vous ne lui avez pas été présenté à Leubronn.

— Je ne crois pas que miss Harleth se souvienne de moi, répondit Deronda ; elle était trop sérieusement occupée quand je l'ai vue.

Pouvait-il supposer qu'elle le soupçonnait d'avoir racheté son bracelet ?

— Vous vous trompez, monsieur, s'écria Gwendolen, je me souviens parfaitement de vous. Vous ne m'approuviez pas de jouer à la roulette.

— Comment en êtes-vous arrivée à cette conclusion ? demanda gravement Deronda.

— Vous avez jeté le mauvais œil sur mon jeu, répondit-elle en souriant. Dès que vous êtes venu le regarder, j'ai perdu. J'avais toujours gagné jusque-là.

— La roulette, dans un chenil comme Leubronn, est un ennui horrible, dit Grandcourt.

— Je n'ai trouvé que c'était un ennui que quand j'ai commencé à perdre, observa Gwendolen en se tournant souriante vers Grandcourt ; mais, en lançant un coup d'œil de côté sur Deronda, elle vit ses yeux fixés sur elle avec une pénétration si grave, qu'elle en fut impressionnée plus désagréablement encore que de son sourire ironique lorsqu'elle perdait. Sa voix, que pour la première fois

elle venait d'entendre, comparée au débit trainant et peu harmonieux de Grandcourt, lui faisait l'effet des notes graves d'un violoncelle à côté du gloussement d'un poulet. « Grandcourt avait peut-être raison, pensait-elle, en disant que Deronda faisait trop de cas de lui-même. » C'était un bon moyen d'expliquer une supériorité humiliante. L'entretien général avait changé de cours; on ne parlait plus de la roulette; la Jamaïque en était le sujet. Grandcourt soutint que le nègre de la Jamaïque était une brute, un Caliban baptisé; Deronda avoua qu'il avait toujours eu un faible pour Caliban; madame Davilow fit remarquer que son père possédait une plantation aux Barbades, mais qu'elle n'y avait jamais été; madame Torrington était certaine qu'elle ne pourrait dormir si elle vivait au milieu des noirs; son mari corrigea son opinion en disant que les noirs seraient assez maniables sans les métis; à quoi Daniel objecta que les blancs ne devaient faire de reproches qu'à eux-mêmes s'il y avait des métis.

Pendant cet échange d'impressions, Gwendolen jouait avec son assiette et regardait chaque interlocuteur à son tour afin de pouvoir examiner Deronda tout à son aise.

« Que pense-t-il réellement sur mon compte? se disait-elle; il faut qu'il se soit intéressé à moi; sans cela, il ne m'aurait pas renvoyé mon collier. Quelle peut être son opinion sur mon mariage? Pourquoi a-t-il l'air si grave? Pourquoi est-il venu à Diplo?» Elle avait une envie extrême d'exciter l'admiration de Deronda, envie qui prenait sa source dans son premier ressentiment. Mais pourquoi se souciait-elle autant de l'opinion d'un homme de si peu d'importance? Elle n'avait pas le temps d'en chercher la raison, sa préoccupation était trop grande. Grandcourt ayant été obligé de sortir, elle alla, sans préméditation, vers Deronda, qui regardait les gravures d'un album et lui dit :

— Chasserez-vous demain, monsieur Deronda?

— Je crois que oui.

— Alors, vous ne vous opposez pas à la chasse?

— Je l'excuse, car c'est un péché dans lequel je tombe volontiers, quand je ne canote pas ou que je ne joue pas au criquet.

— Vous opposez-vous à ce que je chasse? demanda-t-elle avec un mouvement de tête impertinent.

— Je n'ai le droit de m'opposer à rien de ce que vous voulez.

— Vous avez cependant pensé que vous aviez le droit de vous opposer à ce que je jouasse, ajouta-t-elle en insistant.

— J'en ai été peiné; mais je ne sache pas que je vous aie fait aucune objection, répondit-il avec sa droiture de regard habituelle.

Ses yeux avaient une particularité qui troublait bien du monde; ils étaient d'une intensité sombre, mais douce, qui semblait exprimer son intérêt pour celui sur lequel ils se fixaient. C'était cette sorte d'effet qui pénétrait Gwendolen.

— Vous m'avez empêchée de jouer de nouveau, répliqua-t-elle.

Mais à peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle rougit; Deronda rougit aussi, car il venait de se convaincre que, dans la petite affaire du collier, il avait pris une liberté contestable.

Continuer cet entretien devenait impossible; elle alla vers la fenêtre en se disant qu'elle avait stupidement exprimé ce qu'elle ne voulait pas qu'il sût, et cependant elle se sentait heureuse de l'avoir fait. Deronda, non plus, n'en était pas fâché. Gwendolen lui parut beaucoup plus attrayante, et certainement il s'était produit chez elle des changements en mieux depuis Leubronn.

Le soir, sa mère lui dit :

— En a-t-il été réellement ainsi, ou bien n'est-ce qu'une

plaisanterie ? M. Deronda a-t-il vraiment gâté ton jeu, Gwen ?

— Oh ! il est tout bonnement venu le regarder quand j'ai commencé à perdre, dit Gwendolen avec insouciance, et je l'ai remarqué.

— Cela ne m'étonne pas. C'est un remarquable jeune homme. On devine qu'il a du sang étranger dans les veines.

— Est-ce vrai ? demanda Gwendolen.

— C'est madame Torrington qui le dit. Je lui avais demandé qui il était ; elle m'a répondu que sa mère était une étrangère de haut rang.

— Sa mère ! fit Gwendolen brusquement. Qui donc est son père ?

— Mais... on dit qu'il est le fils de sir Hugo Mallinger, qui l'a élevé, bien qu'il passe pour son pupille. M. Torrington prétend que, si sir Hugo avait pu disposer de son héritage à son idée, il l'aurait laissé à ce M. Deronda, parce qu'il n'a pas de fils légitime.

Gwendolen demeura silencieuse ; un changement si marqué se manifesta sur ses traits, que sa mère regretta de lui avoir répété les commérages de madame Torrington. L'image de cette mère inconnue se leva aussitôt dans l'imagination de Gwendolen. C'était sans doute une femme aux yeux noirs, tristes ; ce genre de beauté fanée avait pris possession de sa conscience. La nuit, pendant qu'une faible lumière éclairait la chambre où elle couchait avec sa mère, elle dit :

— Maman, les hommes ont-ils généralement des enfants avant de se marier ?

— Non, ma chérie. Pourquoi me fais-tu cette question-là ?

— Si cela était, je voudrais le savoir, s'écria Gwendolen avec indignation.

— Tu penses à ce que je t'ai dit de M. Deronda et de sir Hugo Mallinger. C'est un cas bien rare.

— Lady Mallinger le sait-elle ?

— Elle n'en sait que ce qu'il faut pour être satisfaite. C'est parfaitement clair, puisque M. Deronda a vécu avec eux.

— Et personne n'en pense de mal ?

— C'est naturellement désavantageux pour lui, car ce n'est pas comme s'il était le fils de lady Mallinger. Il n'héritera pas de la fortune et n'aura aucune importance dans le monde. Mais on n'est pas obligé de rien savoir sur sa naissance ; tu vois qu'il est bien accueilli partout.

— Je me demande s'il en sait quelque chose et s'il en veut à son père ?

— Pourquoi penses-tu cela, ma chère enfant ?

— Pourquoi ? s'écria impétueusement Gwendolen en se redressant sur son lit. Les enfants n'ont-ils pas raison d'en vouloir à leurs parents ? Comment pourraient-ils les empêcher de se marier ou non ?

Mais une sensation interne la fit retomber sur son oreiller. Ce n'était pas celle qu'elle avait éprouvée quelques mois plus tôt, lorsqu'elle semblait reprocher à sa mère son second mariage : non ! ce qu'elle ressentait maintenant, c'était comme une condamnation d'elle-même, qui semblait faire de son mariage une chose défendue.

Le matin venu, elle fut agitée par une double surexcitation. Elle allait chasser pour la première fois depuis son escapade avec Rex, et elle allait revoir Deronda, qui, depuis la nuit dernière, avait singulièrement éveillé son intérêt, et dans les traits duquel elle espérait découvrir quelque chose qui lui avait échappé d'abord. Ce qu'elle venait d'apprendre sur lui le mettait, à son avis, dans la même catégorie que madame Glasher et ses enfants. Connaissait-il madame Glasher ? S'il savait qu'elle fût instruite de tout, il la mépriseraient ; mais il ne pouvait le savoir ; la mépriseraient-ils à cause de son mariage avec Grandcourt ? Elle se raidissait contre cette pensée en disant : « Comment pour-

rais-je empêcher ce que d'autres ont fait ? Les choses ne reviendraient pas meilleures si je déclarais maintenant que je ne veux pas épouser M. Grandcourt. » Le refus n'était donc plus en question, et les chevaux du char qui l'emportait couraient à toute vitesse.

Elle n'avait plus d'autre pensée que la chasse où elle verrait Deronda et serait vue par lui. Sa résolution de ne pas recommencer la folie de la veille était bien prise, mais elle mourait d'envie de lui parler. Elle fut contrariée, car la chasse fut absorbante, et, quoique Deronda se trouvât souvent non loin d'elle, aucun accident ne les rapprocha. Au retour, elle revint, escortée par les hôtes de Diplow qui voulaient l'accompagner jusque près d'Offendene. Elle était désappointée, irritée de n'avoir pas eu l'occasion de parler à Deronda, qu'elle ne reverrait probablement plus, puisqu'il devait partir dans deux jours. Que lui aurait-elle dit ? Elle n'en savait rien, mais elle voulait lui parler. Grandcourt était auprès d'elle ; madame Torrington, son mari et un autre gentleman avaient pris l'avance, et derrière elle résonnait le pas du cheval de Deronda. Son désir de lui parler et de l'entendre devint d'autant plus irrésistible qu'il n'y avait pas de chance d'y parvenir autrement qu'en affirmant sa volonté et en défiant tout. Le bruit des fers qu'elle entendait à une faible distance l'agaçait. Elle retint son cheval et se retourna ; Grandcourt s'arrêta aussi ; alors elle lui dit avec une arrogance enjouée :

— Continuez d'avancer, je veux parler à M. Deronda.

Grandcourt hésita ; la situation lui parut embarrassante. Pas un gentilhomme, avant son mariage, ne se serait permis de répondre par un refus à un ordre donné sur un ton si badin. Il reprit donc la route et elle attendit Deronda. Celui-ci la regarda d'un œil interrogateur, et elle lui dit en faisant marcher son cheval à côté du sien :

— Monsieur Deronda, il faut que vous éclairiez mon ignorance. J'ai besoin de savoir pourquoi vous avez pensé que j'avais tort de jouer. Est-ce parce que je suis femme?

— Pas précisément; mais je l'ai regretté plus encore parce que vous êtes femme, répondit-il avec un sourire qu'il ne put réprimer. — Il était convenu entre eux maintenant que c'était lui qui avait renvoyé le collier. — Je crois qu'il serait préférable que les hommes ne jouassent pas; c'est un goût abrutissant qui dégénère en maladie. En outre, je suis révolté de voir quelques-uns ramasser un tas d'argent et s'épanouir de joie, pendant que d'autres enragent de perdre. On voit assez de retours de fortune qui nous forcent à croire que notre gain est le résultat de la perte d'un autre; c'est un des vilains aspects de la vie. On devrait le réduire autant que possible et ne pas s'amuser à l'exagérer. — Il s'était échauffé en parlant et sa voix était montée jusqu'à l'indignation.

— Mais vous admettez bien qu'il y a des choses que nous ne pouvons empêcher, dit Gwendolen avec des larmes dans la voix, car la réponse n'avait pas été telle qu'elle l'espérait. Je veux dire que les choses arrivent en dépit de nous-mêmes; nous ne pouvons pas toujours empêcher que notre gain ne soit la perte d'un autre.

— Assurément; aussi est-ce pour cela que nous devons l'empêcher quand nous le pouvons.

Gwendolen se mordit les lèvres et se tut un instant; puis, s'efforçant de reprendre le ton badin, elle répondit :

— Mais pourquoi le regrettez-vous davantage parce que je suis femme?

— Peut-être parce que nous avons besoin que les femmes soient meilleures que nous ne le sommes.

— Mais supposez que *nous* ayons besoin que les hommes soient meilleurs que nous, dit-elle avec un petit air de défi.

— Ceci est une véritable difficulté, repartit Deronda en souriant; j'aurais dû dire que chacun de nous pense qu'il serait meilleur pour l'autre d'être bon.

— Vous voyez bien, j'avais besoin que vous fussiez meilleur que je ne l'étais, et vous pensiez ainsi, dit-elle en riant.

Elle fit prendre le trot à son cheval et rejoignit Grandcourt, qui ne lui adressa aucune observation.

— Ne désirez-vous pas savoir ce que j'avais à dire à M. Deronda? lui demanda Gwendolen dont l'orgueil exigeait qu'elle expliquât sa conduite.

— Non, répondit froidement Grandcourt.

— Voilà le premier mot impoli que vous ayez dit. Comment! vous ne désirez pas entendre ce que j'avais à dire?

— Je désire entendre ce que vous me dites, et non ce que vous dites aux autres.

— Alors vous allez entendre ceci. Je voulais lui faire dire pourquoi il s'était opposé à mon jeu, et il m'a tenu un petit sermon.

— Oh! épargnez-moi le sermon!

Si Gwendolen s'imaginait que Grandcourt se souciait de ce qu'elle avait dit à Deronda, il voulait lui faire comprendre qu'elle se trompait. Ce qu'il n'aimait pas, c'était qu'on lui dise de continuer son chemin. Elle vit qu'il était piqué, mais elle n'y prit pas garde. Son envie de parler à Deronda avant qu'il retournât à Diploew avec les autres était satisfaite. Grandcourt l'accompagna jusqu'à Offendene, où il prit congé d'elle pour l'absence d'un jour qu'il s'était abstenu de spécifier; toutefois, il avait dit vrai en qualifiant ce voyage d'ennui: il allait à Gadsmere.

XXX

Imaginez une maison isolée, bizarre, construite en pierres grises et couverte en tuiles rouges ; une tour ronde fait saillie sur l'un des coins et son toit conique est surmonté d'une girouette qui tourne à tous les vents ; de grands arbres ombragent çà et là les terrains environnants, et, plus loin, on voit un rideau de sapins où des légions de freux ont fait élection de domicile. De l'autre côté, un étang sur lequel des oiseaux aquatiques voltigent en criant, et tout alentour une immense prairie qui aurait pu passer pour un parc avec ses bordures de vieilles plantations. Le pays, autrefois agricole et d'un aspect enchanteur, est maintenant sombre et noir, car on l'a converti en charbonnages ; les hommes qui l'habitent sont principalement des mineurs avec des chandelles fichées dans leur chapeau, aux physionomies rébarbatives, et redoutés des enfants de Gadsmere : quatre beaux enfants appartenant à madame Glasher, qui y demeure depuis environ trois ans. A la fin de novembre, quand les massifs sont vides de fleurs, quand les arbres n'ont plus de feuilles et quand l'étang

frissonne sous le souffle d'un vent piquant, l'endroit s'assombrit bien davantage pour se mettre à l'unisson des routes noires et des noirs remblais, et tout cela réuni jette comme un voile de deuil sur le district, excepté quand les enfants jouent avec leurs chiens sur le sable ou sur la pelouse. Mais madame Glasher, dans les circonstances où elle se trouvait actuellement, aimait Gadsmere. La solitude du pays, que son peu d'attraits lui assurait, convenait à ses goûts. Quand elle allait se promener avec ses enfants dans une petite voiture attelée de deux poneys, elle n'avait pas à craindre de rencontrer des nobles dans leurs équipages, mais seulement des négociants dans leurs cabriolets; à l'église, elle n'évitait les regards de personne, car le curé et sa femme ignoraient tout ce qui la concernait; pour eux, elle était simplement une dame veuve, locataire de Gadsmere, et le nom de Grandcourt était absolument inconnu dans ce district où ne retentissaient que ceux de Fletcher et Gaucome, adjudicataires des houillères.

Dix années s'étaient écoulées depuis que la jeune et jolie femme d'un officier irlandais s'était enfuie avec le jeune Grandcourt, depuis qu'avait eu lieu le duel qui en résulta, et où les balles ne blessèrent que l'air. Cette affaire avait fait du bruit; mais ceux qui s'en souvenaient ignoraient ce qu'était devenue cette madame Glasher dont la beauté et l'éclat avaient été remarqués à l'étranger, où l'on savait qu'elle vivait avec le jeune Grandcourt.

Il semblait naturel et même désirable qu'il se fût affranchi de cette liaison; quant à elle, on pensait qu'une femme qui avait abandonné son enfant et son mari devait être tombée au plus bas de l'échelle sociale. Grandcourt s'en était fatigué, il avait poursuivi d'autres femmes de ses attentions; mais un homme dans sa position devait alors désirer faire un mariage de raison avec la jolie fille d'une noble maison. Personne, aujourd'hui, ne parlait plus de

madame Glasher ; ce n'était qu'un navire perdu, à la recherche duquel personne ne songeait à envoyer une expédition ; Grandcourt, au contraire, rentrait au port avec ses couleurs flottant au vent et aussi prêt que jamais à reprendre la mer.

Pendant, Grandcourt ne s'était jamais affranchi complètement du lien qui l'attachait à madame Glasher. Sa passion pour elle avait été la plus forte et la plus persistante qu'il eût connue, et, quoi qu'elle fût alors éteinte, elle avait laissé en lui des traces si profondes, qu'à la mort du colonel, arrivée trois ans plus tôt, il avait eu pour un instant l'intention de l'épouser, conformément à la convention souvent exprimée entre eux pendant les jours de leur première flamme. A cette époque, Grandcourt aurait payé bien cher la liberté de s'unir à elle en faisant prononcer le divorce ; mais le mari s'y opposa toujours, ne tenant pas à se remarier lui-même et ne voulant pas se donner en évidence au public.

Les changements que les années apportèrent dans l'esprit de madame Glasher, produisirent un effet diamétralement contraire. D'abord elle se montra indifférente sur la possibilité du mariage. Il lui suffisait de s'être échappée des mains d'un mari quinqué, désagréable, et d'avoir trouvé une sorte de bonheur dans les bras d'un amant jeune, beau, passionné pour elle et qui l'avait complètement fascinée. Elle était vive, ardente, avide d'adoration, exaspérée par un esclavage conjugal de cinq années ; la sensation de soulagement que lui fit éprouver sa délivrance était si forte, qu'elle fit taire toute anxiété. Sa position équivoque lui importait peu ; la seule tache qui déparait son horizon de bonheur était l'idée d'avoir abandonné son petit garçon âgé de trois ans, qui mourut peu après sa fuite.

Mais aujourd'hui que les années avaient exercé leurs ravages sur ses charmes et tout changé autour d'elle, le

seul désir qui la dominait était que Grandcourt l'épousât. Sa fausse position, à laquelle elle n'avait pas songé lorsqu'il ne s'était agi que d'elle, la peinait pour ses enfants qu'elle aimait avec toute la passion de l'amour maternel. Elle n'éprouvait de regrets, de repentir que pour eux. Si Grandcourt l'épousait, ses enfants ne souffriraient pas du passé; ils verraient leur mère occuper un rang dans la société, et le monde ne les regarderait pas avec dédain; son fils, en outre, hériterait de son père. Pour atteindre ce résultat, elle était prête à souffrir patiemment tout ce que ferait Grandcourt devenu son mari, sans jamais le molester par des appels passionnés ou des scènes de jalousie. Elle dépendait absolument de lui; car, bien qu'il se fût montré généreux à son égard, il avait tout conservé par devers lui. Il avait dit qu'il ne disposerait jamais de rien que par testament, et, quand elle pensait aux alternatives de l'avenir, elle se disait que, même si elle ne devenait pas la femme de Grandcourt, et qu'il n'eût point de fils légitime, son fils à elle deviendrait l'héritier de la plus grande partie de ses biens. Cependant son idée d'épouser Grandcourt n'était pas une extravagance, et plusieurs fois Lush lui en avait fait entrevoir la possibilité. Lorsqu'il présuma que Grandcourt voulait profiter de sa résidence à Diploew pour obtenir miss Arrowpoint, Lush avait cru devoir lui taire ce projet; mais l'apparition de Gwendolen sur la scène avait tout changé; il était donc naturel que madame Glasher entrât avec empressement dans le plan conçu par Lush, d'écartier ce danger en effrayant la jeune personne recherchée pour femme, par le récit des événements du passé. Elle avait ensuite appris par Lush le départ de Gwendolen, mais aucune lettre n'était venue depuis lui faire savoir que le danger était redevenu imminent. Elle avait écrit à Grandcourt comme elle le faisait habituellement, et, cette fois, il avait été plus long à lui répondre que d'ordinaire. Elle en

avait conclu qu'il viendrait sans doute à Gadsmere, et sa supposition était juste car, au moment où elle la faisait, il en prenait le chemin. Elle n'était pas sans espoir que contrarié d'avoir vu sa conquête lui échapper, il pourrait bien être plus disposé à revenir à ses premières intentions.

Grandcourt avait en vue deux objets importants en venant à Gadsmere : d'abord, d'apporter lui-même la nouvelle de son prochain mariage, afin d'en finir tout de suite avec cette première difficulté ; ensuite, d'obtenir de Lydie qu'elle lui rendit les diamants de sa mère que depuis longtemps déjà il lui avait confiés, lorsque, dans le feu de sa passion pour elle, il avait voulu qu'elle les portât. Ces diamants n'étaient pas « des montagnes de lumière », mais ils valaient plusieurs milliers de livres, et nécessairement, il désirait les avoir pour sa femme. La première fois qu'il les avait redemandés à Lydie, uniquement pour les déposer à la Banque, elle avait tranquillement, mais absolument refusé de les lui rendre, en déclarant qu'ils étaient en toute sûreté chez elle, et enfin elle lui avait dit :

— Si jamais vous épousez une autre femme que moi, je les lui donnerai. Épousez-vous une autre femme ?

Grandcourt n'insista pas n'ayant pas alors de motif pour tenir à cette restitution, et sa disposition naturelle à exercer son empire en domptant ou en désappointant les autres, avait toujours cédé devant Lydie.

Madame Glasher était assise dans la chambre où elle passait ses matinées avec ses enfants. La fenêtre donnait sur une large pelouse descendant jusqu'à un petit ruisseau qui allait se perdre dans l'étang. Les meubles, la vieille table de chêne, les chaises en cuir fauve étaient encombrés de jouets d'enfants, de livres, d'outils de jardinage, sur lesquels le portrait de la mère, peint au pastel et suspendu au mur, jetait un sourire d'indulgence,

Tous les enfants étaient là. Les trois petites filles, assises autour de leur mère, près de la fenêtre, étaient son portrait en miniature; de jolies brunettes, aux yeux noirs, aux traits délicats, aux joues veloutées et richement colorées aux petites narines et aux sourcils finement tracés; en somme, de véritables petites femmes, quoique l'aînée e à peine neuf ans. Le petit garçon, assis par terre sur tapis, ses cheveux noirs dénoués, jouait avec les animaux d'une arche de Noé; Joséphine l'aînée, prenait sa leçon de français et les autres s'amusaient avec leurs poupées. Madame Glasher avait mis un soin tout particulier à sa toilette; car, chaque jour, elle se disait que Grandcourt pouvait arriver. Son visage, qui, malgré sa maigreur, avait un profil d'une beauté ineffaçable, ses cheveux frisés et ondulés, ses sourcils fins, impressionnaient encore; elle portait au cou un collier d'or que Grandcourt y avait attaché, bien des années plus tôt. Ce n'était pas qu'elle tint à la toilette ou qu'elle eût du plaisir à se parer; sa première pensée quand elle se voyait dans son miroir, était: « Que je suis changée! » Mais elle voulait conserver ce qui lui restait de sa beauté, et, quand ses enfants baisaient ses joues pâlies, ils ne trouvaient pas qu'elles fussent moins tendres. Cet amour était désormais le seul bonheur de sa vie.

Tout à coup madame Glasher, qui faisait lire Joséphine, releva la tête, écouta, et dit:

— Tais-toi, chérie, je crois que voici quelqu'un.

Henleigh, le petit garçon, se leva en sautant et s'écria:

— Maman, est-ce le meunier avec mon baudet?

Ne recevant point de réponse, il grimpa sur les genoux de sa mère et insista pour en avoir une. Mais la porte s'ouvrit, et la servante annonça M. Grandcourt. Madame Glasher se leva dans une agitation qu'elle ne put maîtriser. Henleigh fronça le sourcil de ce que ce n'était pas le meunier, et les trois

petites filles levèrent timidement leurs yeux noirs vers le nouvel arrivant. Aucun des enfants ne paraissait avoir un goût bien vif pour l'ami de leur mère; en effet, quand il eut pris la main de madame Glasher, et qu'il voulut caresser la tête d'Henleigh, cet énergique rejeton lui donna des coups de poing sur le bras. Les petites filles se soumièrent humblement à être embrassées et caressées sous le menton; mais, en somme, elles préférèrent de beaucoup être envoyées au jardin, où aussitôt elles se mirent à courir et à jouer avec les chiens.

— D'où arrivez-vous? demanda madame Glasher lorsque Grandcourt se fut débarrassé de son chapeau et de son paletot.

— De Diplow, répondit-il en s'asseyant en face d'elle et en la regardant d'une façon qu'elle remarqua.

— Vous devez être fatigué, alors.

— Non; je me suis reposé à la jonction, un trou hideux. Ces voyages en chemin de fer sont diablement ennuyeux. J'ai pris du café et fumé.

Madame Glasher frissonnait à chacune de ses paroles, qui lui inspiraient tantôt de la crainte, tantôt de l'espoir.

— Je m'attendais à vous voir, dit-elle; il y a si longtemps que je n'ai rien entendu de vous! Les semaines paraissent plus longues à Gadsmere qu'à Diplow.

— Oui, dit Grandcourt. Vous a-t-on payé à la banque?

— Oh! certainement! répondit-elle avec impatience; car elle remarquait que Grandcourt d'ordinaire s'occupait plus d'elle et des enfants qu'il ne le faisait cette fois.

— Ah! reprit-il en jouant avec ses favoris et sans la regarder, le temps s'est écoulé rapidement pour moi; il passe cependant trop lentement d'habitude. Mais il est arrivé bien des choses, vous savez?

— Moi? que sais-je? objecta-t-elle vivement.

Il laissa passer un instant et reprit:

— Je pense à me marier... Vous avez vu miss Harleth?

— Vous l'a-t-elle dit?

Ses joues pâles le devinrent plus encore, peut-être parce que ses yeux brillèrent davantage.

— Non; c'est Lush qui me l'a appris.

— Bon Dieu! dites-moi tout de suite que vous allez l'épouser! s'écria-t-elle avec colère. Ses jambes tremblaient et ses mains se serrèrent convulsivement.

— Cela devait arriver un jour ou l'autre, Lydie, dit-il sans s'inquiéter de la peine qu'il lui faisait.

— Vous n'en avez pas toujours vu la nécessité.

— C'est possible; mais je la vois maintenant.

Dans ces quelques mots, prononcés d'une voix basse par Grandcourt, elle sentit une résolution invincible et absolue. Elle ne pleura pas et ne répondit rien; elle était trop rudement froissée par cette certitude inattendue pour essayer de maîtriser son émotion. Elle se leva comme mue par un ressort et alla poser son front brûlant contre les vitres de la fenêtre. Les enfants qui jouaient sur le préau crurent qu'elle les appelait et accoururent avec leurs doux visages interrogateurs. Cette vue la rappela à elle-même: elle leur fit signe de s'éloigner et revint se laisser tomber sur une chaise.

Grandcourt s'était levé aussi; il était doublement ennuyé; de la scène d'abord et ensuite du sentiment qu'aucune arrogance de sa part ne pouvait la lui épargner. Mais il fallait en finir et arranger les choses de façon à n'être pas troublé à l'avenir. Il était adossé à la cheminée; elle le regarda et lui dit avec amertume:

— Tout ceci est sans conséquence pour vous. Les enfants et moi, nous sommes des importuns. Vous voudriez déjà être retourné auprès de miss Harleth.

— Ne faites pas la chose plus désagréable qu'il n'est besoin, Lydie. Il est inutile de revenir sur ce que l'on ne peut changer. C'est très désagréable pour moi de vous voir vous

rendré malheureuse. J'ai fait ce voyage pour vous dire ce à quoi il faut vous décider ; les enfants et vous, vous serez pourvus comme d'habitude, et il faut en finir...

Silence. Elle n'osait pas répondre.

— Cela vaudra mieux pour vous, reprit-il. Vous pouvez continuer de résider ici ; je compte placer une somme importante pour les enfants ; vous pourrez alors demeurer où vous voudrez. Vous n'aurez plus à vous plaindre. Quoi qu'il arrive, vous serez en sûreté. Je n'ai rien pu faire d'avance ; tout s'est passé si vite !

Grandcourt cessa de parler ; il n'attendait pas de remerciements, mais il pensait que, raisonnablement, elle devait être satisfaite, si toutefois quelque chose pouvait satisfaire Lydie. Elle ne changea pas de visage, et, au bout d'une minute, il continua :

— Je ne vous ai jamais donné sujet de croire que je ne serais pas généreux. Je ne fais aucun cas de l'argent.

— Alors je dois supposer que, si vous en faisiez cas, vous ne nous en donneriez pas, répondit Lydie, incapable de retenir ce sarcasme.

— Ce que vous dites là est diablement méchant, répliqua Grandcourt toujours de sa voix basse ; je vous conseille de ne pas le répéter.

— Vous m'en puniriez en réduisant les enfants à la mendicité ?

En dépit d'elle-même, les paroles amères sortaient de sa bouche.

— Il n'est pas question de réduire les enfants à la mendicité, répliqua Grandcourt, sans élever la voix. Je vous préviens seulement de ne pas dire des choses dont vous pourriez vous repentir.

— Je suis habituée à me repentir, s'écria-t-elle douloureusement. Vous vous repentirez peut-être aussi ! Vous vous êtes déjà repenti de m'avoir aimée

— Tout ceci ne sert qu'à rendre notre prochaine rencontre terriblement difficile. Quel autre ami que moi avez-vous ?

— C'est bien vrai !

Ces mots s'échappèrent comme un gémissement, et les paroles blessantes ne reparurent plus. Grandcourt, qui avait pris ses dispositions pour demeurer jusqu'au soir à Gadsmere, aurait bien voulu raccourcir sa visite ; mais il n'y avait pas d'autre train que celui qu'il avait décidé de prendre pour son retour, et il avait encore à parler à Lydie du second objet de sa visite, ce qu'il ne voulait pas faire immédiatement.

Il fallait donc laisser s'écouler le temps. L'heure du dîner sonna. Les enfants rentrèrent dans la chambre. Pour Lydie ce fut une petite consolation de les avoir auprès d'elle : à les voir si beaux, elle ressentait une gloire sauvage, comme pour reprocher à Grandcourt son indifférence envers elle et envers eux. Il se conduisit en homme bien élevé ; il amusa la petite Antonia, que sa calvitie étonnait, et calma Henleigh en lui promettant une jolie selle et une bride. Les deux filles aînées seules, qui le connaissaient depuis plus longtemps, étaient avec lui d'une timidité qu'il ne parvint pas à dissiper. Devant les domestiques, Lydie et lui échangèrent quelques mots ; mais, sans cela, ils ne se parlèrent pas.

Quand le soir fut venu, on alluma les bougies et ils se trouvèrent de nouveau seuls. Grandcourt regarda sa montre et dit avec indifférence :

— Il y a encore une chose dont j'ai à vous parler, Lydie. Mes diamants..., vous les avez.

— Oui, je les ai, répondit-elle en se levant et en croisant les bras. Elle s'attendait à cette question et avait résolu de répondre à sa façon, sans cependant l'exaspérer :

— Ils sont ici, je suppose ?

— Non, ils ne sont pas ici.

— Vous m'avez cependant dit que vous les conserviez chez vous.

— Quand je vous l'ai dit, c'était vrai. Ils sont à la banque de Dudley.

— Retirez-les, je vous prie. Je ferai une disposition pour que vous les remettiez à quelqu'un.

— Ne faites point de disposition ; la personne à qui vous les destinez les recevra.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous ai toujours dit que je les donnerais à votre femme. Je tiendrai ma parole. Elle n'est pas encore votre femme.

— C'est de la folie ! dit Grandcourt d'un ton outré.

Il était furieux de voir que son indulgence pour Lydie avait donné à celle-ci une sorte de domination sur lui, malgré sa condition dépendante. Il se leva, alla s'appuyer contre le manteau de la cheminée, et dit en la regardant en face :

— Il faut que ces diamants me soient remis avant mon mariage.

— Quel jour vous mariez-vous ?

— Le 10 ; il n'y a pas de temps à perdre.

— Et où allez-vous après le mariage ?

Il ne répondit que par un regard plus sombre ; mais, au bout d'un instant, il reprit :

— Il faut qu'un jour avant le mariage vous les retiriez et me les remettiez, ou à quelque autre que j'en chargerai. C'est très contrariant. Fixez le jour.

— Non, je ne ferai pas cela. Ils lui seront remis certainement. Je tiendrai ma parole.

— Voulez-vous dire que vous ne ferez pas ce que je veux ?

— Oui, c'est ce que je veux dire.

Cette réponse partit comme un coup de foudre, pendant

que ses yeux lançaient des éclairs. La pauvre femme sentait bien que ces paroles pouvaient lui faire du tort et annuler tous les avantages que lui avait procurés sa longue patience; mais elle n'avait pu les retenir.

La position était exaspérante pour lui; il ne pouvait ni la menacer, ni agir hostilement avec elle; l'eût-il pu, que cela ne lui aurait pas rendu les diamants. Rien ne lui déplaisait plus que d'être poussé à la violence, même en paroles; sa volonté devait s'imposer sans trouble pour lui. Après l'avoir bien regardée, il dit:

— Quelles idiotes infernales que les femmes!

— Pourquoi ne voulez-vous pas me dire où vous irez après votre mariage? Je pourrais assister à la noce, si je voulais, dit Lydie, sans reculer devant l'espèce de suicide que sa menace pouvait lui occasionner.

— Certes, si vous le voulez, vous pouvez vous conduire comme une folle! répondit Grandcourt avec un *sotto voce* méprisant. Il faut supposer que vous ne pensez pas au bien qui en résultera pour vous, ni à ce que vous me devez.

Il ne dit rien de plus, regarda sa montre, agita la sonnette et ordonna qu'on attelât immédiatement sa voiture. Puis il s'éloigna d'elle et ne la regarda plus. Elle souffrait horriblement; elle se faisait des reproches; elle voyait Grandcourt la quitter sans lui dire un mot; il la laisserait dans une affreuse incertitude; elle n'entendrait plus rien de lui; elle ne savait pas si elle ne faisait point de tort à ses enfants; peut-être en viendraient-ils à la haïr! Ah! si elle n'avait pas été mère, elle se serait volontiers sacrifiée à sa vengeance. Ses deux passions dominantes étaient en lutte: comment les satisfaire l'une et l'autre?

— Ne nous séparons pas en colère et fâchés, Henleigh, répondit-elle sans bouger ni changer d'attitude; ce que je vous demande est bien peu de chose. Si je refusais de

vous rendre ce que vous appelez votre bien, ce serait différent; ce serait une raison pour me traiter comme si vous me haïssiez. Mais je ne vous demande que fort peu de chose. Dites-moi où vous irez après votre mariage, et j'aurai soin que les diamants soient remis sans scandale. Sans scandale, répéta-t-elle en insistant.

— Des caprices aussi déraisonnables rendent une femme odieuse, dit Grandcourt. A quoi bon parler à une folle?

— Oui, je suis folle! l'abandon m'a rendue folle! Accordez-moi ce que je vous demande. — Les sanglots lui montaient à la gorge. — Si vous me permettez cette seule folie, je serai très douce je ne vous ennuierez plus jamais! — Elle n'y put tenir davantage; elle tomba dans un accès d'hystérie, pleura, sanglota et répéta sans cesse, presque en criant: — Je serai très douce après cela!

Grandcourt demeura interdit. Ce désir capricieux, cette violence enfantine étaient des choses toutes nouvelles chez Lydie; elles ne s'accordaient pas avec sa personne; toujours elle s'était tenue avec dignité. Pourtant, elle semblait plus traitable dans cet état que dans sa première attitude défiante. Il s'approcha d'elle et lui dit de son ton voilé, mais impérieux:

— Calmez-vous et écoutez ce que j'ai à vous dire. Je ne vous pardonnerai jamais si vous vous présentez de nouveau et si vous faites une scène.

Elle passa son mouchoir sur ses yeux, et quand elle put reparler, elle dit de cette voix sourde qui suit les sanglots:

— Je ne le ferai pas, si vous me laissez agir à ma guise; je vous promets de ne plus me représenter. Je ne vous ai jamais manqué de parole; mais vous, combien de fois cela vous est-il arrivé avec moi? Quand vous m'avez donné ces diamants pour les porter, vous ne pensiez pas à une autre femme. Et maintenant, je consens à les rendre; je

ne vous fais point de reproches je ne vous demande que de me laisser faire ce que je désire. Ne me suis-je pas bien conduite ? Vous m'avez tout repris, et, quand je vous demande un fétu de paille, une vétille, vous me refusez !

Tout cela, quoique haché, avait été débité très vite ; après une légère pause, elle reprit d'une voix plus claire et plus lente :

— Je ne tolérerai pas que vous me refusiez !

Grandcourt crut à un accès de démente ; il vit qu'il ne pourrait arriver à ses fins qu'en consentant à ce qu'elle voulait. La domestique entra au même instant pour annoncer que la voiture attendait. Quand elle fut sortie, il lui dit d'un ton de mauvaise humeur :

— Eh bien, nous irons à Ryelands.

— C'est là qu'ils lui seront remis, répondit Lydie avec décision.

— Très bien ! je pars.

Il n'avait aucune envie de lui tendre la main, elle l'avait trop ennuyé. Mais, maintenant qu'elle avait gagné sa cause, elle consentit à s'humilier pour l'apaiser.

— Pardonnez-moi, je ne vous tourmenterai jamais plus, dit-elle avec un regard suppliant, et pourtant intérieurement elle se disait : « C'est moi seule qui aurais à pardonner ! » Mais elle était obligée de céder.

— Vous ferez bien de tenir votre promesse. Vous m'avez rendu malade avec votre folie, dit Grandcourt, pour qui cet énoñcé était ce qu'il pouvait dire de plus fort.

— Pauvre garçon ! répliqua Lydie avec un faible sourire.

Hélas ! la moindre de ses actions, depuis le matin, ne l'avait-elle donc pas rendue malade, elle ? Mais, malgré tout, puisqu'il consentait à la laisser faire, elle était prête à l'amadouer afin de se séparer à peu près réconciliés. Elle lui mit la main sur l'épaule et il ne la repoussa pas.

Elle avait si bien réussi à l'alarmer, qu'il n'était pas fâché de ces témoignages de soumission.

— Allumez un cigare, dit-elle en souriant et en tirant l'étui de la poche de Grandcourt.

Elle l'ouvrit et lui en présenta un gracieusement.

Ils se quittèrent après ces signes de caresses et de craintes mutuelles.

XXXI

Le jour où Gwendolen Harleth fut mariée et devint madame Grandcourt, la matinée était superbe ; mais malgré le soleil, une légère gelée crispait les feuilles des arbres. La noce et son cortège méritaient d'être vus ; aussi la bonne moitié de Pennicote vint-elle faire la haie sur le chemin qui conduisait à l'église pour jouir du coup d'œil. Un vieil ami du recteur accomplit la cérémonie religieuse, M. Gascoigne n'ayant pu le faire puisqu'il remplaçait le père de sa nièce. Deux visages seulement, on le remarqua, offraient des signes de tristesse : celui de madame Davilow et celui d'Anna. Les yeux de la mère étaient rouges comme si elle avait passé la moitié de la nuit à pleurer ; personne ne fut surpris, quelque inespéré que fût ce mariage, qu'elle ressentit une peine cuisante à l'idée de se séparer d'une fille qui était la fleur de ses enfants et la lumière de sa vie. On comprenait moins la mélancolie d'Anna, si bien attifée dans sa jolie toilette de demoiselle d'honneur de la mariée. Tous les autres semblaient refléter la pompe de l'occasion, la fiancée surtout. On s'accordait à dire que, quant à la tournure et à la

tenue, elle était digne d'être « une dame titrée » ; quant au visage, peut-être pensa-t-on qu'une teinte un peu plus rosée ne l'aurait pas gâté ; mais, puisque le fiancé non plus n'avait pas le teint coloré, le couple était d'autant mieux assorti. En tout cas, il devait l'aimer et on pouvait espérer que jamais aucune allusion ne sortirait de sa bouche pour lui rappeler qu'elle avait été sur le point d'entrer en service comme gouvernante et que sa mère devait aller habiter Sawyer's Cottage, vicissitudes dont on avait beaucoup jasé au village.

Jamais Gwendolen n'avait fait preuve de plus d'élasticité dans son maintien, de plus de vivacité dans son beau et long regard brun ; elle avait l'éclat que donne une forte surexcitation provenant quelquefois d'une peine. Ce n'était pourtant pas de la peine qu'elle éprouvait ; la condition d'esprit dans laquelle elle se trouvait, avait quelque ressemblance avec celle qui la domina lorsque Daniel la vit commencer à perdre à la table de jeu. Ce matin-là, elle n'aurait pas pu dire qu'elle se repentait d'avoir accepté Grandcourt ; la crainte même d'un sombre avenir n'aurait pu ternir l'éclat de la scène dont elle était le sujet principal. Elle n'offrait en rien l'image de la fiancée larmoyante et tremblante.

— Je rends grâce à Dieu que tu te sois si bien comportée, chère enfant, lui dit madame Davilow, pendant qu'elle aidait sa fille à se défaire de sa robe blanche et à revêtir sa toilette de voyage.

— Vous auriez pu parler ainsi au cas où j'aurais été obligée de partir pour chez madame Mompert, ô ma chère, ma triste, mon incorrigible maman ! dit Gwendolen en caressant sa mère et en lui souriant avec tendresse. — Puis, s'éloignant un peu et ouvrant les bras comme pour se faire voir : — Me voici madame Grandcourt ! s'écria-t-elle. Auriez-vous désiré que je fusse autre chose ? Vous savez bien que vous

avez été sur le point de mourir de chagrin lorsque vous pensiez que je refusais d'être madame Grandcourt !

— Tais-toi, tais-toi, mon enfant, pour l'amour de Dieu ! Comment pourrais-je ne pas sentir que je vais me séparer de toi ? Mais je supporterai tout avec joie si tu es heureuse.

— Non, pas avec joie, maman, non ! dit Gwendolen en hochant la tête et avec un bon sourire. Vous le supporterez volontiers, mais toujours tristement. La tristesse est inséparable de vous-même ; c'est l'assaisonnement de tous vos aliments ; vous ne leur trouveriez point de goût sans cela. Alors, saisissant sa mère par les épaules et la couvrant de baisers, elle lui dit gaiement : — Vous serez triste parce que j'aurai tout en abondance, parce que je pourrai jouir de tout : maisons, villas, chevaux, voitures, diamants ! Oui, j'aurai des diamants, j'irai à la cour, je serai une lady certainement, et toujours vous aimant mieux que qui que ce soit au monde !

— Mon enfant chérie !... Ah ! je ne serai pas jalouse si tu aimes ton mari mieux que moi. Il a le droit de s'attendre à être le premier dans ton cœur.

Gwendolen avança la lèvre inférieure en faisant une jolie grimace, et dit :

— C'est là une attente assez ridicule ; mais je ne serai pas mauvaise pour lui, à moins qu'il ne le mérite.

Les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et Gwendolen ne put retenir un léger sanglot quand elle dit :

— Je voudrais bien que vous vinssiez avec moi, maman.

La légère rosée qui brillait sur ses longs cils la rendit plus charmante encore lorsqu'elle donna la main à Grandcourt pour aller jusqu'à la voiture. Le recteur s'avança alors pour prendre congé.

— Dieu vous bénisse ! dit-il ; nous nous reverrons avant peu ; puis il retourna auprès de madame Davilow, à laquelle

il dit d'un ton moitié badin, moitié solennel : — Soyons reconnaissants, Fanny. Elle est dans une position faite pour elle et au delà de ce que j'aurais osé espérer. Peu de femmes seraient ainsi choisies pour elles-mêmes. Vous devez vous regarder comme une heureuse mère.

Il fallait voyager en chemin de fer pendant cinquante milles avant que les nouveaux époux arrivassent à la station la plus rapprochée de Ryelands. Le crépuscule tombait lorsqu'ils franchirent l'entrée du parc. Gwendolen, en regardant par la fenêtre de la voiture, pendant qu'ils avançaient rapidement sur l'avenue, put voir les grands contours et les beautés les plus rapprochées de cette magnifique résidence. Ils s'arrêtèrent enfin sur un vaste espace d'où elle aperçut le château avec la forêt qui lui servait de rideau et la balustrade du grand perron lui faisant face.

Gwendolen avait été fort gaie pendant le voyage, causant sans cesse, ignorant le changement qui s'était produit dans leur position mutuelle depuis la veille, et Grandcourt était resté dans un calme extatique, quand, à la douce pression de sa main, elle répondait par les deux siennes avec les mouvements gracieux d'un petit chat qui demande à être caressé.

Son cœur palpita en traversant l'entrée du parc. Elle resta silencieuse, en dépit d'elle-même quand son mari lui dit :

— Ici nous sommes chez nous !

Pour la première fois, il posa ses lèvres sur les siennes sans qu'elle s'y opposât ; on aurait dit l'acceptation passive d'un salut au milieu d'un spectacle absorbant. Toute son existence agitée de ces trois derniers mois n'était-elle pas un spectacle dont sa conscience avait été la spectatrice étonnée ?

La *hall* resplendissait de lumières, de chaleur, de tapis, de portraits, de statues, de serviteurs attentifs. Pas beau-

coup de domestiques cependant ; seulement quelques-uns venus de Diplow pour aider ceux qui avaient le soin habituel et continu de la maison ; la nouvelle femme de chambre, amenée par Gwendolen, avait été mise sous la direction de la femme de charge. Grandcourt conduisit Gwendolen jusqu'à une antichambre dans laquelle la porte ouverte d'un salon envoyait des flots de lumière.

— Voici notre caverne, dit-il. Je pense que vous serez aise de demeurer tranquille ici jusqu'au dîner. Nous dînerons bientôt.

Il lui baisa la main et sortit plus amoureux qu'il ne s'était attendu à l'être.

Après s'être débarrassé de son chapeau et de son manteau, Gwendolen se laissa tomber dans un fauteuil devant la cheminée où flambait un bon feu, et vit son image se refléter dans les glaces. La femme de charge sortant d'un boudoir adjacent mettait plusieurs choses en ordre, et ne paraissait nullement pressée de sortir. En nouvelle maîtresse de Reylands impatiente d'être seule chez elle, Gwendolen lui dit :

— Veuillez, je vous prie, prévenir Hudson que, quand elle aura serré mes affaires, je n'aurai plus besoin d'elle. Qu'elle ne vienne pas avant que je la sonne !

La femme de charge, s'avançant alors, lui dit :

— Voici, madamé, un paquet que l'on m'a recommandé de ne remettre qu'à vous seule. La personne qui l'a apporté a dit que c'était un cadeau particulier de M. Grandcourt. mais qu'il ne devait apprendre son arrivée qu'en le voyant porté par vous. Excusez-moi, madame. J'ai cru bien faire d'obéir à cet ordre.

Gwendolen prit le paquet qu'elle posa sur ses genoux et attendit que la femme de charge fût sortie et eût fermé la porte pour l'ouvrir. Sa première pensée fut que c'étaient les diamants que Grandcourt qui avait dit être déposés

quelque part, et qu'il devait lui donner le jour de leur mariage. En ce moment, où elle était assaillie de sensations confuses, cette diversion lui fit plaisir.

Le papier cacheté qui enveloppait le paquet couvrait une boîte dans laquelle se trouvait un écrin ; elle ne douta plus que ce fussent les diamants ; mais, en l'ouvrant, elle aperçut un papier en forme de lettre posé sur les brillants. Elle en reconnut sur-le-champ l'écriture et sentit comme un aspic qui serait venu la mordre au cœur. Ses forces l'abandonnèrent. Elle ouvrit la lettre d'une main tremblante ; les caractères étaient aussi lisibles que s'ils eussent été imprimés et chaque mot la transperça d'un coup de poignard.

« Ces diamants, lui disait-on, qu'un amour ardent mit un jour aux pieds de Lydie Glasher, elle vous les passe. Vous avez manqué à la parole que vous lui aviez donnée, afin de vous emparer de ce qui était à elle. Peut-être pensez-vous être heureuse comme elle l'a été autrefois, et avoir de beaux enfants comme les siens, dont ils prendront la place. Dieu est trop juste pour le permettre. L'homme que vous avez épousé a le cœur flétri. Le meilleur amour de sa jeunesse a été pour moi ; vous ne pouvez me le prendre comme vous avez pris le reste. Il est mort cet amour, et je suis la tombe dans laquelle votre bonheur est enseveli, comme le mien. Vous avez été prévenue ; vous avez préféré me faire du mal, ainsi qu'à mes enfants. Il avait voulu m'épouser ; il m'aurait épousée à la fin, si vous n'aviez manqué à votre parole. Vous aurez votre châtiment ; je le désire de tout mon cœur.

» Lui donnerez-vous cette lettre pour le tourner contre moi et nous ruiner davantage, mes enfants et moi ? Aimerez-vous à vous tenir devant votre mari avec ces diamants sur vos épaules et mes paroles dans sa pensée comme dans la vôtre ? Pensera-t-il que vous aurez le droit de vous

plaindre quand il vous aura rendue malheureuse? Vous l'avez pris les yeux ouverts. Le tort volontaire que vous m'avez fait sera votre malédiction. »

Les yeux de Gwendolen ne pouvaient se détacher de ces horribles lignes qu'elle lut et relut et qui lui parurent une condamnation. Un nouveau spasme de terreur la saisit, et, sans réfléchir davantage, elle se pencha en avant et jeta la lettre au feu, de crainte que l'accusation et la preuve ne frappassent tous les yeux. Le billet s'envola de ses doigts frémissants; la flamme l'enveloppa de ses replis et le réduisit en cendres. Dans le mouvement qu'elle avait fait, les diamants avaient roulé par terre; elle n'y prit pas garde et retomba sur son fauteuil anéantie, écrasée. Les glaces qui l'entouraient réfléchissaient son image terrifiée, mais elle ne voyait rien; ses dents claquaient, ses lèvres et ses mains tremblaient et tout son corps frissonnait d'épouvante. Elle demeura longtemps ainsi, défaillante, insensible, et n'entendant rien que ces paroles écrites qui ne cessaient de vibrer en elle et de tinter à ses oreilles. Ces bijoux étaient empoisonnés; leur venin s'était glissé dans les veines de la pauvre jeune femme.

Un coup léger frappé à la porte annonça Grandcourt qui entra, habillé pour le dîner. Sa vue la jeta dans une nouvelle crise hystérique; elle ne put retenir des cris d'angoisse et se tordit dans une attaque de nerfs des plus violentes. Il s'attendait à la trouver parée, souriante et prête à le suivre: il la voyait pâle, les traits décomposés affolée de terreur et les diamants épars sur le tapis. Était-ce un accès de démence?

De toute façon, les Furies avaient passé le seuil de sa demeure.

Deronda, de retour à Londres, put assurer à sir Hugo qu'il avait logé dans l'esprit de Grandcourt l'idée précise qu'il pourrait obtenir cinquante mille livres s'il consentait à renoncer à une perspective probablement éloignée et pas du tout certaine ; mais il ajouta que Grandcourt ne lui avait donné d'autre marque de sa disposition à se prêter à ce projet qu'une inclination évidente à continuer d'amicales relations.

— Que penses-tu de sa future, maintenant que tu l'as vue de plus près? demanda sir Hugo.

— Elle m'a fait une meilleure impression qu'à Leubronn. La roulette ne l'offrait pas sous un jour favorable ; elle lui donnait quelque chose de démoniaque. A Diplow, elle m'a paru beaucoup plus féminine et plus attrayante, moins raide et plus sûre d'elle. Sa bouche et ses yeux avaient une expression différente.

— Ne va pas trop folâtrer avec elle, Dan, reprit sir Hugo, qui crut être agréablement badin. Si, lorsqu'ils viendront à l'abbaye pour Noël, tu rends Grandcourt jaloux, cela pourrait bien reculer mes affaires.

— Il m'est facile de rester à Londres, monsieur.

— Non, non! lady Mallinger et les enfants ne peuvent se passer de toi pour Noël. Seulement, ne me fais pas de tort, — à moins que tu n'aies un duel avec Grandcourt et que tu ne le tues, — ce qui vaudrait bien la peine de supporter un petit inconvénient.

— Je ne crois pas que vous m'avez jamais vu folâtrer avec les dames, dit Daniel, que ces plaisanteries n'amusaient pas.

— Oh! ce n'est pas bien sûr, objecta sir Hugo d'un ton provocant. Tu regardes toujours tendrement les femmes et tu leur parles d'un petit ton jésuitique. Tu es dangereux, mon gaillard. Tu es une sorte de Lovelace qui fera courir les Clarisse après lui, au lieu de courir après elles.

A quoi bon se fâcher d'une plaisanterie de mauvais goût? Ce que sir Hugo venait de dire lui était particulier; mais, quant à lui, Deronda était sûr de n'avoir jamais folâtré avec les femmes, et même de n'avoir fait la cour à aucune. Néanmoins, il était content que le baronnet ne sût rien du rachat du collier de Gwendolen; car il en aurait profité pour satisfaire son penchant à la raillerie. Il se tiendrait sur ses gardes à l'avenir, surtout dans ses rapports avec madame Meyrick, où il devait aller faire sa première visite depuis son retour de Leubronn; car, certainement, Mirah était une créature à laquelle il était difficile de ne pas témoigner un tendre intérêt, tant par les regards que par les paroles.

Madame Meyrick n'avait pas manqué d'envoyer à Deronda un rapport sur l'état de bien-être de Mirah chez elle. « Nous l'aimons chaque jour davantage, écrivait-elle; à l'heure du déjeuner, nos regards ne quittent pas la porte en attendant son entrée; nous l'examinons, nous l'écoutons, comme si elle arrivait d'une contrée inconnue. Il n'est pas encore sorti de sa bouche un mot qui puisse me faire douter d'elle.

Elle a l'air amplement satisfait et paraît pleine de gratitude. Mes filles prennent des leçons avec elle, et espèrent lui procurer d'autres élèves; car elle ne veut pas manger le pain de la paresse, mais travailler comme mes filles. Mab dit que notre existence est devenue comme un conte de fées, et tout ce qu'elle craint, c'est que Mirah ne se change en rossignol et ne s'envole loin de nous. Sa voix est naturellement parfaite; ni éclatante ni forte, mais pénétrante et touchante au possible. »

Cependant, madame Meyrick n'entra pas dans les détails qui l'auraient obligée de dire qu'Amy et Mab, qui avaient accompagné Mirah à la synagogue, trouvaient la foi juive moins conciliable avec leurs désirs que celle de la Rebecca de Scott. Par délicatesse, elles n'en disaient rien à Mirah, pour laquelle la religion était un sujet trop sérieux pour être traité légèrement; mais, au bout d'un certain temps, Amy, qui avait en elle beaucoup du réformateur pratique, ne put retenir une question.

— Excusez-moi, Mirah, mais vous semble-t-il juste que les femmes soient assises derrière des barreaux dans une galerie à part?

— Oui. Je n'ai jamais pensé autrement, répondit Mirah avec un doux sourire de surprise.

— Et préférez-vous voir les hommes avec leurs chapeaux sur la tête? ajouta Mab avec une prudence cauteleuse.

— Mais oui; j'aime cela, parce que je l'ai toujours vu; cela me rappelle des sentiments dont je ne voudrais me séparer pour rien au monde.

Après ce petit échange de paroles, toute critique de doctrine ou de pratique aurait semblé une cruauté inhospitalière à ces généreuses fillettes. La religion de Mirah était de la même nature que ses affections, et jamais elle n'y avait pensé comme à une série de propositions.

— Elle dit qu'elle est mauvaise juive et qu'elle ne connaît

pas la moitié de la religion de son peuple, fit observer Amy quand Mirah fut allée se coucher. Peut-être sa croyance disparaîtrait-elle graduellement de son cœur et adopterait-elle le christianisme, comme le reste du monde, si elle venait à nous aimer beaucoup et si elle ne retrouvait jamais sa mère. C'est si étrange de professer la religion juive maintenant!

— Oh! oh! oh! s'écria Mab; je voudrais ne pas être si mauvaise chrétienne. Comment une chrétienne qui laisse toujours tomber son ouvrage pourrait-elle convertir une juive sans défauts?

— C'est peut-être méchant de ma part, dit la prudente Kate, mais je ne puis m'empêcher de désirer qu'elle ne retrouve plus sa mère. Cela pourrait être si désagréable!

— Je ne le crois pas, ma chère, répliqua madame Meyrick; Mirah doit être taillée sur le patron de sa mère. Quelle joie ce serait pour cette mère si on lui ramenait une telle fille! Mais les sentiments d'une mère ne valent pas la peine qu'on les compte, ajouta-t-elle en jetant un regard malicieux sur ses filles, et une mère morte vaut bien mieux qu'une mère vivante.

— C'est possible, petite mère, répondit Kate; mais nous préférons vous tenir pour moins chère et vous avoir en vie.

Depuis l'apparition de Mirah, non seulement les dames Meyrick, mais encore Deronda, avec toute son instruction, avaient pu se convaincre de leur ignorance du judaïsme moderne et de la vie juive intime. On a communément regardé le peuple élu comme un peuple choisi pour le bien d'un autre, et sa croyance comme quelque chose de complètement différent. Deronda avait toujours envisagé le judaïsme comme une foi excentrique et fossile qu'un homme accompli peut se dispenser d'étudier en en laissant le soin aux spécialistes. Mais Mirah, par sa fuite loin de son père, par ses élans de tendresse envers sa

mère, avait fait surgir devant lui la réalité, que le judaïsme était une foi qui faisait encore palpiter le cœur des hommes, et qui leur paraissait la seule parure concevable du monde. Dans l'excursion qu'il venait de faire avec sir Hugo, il avait un peu fréquenté les synagogues et il avait recherché les livres relatifs aux israélites. Ce fut pendant ce voyage qu'il entra pour la première fois dans une synagogue, à Francfort, où sa société s'arrêta un vendredi. En parcourant la rue de; Juifs, dont il avait déjà vu et depuis longtemps les vieilles maisons si pittoresques, ses yeux se fixèrent tout particulièrement cette fois sur les types humains, et sa pensée, les rattachant au passé de leur race, remua la fibre de sympathie historique qui avait déterminé en lui certains traits dignes d'être mentionnés. Sous son extérieur calme, se cachait une ferveur qui lui faisait facilement trouver de la poésie dans les événements quotidiens, et la rue des Juifs, éveillant en lui ce sentiment, le fit rêver à deux éléments de notre vie historique: les faibles commencements d'une croyance et des institutions, et leur lente et obscure décadence. Ce mouvement d'imagination, lorsqu'il sortit de la rue des Juifs pour aller à la synagogue, neutralisa l'effet répulsif de certains petits incidents dont il avait été témoin. Ainsi, étant entré dans une boutique de libraire pour demander l'heure de l'office, il fut affectueusement renseigné par un jeune israélite, qui lui conseilla de ne pas aller dans le bel édifice neuf des réformés, mais dans la vieille *schule* rabbinique des orthodoxes; puis, en vrai Teuton, il le trompa sur le prix d'un livre qu'il disait *nicht so leicht zu bekommen* ¹. Il paya le thaler qu'on lui demandait de trop et se rendit à la *rabbinische schule*, où il entra au coucher du soleil en même temps que d'autres arrivants.

. Pas facile à se procurer.

Il alla s'asseoir sur le même banc qu'un vieillard dont la remarquable figure et les vêtements étaient aussi usés que son *talith*, espèce de couverture blanche, bordée de raies bleues, qui est le vêtement de prière; sa longue barbe blanche et son vieux chapeau de feutre encadraient un profil qui pouvait être aussi bien italien qu'hébreu. Leurs yeux se rencontrèrent, et aussitôt le vieillard poussa jusqu'à lui un livre de prières ouvert, ce dont il le remercia en s'inclinant. Pendant ce temps-là, les *talithim* étaient devenus plus nombreux, le ministre officiant était monté sur l'*almémor*, ou plate-forme, et l'office commença. Deronda ayant consulté la traduction allemande du livre qui était devant lui, reconnut que ces prières étaient des fragments tirés des psaumes et de l'Ancien Testament; il se laissa aller à l'effet puissant que produit le chant des liturgies, effet complètement indépendant de la signification verbale, comme celui du *Miserere* d'Allegri, ou du *Magnificat* de Palestrina. La liturgie juive, comme les autres, a ses litanies, son lyrisme et ses bénédictions; ce soir-là, tout ne faisait qu'un pour Deronda: la voix retentissante du *chazan* ou lecteur¹, avec ses passages fréquents de la monotonie à des exclamations tonnantes; les voix douces des enfants placés dans le chœur; le mouvement dévot des hommes balançant leurs corps en avant et en arrière; l'air commun de la salle et la mesquinerie de la scène, où cependant une foi nationale qui avait pénétré la pensée de la moitié du monde, et jeté dans son moule les admirables formes de cette religion du monde, trouvait un écho lointain: tout se confondait pour lui comme l'expression d'une histoire tragique mais glorieuse. Il s'étonnait de la force de ses propres sensations. Il entendait un chant cohérent avec un refrain de regret passionné, et s'il avait connu la

1. Ministre officiant.

liturgie du jour de réconciliation, il aurait pu traduire ainsi ce refrain : « Heureux l'œil qui a vu toutes ces choses, mais en vérité notre âme s'afflige de ne pouvoir que les entendre ; heureux l'œil qui a vu notre temple et la joie de notre congrégation, mais, en vérité, notre âme s'afflige de ne pouvoir que les entendre ; heureux l'œil qui a vu les instruments jouer nos chants, mais en vérité notre âme s'afflige de ne pouvoir que les entendre. »

Lorsque les sons religieux eurent cessé, lorsqu'il vit les mouvements des visages indifférents et des figures vulgaires, il se dit que lui seul, probablement, avait éprouvé ce sentiment, et que seul peut-être dans toute l'assemblée, il avait trouvé l'office tout autre chose qu'une triste routine. Il venait de s'incliner de nouveau devant son obligé voisin pour le remercier, et se retirait avec le reste des fidèles, lorsqu'il sentit une main lui prendre le bras. Il se retourna avec un air exprimant la sensation désagréable que produit presque toujours cette sorte d'appel et vit ce même vieillard à barbe blanche qui lui dit en allemand :

— Excusez-moi, jeune homme, permettez-moi ; quelle est votre extraction ? Le nom de votre mère ? Son nom de demoiselle ?

Deronda fut tenté de se débarrasser brusquement de la main qui pressait son bras ; mais il le retira doucement et répondit avec froideur :

— Je suis Anglais !

Son questionneur le regarda encore un instant, comme s'il doutait de la vérité de ces paroles, puis, levant son chapeau, il s'en alla, laissant Deronda incertain s'il croyait s'être trompé, ou s'il était mécontent d'avoir été repoussé. Dans son trajet pour retourner à l'hôtel il essaya de faire taire le malaise qu'il éprouvait en se disant qu'il n'avait pu agir différemment. Comment aurait-il osé avouer à un inconnu qu'il ignorait le nom de sa mère ? C'était un motif pour

ne pas parler de sa visite à la synagogue aux Mallinger, que le baronnet aurait sans doute raillée et traitée d'enthousiasme quichotique.

Les impressions qu'il reçut de ce petit incident vibrèrent plus activement en lui lorsqu'il pensa au devoir qui lui incombait de soigner le bien-être de Mirah. Cette question sur sa naissance, qui lui apparaissait plutôt comme une menace que comme une promesse de révélation, avait donné plus de force à son anxiété sur les parents de Mirah; il résolut, en conséquence, de ne procéder à leur recherche qu'avec une extrême prudence. S'il faisait une découverte fâcheuse, il n'était pas tenu de révéler ce qui aurait pu lui causer de la peine.

Il avait écrit à madame Meyrick qu'il irait la voir à quatre heures. Il trouva Mirah assise à travailler avec la petite mère et Mab; Kate et Amy étaient sorties. L'exquise propreté de sa chevelure et de sa toilette, l'air de quiétude parfaite répandue sur son visage, comparé avec l'aspect de ses traits quand il l'avait vue pour la première fois, furent un contraste délicieux pour Deronda. Elle avait la même pensée; car, après les salutations obligées, elle lui dit:

— Voyez combien je diffère de la créature que vous avez trouvée sur le bord de la rivière! C'est parce que vous m'avez amenée où je pouvais être le mieux.

— C'est ma bonne étoile qui m'a conduit vers vous. Tout autre homme aurait été heureux d'en faire autant.

— Je ne crois pas; c'est vous et non un autre qui m'avez trouvée et qui avez été bon pour moi.

— Je suis d'accord avec Mirah, dit madame Meyrick. C'est un mauvais saint à invoquer que *saint Quelqu'un*.

— Et puis, *quelqu'un* ne m'aurait pas amenée chez vous, répartit Mirah en souriant à madame Meyrick. Je préfère être avec vous plutôt qu'avec toute autre, excepté ma mère.

Je me demande si jamais un pauvre petit oiseau perdu et incapable de voler a été ramassé et mis dans un nid bien chaud, où il y avait une mère et des sœurs si bonnes que tout lui a semblé naturel, comme s'il y avait toujours été? Je ne croyais pas que le monde pût être aussi heureux que je le trouve maintenant. — Elle demeura pensive un instant:

— Il y a cependant quelque chose qui m'effraye un peu.

— Quoi donc? lui demanda Deronda devenu inquiet.

— C'est qu'en tournant le coin d'une rue, je rencontre mon père. Quelle terrible chose qu'une pareille crainte! C'est mon seul chagrin, fit-elle d'un ton plaintif.

— Ce n'est guère probable, objecta Deronda, qui espérait bien qu'il n'en serait jamais ainsi; puis saisissant l'occasion, il dit: — Éprouveriez-vous maintenant une grande douleur, si vous ne deviez jamais revoir votre mère?

Elle ne répondit pas tout de suite et médita de nouveau; puis, se tournant vers Deronda, elle répondit d'une voix assurée:

— Je désirerais qu'elle sût que je l'ai toujours aimée, et, si elle vit, je voudrais la consoler. Peut-être est-elle morte? Si cela est, j'aimerais à savoir où elle a été entermée, et, si mon frère vit, pour dire *Kaddich* en mémoire d'elle ¹. Je tâcherai de ne pas m'attrister; il y a déjà tant d'années que je la crois morte! Mais je l'aurai toujours présente à l'esprit; nous ne pouvons pas être réellement séparées. J'ai constamment tâché d'éviter de faire ce qui aurait pu la blesser: seulement elle pourrait être peinée que je ne sois pas une bonne juive.

— Pourquoi n'êtes-vous pas une bonne juive? demanda Deronda.

Parce que je suis une ignorante et que j'en'ai jamais observé

1. Prière pour les parents morts, qui se dit tous les ans le jour anniversaire de l'enterrement. Les hommes seuls la disent.

(Note du Traducteur.)

nos lois, ayant vécu parmi les chrétiens et fait comme eux. J'ai entendu mon père se moquer de la sévérité des juifs pour leur nourriture, pour leurs coutumes et leur haine des chrétiens. Je crois que ma mère observait strictement nos prescriptions, mais elle n'aurait pas voulu que je n'aimasse pas ceux qui ont été meilleurs pour moi que pas un de mon peuple. Je lui obéirais en tout, mais pas en cela. Il est plus dans ma nature d'aimer que de haïr. Je me rappelle une pièce allemande que j'ai jouée, où l'héroïne dit quelque chose comme cela. Depuis que je suis ici, elle m'est revenue à l'esprit.

— Antigone, dit Deronda.

— Ah ! vous la connaissez ! Je suis sûre que ma mère me dirait d'aimer mes meilleurs amis, et elle aurait de la reconnaissance pour eux. Mirah, qui s'était tournée du côté de madame Meyrick, ajouta : — Oh ! si nous pouvions la retrouver et nous connaître l'une l'autre comme nous nous connaissons maintenant, quelle bénédiction ce serait pour moi ! mon âme ne voudrait qu'aimer !

— Dieu vous bénisse, mon enfant ! dit madame Meyrick, dont le cœur maternel laissa échapper ces mots ; mais pour faire taire son émotion, elle dit à Deronda :

— Il est curieux que Mirah, qui se souvient si bien de sa mère, que l'on croirait qu'elle la voit, ne puisse se rappeler son frère en rien, excepté qu'il la portait quand elle était petite et qu'il se tenait près d'elle quand elle était sur le giron de sa mère. Il était déjà grand. Quel dommage que son frère soit un étranger pour elle !

— Il est bon ; je suis sûre qu'Ezra est bon ; je le sens ! Il aimait ma mère, il voulait prendre soin d'elle. Je me souviens encore de la voix de mère quand elle l'appelait : « Ezra ! » et aussi comme il répondait : « Mère. » Mirah avait changé de ton à chacun de ces mots : — Je suis sûre qu'il est bon ; cette idée a toujours été ma consolation.

Il était impossible de répondre par l'approbation ou par le doute. Madame Meyrick et Deronda échangèrent un coup d'œil rapide : la petite mère éprouvait comme lui une sensation pénible en pensant à ce frère. Mais Mirah, absorbée dans ses souvenirs, continua :

— N'est-ce pas étonnant que je me rappelle mieux les voix que toute autre chose ? Je crois qu'elles entrent en nous plus profondément. Je me suis souvent figuré que le ciel est peuplé de voix.

— Comme votre chant, dit Mab, qui, jusque-là, avait modestement gardé le silence et qui parla avec humilité comme elle le faisait toujours en présence du prince Camaralzaman. Chère maman, priez donc Mirah de chanter. M. Deronda ne l'a pas encore entendue.

— Vous déplairait-il de chanter maintenant ? lui demanda Deronda, avec une amabilité plus respectueuse que jamais.

— Oh ! cela me fera plaisir, répondit-elle ; ma voix est un peu revenue avec le repos.

Peut-être l'aisance de ses manières était-elle due à quelque chose de plus que la simplicité de sa nature. Les circonstances de sa vie l'avaient fait penser à tout ce qu'elle faisait comme à un devoir que l'on exigeait d'elle et dans lequel l'affection n'entraît pour rien ; elle avait commencé à travailler avant même d'avoir eu la conscience d'elle-même. Elle alla se mettre au piano, pauvre petit instrument fatigué, qui sembla porter plus facilement le poids de ses infirmités quand ses petits doigts préludèrent sur ses touches d'ivoire. Deronda s'assit où il pouvait mieux la voir, et le calme dont elle avait toujours fait preuve n'en fut aucunement affecté.

Placé comme il était, Deronda voyait ses cheveux noirs relevés sur les tempes et dont la masse roulée en nœud épais tombait élégamment sur sa nuque. Il admirait son profil de camée ; son bel œil surmonté d'un sourcil que

l'on aurait dit tracé au pinceau ; ses narines délicates et assez mobiles pour se prêter aux mouvements du sentiment ; son oreille mignonne, et les courbes fermes du menton témoignant de l'expression d'un raffinement qui n'est pas de la faiblesse.

Elle chanta la mélodie de Beethoven, *Per pietà non dir mi addio*¹, avec un accent pathétique, contenu et pénétrant, qui avait cette perfection que l'art ne s'y laissait pas deviner. Deronda, qui avait couvert ses yeux avec sa main, comme pour enfermer la mélodie dans l'obscurité, l'ôta, voulant s'abstenir de tout ce qui aurait pu passer pour de la bizarrerie, et se tint prêt à répondre au regard d'interrogation qu'elle jeta sur lui quand elle eut fini.

— Je crois que jamais chant ne m'a fait plus de plaisir, dit-il gravement.

— Alors vous aimez mon chant ! Que j'en suis heureuse ! s'écria-t-elle en souriant de plaisir. Quand j'ai vu qu'il ne répondait pas à ce que l'on en avait attendu, j'en ai ressenti bien de la peine ; mais j'espère cependant que je pourrai l'utiliser pour gagner mon pain. J'ai aujourd'hui deux élèves que madame Meyrick m'a procurées ; elles me payent à peu près deux couronnes pour leurs leçons.

— Je connais plusieurs dames qui, je l'espère, vous trouveront des élèves après Noël, dit Deronda. Craindriez-vous de chanter devant ceux qui désireraient vous entendre ?

— Oh non ! il faut que je fasse quelque chose pour gagner de l'argent. Madame Meyrick croit que je pourrais enseigner à lire et à parler. Mais, si personne ne veut apprendre avec moi, ce sera difficile. Elle sourit avec une teinte de gaieté qu'il ne lui connaissait pas. — Je crois que je la retrouverai pauvre ; je parle de ma mère. Je voudrais gagner de l'argent pour elle. Je ne puis non plus

1. Par pitié, ne me dis pas adieu !

toujours vivre de charité, quoique, — elle enveloppa ses trois amis d'un seul regard, — quoique ce soit la plus douce charité du monde.

— J'espère que vous deviendrez riche, dit Deronda en souriant. De grandes dames seront peut-être bien aises que vous donniez des leçons à leurs filles. Nous verrons. Maintenant chantez-nous encore quelque chose.

Elle recommença volontiers et chanta plusieurs compositions de Gordigiani et de Schubert. Comme elle quittait le piano, Mab lui dit d'un air suppliant :

— Oh ! Mirah, si vous vouliez bien chanter le petit hymne ?

— C'est trop enfantin, répliqua-t-elle ; c'est presque un bégaiement.

— Quel est cet hymne ? demanda Deronda.

— C'est celui que sa mère lui chantait quand elle était au berceau, répondit madame Meyrick.

— Je voudrais bien l'entendre, dit Deronda, si toutefois vous me jugez digne d'entendre quelque chose d'aussi sacré.

— Je le chanterai si vous voulez, répondit Mirah, mais je ne dis pas exactement les mots ; seulement par-ci par-là une syllabe ; le reste n'est qu'un bégayement. Savez-vous l'hébreu ? Si vous le savez, mon chant vous paraîtra une absurdité enfantine.

Deronda hocha la tête.

— Ce sera de l'excellent hébreu pour moi.

Mirah croisa tranquillement ses petits pieds et ses mains mignonnes ; puis, dirigeant ses yeux vers un angle de la chambre où l'on aurait pu croire qu'une apparition se montrait à elle, elle chanta le petit hymne qui était d'une mélancolie originale. Sa voix avait une tendresse plus douce, plus suave que dans ses autres airs.

— Si je savais bien les mots, je continuerais encore,

dit-elle après qu'elle eut répété l'hymne deux ou trois fois.

— Qu'est-ce que cela fait ? répliqua Deronda. Les mots bégayés sont pleins de signification.

— Oui, en effet, dit madame Meyrick. Une mère entend toujours quelque chose comme un bégayement dans les paroles de ses enfants. Leurs mots ne sont pas exactement semblables à ceux des autres personnes, quoiqu'on puisse les épeler de même. Si je devais vivre jusqu'à ce que mon Hans fût vieux, je verrais encore en lui le petit garçon. Je dis souvent que l'amour d'une mère est comme un arbre qui a réuni en lui tout son bois, depuis sa première couche.

— N'est-ce pas aussi la même chose pour l'amitié ? demanda Deronda en souriant ; il ne faut pas que nous permettions aux mères d'être trop arrogantes.

La petite dame releva la tête et répondit prestement :

— Il est plus facile de trouver une vieille mère qu'un vieil ami. Les amitiés commencent par l'affection ou la gratitude ; ce sont des racines que l'on peut extirper. L'amour maternel commence plus profondément.

— C'est comme ce que vous avez dit sur l'influence des voix, reprit Daniel en s'adressant à Mirah. Je ne pense pas que votre hymne m'eût plus remué si j'en avais connu les paroles. Ainsi, je suis allé à la synagogue à Francfort avant de revenir ici, et l'office m'a fait autant d'impression que si j'avais suivi les mots ; peut-être même plus !

— Cela vous a-t-il paru grand ? cela a-t-il parlé à votre cœur ? demanda Mirah avec empressement. Je croyais que notre peuple pouvait seul sentir ainsi. Je pensais que tout était renfermé, comme une rivière coulant dans une vallée profonde que le ciel seul peut voir... Je veux dire... Elle hésita, car elle sentait qu'elle ne pourrait dégager sa pensée de ces formes imagées.

— Je vous comprends, fit Deronda. Mais il n'y a réellement pas de séparation aussi tranchée que le disait tout à l'heure madame Meyrick. Notre religion est avant tout une religion hébraïque ; et, puisque les juifs sont des hommes, il faut que leurs sentiments religieux soient communs avec ceux des autres hommes,... absolument comme leur poésie, qui est, en grande partie commune avec la poésie des autres nations. Il faut bien s'attendre à ce qu'un juif sente les formes de la religion de son peuple plus fortement que celle d'une autre race, et pourtant, — Deronda hésita à son tour, — il n'en est peut-être pas toujours ainsi.

— Hélas, non ! dit Mirah tristement. J'ai vu cela. Je les ai vus s'en moquer, N'est-ce pas comme si l'on se moquait de ses parents, comme si l'on jouissait de leur honte ?

— Il y a des esprits qui se révoltent contre les choses dans lesquelles ils ont été élevés et qui aiment l'opposition ; ils voient les défauts de ce qui est le plus près d'eux, fit observer Deronda en manière d'excuse.

— Mais vous n'êtes pas comme cela, reprit Mirah en le regardant avec une fixité inconsciente.

— Non, je ne crois pas ; mais vous savez que je n'ai pas été élevé comme un juif.

— Ah ! je l'oublie toujours ! s'écria-t-elle avec un accent désappointé et en rougissant légèrement.

Deronda, lui aussi, se sentit embarrassé, et il y eut une pause gênante à laquelle il mit fin en disant avec un peu de malice :

— Quelque chemin que nous suivions, nous aurons toujours besoin de tolérance les uns envers les autres ; car, si nous allons en opposition à notre enseignement, il faudra finir en différence, ce qui est la même chose.

— Certainement ; nous irions toujours en zigzags, dit madame Meyrick. Je crois qu'il faut être un esprit faible pour remplacer sa croyance par une règle contraire. Cepen-

dant on peut honorer ses parents sans suivre leurs notions plus exactement que la coupe de leurs habits. Mon père était calviniste écossais, et ma mère calviniste française. Je ne suis ni tout à fait Écossaise, ni tout à fait Française, ni deux calvinistes réunis en un seul ; cependant, j'honore la mémoire de mes parents !

— Mais je ne puis faire que je ne sois pas juive, même si je changeais de croyance, répondit Mirah en insistant.

— Non, ma chère. Mais, si les juifs continuent à changer de religion, de façon à ce qu'il n'y ait point de différence entre eux et les chrétiens, il viendra un temps où l'on ne verra plus de juifs, dit madame Meyrick en prenant gaiement cette conclusion.

— Oh ! je vous en prie, ne dites pas cela, s'écria Mirah, les larmes aux yeux. C'est la première chose peu obligeante que vous ayez dite. Je ne puis accepter cela. Je ne me séparerai jamais du peuple de ma mère. J'ai été forcée de fuir mon père ; mais s'il m'arrivait vieux et faible et qu'il eût besoin de moi, pourrais-je dire : « Ce n'est pas mon père ! » S'il a eu de la honte, je dois la partager. C'est lui qui m'a été donné pour père et non un autre. Il en est ainsi de mon peuple. Je veux toujours être juive. J'aimerai les chrétiens s'ils sont bons comme vous, mais je resterai toujours attachée à mon peuple. Je veux toujours adorer Dieu avec eux.

A mesure qu'elle parlait, Mirah s'était laissé emporter par une colère douloureuse, fervente, mais non violente. Avec ses petites mains convulsivement pressées l'une contre l'autre, pendant qu'elle regardait madame Meyrick en suppliante, elle semblait à Deronda la personnification de cet esprit qui poussa des hommes, ayant cependant professé le christianisme, à abandonner fortune et grandeurs, à risquer même leur vie pour pouvoir rejoindre leur peuple et dire : « Je suis juif ! »

— Mirah, Mirah, mon enfant ! vous vous méprenez ! s'écria madame Meyrick alarmée. Dieu me garde de vouloir tenter quelque chose contre votre conscience. Je disais seulement ce qui pourrait être si le monde continuait. Mais j'aurais mieux fait de le laisser marcher tout seul et de ne pas vouloir être trop sage. Allons, pardonnez-moi ! nous n'essayerons pas de vous enlever à celui que vous croirez avoir plus de droits sur vous.

— Je ferai pour vous toute autre chose ; je vous dois la vie, dit Mirah qui n'était pas encore calmée.

— Chut ! chut ! reprit madame Meyrick. J'ai été assez punie de laisser ma langue parler follement. J'ai fait un almanach pour le millénium, comme disait mon mari.

— Mais ce monde doit finir un jour ; nous devons bien penser à cela, dit Mab incapable de garder le silence plus longtemps.

Deronda sourit à cette blonde et irrégulière figure, qui faisait un contraste étrange avec celle de Mirah. Il sourit un peu sarcastiquement — selon Mab — et dit :

— Cette perspective de la fin de toute chose ne nous mènera pas loin en pratique. Les sentiments de Mirah, elle vient de nous le dire, se rapportent à ce qui est.

Mab demeura confuse et aurait bien voulu n'avoir rien dit, puisque M. Deronda semblait penser qu'elle avait trouvé Mirah fautive ; mais, quand on a commencé à parler, c'est une raison tyrannique pour parler encore, et elle reprit :

— Je voulais seulement dire qu'il faut que nous ayons le courage d'écouter tout ; sans cela, c'est à peine s'il y aurait quelque chose dont nous pourrions parler.

Mab se sentit irréfutable, car elle penchait vers cette opinion de Socrate : « Quel motif aurait un homme de vivre, si ce n'est pour le plaisir de discourir ? »

Deronda se retira peu après, et, quand madame Meyrick

fut sortie avec lui pour échanger quelques paroles au sujet de Mirah, il lui dit :

— Hans partagera mon appartement quand il viendra pour Noël.

— Vous le lui avez écrit à Rome? demanda madame Meyrick dont le visage s'illumina. Que c'est bon et attentif de votre part! Alors vous lui avez parlé de Mirah?

— Oui, je lui en ai parlé. J'ai présumé que vous lui aviez tout dit.

— Je vous avoue ma folie : je ne lui en ai pas encore écrit un mot. J'ai toujours voulu le faire et cependant j'arrivais à la fin de ma lettre sans lui avoir rien dit, et de plus, j'ai recommandé à mes filles de me laisser ce soin. Cependant, je vous remercie mille fois!

Deronda devina une partie de la pensée de la petite mère, et cette divination rendit plus forte une certaine inquiétude qui s'était déjà offerte à lui. Il se dit qu'un homme ne pouvait voir cette exquise créature sans en devenir amoureux; mais la ferveur de sa nature l'obligeait à user de précaution.

— Je tiens les rênes dans mes mains, pensait-il, et je ne veux pas les lâcher. J'irai là-bas aussi peu que possible.

Comment pourrait-il être le protecteur de Mirah et s'unir à madame Meyrick dans ce but, s'il se montrait amoureux? Et puis elle ne l'aimait pas, elle ne voudrait pas l'épouser; et, s'il permettait à un germe de ce sentiment de croître en lui, il arriverait infailliblement à ce résultat : Mirah n'était pas d'une nature à l'encourager, et même si l'amour la faisait consentir à épouser un homme qui n'était ni de sa race ni de sa religion, elle ne serait jamais heureuse en agissant contre cette puissante inclination native qui régnerait dans sa conscience comme un remords. Deronda vit ces conséquences, comme nous

voyons le danger d'endommager un ouvrage bien commencé. Il était ravi d'avoir secouru cette enfant habituée à la douleur et de penser qu'il avait soulagé ses pauvres petits pieds endoloris.

— Je préférerais perdre un doigt, se disait-il, que de troubler sa paix. Ça été une des faveurs les plus rares de la fortune que j'aie eu des amies comme les Meyrick pour la placer chez elles; amies généreuses, délicates, sans hauteur, et pour lesquelles sa dépendance n'est pas seulement une sûreté, mais un bonheur. Aucun refuge ne pourrait remplacer celui-ci. Mais à quoi bon mon renoncement et ma prudence, si ce brouillon de Hans renverse tout?

Rien n'était plus probable. Hans était fait pour les contretemps; mais il n'y avait pas moyen de l'empêcher de venir à Londres. Il avait l'intention d'y ouvrir un atelier et de s'y établir. Lui proposer de différer son retour pour un motif quelconque en lui celant la vérité, qui était de gagner du temps pour que la position de Mirah fût devenue plus solide et indépendante, lui paraissait impraticable. Il se dit que le cas était exceptionnel et qu'il ne pouvait la prémunir contre aucun danger avant que le danger se manifestât. Sauver une pauvre juive qui voulait se noyer pouvait ne pas être rare dans les rapports de police; mais découvrir en elle une perle comme Mirah, c'était un événement exceptionnel qui pourrait bien amener d'exceptionnelles conséquences. Quant à la recherche de sa mère et de son frère, Deronda prit ce qu'elle avait dit le jour même pour un avertissement de différer toute mesure immédiate.

— Je le ferai cependant un jour. Telle fut sa détermination finale. J'attendrai jusqu'après Noël.

Quelle belle chose que le calendrier, quand nous voulons éloigner un devoir désagréable!

XXXIII

En attendant, Deronda se livra à un exercice moins agréable que celui de monter à cheval dans Rotten-Row. Il alla souvent rôder dans les quartiers de Londres habités principalement par les juifs de la basse classe: il entra dans les synagogues pendant les offices; il regarda les boutiques; il observa les visages: tous procédés qui ne lui promettaient guère de découverte particulière. Pourquoi ne s'adressa-t-il pas à un rabbin ou à tout autre membre influent de la communauté pour le consulter sur les chances de retrouver une mère nommée Cohen, avec un fils appelé Ezra, ayant perdu une fille du nom de Miralr? Il pensa agir ainsi... après Noël.

En réalité, il ne brûlait pas du désir de les trouver, et, lorsque, selon son habitude, il regardait l'enseigne d'une boutique, il était content que ce nom ne fût pas celui d'Ezra Cohen. Il désirait tout particulièrement qu'Ezra Cohen ne fût pas un boutiquier; mais, un matin qu'il était entré dans une petite rue, en sortant du brouhaha et des encombrements d'Holborn, il sentit le plateau de la balance pencher du côté de la déception:

Il était fatigué de se promener dans les rues, et il s'arrêtait pour héler un cab qu'il voyait venir de loin, quand son attention fut attirée par de jolies agrafes très anciennes en argent repoussé, étalées à la devanture d'une boutique. Sa première pensée fut que lady Mallinger, qui avait un goût strictement protestant pour de semblables dépouilles catholiques, aimerait probablement d'avoir un bracelet fait avec ces agrafes de missel; il examina alors tout l'étalage et vit que cette boutique appartenait à un de ces prêteurs sur gages, qui donnent du plomb pour de l'or, qui achètent les vieilles dentelles et toute sorte de *bric-à-brac*. Sur un placard cloué dans un coin, on avait tracé ces mots: *Echange et réparation de montres et de bijoux*. Mais il avait été remarqué de l'intérieur, et aussitôt un homme se montra sur la porte, qui le regarda et lui dit d'un ton cordial: « Bonjour, monsieur! » Un instant suffit à Deronda pour discerner que ce visage, incontestablement juif, appartenait à un homme d'environ trente ans, et, reculant devant le talent de persuasion du marchand qui allait, selon toute probabilité, se faire jour, il lui rendit son bonjour, passa de l'autre côté de la rue et fit signe au cocher du cab de s'arrêter. De là, il vit que l'enseigne placée au-dessus de la boutique portait le nom de: *Ezra Cohen!*

Il pouvait y avoir des centaines d'Ezra Cohen sur des enseignes, mais Deronda ne les avait pas vus. Peut-être cet homme qui avait flairé en lui un client, était-il Ezra lui-même, car son âge pouvait être celui du frère de Mirah, qui était déjà grand quand elle était toute jeune: cependant, il s'efforça de se convaincre qu'il n'y avait pas de plus légère présomption que cet Ezra fût le frère de Mirah; et ensuite, en admettant qu'il le fût et que sa mère fût morte, ce n'était pas un devoir pour lui, Deronda, de faire part de sa découverte à la jeune fille. Ce qui

l'embarrassait dans cette conclusion, c'était le religieux désir de Mirah de savoir si sa mère n'était plus et d'apprendre aussi si son frère vivait. Jusqu'à quel point pouvait-il se permettre de décider de la vie d'un autre? Ne se plaignait-il pas secrètement de la manière dont on avait disposé de la sienne? Ne souffrait-il pas de ce qu'on ne lui eût rien appris sur ses parents?

Mais la réflexion le rassura; jusqu'alors, il n'avait absolument rien découvert, et, en envisageant les faits de plus près, il était certain de n'avoir à prendre aucune décision. Il avait l'intention de revenir à cette boutique aussitôt que les convenances le lui permettraient et d'y faire l'acquisition des agrafes pour lady Mallinger; il en fut empêché pendant plusieurs jours par sir Hugo, qui, désirant prendre la parole à la Chambre sur un sujet brûlant, avait demandé à Daniel de compulser pour lui la partie légale de la question et passait chaque jour plusieurs heures avec lui à discuter ses arguments; ce qui finissait toujours par une bataille rangée. De même, sur d'autres questions, ils pensaient différemment; mais sir Hugo ne s'en inquiétait pas, et, quand Deronda le mettait au pied du mur, il lui disait avec un mélange de satisfaction et de regret :

— Du diable, Dan! pourquoi ne vas-tu pas dire ces choses-là en public? Tu as tort, tu sais. Tu ne réussiras pas. Le sentiment des masses, la grosse artillerie du pays, est contre toi. Mais c'est égal, à ton âge, j'aurais fait de même. Si tu voulais profiter de la première occasion qui se présentera de te faire connaître, tu serais bientôt au Parlement, et tu sais combien j'en serais satisfait.

— Je regrette infiniment, monsieur, de ne pas faire ce qui vous plairait, dit Deronda; mais il m'est impossible de regarder la politique comme une profession.

— Pourquoi? Si un homme n'est pas porté à la vie pu-

blique par sa position, il n'y a moyen pour lui d'y entrer que par ses propres efforts.

— Je ne désire pas faire ma fortune avec des opinions, et surtout avec des opinions empruntées; non que je veuille blâmer ceux qui le font. Il en est de bien meilleurs que moi qui vont sur la plate-forme pour faire leur éloge et qui n'en sont pas moins l'honneur d'un parti.

— Je te dis, Dan, que celui qui n'ose pas être un peu hâbleur est un homme sans pratique. Certainement il y a de la mauvaise hâblerie, mais il y en a aussi de la bonne : c'est celle qui graisse les roues et qui rend le progrès possible. Quelle action se produira si l'on n'agit pas ?

— On peut être obligé de se soumettre à une nécessité accidentelle, répondit Deronda; mais je ne puis réellement appeler ami du bien public celui qui n'a pas devant lui un idéal qui l'empêche de dévier du droit chemin; et, si j'avais été destiné à être un homme public, j'aurais laissé de côté mon propre succès par amour pour le bien public.

Ce fut après cet entretien que Deronda sortit pour faire sa course projetée chez Ezra Cohen. Il pénétra dans la rue par l'extrémité opposée à Holborn; mais, au lieu de se hâter, une répugnance invincible lui fit modérer son allure. Il s'arrêta même devant plusieurs magasins, décidé à ne pas pousser plus loin sa connaissance du moderne Ezra, qui, certainement, n'était pas le chef de son peuple; car il avait conclu, ou plutôt il avait voulu conclure que toutes les probabilités empêchaient cet homme d'être le frère de Mirah. Il fit halte devant une boutique de libraire, où, sur une table, s'étalait la littérature de tous les siècles, depuis les immortels poèmes d'Homère jusqu'à la prose mortelle du roman de chemin de fer. L'étonnante biographie du juif polonais, Salomon Maimon, vint frapper ses yeux, et, comme le format de ce livre était assez petit pour qu'il pût le mettre

dans sa poche, il le prit et entra dans la boutique pour le payer, s'attendant à voir derrière le comptoir un personnage malpropre, exhibant cette *nonchalance* qui semble n'appartenir qu'aux bouquinistes.

Dans la plupart des commerces, vous trouvez des hommes complaisants qui meurent d'envie de vous vendre leurs marchandises, uniquement pour vous rendre service ; eh bien, un juif même, s'il est bouquiniste ou libraire de seconde main, ne vous recommandera pas l'Euclide de Simson et ne vous affirmera pas que vous aurez du plaisir à le lire, et qu'il voudrait en avoir vingt fois plus d'exemplaires, tant il est demandé.

Mais, au lieu du marchand, il vit dans la pénombre de la boutique, une figure saisissante par son étrangeté. Un homme aux vêtements râpés, dont il était difficile de deviner l'âge d'après la jaune pâleur de son teint, que l'on aurait pris pour du vieil ivoire, était assis appuyé contre les rayons et lisait le *Times*. Quand cet homme eut mis de côté son journal pour regarder le client qui entrait, Deronda crut voir la physionomie d'un prophète de l'exil, ou celle d'un poète hébreu du moyen âge. Le visage, du beau type juif, offrait une intensité d'expression qui provenait apparemment d'une ardente expérience dont toute satisfaction était bannie, et peut-être aussi d'une souffrance physique et de la pauvreté de condition. Les traits étaient finement découpés, mais pas grands ; le front peu élevé, mais large et bien dessiné par des cheveux noirs et frisés. Le visage pouvait n'avoir jamais été particulièrement beau ; il avait dû toujours être remarquable. Cette figure, probablement familière aux habitants de la rue, n'avait peut-être rien de frappant pour eux ; mais, pour Deronda, elle différait si étrangement du commun, qu'il y eut un intervalle d'observation mutuelle assez perceptible avant qu'il demandât : « Quel est le prix de ce volume ? »

Après en avoir feuilleté les premières pages, sans toutefois se lever, le libraire supposé dit :

— Le prix n'est pas marqué. M. Ram n'est pas là. Je garde sa boutique pendant qu'il est allé dîner. Que voulez-vous en donner?

Il tenait le livre sur son genou, tout en examinant très attentivement Deronda, qui crut que ce curieux personnage voulait voir ce qu'il pourrait tirer de l'ignorance d'un consommateur sur le prix des livres, et, sans plus réfléchir, il dit :

— Ne savez-vous pas combien il vaut?

— Je ne vois pas de prix marqué. Oserai-je vous demander si vous l'avez lu?

— Non. J'en ai vu un compte rendu qui me fait désirer l'acheter.

— Vous êtes un homme instruit; vous intéressez-vous à l'histoire des juifs?

Cela fut dit d'un ton grave et empressé.

— Je m'y intéresse certainement, répondit tranquillement Deronda, dont la curiosité fut plus forte que le mécontentement qu'il éprouvait de cette sorte d'inspection et de cet interrogatoire. Mais immédiatement l'étrange israélite se leva, et Daniel sentit une main osseuse qui lui serra fortement le bras, pendant qu'une voix rauque, émue, mais pas plus élevée qu'un murmure, lui disait :

— Peut-être êtes-vous de notre race?

Deronda rougit et répondit avec un léger mouvement de la tête : « Non ! » L'étreinte se relâcha, la main s'éloigna, la vive ardeur de la face fit place à une indifférence mélancolique, comme si l'esprit dominateur, qui avait monté aux yeux et dans les gestes, s'était replongé dans les cavités les plus secrètes du cœur : puis, s'éloignant un peu, et tendant le livre à Daniel, l'étranger dit d'un ton poli mais froid :

— Je crois que M. Ram se contentera d'une demi-couronne.

L'effet de ce changement de ton et de manières fut pour Deronda aussi embarrassant et humiliant, que si un haut dignitaire l'avait trouvé en faute et lui avait donné son « congé ». Ils n'échangèrent plus un mot; Deronda paya sa demi-couronne et emporta la *Salomon Maimon's Lebensgeschichte*, en disant un simple « bonjour ». Il était contrarié de la soudaineté avec laquelle cette entrevue s'était arrêtée, et de l'apparente prohibition qui l'empêcherait d'en savoir davantage sur cet homme, qui, certainement n'avait rien du type ordinaire et était, sans doute, aussi différent d'Ezra Cohen qu'un juif peut l'être d'un autre. Sans y penser, il s'était acheminé jusqu'à la boutique du prêteur sur gages, et y entra. La bonne grosse figure réjouie du commerçant était penchée sur le comptoir; il traitait une affaire avec un client pour l'achat de deux cafetières en plaqué et trois cuillers à thé, éparses devant lui. En voyant entrer Deronda, il cria: « Mère! mère! » puis, le saluant familièrement et lui souriant, il dit:

— Entrez, monsieur, entrez.

- Deronda ne put s'empêcher de regarder du côté de la porte du fond, avec une inquiétude qui ne fut pas calmée lorsqu'il vit une forte femme de plus de cinquante ans qui s'avança pour le servir. Ce n'est pas qu'il y eût en elle quelque chose de répulsif; ce que l'on pouvait trouver de plus désavantageux, c'est qu'elle avait l'air de ne s'être lavée qu'avec fort peu d'eau, chose assez ordinaire chez les gens de cette classe, qui couchent avec leurs pendants d'oreilles, et même avec leurs bagues et leurs colliers. Ce qui faisait battre le cœur de Deronda, c'est qu'elle n'était ni assez commune ni assez laide pour exclure toute idée qu'elle fût la mère de Mirah. Il éprouvait du dépit, en détaillant les traits de cette femme, dont l'obésité avait

graduellement altéré les contours, de ne rien voir qui pût dissiper ses craintes. De même qu'il était concevable que cet Ezra, élevé pour le commerce, ressemblât à son garmement de père en tout, sauf en connaissances et en talents, de même il était possible que cette mère eût une fille aimable et pure dont le type et l'expression ressemblaient à Mirah. Les sourcils avaient une similitude de lignes vexatoire, mais la bonne humeur du regard avait persisté et se formula d'une façon maternelle, quand, de son ton guttural et doux, elle dit à Daniel :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

— Je voudrais voir ces agrafes d'argent qui sont à la fenêtre, répondit-il; les plus grandes, s'il vous plaît, dans ce coin, ici.

De la place où se tenait la mère, il n'était pas facile de les atteindre; ce que voyant le fils, il s'écria :

— Je vais les prendre, mère.

Il y courut et les tendant à Deronda avec un sourire :

— Ma mère est trop fière, dit-il, elle veut tout faire elle-même; c'est pourquoi je l'ai appelée pour vous servir monsieur. Quand il me vient un client particulier, un gentleman, je n'ose appeler qu'elle; mais je ne puis la laisser se faire du mal en étendant les bras.

M. Cohen s'arrêta pour céder le champ à sa mère, qui fit entendre un petit rire guttural en regardant Deronda, auquel elle semblait dire : « Ce garçon plaisante toujours, mais vous voyez que c'est le meilleur fils du monde. Évidemment le fils était heureux de lui faire plaisir, quoiqu'il désirât s'excuser auprès de ce chaland distingué de ne pas lui accorder l'avantage de son attention exclusive.

Deronda commença par examiner les agrafes comme s'il avait plusieurs remarques à faire avant de prendre une décision.

— Elles ne sont que de trois guinées, monsieur, dit la mère d'un ton encourageant.

— C'est un travail de toute beauté, monsieur, — qui vaut deux fois ce prix; — je les ai eues dans un marché que j'ai fait à Cologne, dit le fils de sa place.

Au même instant, entrèrent deux nouveaux clients, et l'appel réitéré de « Addy ! » amena de l'arrière-boutique un groupe que Deronda regarda très attentivement, persuadé que ce coup d'œil serait complémentaire pour lui. Le groupe consistait en une jeune femme aux yeux et aux cheveux noirs, tenant sur les bras une petite fille aux mêmes yeux et aux mêmes cheveux, qu'elle déposa sur le comptoir, d'où l'enfant regarda tout avec une intelligence peu habituelle aux bébés; plus, un robuste gamin de six ans et une autre fille moins âgée, également aux yeux et aux cheveux noirs, ayant l'aspect plus sémitique que leurs parents, de même que les jeunes lions portent quelquefois les traits d'ancêtres éloignés.

La jeune femme qui répondait au nom d'Addy — sorte de perruche en robe bleu vif, avec un collier et des pendants d'oreilles en corail, les cheveux arrangés en un immense édifice — paraissait aussi empressée et aussi peu raffiné que son mari; l'évidente dissemblance entre elle et la mère, fit entrer plus avant dans l'esprit de Deronda la déplaisante idée que cette dernière n'était pas une juive assez complètement commune, pour exclure la possibilité qu'elle fût la mère de Mirah. Tandis que cette pensée le poursuivait, le gamin s'était avancé d'un pas résolu, et se plantant tout droit non loin de Deronda, les mains dans les poches de son pantalon, il le considéra d'un air de fixité précoce. Peut-être fut-ce dans le dessein diplomatique de prolonger son entretien et de se rendre agréable, que Deronda caressa la tête du petit bonhomme, et lui dit :

— Comment t'appelles-tu, mon petit ami?

— Jacob-Alexandre Cohen, répondit le gamin très distinctement.

— Alors tu portes le nom de ton père?

— Non, celui de mon grand-père. Il vend des couteaux, des rasoirs et des ciseaux, mon grand-père, dit Jacob, qui désirait faire impression sur l'étranger en lui dévoilant cette haute parenté. Il m'a donné ce couteau. En disant ces mots, il sortit de sa poche un couteau, et ses petits doigts, aussi naturellement qu'artificiellement noirs, ouvrirent avec beaucoup d'adresse deux lames et un tire-bouchon.

— N'est-ce pas un amusement dangereux? demanda Daniel à la grand'maman.

— Oh! rassurez-vous, il ne se blessera jamais, répondit-elle en contemplant son petit-fils avec un ravissement placide.

— Est-ce que vous avez un couteau? lui dit Jacob en s'approchant davantage. Malgré sa volubilité, sa petite voix était devenue rauque, comme si elle appartenait à l'âme d'un vieux commerçant fatigué d'avoir trafiqué à travers une foule de générations.

— Oui; veux-tu le voir? dit Daniel en tirant un canif de la poche de son gilet.

Jacob s'en empara vivement et se recula un peu avec les deux couteaux en main, les examinant et les comparant sérieusement. Dans cet intervalle, les autres clients étaient partis, et toute la famille s'était rassemblée pour concentrer son attention sur le merveilleux Jacob: le père, la mère et la grand'mère derrière le comptoir, avec le bébé chancelant sur ses petits pieds, et l'autre petite fille s'appuyant sur l'épaule de son frère, comme pour l'aider à évaluer les couteaux.

— Le mien est le meilleur, dit enfin Jacob en rendant le canif à Deronda, comme s'il avait eu l'idée d'un échange

et qu'il l'eût repoussée. Le père et la mère rirent tout haut et semblèrent ravis.

— Jacob ne choisira jamais le moins bon, s'écria M. Cohen dans son désir d'éveiller l'admiration de son client.

Deronda, regardant la grand'mère, qui s'était contentée de rire silencieusement, lui dit :

— Sont-ce là vos seuls petits-enfants ?

— Oui, voilà mon fils unique.

— Et vous n'avez jamais eu de fille ? demanda-t-il naturellement.

Un changement subit se manifesta sur le visage de la vieille femme ; elle serra les lèvres, baissa les yeux et s'appuya des deux mains sur le comptoir en tournant le dos à Deronda, comme si elle voulait examiner des foulards de l'Inde étalés derrière elle. Le fils envoya à Deronda un coup d'œil significatif, mit un doigt sur sa bouche, et dit très vite :

— N'êtes-vous pas un des grands négociants de la cité, monsieur, s'il m'est permis de vous interroger ?

— Non, répondit Deronda préoccupé, je n'ai rien à faire avec la cité.

— C'était une plaisanterie. Je vous supposais l'employé principal d'une maison de premier ordre, dit M. Cohen qui voulait excuser le coup porté au désir, bien naturel de son client, d'en savoir davantage sur lui et les siens. Mais je vois que vous vous connaissez en offèverrie.

— Un peu, répondit Deronda, en reprenant les agrafes un moment, puis les replaçant sur le comptoir. Cette quasi-évidence circonstancielle venait de lui suggérer un plan plus pratique que tout ce qu'il avait imaginé et fait jusque-là ; et l'idée qu'une connaissance plus intime pourrait annuler cette évidence, domina désormais son penchant à demeurer dans l'incertitude.

— A vous dire vrai, reprit-il, mon but n'est pas autant

d'acheter que d'emprunter. Je pense qu'à l'occasion, vous faites ce genre d'affaires.

— Oui, monsieur; j'ai déjà rendu service à des hommes distingués, je suis fier de l'avouer. Je ne changerais pas mon commerce contre tout autre; il n'en est pas de plus honorable, de plus charitable, ni de plus nécessaire pour toutes les classes de la société, depuis la bonne dame qui a besoin d'argent comptant pour payer le boulanger jusqu'au gentleman, comme vous, monsieur, qui peut en désirer pour s'amuser. J'aime mon commerce, j'aime ma rue et j'aime ma boutique. Je ne changerais pas avec le lord maire. On est en rapport avec tout le monde. Maintenant, monsieur, dites-moi ce que je puis faire pour vous.

— J'ai une belle bague en diamants à vous offrir comme garantie; malheureusement, je ne l'ai pas sur moi en ce moment, car je ne la porte pas d'habitude. Mais je puis revenir ce soir pour vous la montrer. Cinquante livres me suffiront.

— Vous savez, jeune homme, objecta Cohen, que notre sabbat commence ce soir et qu'il faut que j'aille à la *schule*¹. La boutique sera fermée. Néanmoins, comme l'accommodement est une œuvre de charité, si vous ne pouvez revenir plus tôt et que vous soyez pressé d'en finir, eh bien, je verrai votre diamant. Vous habitez peut-être le West-End? Il y a loin.

— Oui, et votre sabbat commence de bonne heure en cette saison. Je ne pourrai être ici que vers cinq heures. Cela vous convient-il?

Deronda n'était pas sans espoir qu'en demandant à venir un vendredi soir, il aurait une meilleure occasion d'observer les caractères de la famille, afin de pouvoir prendre une résolution définitive. Cohen consentit; mais le merveilleux

1. Synagogue.

Jacob démontra que, s'il avait écouté, il avait aussi compris, car il dit :

— Vous reviendrez? Avez-vous d'autres couteaux chez vous?

— Je crois que j'en ai un, répondit Deronda en riant.

— A-t-il deux lames et un crochet, et un manche blanc comme celui-ci?

Il désigna du doigt la poche du gilet.

— Je crois que oui.

— Aimez-vous les tire-bouchons? continua Jacob en exhibant de nouveau cette pièce de son couteau et en levant les yeux d'un air sérieusement interrogateur.

— Oui, répondit Deronda.

— Eh bien, apportez votre couteau et nous ferons un échange, dit Jacob en remettant le sien dans sa poche et en se posant comme s'il avait le sentiment d'avoir mis en train une transaction avantageuse.

La grand'mère avait repris son calme, et toute la famille était radieuse de voir Deronda caresser la petite fille à laquelle, jusqu'alors, il n'avait pas fait attention. Il l'assit sur le comptoir et lui demanda son nom. La petite le considéra silencieusement et lui montra du doigt ses boucles d'oreilles qu'il n'avait pas remarquées.

— Elle s'appelle Adélaïde-Rebecca, dit orgueilleusement la mère! — Parle à monsieur, mon ange.

— J'aurai ma robe du *Schabbath*, balbutia l'enfant.

— Elle dit, fit observer le père, que ce soir elle aura sa belle robe.

— Et vous verrai-je dans cette belle robe, Adélaïde? demanda Deronda avec la mélodieuse intonation qu'il prenait si facilement.

— Dis oui, mon ange, oui, s'il vous plaît, monsieur, s'écria la mère enchantée de ce beau monsieur qui appréciait les enfants remarquables.

— Et me donnerez-vous un baiser ce soir ? ajouta Deronda, qui avait posé ses mains sur ses petites épaules brunes.

Adélaïde-Rebecca, dont la crinoline en miniature et les traits monumentaux correspondaient parfaitement à la combinaison de ces deux noms, avança aussitôt ses lèvres pour payer d'avance le baiser ; sur quoi, le père s'écria cordialement :

— Vous voyez, monsieur, qu'il y aurait quelqu'un de désappointé si vous ne veniez pas ce soir. Vous ne refusez pas d'entrer vous asseoir dans notre chambre de famille et de m'attendre un moment si je ne suis pas encore là quand vous viendrez ? Je m'attarderai le moins possible pour satisfaire un gentleman de votre sorte. Apportez le diamant et je verrai ce que je puis faire pour vous.

Deronda partit en laissant derrière lui l'impression la plus favorable, comme préparation à des rapports plus intimes. Ces aménités lui avaient coûté des efforts. Si c'étaient réellement les parents de Mirah, il ne pouvait croire que même son ardente piété filiale pût donner à sa réunion avec eux plus de douceur que celle que l'on trouve dans le strict accomplissement d'un devoir pénible.

XXXIV

Quand Deronda revint vers cinq heures, la boutique était fermée ; mais la porte lui fut ouverte par la servante chrétienne, qui l'introduisit dans la chambre du fond. Il fut surpris de la scène qui s'offrit à ses yeux. La maison était vieille et peu spacieuse en bas ; la grande salle à manger où il venait d'entrer, probablement sombre pendant le jour, était en ce moment agréablement éclairée par une ancienne lampe, fort belle, en cuivre, à sept becs à huile, suspendue au-dessus de la table centrale, couverte d'une nappe blanche comme la neige. Le plafond, les murs et tout l'entourage étaient assez enfumés pour mettre en relief les figures des hôtes qui avaient l'éclat de la couleur vénitienne. La grand'mère, dans sa robe d'un brun jaunâtre, avec une immense chaîne d'or en guise de collier, paraissait d'une beauté pittoresque, et sa figure jaune aux sourcils noirs bien marqués, encadrée d'un *rouleau* de cheveux gris, faisait bon effet à cette lumière. La jeune madame Cohen portait une robe rouge et noire ; son cou était entouré par une torsade de larges perles fausses ; le bébé dormait

dans son berceau sous une courte-pointe écarlate ; Adélaïde-Rebecca reluisait comme de l'ambre, et Jacob-Alexandre faisait le beau dans son costume de velours noir et ses bas rouges. Lorsque ces quatre paires d'yeux noirs souhaitèrent la bienvenue à Deronda, il eut presque honte de l'éloignement arrogant que ces gens à l'air heureux lui avaient inspiré dans la journée. Rien ne pouvait être plus cordial que l'accueil qu'il reçut, et les deux dames hospitalières lui semblèrent gagner beaucoup en dignité à les voir dans le foyer domestique. Il fut étonné du vieil ameublement : le bureau de chêne et la haute table contre le mur avaient assurément été acquis par hasard, par mesure d'économie, et non pour satisfaire le goût de la famille pour les meubles anciens. Un grand plat de faïence bleu et jaune, flanqué de deux gobelets d'argent, était placé sur la table et devant eux se prélassait un gros volume en vélin foncé. Au coin le plus éloigné de la salle, une porte entr'ouverte donnait sur une chambre intérieure où il y avait aussi de la lumière.

Deronda remarqua tous ces détails en jetant des regards furtifs autour de lui, pendant que la sollicitude de Jacob l'interrogeait au sujet du couteau. Daniel s'était donné la peine d'en acheter un avec le crochet et le manche blanc exigés, et, sur la demande du gamin, il lui dit :

— Est-ce là ce que tu veux, Jacob ?

L'objet en question fut soumis à un examen sévère ; il ouvrit les lames et le crochet et sortit de sa poche le couteau avec tire-bouchon pour en faire la comparaison.

— Pourquoi préfères-tu un crochet à un tire-bouchon ? demanda Deronda.

— Parce qu'avec un crochet je puis tout saisir, tandis qu'un tire-bouchon ne peut servir que pour les bouchons. Mais cela vaut mieux pour vous, puisque vous les aimez.

— Alors tu consens à l'échange ? dit Deronda en remarquant que la grand'mère écoutait avec ravissement.

— Vous n'avez pas autre chose dans la poche? fit sérieusement Jacob.

— Chut ! chut ! Jacob, mon amour ! dit la grand'mère. Et Deronda, soucieux de discipline, répondit :

— Je ne crois pas avoir besoin de te dire cela. Notre affaire n'a de rapport qu'avec les couteaux.

Jacob le regarda dans les yeux, et décidé, selon toute apparence, à en finir, dit gravement :

— Je consens à l'échange. Puis il tendit le couteau à tire-bouchon à Deronda, qui le mit dans sa poche avec une gravité semblable.

Au même instant, le petit-fils de Shem courut dans la chambre du fond, d'où on l'entendit se livrer à un colloque rapide. Il en revenait, lorsque son père entra ; il saisit son petit chapeau de velours posé sur une chaise, le mit sur sa tête et s'avança vers lui. Cohen avait gardé son chapeau, et, sans faire attention à son visiteur, il demeura immobile pendant que les deux enfants lui embrassaient les genoux ; alors il posa les mains sur leurs têtes et prononça une bénédiction en hébreu ; la mère, qui avait pris le bébé de son berceau, l'apporta à son mari et le tint sous ses mains étendues, pour qu'il le bénît dans son sommeil. En ce moment, Deronda se dit que ce brocanteur, si fier de sa vocation, n'était pas déjà si prosaïque.

— Eh bien, monsieur, s'écria Cohen en ôtant son chapeau et en redevenant tel qu'il s'était montré d'abord, je pense que vous avez trouvé bon accueil dans ma famille. Vous êtes ponctuel. Il n'est rien comme une petite pression d'ici, fit-il en tapant sur son gousset. C'est bon pour tous et chacun à son tour ; je l'ai senti quand j'avais des paiements à faire. J'ai commencé de bonne heure ; il m'a fallu beaucoup me tourner et me retourner, prendre toute sorte de formes pour entrer dans toutes les boîtes possibles. C'est salutaire pour l'esprit. Voyons maintenant.

— Voici la bague, dit Deronda en l'ôtant de son doigt ; je crois qu'elle vaut cent livres. Je suppose que ce sera un nantissement suffisant pour cinquante livres. Je la retirerai probablement dans un mois.

Les yeux étincelants de Cohen semblèrent se rapprocher quand ils rencontrèrent le regard ingénu de ce naïf jeune homme, qui supposait apparemment que le rachat était du goût du prêteur sur gages. Il prit la bague, l'examina et la lui rendit en disant nonchalamment :

— Très bien ; nous en reparlerons après le dîner. J'espère que vous ne refuserez pas de vous joindre à nous. Ma mère, ma femme et moi, nous en serons très honorés ; n'est-ce pas, mère ? n'est-ce pas, ma femme ?

Un double écho affirmatif répondit à l'invitation que Deronda accepta volontiers. Tous alors s'assirent autour de la table, sur laquelle il y avait un plat couvert d'une serviette. Madame Cohen apporta un bol de porcelaine afin que son mari pût se laver les mains ; après quoi, celui-ci reprit son chapeau et appela : « Mordecai ! »

Est-ce une partie de la cérémonie religieuse ? se demanda Deronda, ne sachant pas ce que l'on pouvait attendre de ce héros de l'antiquité judaïque ; mais un « oui » sorti de la chambre voisine le fit regarder du côté de la chambre ouverte, et, à son grand étonnement, il vit apparaître la figure du juif énigmatique qu'il avait trouvé le matin même dans la boutique du libraire. Leurs yeux se rencontrèrent, et Mordecai parut aussi surpris que Deronda, sans que, toutefois, rien pût faire supposer qu'il l'avait reconnu. Quand il se fut assis au bout de la table, il s'inclina un peu froidement devant l'étranger, comme si son désappointement du matin demeurait associé d'une façon désagréable avec cette nouvelle connaissance.

Cohen se lava les mains en prononçant quelques mots d'hébreu, puis il enleva la serviette et découvrit deux pains

longs et plats saupoudrés de graine ¹ en souvenir de la manne qui avait nourri les ancêtres dans le désert; il en brisa de petits morceaux qu'il distribua à tous les membres de la famille, y compris Adélaïde-Rebecca, qui s'efforçait de demeurer aussi grave que possible. Cohen récita une courte prière hébraïque, pendant laquelle Jacob se coiffa de son chapeau pour imiter son père; après quoi, toutes les têtes se découvrirent et le repas commença sans que Deronda s'intéressât à aucun de ses détails. Il ne sut pas trop quels genres de mets il mangea, trop préoccupé d'amener la conversation sur un terrain qui le mît à même de faire une question qui l'éclairerait, et en pensant aussi à Mordecai, avec lequel il échangeait des regards furtifs et fascinateurs. Mordecai ne portait pas de bel habit du sabbat; il avait tout simplement remplacé sa redingote noire et râpée du matin par une autre en drap gris, qui avait dû être autrefois un paletot-sac, qu'un fréquent nettoyage avait considérablement rétréci. Ce changement d'habit donnait une accentuation plus marquée à son visage, qui aurait pu appartenir au prophète Ézéchiël, lequel, non plus, probablement, n'était pas habillé à la mode de ses contemporains. Il remarqua que l'on ne servit à Mordecai que les queues du poisson et qu'en général sa part ne dépassa pas celle assignée d'habitude à un parent pauvre.

M. Cohen tint le dé de la conversation avec beaucoup de vivacité, introduisant toujours — le juif est fier de son loyalisme — la reine et la famille royale, l'empereur et l'impératrice des Français, sujet dans lequel sa mère et sa femme entrèrent avec empressement. La jeune madame Cohen fit preuve de la mémoire la plus exacte pour les anniversaires distingués, et la vieille vint à l'aide de son fils pour apprendre à l'hôte ce qui était arrivé quand

1. Généralement de la graine de pavot. (*Note du Traducteur.*)

L'empereur et l'impératrice allèrent visiter la Cité, dix ans plus tôt.

— Je crois pouvoir dire que vous connaissez cela mieux que nous, s'écriait souvent M. Cohen comme moyen de préface, et toutes les choses dignes d'intérêt étaient racontées en trio.

— Notre bébé s'appelle Eugénie-Esther, dit la jeune madame Cohen.

— C'est étonnant comme l'empereur ressemble à un de mes cousins, dit la grand'mère; cela m'a frappé comme l'éclair quand j'ai pu le voir. Jamais je ne l'aurais cru.

— Ma mère et moi sommes allés voir l'empereur et l'impératrice au palais de Cristal, raconta M. Cohen. J'ai eu bien du mal, je vous assure, pour l'empêcher d'être aplatie, quoiqu'elle fût à peu près aussi corpulente qu'aujourd'hui. J'aurais cent mères, monsieur, que je n'en conduirais plus une seule voir l'empereur et l'impératrice au palais de Cristal; vous pensez bien qu'un homme ne peut pas le permettre quand il n'a qu'une mère — même quand elle est aussi forte que celle-ci; — il frappa légèrement et affectueusement sur l'épaule de sa mère, qui s'épanouit de bonne humeur.

— Votre mère est veuve depuis longtemps peut-être? dit Deronda, qui saisit l'occasion au vol; cela a dû vous obliger à prendre soin d'elle plus que vous ne l'auriez fait autrement.

— Oui, oui, il y a eu bien des *Yore-Zeit*¹ depuis que j'ai dû travailler pour elle et pour moi, répondit vivement Cohen. Je m'y suis mis de bonne heure. Il n'y a rien de tel pour faire de vous un couteau bien aiguisé.

— Père, qu'est-ce qui fait un couteau bien aiguisé? demanda Jacob la bouche pleine de gâteau.

1. Anniversaires de mort.

(Note du Traducteur.)

Le père cligna de l'œil à son hôte et dit :

— De mettre son nez sur la meule.

Jacob descendit de sa chaise avec un morceau de gâteau en main, et, s'approchant de Mordecai, qui jusque-là avait gardé le silence, il lui dit :

— Qu'est-ce que cela signifie : mettre son nez sur la meule ?

— Cela signifie que tu dois même supporter que l'on te blesse sans faire de bruit, dit Mordecai, regardant avec bienveillance la petite figure qui était devant lui.

Jacob mit le bout de son gâteau dans la bouche de Mordecai, comme une invitation d'y mordre, mais en tenant les yeux fixés sur lui pour voir combien lui coûterait cet acte de générosité. Mordecai lui en enleva un petit bout et sourit, pensant évidemment faire plaisir à l'enfant ; cet incident insignifiant les fit paraître plus aimables tous les deux. Cependant Deronda était vexé du peu de résultat produit par sa question.

— Je m'imagine que c'est la bonne manière d'apprendre, dit-il en abordant ce sujet, afin d'avoir une excuse pour s'adresser à Mordecai auquel il demanda :

— Je suis sûr que vous avez beaucoup étudié.

— J'ai étudié, répondit avec calme Mordecai. Et vous ? Vous savez l'allemand ; je le devine par le livre que vous avez acheté.

— Oui, j'ai étudié en Allemagne. Vous occupez-vous de la vente des livres ?

— Non, je ne vais chaque jour dans la boutique de M. Ram, que pour la garder pendant qu'il dîne, répondit Mordecai en examinant Deronda d'une façon qui sembla faire revivre son premier intérêt. On aurait pu croire que la figure de Daniel était pour lui une attraction qui neutralisait le désappointement éprouvé d'abord. Après une légère pause :

— Vous connaissez peut-être l'hébreu ? demanda-t-il.

— Je suis au regret de vous répondre que non.

Le feu qui avait de nouveau illuminé la physionomie de Mordecai s'éteignit ; il baissa les paupières en regardant ses mains qu'il avait laissé tomber devant lui et ne dit plus rien. Deronda venait de remarquer, ce qu'il n'avait pu faire lors de leur première entrevue, que Mordecai était affligé d'une difficulté de respiration, qu'il considéra comme un signe de consommation.

— J'ai eu autre chose à faire qu'à lire dans les livres, dit M. Cohen ; il m'a fallu apprendre tout seul les choses utiles. Je connais bien les pierres, — il montrait du doigt la bague de Deronda, je ne crains pas de prendre votre bague d'après ma propre évaluation. Mais maintenant, ajouta-t-il avec un accent plus familièrement nasal, qu'est-ce que vous en voulez ?

— Cinquante ou soixante livres, répondit Deronda avec insouciance.

Cohen se tut un instant, plongea les mains dans ses poches, fixa sur son hôte un œil perçant et dit :

— Je ne puis vous les faire. Je serai heureux de vous obliger, mais il m'est impossible d'aller jusque-là. Quarante livres, je dis quarante ; c'est ce que je puis vous prêter sur cette bague.

Deronda s'était aperçu que Mordecai l'avait de nouveau regardé lorsqu'il avait entendu qu'il s'agissait d'une affaire d'argent. Il l'étudia attentivement pendant que Daniel répondait :

— Très bien ; je la retirerai dans un mois, ou à peu près.

— Bon, je vous en ferai la reconnaissance tout à l'heure, dit Cohen qui leva le doigt comme pour signifier que toute conversation devait cesser. Mordecai, Jacob et lui reprirent leurs chapeaux et on commença les grâces par demandes et par réponses. Mordecai continua de les dire tout seul

d'un ton chantant et solennel, ses mains décharnées serrées inconsciemment devant lui. C'était une inexplicable conjunction parmi ces types communs et prospères de boutiquiers, que celle d'un homme qui, malgré sa condition misérable et son aspect émacié, causait une certaine angoisse à Deronda, et un embarras de ce qu'il ne répondait pas à ses espérances. Dès que Mordecai eut terminé sa prière, il se leva en faisant une légère inclination de tête à l'étranger, et retourna dans la chambre dont il ferma la porte sur lui.

— Il me paraît un homme remarquable, dit Deronda en se tournant vers Cohen, qui leva les épaules et se frappa légèrement le front. Il voulait faire comprendre clairement que Mordecai n'avait pas l'esprit assez sain pour marcher sous l'étendard de M. Cohen, et pour partager ses manières de voir sur les hommes et les choses.

— Appartient-il à votre famille ? demanda Deronda.

Cette idée parut assez plaisante aux dames aussi bien qu'à Cohen, pour que tous trois échangeassent des regards qui prouvaient que la question les divertissait.

— Non ! non ! s'écria Cohen ; charité ! pure charité ! il travaillait pour moi, et, quand il est devenu de plus en plus faible, je l'ai pris ici. C'est une gêne, mais elle nous vaudra une bénédiction. De plus, il donne des leçons au petit et répare les montres et les bijoux.

Deronda ne put s'empêcher de sourire à ce mélange de bonté, et au désir de la justifier par le calcul ; mais son envie de parler encore de Mordecai, dont le caractère était devenu pour lui plus énigmatique et plus saisissant après ces nouveaux détails, fut déjouée. M. Cohen éloigna ce sujet en revenant à l'accommodement, qui était aussi un acte de charité ; il fit la reconnaissance et donna les quarante livres à Daniel, en échange de la bague en diamants. Sentant qu'il aurait été peu délicat de prolonger sa visite au

delà de la conclusion de l'affaire qui avait été son prétexte, Deronda dut prendre congé, sans être arrivé à un résultat plus décisif que celui d'avoir un motif pour revenir quand il prendrait sa résidence à Londres, après Noël. Il essaierait alors d'obtenir un peu plus d'éclaircissements sur le caractère et sur l'histoire de Mordecai, par lequel aussi il pourrait savoir quelque chose de particulier sur les Cohen; par exemple, la raison pour laquelle il était défendu de demander à madame Cohen, la mère, si elle avait eu une fille.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

	Pages.
L'Enfant gâtée.	1
Les Courants se rejoignent.	111
Les Jeunes filles font leur choix.	200
Gwendolen a fixé son choix.	290

